


TAYLOR INSTITUTION
DOMI
NUS
ILLU
MINA
TIO
MEA

ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME SIXIÈME.

VIES DE CE VOLUME.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

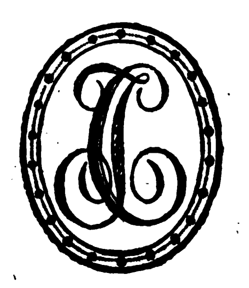
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

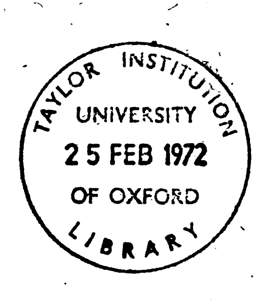
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN X. (1801.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fillet, 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



SOMMAIRE

DE LA VIE D'AGESILAS.

Naissance et éducation d'Agésilas. II. *Son caractère et sa figure.* III. *Commerce d'Alcibiade avec Timée, femme du roi Agis, qui n'avoue son fils Léotychide qu'à la mort.* IV. *Agésilas lui enlève la couronne par le crédit de Lysandre.* V. *Comment il acquiert une grande autorité.* VI. *Équité d'Agésilas vis-à-vis de ses ennemis; sa foiblesse pour ses amis.* VII. *Il est nommé pour aller faire la guerre au roi de Perse.* VIII. *Il sacrifie une biche à Diane.* IX. *Il conçoit de la jalousie contre Lysandre.* X. *Il le traite avec une indécence qui oblige Lysandre à se séparer d'avec lui.* XI. *Ressentiment de Lysandre.* XII. *Agesilas entre dans la Phrygie, où il prend plusieurs villes.* XIII. *Comment il se forme une cavalerie.* XIV. *Il fait vendre les prisonniers nuds pour montrer la foiblesse des Perses.* XV. *Il bat Tissapherne et prend son camp.* XVI. *Les Lacédémoniens lui donnent le commandement général de terre et de mer, ce qui étoit sans exemple.* XVII. *Il va attaquer le satrape Pharnabaze dans la Phrygie.* XVIII. *Amour d'Agésilas pour Mégabate.* XIX.

Entrevue d'Agésilas et de Pharnabaze. XX. *Amitié étroite d'Agésilas avec le fils de Pharnabaze.* XXI. *Agésilas aime ses amis au-delà des loix de l'équité.* XXII. *Simplicité, tempérance et autres vertus d'Agésilas.* XXIII. *Il est rappellé à Sparte.* XXIV. *Il quitte tout pour obéir à la voix de sa patrie.* XXV. *Comment il passe par la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et la Pharsalie.* XXVI. *Il entre dans la Béotie.* XXVII. *Bataille où Agésilas est grièvement blessé.* XXVIII. *Il va célébrer les jeux Pythiques à Delphes.* XXIX. *Agésilas conserve l'ancienne simplicité de ses mœurs.* XXX. *Il engage sa sœur Cynisca à envoyer un char pour disputer le prix de la course aux jeux Olympiques.* XXXI. *Comment il gagne ses ennemis.* XXXII. *Comment il s'attache Agésipolis.* XXXIII. *Il chasse les Argiens de Corinthe.* XXXIV. *Combien Agésilas faisoit peu de cas de certains talens.* XXXV. *Réception qu'il fait aux députés de Thèbes.* XXXVI. *Il ravage l'Acarnanie.* XXXVII. *Traité des Lacédémoniens avec le roi de Perse.* XXXVIII. *Agésilas soutient l'entreprise injuste de Phœbidas sur la citadelle de Thèbes.* XXXIX. *Paroles d'Agésilas sur la justice, différentes de ses actions.* XL. *Il excite la guerre contre les Thébains.* XLI. *Entreprise de Sphodrias sur le Pirée.* XLII. *Conduite d'Agésilas par rapport au*

au procès de Sphodrias. *Il le fait absoudre.* XLIII. *Agésilas fait la guerre en Béotie.* XLIV. *Comment il montre à ses alliés que les Lacédémoniens fournissoient plus de soldats qu'eux, quoiqu'ils donnassent moins d'hommes.* XLV. *Maladie d'Agésilas.* XLVI. *Assemblée des députés de la Grèce à Lacédémone.* XLVII. *Bataille de Leuctres.* XLVIII. *Sentimens des Lacédémoniens à la nouvelle de la défaite de leur armée.* XLIX. *Agésilas ordonne que les loix dormiront pour un jour.* L. *Épaminondas entre dans la Laconie.* LI. *Il est forcé de se retirer de Sparte.* LII. *Sédition dans la ville appaisée par la sagesse d'Agésilas.* LIII. *Conjuration étouffée et punie par Agésilas sans forme de procès.* LIV. *Les Thébains se retirent de la Laconie.* LV. *Foiblesse de Sparte.* LVI. *Victoire sans larmes remportée par Archidame sur les Arcadiens.* LVII. *Epaminondas surprend la ville de Sparte en l'absence d'Agésilas.* LVIII. *Agésilas revient et le repousse.* LIX. *Merveilleux courage d'un jeune homme nommé Isadas.* LX. *Bataille de Mantinée.* LXI. *Agésilas perd l'estime des Grecs et des Lacédémoniens.* LXII. *Il va en Egypte.* LXIII. *Mauvaise opinion que les Égyptiens conçoivent de lui.* LXIV. *Il quitte Tachos pour passer dans le parti de Nectanébus.* LXV. *Il le fait sortir d'une forteresse où il étoit assiégé.*

LVI. *Il gagne une grande victoire qui assure le trône à Nectanébus*. LXVII. *Il meurt.*

Depuis la dernière année de la 83e. olympiade, jusqu'à la troisième année de la 104e; avant J. C. 362 ans.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

AGESILAUS.



ARCHIDAMUS filz de Zeuxidamus ayant honorablement regné en Lacedæmone, laissa deux enfans, dont l'un fut Agis, qu'il eut d'une notable dame nommée *Lampido*, l'autre fut Agesilaus de beaucoup plus jeune, qu'il eut de la fille de Melisippidas, qui avoit nom *Eupolia* : et pource que la succession au royaume appartenoit au filz aisné Agis, le puisné Agesilaus ayant à demourer homme privé fut nourry en la discipline Laconique, laquelle estoit bien dure et penible : mais aussi en-

seignoit elle aux enfans à obeïr : et estime lon que ce soit la cause pour laquelle le poëte Simonides appelle *Sparte Damasimbrotos*, c'est à dire, domptant les hommes, pource qu'elle rend par longue accoustumance ses citoyens maniables et obeïssans à ses loix, autant ou plus que cité qui ait onques esté au monde, en les domptant dès leur enfance, comme lon fait les jeunes poulains. La loy exempte et dispense de ceste subjection les enfans qui doivent succeder à la royauté, mais Agesilaus eut cela de propre plus que les autres de ceste qualité, qu'il vint au degré de commander, ayant appris d'enfance à obeïr : ce qui fut cause qu'il sceut beaucoup mieulx que nul autre roy s'accommoder et se comporter avec ses subjects, ayant adjouxté à la grandeur royale et aux façons de prince qu'il avoit de nature, la courtoisie et la privaulté qu'il avoit acquise par nourriture.

II. Du temps donques qu'il estoit ès troupes qu'ilz appellent des enfans qui sont nourriz ensemble, Lysander fut amoureux de luy pour sa gentillesse principalement : car estant plus courageux et plus ferme en ses opinions que nul autre des enfans, comme celuy qui vouloit tousjours en toutes choses estre le premier, avec une vehemence et une impetuosité si grande en tout ce qu'il vouloit, qu'il estoit impossible de la vaincre ny de la forcer : il estoit d'un autre costé si doulx et si souple, qu'il faisoit tout ce que lon luy commandoit par gracieuseté, et rien par crainte, luy faisant plus grand mal de se sentir blasmer, qu'il ne luy

grevoit de travailler. Et quant à l'imperfection de sa jambe, qui estoit plus courte que l'autre, la beaulté de sa personne estant pour lors en sa fleur, et sa gentillesse, en ce que lon voyoit qu'il la portoit si patiemment et si guayement, que luy mesme s'en mocquoit et s'en gaudissoit le premier, cela couvroit grandement ceste defectuosité : et, qui plus est, faisoit d'avantage apparoir la gentillesse de son courage, attendu que lon veoit que pour estre boitteux, il ne refusoit peine ny travail quelconque. Quant à la forme de son visage, nous ne l'avons point portraitte au naturel, pource qu'il ne le voulut pas, ains defendit expressement par son testament, que lon ne feist ny peindre ny mouler aucune image de son corps, mais bien treuve lon qu'il estoit de petite stature, et qu'il promettoit bien peu de soy à le veoir : mais ce qu'il estoit tousjours guay et deliberé, et jamais chagrin, ny fascheux ny en parole, ny en visage, cela le rendoit plus aggreable et plus amiable, voire jusques en sa vieillesse, que les plus beaux du monde : toutefois les ephores, ainsi comme Theophrastus escrit, condemnerent à l'amende leur roy Archidamus, à cause qu'il avoit espousé une petite femme, disans qu'il leur engendreroit des roytelets, non pas des roys.

III. Mais du temps que son filz aisné Agis regnoit, Alcibiades banny d'Athenes s'en fouit de la Sicile en Lacedæmone, et n'eut pas gueres demouré à Sparte, qu'il fut incontinent souspeçonné d'entretenir la femme du roy Agis, qui s'appelloit

Timœa, de maniere que pour ceste cause Agis n'advoua point pour son filz l'enfant qu'elle feit, disant qu'elle l'avoit conceu d'Alcibiades : dequoy Timæa ne se soucioit gueres, ainsi comme Duris escrit : car quelquefois estant en son privé entre ses femmes, elle l'appelloit tout bas *Alcibiades*, non pas *Leotychides :* aussi dit on qu'Alcibiades mesme disoit, que ce n'estoit point pour faire mal ny desplaisir à personne qu'il s'estoit approché de la royne Timæa, ains seulement pource qu'il desiroit qu'il y eust des roys de Lacedæmone engendrez de sa semence. Toutefois il fut contraint pour ceste occasion de sortir hors de Lacedæmone pour la deffiance qu'il avoit du roy Agis, qui tousjours depuis eut l'enfant pour suspect, et ne le teint jamais pour legitime, jusques à ce qu'estant tumbé malade au lict de la mort, Leotychides s'alla jetter à genoux les larmes aux yeux devant luy, et sceut si bien faire que Agis en presence de tesmoings, declara qu'il l'advouoit pour son filz.

IV. Ce neantmoins après la mort d'Agis, Lysander, qui ja avoit desfait les Atheniens par mer, et avoit plus de credit et d'authorité en la ville de Sparte, que nul autre, entreprit de faire tumber la royauté sur Agesilaus, disant qu'elle n'appartenoit point à Leotychides, attendu qu'il estoit bastard : autant en disoient aussi plusieurs autres des citoyens qui aimoient la vertu d'Agesilaus, et luy favorisoient fort affectueusement, à cause qu'il avoit esté nourry et elevé d'enfance avec eulx. Mais au contraire aussi y avoit il à Sparte un devin

nommé *Diopithes*, qui sçavoit par cueur une infinité de propheties ancienes, et estoit tenu pour fort sçavant et suffisant homme en tout ce qui concernoit les choses divines : celuy la maintenoit qu'il n'estoit point loisible qu'un boitteux fut roy de Sparte, et pour le prouver il allegua en jugement cest ancien oracle :

Regarde bien, ô nation Spartaine,
Quoy que tu sois en courage haultaine,
Que royauté boitteuse ne se germe
En toy qui a l'alleure droitte et ferme :
Car autrement des malheurs te viendront
Non esperez, qui long temps te tiendront
Enveloppée en tourmente de guerre,
Qui d'hommes rend despeuplée la terre.

Lysander à l'encontre repliquoit, que si les Spartiates redoubtoient cest oracle, c'estoit plus tost de Leotychides qu'ilz se devoient garder, pource qu'il ne chaloit point aux dieux, si aucun s'estant affolé un pied venoit à estre roy, mais bien s'il n'estoit pas legitime ny veritablement extraict de la race de Hercules : car ce seroit alors, disoit il, que la royauté viendroit à clocher. Agesilaus alleguoit d'avantage, que le dieu mesme Neptune avoit tesmoigné que Leotychides estoit bastard : car il avoit contrainct Agis par un tremblement de terre, de sortir hors la chambre de sa femme, et que depuis, plus de dix mois après, avoit esté né Leotychides. Ainsi fut Agesilaus pour ces causes et moyens, non seulement declaré roy de Sparte, mais aussi luy fut adjugée la succession des biens

de son frere Agis, et en debouta lon Leotychides: toutefois voyant que les parents du costé de sa mere estoient extremement pauvres, mais gens de bien au demourant, il leur laissa la moitié des biens : en quoy faisant il acquit honneur et bienveuillance de tout le monde : au lieu de l'envie et de la malveuillance que lon luy eust autrement portée pour le faict de ceste succession.

V. Et quant à ce que Xenophon escrit, qu'en obeïssant à son païs, il y acquit si grande puissance, qu'il faisoit entierement tout ce qu'il vouloit, voicy que c'estoit : les ephores et les senateurs avoient pour lors souveraine authorité au gouvernement de la chose publique : mais les ephores ne demouroient en leurs offices qu'un an seulement, et les senateurs demouroient en cest honneur toute leur vie, ayant esté ordonnez et establiz pour refrener l'authorité des roys, à fin qu'ilz n'eussent pas toute puissance, ainsi comme nous avons plus amplement escript en la vie de Lycurgus : à l'occasion dequoy dès que les roys venoient à succeder au royaume, ilz avoient incontinent une picque et une inimitié hereditaire, par maniere de dire, à l'encontre d'eulx. Mais Agesilaus suivit un chemin totalement contraire à ses predecesseurs : car au lieu de prendre querelle et de s'attacher à eulx, il leur porta tout honneur et toute reverence, n'entreprenant jamais rien qu'il ne leur eust communiqué premierement, et quand il estoit mandé par eulx y allant plus viste que le pas. Toutes et quantes

fois qu'il estoit en sa chaire royale à donner audience, si d'adventure les ephores y survenoient, il se levoit au devant d'eulx, et quand un nouveau senateur venoit à estre esleu, il leur envoyoit par honneur à chacun une robbe et un bœuf comme un prix d'honneur. Par tous lesquelz moyens il sembloit qu'il honorast et qu'il augmentast la dignité de leurs offices, là où il alloit soubz main amplifiant sa propre puissance, et adjouxtoit à la royauté une grandeur procedante de la bienvueillance que lon luy portoit.

VI. Au reste quant à ses deportemens envers les autres citoyens, il estoit moins reprehensible ennemy qu'amy : car il ne nuisoit jamais injustement à ses ennemis, mais il aidoit bien souvent à tort et en choses injustes à ses amis : et ayant honte de ne recompenser et de ne honorer pas assez ses ennemis quand ilz avoient bien fait, il ne pouvoit condemner ny blasmer ses amis encore qu'ilz eussent mal fait, ains estoit tousjours bien aise de les secourir comment que ce fust, et de faillir plus tost avec eulx, estimant bien que rien ne pouvoit estre mauvais de ce que lon fait pour survenir à son amy. Au contraire s'il advenoit que quelqu'un de ses adversaires tumbast en affliction, il estoit le premier qui en avoit compassion, et si le secouroit voulentiers si l'autre l'en requeroit : par lesquelz moyens il gaignoit la bonne grace et l'amitié de toute le monde. Ce que voyans les ephores, et redoubtans sa puissance qu'ilz voyoient aller ainsi en avant, le condemnerent en une amende,

y adjouxtant la cause, que c'estoit pource qu'il possedoit luy seul les cueurs de tous les citoyens, qui devoient estre communs. Car tout ainsi qu'il y a des philosophes naturelz qui tienent, que qui osteroit du monde le discord et la noise, le cours des corps celestes s'arresteroit, et que la generation et tout mouvement cesseroit, pource qu'ilz disent que c'est la cause qui maintient l'harmonie de ce monde: Aussi semble il que celuy qui establit les loix des Lacedæmoniens, mesla parmy le gouvernement de sa chose publique, l'ambition et la jalousie entre les citoyens, comme un aiguillon de la vertu, voulant que les gens de bien eussent tousjours quelque chose à desmesler et à debatre les uns contre les autres, estimant que celle lasche et paresseuse grace par laquelle les hommes s'entrecedent et s'entrepardonnent les uns aux autres sans se controller, estoit à faulses enseignes appellée *concorde*. Et cuident aucuns que certainement Homere [1] eut ceste opinion, pource qu'il n'eust pas autrement fait Agamemnon se resjouïssant de veoir Ulysses et Achilles quereller à grosses paroles ensemble, s'il n'eust estimé que le debat et l'envie entre les principaux hommes (qui fait qu'ilz ont l'œil l'un sur l'autre) tournast au grand bien de la chose publique: toutefois cela n'est pas sans doubte, ny ne se doibt pas à l'adventure confesser simplement, pource que les querelles et dissensions excessives entre les citoyens sont très dommageables et dangereuses aux choses publiques.

[1] Odyssée, L. VIII, v. 77. C.

VII. Au demourant un peu après que Agesilaus fut parvenu à la royauté de Lacedæmone, il arriva quelques uns venans de l'Asie, qui apporterent nouvelles comme le roy de Perse faisoit preparer une grosse armée de mer, pour debouter et deposseder les Lacedæmoniens de la seigneurie de la marine : et d'avantage Lysander desirans estre une autre fois renvoyé en Asie pour y secourir ses amis, lesquelz il avoit laissez comme seigneuers et maistres des villes et citez du païs, dont les uns estoient dechassez par lèurs citoyens, les autres punis de mort, à cause qu'ilz abusoient violentement et tyranniquement de leur authorité, il meit en teste à Agesilaus qu'il entreprist ce voyage de passer en Asie, pour aller faire la guerre à ce roy Barbare loing de la Grece, premier que son armée et son equippage fussent prests. Pour à quoy plus facilement parvenir, il escrivit à ses amis en Asie, qu'ilz envoyassent à Sparte demander Agesilaus pour leur capitaine: ce qu'ilz feirent: et Agesilaus en pleine assemblée du conseil de la ville accepta la charge, pourveu qu'on luy baillast trente capitaine Spartiates pour luy assister et le conseiller en ses affaires, deux mille Ilotes affranchiz, avec six mille des alliez de Lacedæmone. Cela luy fut facilement accordé, moyenant le port et la faveur que luy feit Lysander, et l'envoya lon incontinent avec les trente capitaines qu'il avoit demandez, desquelz Lysander fut le premier, non seulement pour l'authorité et la reputation qu'il avoit acquise, mais aussi pour l'amitié qu'il portoit à Agesilaus, lequel

se sentoit plus tenu à luy de ce qu'il luy avoit procuré ceste charge, que de ce qu'il l'avoit fait parvenir à la royauté.

VIII. Parquoy ce pendant que l'armée s'assembloit au port de Geræste, luy avec quelques uns de ses amis s'en alla en la ville d'Aulide, là où il luy fut advis que la nuict quelqu'un en dormant luy dit, « O roy des Lacedæmoniens, tu sçais qu'il n'y « eut onques capitaine general de toute la Grece « eleu, que jadis Agamemnon, et toy maintenant « après luy : et pource que tu commandes aux « mesmes peuples qu'il faisoit, et que tu vas faire « la guerre aux mesmes ennemis, partant d'un « mesme lieu pour y aller, il est raisonnable que « tu faces aussi un mesme sacrifice à la deesse, « qu'il feit à son departement ». Agesilaus n'eut pas plus tost eu ceste vision, qu'il luy souvint incontinent que Agamemnon à la persuasion des devins sacrifia en ce mesme lieu sa propre fille, toutefois il ne s'en effroya point, ains le matin en feit le compte à ses amis, et leur dit qu'il sacrifieroit à la deesse, ce dont il estoit vraysemblable qu'elle se delectoit, et qu'il ne vouloit point ensuivre la cruelle devotion de cest ancien capitaine Agamemnon : et disant cela, il feit amener une biche couronnée de chappeaux de fleurs, et commanda à son devin de l'immoler, ne voulant pas que celuy qui estoit deputé par les gouverneurs de la Bœoce eust l'honneur de ce faire, comme le portoit la coustume du lieu : ce qu'entendans les magistrats et gouverneurs de la Bœoce en furent

malcontens, et envoyerent leurs sergens denoncer à Agesilaus qu'il se deportast de vouloir faire faire sacrifices en ce lieu là contre les loix, privileges et coustumes du païs. Les sergens qui y furent envoyez feirent le contenu de leur commission, mais trouvans que la beste estoit desja immolée, et les quartiers dessus l'autel, ilz les prirent et les jetterent çà et là hors de dessus ledit autel. Cela fascha Agesilaus qui estoit sur son embarquement, et s'en alla de là tout courroucé contre les Thebains, avec mauvaise esperance de l'issue de son voyage à cause de ce sinistre presage, qui sembloit luy pronostiquer, qu'il ne ressortiroit pas à telle issue comme il desiroit.

IX. Arrivé qu'il fut en la ville d'Ephese, il eut incontinent à desplaisir l'honneur qu'il veit que lon y faisoit à Lysander, et la suitte grande qu'il y avoit: car tous ceulx du païs alloient ordinairement à son logis pour luy faire la cour, et quand il en sortoit le suivoient et l'accompagnoient par tout, comme si Agesilaus n'eust eu que le nom et l'apparence de capitaine general pour la loy de Lacedæmone qui le vouloit ainsi, et que Lysander fust celuy, qui à la verité eust le plein pouvoir et l'authorité de tout faire : car jamais n'avoit esté envoyé capitaine Grec en ces marches là, qui y eust acquis tant de reputation, ne qui s'y fust fait tant redoubter comme luy, ne jamais n'y eut homme qui feist plus de bien à ses amis, ny plus de mal à ses ennemis : lesquelles choses estant toutes fresches, ceulx du païs s'en souvenoient encore, avec

ce qu'ilz voyoient Agesilaus homme simple, populaire et de peu de monstre en toutes ses façons de faire, là où au contraire ilz remarquoient en Lysander la mesme vehemence, aspreté et briefveté de langage qu'ilz y avoient autrefois cogneuë : au moyen dequoy tout le monde plioit entierement soubz luy, et n'estoit fait que ce que luy seul commandoit. Ce qui fut cause que les autres Spartiates premierement s'en fascherent, pource qu'il sembloit proprement qu'ilz fussent venuz pour servir à Lysander, et non pas pour conseiller le roy : mais depuis Agesilaus mesme s'en ennuya et s'en mescontenta aussi, encore que de sa nature il ne fust point envieux ny marry de veoir faire honneur à d'autre qu'à luy : mais estant de son naturel fort convoiteux de gloire et homme courageux, il avoit peur que s'il se faisoit quelque chose de beau en ceste guerre, lon ne l'attribuast à Lysander, pour la grande reputation qu'il avoit, parquoy il commencea à se porter de ceste sorte envers luy : Premierement il contredisoit à tous ses conseils, et toutes les entreprises qu'il mettoit en avant, mesmement celles ausquelles il se monstroit plus affectionné, il n'en faisoit pas une, ains en prenoit d'autres à executer plus tost que celles là : d'avantage s'il y avoit aucuns poursuyvans qui eussent à faire à luy, ou qui le requissent de quelque chose, s'ilz s'appuyoient sur la faveur de Lysander, il les renvoyoit tous sans rien faire.

X. Au cas pareil aussi ès jugemens, s'il y en avoit

avoit aucuns que Lysander rabrouast, ilz estoient tous asseurez de gaigner leurs procès : et au contraire, s'il y en avoit à qui il portast affection, et à qui il desirast gratifier, il estoit malaisé qu'ilz se sauvassent d'estre condemnez à l'amende. Toutes lesquelles demonstrations se faisans ordinairement, non point par cas d'adventure en un ou en deux, ains egalement en tous, comme de propos deliberé, Lysander se doubtant bien de la cause, ne la desguisa point à ses amis, ains leur dit franchement que c'estoit à cause de luy, que lon leur faisoit ce tort et ce rebut, et pourtant leur conseilla qu'ilz allassent faire la cour au roy et à ceulx qui avoient plus de credit que luy. Agesilaus estima qu'il disoit et faisoit tout cela pour susciter la haine du monde à l'encontre de luy : parquoy luy voulant faire encore plus grand despit, il l'establit commissaire des vivres et distributeur des chairs, et après l'avoir fait, encore escrit on qu'il dit tout hault en presence de plusieurs qui le peurent ouir : « Qu'ilz aillent maintenant faire la cour à mon « distributeur de chair ». Dequoy Lysander se plaignant luy dit, « Vrayement, Syre Agesilaus, « tu sçais très bien comment il fault ravaller tes « amis ». « Ce fais-mon, respondit Agesilaus, ceulx « qui veulent entreprendre sur mon authorité, et « estre plus grands que moy ». « Voire mais, re- « pliqua Lysander, à l'adventure ne l'ay-je pas « fait ainsi que tu le dis : toutefois si tu as telle « opinion, donne moy quelque charge et quelque

« lieu auquel sans te fascher je te puisse estre « utile ».

XI. Depuis ces propos, Agesilaus l'envoya en la marche de l'Hellespont, là où il prattiqua un seigneur Persien, nommé *Spithridates*, des païs du gouvernement de Pharnabazus, qu'il amena à Agesilaus avec une grosse somme d'or et d'argent, et bien environ deux cents hommes de cheval: non que pour cela le maltalent, qu'il avoit conceu à l'encontre du roy, fust appaisé: ains au contraire il garda tousjours ceste rancune en son cueur: tellement que depuis il espia tousjours les moyens de faire oster aux deux maisons royales le privilege qu'elles avoient de la royauté, pour la mettre en commun à toutes les familles des Spartiates, et pour ce different là il eust suscité un grand trouble en la ville de Sparte, à mon advis, s'il ne fust mort si tost, comme il feit en un voyage qu'il entreprit au païs de la Bœoce. Voilà comment les grandes natures ambitieuses, ne pouvant tenir moyen, et se garder d'exceder en trop ès gouvernemens des choses publiques, sont souventefois cause de plus de mal que de bien: car encore que Lysander eust esté fascheux et importun, comme il estoit veritablement de monstrer ainsi son ambition hors de temps et de saison, Agesilaus n'ignoroit pas qu'il y avoit beaucoup d'autres moyens moins reprehensibles de chastier un personnage grand et illustre, qui pechoit par une ambitieuse convoitise de se monstrer seulement. Et m'est advis que tous deux aveuglez d'une

mesme passion, faillirent : l'un de ne cognoistre pas la puissance de son superieur : et l'autre, de ne pouvoir supporter l'ignorance et l'imperfection de son amy.

XII. Or du commencement Tisaphernes redoubtant Agesilaus, feit quelques tresves avec luy soubz un donner à entendre, que le roy se contenteroit de laisser les villes Grecques de l'Asie en pleine liberté : mais depuis quand il pensa avoir assemblé des forces suffisantes pour le combattre, il luy denoncea la guerre, laquelle Agesilaus accepta fort vouluntiers, pour autant mesmement que lon avoit grande esperance par la Grece qu'il feroit quelque grande chose en ce voyage, et luy mesme estimoit que ce luy seroit une grande honte, que les dix mille Grecs, qui estoient retournés du fond de l'Asie jusques à la mer majour [1], soubz la conduitte de Xenophon, eussent vaincu et batu l'armée du roy, autant de fois comme ilz avoient voulu, et que luy qui estoit capitaine general des Lacedæmoniens, lesquelz donnoient pour lors la loy à la mer et à la terre, ne feist aucun acte digne de memoire entre les Grecs. Parquoy pour venger incontinent le desloyal parjurement de Tisaphernes par une juste tromperie, il feit semblant de vouloir premierement entrer dedans le païs de la Carie, au moyen dequoy le Barbare y feit l'amas de toute sa puissance : mais soudain il tourna bride tout court, et se jetta dedans la Phrygie, où il prit plusieurs villes, et y gaigna beaucoup de biens,

[1] Majour n'est point dans le grec.

faisant veoir à ses gens, que violer l'accord de paix ou de trefves, que lon a juré, c'est mespriser les dieux : mais que decevoir et abuser ses ennemis n'est pas seulement juste, ains est aussi honorable, et y a du profit conjoinct avec le plaisir.

XIII. Au demourant, pource qu'il estoit le plus foible de chevalerie, et que les entrailles des bestes qu'il avoit sacrifiées aux dieux se trouvoient defectueuses, il s'en retourna en la ville d'Ephese, là où il amassa des gens de cheval, faisant entendre aux hommes riches qui ne voudroient aller eulx mesmes en personne à la guerre, qu'il les en dispensoit, pourveu qu'ilz fournissent d'un homme et d'nn cheval de service en leur place, et y en eut plusieurs qui le feirent ainsi, de maniere qu'en peu de jours Agesilaus se trouva bon nombre de vaillans hommes d'armes, au lieu de gens de pied qui ne valoient gueres : car ceulx qui n'alloient pas voulunticrs à la guerre, soudoyoient ceulx qui y vouloient bien aller en leur place, et semblablement aussi ceulx qui ne vouloient servir à cheval, payoient au lieu d'eulx ceulx qui en desiroient servir : en qnoy il suivit sagement l'exemple du roy Agamemnon [1], qui dispensa un riche couard d'aller personnellement à la guerre, en prenant de luy une bonne jument.

XIV. Or avoit il commandé aux commissaires, qui vendoient publiquement au plus offrant à l'encan les prisonniers de guerre, qu'ilz les despouil-

[1] Voyez l'Iliade, L. XXIII, v. 295. C.

lassent tous nuds pour les vendre : ce qu'ilz feirent, et se trouvoit assez de gens qui acheptoient vouluntiers leurs despouilles et leurs habillemens : mais quant aux corps ilz s'en mocquoient, les voyans ainsi blancs, delicats et tendres, pour avoir esté nourriz en delices à l'umbre au couvert, tellement qu'il se trouvoit peu de gens qui y meissent enchere, pource qu'ilz les estimoient personnes inutiles, et qui ne valoient rien. Adonc Agesilaus se trouvant à ceste vente expressement pour ceste fin, dit à ses gens : « Voyez vous, mes amis, ce « sont là les personnes à qui vous aurez à com« batre, et ici les despouilles pour qui vous com« batrez ».

XV. Depuis estant la saison venue de se remettre en campagne, et de rentrer dedans le païs des ennemis, il dit publiquement, qu'il entreroit dedans la Lydie, non point en intention de tromper plus Tisaphernes : mais luy mesme se trompa : car pour s'estre trouvé deceu la premiere fois, il ne adjouxta plus de creance à ceste seconde publication, ains se persuada que ce seroit à ce coup là qu'il entreroit en la Carie, attendu mesmement que c'estoit un païs bossu et malaisé pour gens de cheval, en quoy il se sentoit le plus foible : mais nonobstant Agesilaus entrant, comme il avoit predit, dedans le plat païs, auquel est située la ville royale de la Lydie, Sardis, Tisaphernes fut contraint d'y accourir au secours à grande haste, et y estant arrivé en extreme diligence avec sa chevalerie, il surprit par les champs plusieurs des ennemis

escartez sans ordre çà et là à piller le plat païs, et en meit la pluspart à l'espée. Quoy entendant Agesilaus, discourut en luy mesme, que les gens de pied de son ennemy ne pouvoient pas encore estre arrivez, et que luy au contraire avoit toute son armée complette, au moyen dequoy il pensa qu'il valoit mieulx venir à la bataille promptement, que dilayer d'avantage : si mesla parmy sa chevalerie ses gens de pied armez à la legere, et leur commanda qu'ilz allassent vistement attacher l'ennemy, pendant que luy feroit suivre à leur cueuë les autres pesamment armez : ce qu'ilz feirent : mais les Barbares se meirent incontinent en roupte, et les Grecs poursuivans vivement et de près, prirent leur camp, et occirent un grand nombre des fuyans.

XVI. Depuis ceste bataille ilz eurent le moyen non seulement de courir et piller les païs du roy à leur aise, sans danger, mais aussi de veoir la vengeance de Tisaphernes, qui estoit un mauvais homme et très aspre ennemy de la nation des Grecs : car le roy de Perse envoya incontinent en sa place un autre sien lieutenant appellé *Tithraustes*, qui luy feit trencher la teste, et envoya devers Agesilaus, le prier de vouloir entendre à appointement, et luy faire offrir force or et argent pour s'en retourner en son païs. A quoy Agesilaus feit response, que quand à la paix, il n'estoit pas en luy de la faire, et que c'estoit aux Lacedæmoniens, et qu'au regard de luy il estoit plus aise d'enrichir ses soudards que soy mesme : mais qu'oultre cela les Grecs n'estimoyent point honorable prendre des

presens de leur ennemy, ains des despouilles : toutefois voulant gratifier en quelque chose à Tithraustes, pource qu'il avoit fait la vengeance d'un commun ennemy de tous les Grecs, il mena son armée hors de la Lydie en la Phrygie, moyennant la somme de trente talents [1] qu'on luy bailla pour ses frais. Ainsi qu'il estoit par le chemin il receut [2] un petit billet des officiers et magistrats de Sparte, qui luy mandoient comme on luy avoit baillé la charge de l'armée de mer avec celle de terre : ce que jamais autre capitaine Lacedæmonien avant luy n'avoit eu : aussi estoit il sans contredit le plus grand et le plus digne personnage qui fust vivant de son temps, ainsi que Theopompus mesme l'escrit en quelque passage, comme celuy qui se faisoit estimer plus pour sa vertu, qu'il ne faisoit pour la grandeur de son authorité : toutefois il semble qu'en cest endroit il commeit une faulte, quand il feit son lieutenant en l'armée de mer un Pisander frere de sa femme, là où il y avoit d'autres capitaines plus aagez et plus experimentez que luy, ayant plus de regard à gratifier à sa femme, et à honorer un sien allié, qu'à faire ce qui estoit le plus utile pour son païs.

XVII. Cela fait, il mena son armée ès provinces du gouvernement de Pharnabazus, là où il trouva non seulement abondance de tous vivres, mais aussi y amassa grosse somme d'argent : et de

[1] Cent quatre-vingts mille escus. *Amyot.* 140,062 livres de notre monnoie.

[2] Une *Scytale.* C.

là passa jusques au royaume de Paphlagonie : où il feit alliance avec le roy Cotys, qui rechercha affectueusement son amitié, pour la vertu et la constante foy qui estoit en luy : comme feit aussi Spithridates, lequel abandonna Pharnabazus pour se rendre à Agesilaus, et depuis qu'il s'y fut rendu, jamais ne se partit d'auprès de luy, ains le siuvit et l'accompagna tousjours par tout. Il avoit un filz qui estoit un fort bel enfant, nommé *Megabates*, duquel Agesilaus estoit amoureux, et une fort belle fille preste à marier, qu'Agesilaus feit espouser à ce roy Cotys : et prenant de luy mille hommes de cheval, avec deux mille hommes de pied armez à la legere, s'en retourna en la Phrygie, là où il destruisit les provinces du gouvernement de Pharnabazus, lequel ne l'osoit attendre en campagne, ny mesme se fier en ses forteresses, ains alloit tousjours fuyant devant luy, emportant quant et soy la plus part de ce qu'il aimoit le mieulx et qu'il tenoit le plus cher, en se retirant tousjours arriere, d'un lieu en autre, jusques à ce que Spithridates accompagné d'un Spartiate nommé *Erippidas*, le pressa un jour de si près, qu'il luy prit son camp, et se saisit de tout le precieux meuble qu'il avoit quant et luy. Mais là Erippidas se monstra un peu trop aspre à rechercher ce qui avoit esté soustraict du butin, contraignant les Barbares à le rendre, jusques à vouloir visiter et fouiller par tout. Cela irrita si fort Spithridates, qu'il se retira incontinent avec les Paphlagoniens en la ville de Sardis, dequoy Agesilaus fut aussi fasché que de chose qui

luy advint en tout ce voyage : car il estoit marry d'avoir perdu un si homme de bien que Spithridates, et la trouppe de gens de guerre qu'il avoit emmenée quant et luy, laquelle n'estoit pas petite : et si avoit encore peur que lon le notast de ceste mechanique chicheté, dont il avoit tousjours estudié à se maintenir pur et net, et non seulement soy, ains aussi tous ceulx de sont païs.

XVIII. Mais oultre ces causes apparentes, encore le poignoit fort l'amour de l'enfant, qui estoit, profondement empraint en son cueur, combien que lors qu'il l'avoit auprès de luy, suivant son naturel de ne vouloir jamais estre vaincu, il s'esforceast de combatre son desir, de maniere qu'un jour Megabates s'approchant de luy pour le caresser et baiser, il destourna sa teste : dequoy l'enfant ayant eu honte, s'en deporta de lors en avant, et ne l'oza plus saluer que de loing. Ce qui despleut d'un autre costé à Agesilaus : au moyen dequoy se repentant d'avoir destourné le baiser de Megabates, il faisoit semblant de s'esmerveiller, pourquoy il ne le saluoit plus d'un baiser comme il avoit accoustumé : et quelques uns de ses familiers luy respondirent adonc, « Tu en es cause toy mesme, syre, « qui n'a pas ozé attendre, ains as eu peur du « baiser d'un si bel enfant : car encore y retour- « neroit il bien qui le luy diroit, pourveu que tu « te gardes de le fouir une autre fois, comme tu « as ja fait ». Ces paroles ouyes, Agesilaus demoura un espace de temps tout pensif, sans mot dire, puis leur respondit à la fin : « Il n'est point

« de besoing que vous luy en parliez, car je vous « asseure que je serois plus aise de pouvoir encore « un coup resister à un tel baiser, que si tout ce « que je voy devant moy me devenoit or ». Ainsi se comportoit Agesilaus envers Megabates lors qu'il estoit autour de luy : mais au contraire quand il en fut esloigné, il s'en trouva si ardemment espris, qu'il seroit malaisé d'affermer si l'enfant fust une autre fois retourné et se fut presenté devant luy, s'il se fust peu garder de se laisser baiser.

XIX. Depuis Pharnabazus rechercha de parler avec luy, et les assembla ensemble un Cyzicenien nommé *Apollophanes*, qui estoit hoste commun à tous deux : si se trouva le premier Agesilaus avec ses amis au lieu assigné pour leur entreveuë, et en attendant Pharnabazus se jetta dessoubs un arbre à l'umbre sur l'herbe qui y estoit haulte et drue : jusques à ce que Pharnabazus y arriva aussi, auquel on estendit des peaux doulces à long poil, et des tapis ouvrez de diverses couleurs, pour se seoir dessus : mais ayant honte de veoir Agesilaus ainsi couché par terre dessus l'herbe nue, il s'y coucha aussi auprès de luy, combien qu'il fust vestu d'une robbe de merveilleusement desliée tissure et fort riche teincture. Après qu'ilz se furent entresaluez, Pharnabazus commencea à parler, où il n'eut point faulte de bonnes remonstrances et justes doleances, comme celuy qui avoit fait beaucoup de plaisir aux Lacedæmoniens en la guerre contre les Atheniens, et en recompense se trou-

voit lors pillé et saccagé par eulx. Et Agesilaus voyant les autres Spartiates qui assistoient à ceste entreveuë jettans les yeux contre bas de honte, et ne sachans que respondre à cela, pource qu'ilz cognoissoient bien que lon faisoit tort à Pharnabazus, prit la parole et respondit en ceste maniere: « Quand nous avons parcy devant esté amis du roy, « seigneur Pharnabazus, nous avons usé de ce qui « estoit à luy comme amis, et maintenant que nous « sommes devenus ses ennemis, nous en usons « aussi comme ennemis : et voyans que tu veux « estre l'un de ses esclaves, ce n'est pas de mer- « veilles si nous taschons de l'endommager en te « mal faisant : mais de l'heure que tu aimeras « mieulx estre amy et allié des Grecs, que serf « du roy de Perse, estime que ces hommes de « guerre, ces armes et ces navires, et nous tous « sommes pour garder et defendre tes biens et ta « liberté à l'encontre de luy, sans laquelle il n'y a « rien de beau, de bon, ny de desirable en ce « monde ». A cela luy respondit Pharnabazus ou- « vertement, et luy donna à entendre quelle estoit son intention : « Car si le roy, dit il, envoye par « deçà un autre capitaine pour estre son lieute- « nant, asseurez vous que je me tourneray tout « aussi tost des vostres : mais aussi s'il me donne « la charge et superintendence de ceste guerre, je « n'omettray rien de diligence ny d'affection à faire « entierement tout ce que je pourray pour son ser- « vice à l'encontre de vous ». Ceste response pleut à Agesilaus, lequel luy prenant la main en se le-

vant quant et luy, luy dit : « Je desirerois, sei-
« gneur Pharnabazus, qu'ayant le cueur tel, comme
« tu l'as, tu fusses nostre amy plus tost que nostre
« ennemy ».

XX. Mais ainsi que Pharnabazus s'en retournoit avec ses gens, son filz qui estoit demouré derriere accourut à Agesilaus, et en riant luy dit, « Sire Agesilaus, je veux contracter amitié et hos-
« pitalité avec toy » : et en disant cela luy presenta un dard qu'il tenoit en sa main. Agesilaus l'accepta, et fut bien aise de veoir l'enfant qui estoit beau, et de la gentille caresse qu'il luy faisoit : si regarda autour de luy, s'il y auroit quelqu'un en sa compagnie qui eust quelque chose de beau, qui peust estre propre pour luy rendre la pareille, et apperceut le cheval d'un sien secrettaire nommé *Adæus*, qui estoit accoustré d'un beau et riche harnois : il luy feit incontinent oster, et le donna au beau et gentil jeune garson, lequel jamais depuis il n'oublia : ains quelque temps après comme il eust esté chassé de la maison de son pere, et privé de ses biens par ses freres, estant contrainct de s'en fouir au Peloponese, il l'eust tousjours en singuliere recommandation, voire jusques à luy aider en quelques sienes amours [1] : car il aima fort affectueusement un jeune garson Athenien, que lon nourrissoit aux exercices de la personne pour un jour combatre ès jeux de prix : mais quand il fut devenu grand et roide, et qu'il se vint presenter pour estre enrollé au nombre de ceulx qui devoient combatre

[1] Voyez les Observations. C.

XI



Alexandre renvoye Timoclée libre avec tous les siens.

Tom. VII. P. 28.

ès jeux Olympiques, il fut en danger d'en estre de tout poinct rejetté : parquoy le Persien qui l'aimoit eut recours à Agesilaus, le requerant de vouloir aider à ce jeune champion, de sorte qu'il ne souffrist point ce deshonneur d'estre refusé. Agesilaus luy desirant gratifier jusques à là, s'y employa et obteint ce qu'il demandoit, non sans grande peine et grande difficulté.

XXI. Ainsi estoit Agesilaus en toutes autres choses bien roide à observer de poinct en poinct tout ce que les loix commandoient : mais ès affaires de ses amis, il disoit que garder estroittement la rigueur de justice, estoit une couverture, dont se couvroient ceulx qui ne vouloient point faire pour leurs amis. Auquel propos on treuve encore une petite lettre missive qu'il escrivoit [1] à Idrien prince de la Carie, pour la delivrance d'un sien amy : « Si Nicias n'a point failly, delivre le : « s'il a failly, delivre le pour l'amour de moy : « mais comment que ce soit, delivre le ». Tel donques estoit Agesilaus en la plus part des affaires de ses amis : toutefois il escheoit bien des occasions, où il regardoit plus tost à l'utilité publique, comme il monstra un jour à quelque deslogement qu'il fut contrainct de faire un peu en trouble à la haste, tellement qu'il luy fut force qu'il abandonnast un qu'il aimoit, malade : et comme l'autre l'appellast par son nom ainsi comme il s'en partoit, et le suppliast de ne le vouloir point abandonner, Age-

[1] *A Hidriée.*

laus se retourna et dit, « O qu'il est malaisé [1] d'aimer et estre sage tout ensemble »! ainsi l'a escrit le philosophe Hieronymus.

XXII. Or y avoit il jà deux ans entiers qu'il estoit en ceste guerre, et ne parloit on plus ès haultes provinces de l'Asie que d'Agesilaus, courant par tout une très glorieuse renommée de son honnesteté, sa continence, courtoisie et simplicité: car quand il alloit seul avec son train par les champs, il logeoit tousjours dedans les plus saincts temples des dieux, voulant que les dieux mesmes fussent tesmoings de ce qu'il faisoit en son privé, là où bien souvent nous ne voulons pas que les hommes seulement voyent ce que nous y faisons: qui plus est, entre tant de milliers de soudards qui estoient en son camp, à peine eust on trouvé une paillasse pire que celle, sur laquelle il dormoit: et quant au froid et au chaud, il supportoit l'un et l'autre si aiseement, qu'il sembloit qu'il fust tousjours né à supporter seulement la qualité de l'air et de la saison, où il se trouvoit. Si estoit chose fort plaisante aux yeux des Grecs habitans en Asie, de veoir les satrapes lieutenans du roy de Perse, gouverneurs des provinces, et autres seigneurs, qui paravant estoient si superbes et si intolerables, et qui ne pouvoient pas, par maniere de dire, tenir en leur peau, tant ilz estoient gorgez de richesses, de voluptez et de delices, faisans lors la cour, en grande crainte, à un homme qui alloit

[1] Aultres lisent, avoir pitié et estre sage tout ensemble *Amyot*.

simplement vestu d'une pauvre meschante cappe, et de veoir comme ilz se resserroient et reformoient pour une simple parole courte qu'il leur disoit à la Laconiene: de maniere qu'il venoit alors en pensée à plusieurs, de dire ces vers du poëte Timotheus:

Mars est un tyran, et la Grece
Ne craint or, argent, ny richesse.

XXIII. Estans donques toute l'Asie emeuë, et se tournant en plusieurs endroits de son costé vouluntairement, après y avoir reformé les villes et citez, et leur avoir rendu l'administration de leur chose publique en toute liberté et toute franchise, sans effusion de sang humain, et sans bannissement d'un seul homme, il delibera de passer oultre, et en transportant la guerre arriere des costes de la mer Grecque, aller combatre contre le roy mesme de Perse pour sa propre personne, et luy mettre en compromis ses richesses et ses delices, dont il jouissoit trop à son aise en ses haults païs d'Ecbatane et de Suse, et l'empescher si bien qu'il n'eust pas loisir d'entendre à mouvoir la guerre entre les Grecs, et en disposer à sa voulunté sans se bouger de sa chaire, en corrompant à force d'argent ceulx qui avoient authorité au gouvernement de chacune des villes. Mais sur les entrefaittes qu'il estoit en ce pensement, arriva devers luy Epicydidas Spartiate, qui luy apporta nouvelles, comme la ville de Sparte estoit fort pressée de guerres que luy faisoient les autres peuples Grecs: au moyen dequoy les epho-

res le rappelloient, et luy mandoient qu'il eust à retourner pour defendre son païs.

O [1] Grecs, qui plus de maux vous procurez,
Qu'oncques n'ont fait Barbares conjurés!

Car comment pourroit on appeller d'autre nom, celle envie ou celle conjuration, que feirent alors les Grecs à l'encontre d'eulx mesmes, par laquelle ilz arresterent avec leurs propres mains la fortune qui les conduisoit au comble de felicité, et retournerent contre leurs propres entrailles, les armes qui ja estoient acheminées à l'encontre des Barbares, en rappellant en leur païs la guerre qui en estoit bannie? Car je ne suis pas de l'opinion de Demaratus *le Corinthien*, quand il dit que les Grecs estoient privez d'un singulier plaisir, qui n'avoient veu Alexandre le grand assis dedans le throsne royal de Darius : ains au contraire, je croy plus tost qu'ilz eussent deu plorer, quand ilz eussent pensé qu'ilz avoient laissé ceste gloire à Alexandre et aux Macedoniens, lors qu'ilz perdoient follement tant de bons capitaines de la Grece ès batailles de Leuctres, de Coronée, de Corinthe et d'Arcadie.

XXIV. Toutefois Agesilaus ne feit onques acte plus meritoire ne plus grand, que de s'en estre retourné lors en son païs, ny ne feit onques un plus bel exemple d'obeïssance et de justice deuë à son païs, que celuy là. Car s'il est ainsi, que Hannibal commenceant desja à faire mal ses besongnes, et à estre debouté de l'Italie, ne cuida encore presque

[1] Euripide, *les Troyennes*, v. 759. C.

jamais

jamais, sinon à toute force, obeïr à ses citoyens, qui le rappelloient pour les aller defendre de la guerre qu'ilz avoient sur les bras, et dedans leur propre païs : Et Alexandre le grand estant rappellé pour mesme cause en son royaume de Macedoine, tant s'en fallut qu'il y retournast, qu'encore s'en moqua il, quand il entendit la grosse bataille que son lieutenant Antipater avoit euë contre le roy Agis, disant, « Il me semble quand j'oy compter ces « nouvelles, que ce pendant que nous desfaisions « par deça le roy Darius, il y ait eu par delà en Ar- « cadie une bataille de rats » : S'il est (dy-je) ainsi, que ces deux grands capitaines ayent tenu si peu de compte de leur païs, ne doibt on pas reputer la cité de Sparte bienheureuse, d'avoir eu un roy qui luy ait porté tant d'honneur et de reverence, et tant d'obeïssance à ses loix, que tout aussi tost qu'il eut receu le petit billet, par lequel il luy estoit commandé de s'en retourner, il abandonna et quitta tant de biens, et tant de puissance qu'il avoit paisible entre ses mains, avec une esperance très bien fondée et très bien acheminée de beaucoup encore d'avantage, et s'embarqua pour s'en retourner tout soudain, laissant oultre cela un très grand regret à tous les alliez et confederez de son païs, de ce qu'il n'achevoit pas un si beau chef-d'œuvre qu'il avoit si bien commencé? Certes ouy : et si refuta un dire de Demostratus Phæacien, lequel disoit que les Lacedæmoniens estoient plus gens de bien en public, et les Atheniens en particulier : car s'il s'estoit montré bon roy et excellent capitaine envers le public,

encore se faisoit il sentir plus doux amy en privé, et plus aggreable en familiere conversation. Et pource qu'en la monnoye persiene il y avoit d'un costé la figure d'un archer imprimée, il dit en se departant, « que dix mille archers le chassoient de l'Asie » : car autant en avoit on porté à Thebes et à Athenes, qui avoient esté distribuez entre les harengueurs et gouverneurs du peuple, qui susciterent par leurs harengues ces deux puissantes citez, et leur feirent prendre les armes contre les Spartiates.

XXV. Ayant donques à son retour passé le destroit de l'Hellespont, il prit son chemin à travers le païs de la Thrace, là où il ne pria jamais ny peuple, ny prince Barbare pour son passage, ains leur envoyoit seulement demander comment ilz vouloient qu'il passast par leurs terres, comme amy, ou comme ennemy. Tous les autres le receurent amiablement, et l'honorerent chacun selon leur puissance : mais ceulx que lon y appelle[1] *les Trochaliens*, ausquelz le roy mesme Xerxès feit des presens pour avoir amiable passage par leurs terres, luy envoyerent demander pour le laisser passer cent talents[2] en argent, et cent femmes : à quoy Agesilaus se mocquant d'eulx feit response, « Et que ne « sont ilz donques venuz quant et vous pour les re- « cepvoir » ? Et en disant cela feit aussi tost marcher ses gens contre les Barbares, qui l'attendoient

[1] Il faut lire : *les Tralliens*, ou *les habitans de Tralle*. Voyez la note de Dacier. C.

[2] Soixante mille escus. *Amyot*. 466,875 livres de notre monnoie.

en bataille pour le cuider engarder de passer, et les ayant rompus en occit un grand nombre sur le champ. Autant en envoya il demander au roy de Macedoine, s'il passeroit par ses païs, ou comme amy, ou comme ennemy. Ce roy feit response, qu'il y penseroit. « Et bien, repliqua Agesilaus, qu'il y « pense donques : mais ce pendant nous ne laisse- « rons pas de tirer tousjours oultre ». Adonc ce roy s'esbahissant de sa grande hardiesse, et craignant qu'il ne luy feist quelque desplaisir en passant, l'envoya prier qu'il passast comme amy. Or estoient pour lors les Thessaliens en alliance avec les ennemis des Lacedæmoniens : parquoy en passant par leur païs, il le fourragea et pilla comme terres d'ennemis, et envoya en la ville de Larisse Xenocles et Scytha pour la cuider induire à prendre party avec les Lacedæmoniens. Ces deux ambassadeurs y furent retenus et arrestez prisonniers : dequoy tous les autres Spartiates estans griefvement indignez, estoient d'advis que Agesilaus y devoit aller mettre le siege devant : mais il leur respondit qu'il ne voudroit pas avoir gaigné toute la Thessalie entiere, pour perdre l'un de ces deux hommes là, et à ceste cause feit tant qu'il les retira par composition. Ce qui n'est pas, à l'adventure, trop à esmerveiller en la personne d'Agesilaus, veu qu'une autre fois entendant qu'il y avoit eu une grosse bataille donnée près la ville de Corinthe, en laquelle estoient demourez sur le champ plusieurs grands et vaillans personnages du costé des ennemis, et bien peu de Spartiates, il n'en feit point

bonne chere, ny ne veit on point qu'il s'en resjouist : ains au contraire, en souspira très fort et du profond du cueur, en disant, « O pauvre Grece, « tant tu es malheureuse d'avoir occis avec tes pro« pres mains tant de bons hommes tiens, qui eus« sent esté suffisans pour desfaire en un jour de ba« taille tous les Barbares ensemble » ! Mais comme les Pharsaliens, ainsi qu'il passoit son chemin le harcelassent, et endommageassent la cueuë de son armée, il prit cinq cents chevaux, avec lesquelz il les alla charger si vifvement, qu'il les rompit à force : et de ceste victoire feit dresser un trophée au dessoubz du mont qui s'appelle *Narthacium*, et luy fut ceste victoire autant ou plus aggreable, que nulle autre, pource que avec si petite trouppe de gens de cheval, que luy mesme avoit mis sus, et qu'il avoit dressez, il se trouva avoir desfait en bataille ceulx, qui de tout temps se glorifioient de leur chevalerie.

XXVI. La le vint trouver Diphridas l'un des ephores, estant envoyé exprès de Sparte, pour luy commander qu'il entrast incontinent en armes dedans le païs de la Bœoce : et luy, combien qu'il eust deliberé d'y entrer une autre fois avec beaucoup plus grosse puissance, toutefois ne voulant en aucune chose desobeïr aux seigneurs du conseil de son païs, dit incontinent à ses gens, que la journée pour laquelle ilz estoient retournez de l'Asie s'approchoit, et envoya querir deux compagnies de ceulx qui estoient au camp près de Corinthe. En recompense dequoy ceulx de Sparte le voulans honorer, pource qu'il avoit si promptement obeï à leur mandement,

feirent crier en la ville, que les jeunes hommes qui voudroient aller secourir le roy de leurs personnes, vinsent bailler leurs noms : et adonc n'y en eut pas un qui ne s'allast presenter fort affectueusement pour se faire enroller : mais les gouverneurs en choisirent cinquante seulement des plus vigoureux et mieulx dispos, qu'ilz luy envoyerent. Ce pendant Agesilaus passa le pas des Thermopyles, et traversant le païs de la Phocide amy de ceulx de Lacedæmone, entra dedans la Bœoce, et alla planter son camp près la ville de Cheronée, là où soudain qu'il fut arrivé, il veit le soleil eclipser, qui perdit sa lumiere, et prit une forme de lune quand elle est en son croissant : et au mesme temps entendit la nouvelle de la mort de Pisander, lequel avoit esté tué en une bataille navale, qu'il avoit perdue contre Pharnabazus et Conon, près l'isle de Gnidos. Ceste nouvelle luy fut fort desplaisante, comme lon peult penser, tant pour le regret de la perte du personnage qui estoit son allié, comme aussi pour le dommage du public : toutefois de peur que cela ne descourageast ses gens, et ne meist quelque frayeur en leurs cueurs, mesmement sur le poinct qu'ilz estoient prests d'avoir la bataille, il commanda à ceulx qui venoient de la marine, qu'ilz semassent un bruit tout au contraire de ce qu'ilz luy avoient dit, et luy mesme pour seconder leur dire sortit en public ayant sur sa teste un chapeau de fleurs, et sacrifia aux dieux comme pour les remercier de ceste bonne nouvelle, envoyant à chacun de ses amis sa portion de la chair des bestes im-

molées, comme il a accoustumé de se faire en une resjouissance publique : puis marchant en païs, aussi tost qu'il apperceut de loing les ennemis, et que luy fut aussi apperceu d'eulx, il ordonna ses gens en bataille, dont il donna la poincte gauche aux Orchomeniens, et luy mena la droitte.

XXVII. Les Thebains de l'autre part se rengerent à la droitte de la leur, et donnerent la gauche aux Argiens.



Xenophon qui se trouva en ceste bataille du costé d'Agesilaus, avec lequel il estoit revenu de l'Asie, escrit qu'il n'en fut jamais une telle. Il est bien vray que la premiere rencontre ne fut pas fort opiniastrement debatue, ny ne dura pas longuement, pource que les Thebains rompirent incontinent les Orchomeniens, et Agesilaus les Argiens : mais quand les uns et les autres entendirent que les poinctes gauches de leurs batailles avoient des affaires, et qu'elles reculoient en arriere, ilz retournerent tout court, là où Agesilaus

pouvant avoir la victoire entiere sans aucun danger, s'il eust seulement voulu laisser passer le bataillon des Thebains, et puis les charger sur la cueuë après qu'ilz eussent esté passez, par une opiniastreté de vouloir monstrer sa prouesse, et par une ardeur de courage aima mieulx leur donner en teste, et les alla chocquer de front, ne les voulant vaincre sinon à vive force. Les Thebains de l'autre costé le receurent non moins courageusement, et y eut là une meslée fort aspre par tous les endroits de la bataille, mais principalement au lieu où il estoit, entre les cinquante jeunes hommes qui luy avoient esté envoyez pour la garde de sa personne, la vaillance desquelz luy vint adonc fort à propos, et luy fut très salutaire: car encore qu'ilz feissent tout le devoir qu'il est possible de bien combatre, et qu'ilz se meissent au devant pour le garder, ilz ne le peurent neantmoins sauver d'estre bien blecé, mais bien l'emporterent ilz navré de plusieurs coups de javeline et d'espée qu'il receut à travers son harnois, lequel en fut faulsé en beaucoup de lieux, et se rengeans en trouppe serrée au devant de luy pour le couvrir, tuerent grand nombre des ennemis, et plusieurs d'eulx aussi demourerent morts sur la place, jusques à ce que finablement voyans qu'il estoit trop mal aisé de forcer les Thebains de front, ilz furent contraints de faire ce qu'ilz n'avoient pas voulu du commencement: car ilz s'ouvrirent pour les laisser passer, puis quand ilz furent passez, prenans garde qu'ilz marchoient en desordre, comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout danger,

ilz les suivirent, et courans au long d'eulx les rechargerent de nouveau par les flancs : mais pour cela encore ne les peurent ilz tourner en fuitte à val de roupte, ains se retirerent les Thebains au petit pas à la montagne de Helicon, se sentans fort fiers de l'evenement de ceste bataille, en laquelle ilz s'estoient quant à eulx maintenus invincibles.

XXVIII. Mais Agesilaus, encore qu'il se portast fort mal, à cause de plusieurs bleceures qu'il avoit sur sa personne, jamais pourtant ne se voulut retirer en seureté pour se faire penser, que premierement il n'eust esté au lieu de la bataille, et qu'il n'en eust veu emporter les corps morts de ses gens dedans leurs armes. Quant aux ennemis, il commanda que lon laissast aller où ilz voudroient ceulx qui s'en estoient fouiz dedans le temple de Minerve Itonienne, qui n'estoit pas loing de là, devant lequel y a un trophée, que les Thebains jadis y dresserent après y avoir desfait en bataille, soubz la conduitte de Sparton, l'armée des Atheniens, et y avoir occis sur le champ le capitaine Tolmides. Le lendemain au poindre du jour Agesilaus voulant esprouver si les Thebains auroient courage de descendre une autre fois à la bataille, commanda à ses soudards qu'ilz meissent des chapeaux de fleurs dessus leur testes, et aux menestriers qu'ilz jouassent de leurs flustes, pendant qu'il faisoit dresser et accoustrer un trophée comme victorieux : et ayans ses ennemis envoyé demander licence d'enlever leurs morts, il leur ottroya trefves pour ce faire, en quoy faisant il confirma sa victoire, puis se feit

porter en la ville de Delphes, là où se jouoient les jeux Pythiques, et y feit la procession et le sacrifice ordinaire à Apollo, en luy offrant la decime de tout le butin qu'il avoit apporté de l'Asie, qui monta bien à la somme de cent talents.

XXIX. Cela fait il s'en retourna en sa maison, là où ses citoyens l'aimerent, et l'estimerent plus que jamais pour la simplicité de sa vie et de sa conversation : car il ne se monstra point en ses façons de faire autre qu'il n'estoit auparavant, ny changé de son naturel par les meurs des estrangers, comme font ordinairement les autres capitaines quand ilz retournent d'une expedition longue et loingtaine, de sorte qu'il mesprisast les coustumes de son païs, ou desdaignast d'obeïr aux ordonnances d'iceluy : ains tout ne plus ne moins que ceulx qui n'avoient jamais passé la riviere de Eurotas, continua tousjours à les observer, entretenir et garder, sans rien innover en son boire et manger, laver et estuver, en l'equippage de sa femme, ès ornemens de ses armes, ny aux meubles de sa maison : car il y laissa les mesmes portes qui y estoient de tout temps, si vieilles et si ancienes, que lon estimoit que ce fussent celles mesmes que Aristodemus y avoit mises : et dit Xenophon, que le canathre de sa fille n'estoit en rien plus magnifique que ceulx des autres. On appelloit *canathres* en Lacedæmone des figures de gryphons, de cerfs, ou de boucs, dessus lesquelles on portoit les jeunes filles en certaines processions solennelles que lon faisoit par la ville. Xenophon n'a point escrit comme s'appelloit ceste fille d'Age-

silaus : et Dicæarchus se plaint et se courrouce que lon ne sçait le nom d'elle, ny celuy de la mere d'Epaminondas : toutefois nous avons trouvé ès registres de Lacedæmone que la femme d'Agesilaus se nommoit *Cleora*, l'une de ses filles *Apolia*, et l'autre *Prolyta* : et voit on encore jusques aujourd'huy en la ville de Sparte, sa lance, qui n'est point differente des autres.

XXX. Mais voyant qu'il y avoit aucuns des citoyens de Sparte qui se glorifioient, et cuidoient bien estre quelque chose d'avantage que les autres, pource qu'ilz tenoient des chevaux en l'estable, il persuada à sa sœur, qui s'appelloit *Cynisca*, qu'elle envoyast son chariot avec ses chevaulx aux jeux Olympiques, pour essayer d'y gaigner le prix de la course, à fin de donner à cognoistre et faire veoir aux Grecs que cela n'estoit acte de vertu quelconque, ains de richesses et de despense seulement : et ayant autour de luy le philosophe Xenophon qu'il aimoit, et duquel il faisoit grand compte, il luy suada d'envoyer querir ses enfans pour les faire nourrir en Lacedæmone, là où ilz apprendroient la plus belle science que les hommes sçauroient apprendre, c'est à sçavoir, obeïr et commander.

XXXI. Après la mort de Lysander il trouva en Sparte une ligue de plusieurs citoyens bandez et conjurez à l'encontre de luy, que Lysander luy avoit suscitée à son retour de l'Asie : et à fin que lon cogneust quel citoyen avoit esté Lysander en son vivant, il fut entre deux de monstrer et reciter en public une harengue qu'il trouva entre ses pa-

piers, laquelle l'orateur Cleon Halicarnassien avoit composée, et Lysander la devoit prononcer en publique assemblée devant tout le peuple, par laquelle il vouloit mettre en àvant beaucoup de nouveaultez, et remuer presque tout le gouvernement de la chose publique de Lacedæmone: mais il y eut un des conseillers, homme sage, qui ayant leu la harengue, et craignant la vivacité des raisons y alleguées et deduites, luy dit qu'il luy conseilloit de ne deterrer point Lysander, ains plus tost d'enterrer sa harengue quant et luy. Agesilaus le creut, et ne remua rien: et quant à ceulx qui luy avoient esté ou estoient adversaires, il ne leur voulut point nuire ouvertement: mais il trouvoit moyen d'en faire tousjours envoyer quelqu'un capitaine d'armée, ou bien de luy faire avoir quelque autre charge: et puis faisoit evidemment cognoistre comment ilz ne s'estoient pas portez en gens de bien ès charges que lon leur avoit données, ains avoient esté avaricieux et meschans: et neantmoins s'ilz venoient à en estre appellez en justice, encore les secouroit et aidoit il, et se les rendoit par ce moyen amis au lieu qu'ilz luy estoient ennemis, et les regaignoit en ce faisant: de sorte qu'il n'eut à la fin personne qui luy fust adversaire.

XXXII. Car l'autre roy Agesipolis son concurrent [1], estant filz d'un pere [2] que lon avoit banny, se

[1] Concurrent n'est pas le mot, puisqu'il y avoit toujours deux rois. C'étoit son compagnon, ou, si on permet ce mot, co-roi.

[2] Pausanias, fils de Plistoanax, Voyez la Vie de Lysandre, depuis le ch. LII. jusqu'au ch. LVI, T. IV.

trouvant lors en fort bas aage, et de nature estant homme doulx et debonnaire, ne s'entremettoit gueres du gouvernement de la chose publique : toutefois encore se porta il de maniere envers luy, qu'il le rendit sien : car les deux roys quand ilz estoient en la ville, mangeoient ensemble en une mesme salle. Et Agesilaus cognoissant que de sa nature il estoit enclin à l'amour, comme aussi estoit il luy mesme, luy mettoit tousjours en avant quelque propos des beaux enfans de la ville, et incitoit ce jeune homme à en aimer quelqu'un qu'il aimoit luy mesme, et le secondoit en cela : pource que ès amours Laconiques il n'y avoit rien de deshoneste, ains toute continence et toute honesteté, avec un zele et un soing de rendre l'enfant que lon aimoit le plus vertueux et le mieulx conditionné, ainsi que nous avons plus amplement deduit en la vie de Lycurgus.

XXXIII. Par ces moyens donques Agesilaus estant parvenu à avoir plus grande authorité que nul autre en sa ville, feit avoir la charge de la marine à son frere de mere, qui s'appelloit *Teleutias*, et luy s'en alla avec son armée par terre devant la ville de Corinthe, de laquelle il prit les longues murailles, et Teleutias luy aida à ce faire du costé de la mer. Les Argiens la tenoient alors, et celebroient la feste des jeux Isthmiques, ainsi comme Agesilaus y arriva, et les en chassa sur le poinct qu'ilz venoient de sacrifier au dieu Neptune, et furent contraints d'abandonner tous leurs apprests. Adonc les bannis de Corinthe qui estoient avec luy, le prierent de vouloir luy mesme presider à

ceste feste, et ordonner les jeux : mais il ne le voulut pas faire, ains voulut que eulx mesmes le feissent et y presidassent, seulement y demoura il tant comme les jeux durerent pour leur donner seureté. Depuis quand il en fut party, les Argiens y retournerent, qui celebrerent une autre fois ces jeux Isthmiques, et y eut aucuns de ceulx qui avoient gaigné le prix à la premiere fois, qui l'emporterent encore à la seconde, et d'autres qui ayans vaincu aux premiers, furent vaincus aux seconds. En quoy Agesilaus disoit que les Argiens s'estoient declarez hommes de bien peu de cueur, s'ilz estimoient chose si grande et si honorable que de presider à ces jeux là, qu'ilz n'avoient ozé venir combatre contre luy le droit qu'ilz y pretendoient.

XXXIV. Quant à luy, il estimoit qu'il falloit garder un moyen en telles choses, sans en estre trop curieux : car il honoroit bien de sa presence telles assemblées solennelles de danses et de festes publiques, qui se faisoient à Sparte d'anciéneté, et ne failloit jamais de se trouver avec grand plaisir et grande affection à telz esbatemens, que faisoient les jeunes garsons et les jeunes filles à Sparte : mais au demourant en matiere de jeux, il ne faisoit pas semblant de cognoistre seulement ce que les autres avoient en singuliere admiration. Auquel propos on recite que Callipides excellent joueur de tragœdies, et qui estoit grandement renommé, honoré et estimé entre les Grecs pour l'excellence de son art, le rencontra un jour, et le salua premierement, puis se jetta assez presumptueusement au renc de

ceulx qui se promenoient quant et luy, se presentant devant luy et estimant qu'il commenceroit le premier à luy faire quelque caresse : à la fin il luy dit : « Comment, sire roy Agesilaus, ne me cognois « tu pas » ? Agesilaus le regardant au visage, luy respondit : « Et n'es tu pas Callipides le farceur » ? et n'en feit autre compte. Une autre fois comme lon le conviast à ouyr un qui contrefaisoit naïfvement le chant du rossignol, il ne le voulut point ouyr, disant, « J'ay souvent ouy le rossignol mesme ». Et comme le medecin Menecrates pour avoir esté heureux en la cure de quelques maladies desesperées, eust esté surnommé *Jupiter*, et usurpast un peu trop arrogamment ce surnom là, de sorte qu'il eut bien la hardiesse de mettre en la suscription d'une missive qu'il luy escrivoit, « Menecrates *le* « *Jupiter* au roy Agesilaus, salut » : Agesilaus luy rescrivit, « Agesilaus à Menecrates [1], santé ».

XXXV. Mais pendant qu'il estoit dedans le territoire de Corinthe, où il avoit pris le temple de Juno, ainsi comme il regardoit ses gens, qui pilloient et fourrageoient tout le plat païs, il arriva devers luy des ambassadeurs de Thebes pour luy parler de paix et d'amitié avec les Thebains : mais luy qui de tout temps haïssoit ceulx de Thebes, et qui oultre cela estimoit qu'il fust lors expedient pour le bien de ses affaires, monstrer semblant de n'en faire compte, teint contenance comme s'il n'eust ny veu ny ouy ceulx qui parloient à luy. Mais

[1] Comme voulant dire, qu'il avoit le cerveau blecé d'estre si presumptueux. *Amyot.*

sur l'heure mesme il advint un cas, comme par expresse vengeance divine, qui luy rendit bien la pareille : car avant que les ambassadeurs se departissent d'avec luy, il eut nouvelles que l'une de leurs bendes, qu'ilz appellent *Mœres*, avoit esté toute taillée en pieces par Iphicrates, qui fut la plus grande perte qu'ilz eussent receuë de bien longtemps : car ilz y perdirent grand nombre de bons et vaillans hommes tous naturelz Lacedæmoniens, qui furent tuez par des adventuriers mercenaires, et tous armez à bon esciant par hommes nudz ou armez à la legere. Si se meit Agesilaus incontinent aux champs pour les cuider aller secourir ou venger : mais sur le chemin il fut certainement informé qu'ilz estoient tous despeschez, au moyen dequoy il s'en retourna, dont il estoit party, au temple de Juno, et lors feit appeller les ambassadeurs Bœotiens pour leur donner audience : et eulx luy voulans rendre la pareille du tour de mespris qu'il leur avoit fait au paravant, ne feirent aucune mention de paix, ains luy requirent seulement qu'il les laissast entrer dedans Corinthe. Dequoy Agesilaus ayant despit, leur respondit, « Si c'est pour veoir « voz amiz se glorifier en leur prosperité, vous le « pourriez demain seurement faire » : et le lendemain les menant quant et luy, il alla gaster et destruire le païs des Corinthiens jusques tout contre les murailles de leur ville : et ainsi après avoir fait veoir aux ambassadeurs Bœotiens comme ceulx de Corinthe n'ozoient sortir aux champs pour defendre leur païs, il leur donna congé, et recueillant quelques

uns qui estoient eschappez de la troupe desfaite, les remena à Lacedæmone, partant tousjours du logis avant jour, et n'y arrivant qu'il ne fust nuict toute noire, de peur que les Arcadiens, qui les haïssoient et qui leur portoient envie, ne se resjouissent de leur perte.

XXXVI. Depuis ce voyage, pour gratifier aux Achæiens, il alla quant et eulx au païs de l'Acarnanie, dont il emmena grande quantité de butin, après avoir desfait les Acarnaniens en bataille : mais comme les Achæiens le requissent qu'il y voulust demourer tout l'hyver, pour oster à leurs ennemis tout moyen d'ensemencer leurs terres, il leur respondit qu'il n'en feroit rien : « Pource, dit « il, qu'ilz craindront plus la guerre à la saison « prochaine, quand ilz auront leurs terres ense- « mencées », comme il advint : car y estant l'armée retournée pour la seconde fois ilz feirent appointement avec les Achæiens.

XXXVII. Environ ce temps Pharnabazus et Conon avec l'armée du roy de Perse, estans sans contredit seigneurs entierement de toute la marine, pilloient toute la coste de la Laconie : et d'avantage les murailles de la ville d'Athenes se rebatissoient de l'argent que Pharnabazus leur fournissoit, à raison dequoy les seigneurs de Lacedæmone furent d'advis qu'il valoit mieulx faire paix avec le roy de Perse, et pour cest effect envoyerent Antalcidas devers Tiribazus, abandonnans laschement et meschamment à ce roy Barbare les Grecs habitans en l'Asie, pour la liberté desquelz Agesilaus luy avoit faict

faict la guerre. Ainsi n'eut point Agesilaus de part à ceste honte et à ceste infamie, pource que Antalcidas, qui etoit son ennemy, chercha par tous moyens de faire ceste paix, à cause qu'il voyoit que la guerre augmentoit tousjours l'authorite, l'honneur et la reputation d'Agesilaus, lequel toutefois respondit lors à un qui luy reprochoit, que les Lacedæmoniens Medisoient, c'est à dire, favorisoient aux Medois, « Non font, dit il, mais les Medois « Laconisent » : et neantmoins en menaçant, et denonceant la guerre à ceulx des Grecs qui ne vouloient accepter les conditions de ceste paix, il les contraignit de consentir à ce que le roy de Perse voulut : ce qu'il feit principalement pour le regard des Thebains, à fin qu'estans contraincts par les capitulations de la paix, de remettre tout le païs de la Bœoce en liberté, eulx en demourassent de tant plus foibles.

XXXVIII. Ce qu'il declara bien manifestement par ce qui s'ensuivit tantost après : car comme Phœbidas eust fait un meschant et malheureux acte, d'avoir en pleine paix surpris et occupé le chasteau de la ville de Thebes, que lon appelloit *la Cadmée*, dont tous les autres peuples Grecs estoient fort indignez, et les Spartiates mesmes n'en estoient pas gueres contens, principalement ceulx qui estoient contraires à Agesilaus, à l'occasion dequoy, ilz demandoient en courroux à Phœbidas, par commandement et adveu de qui il avoit fait ceste surprise, pour deriver toute la suspicion du faict sur luy, Agesilaus ne faignit point de dire hault et clair

pour la descharge de Phœbidas, qu'il falloit regarder et considerer le faict en soy, s'il estoit point utile pour leur chose publique, et que c'estoit bien besongné que de faire de son propre mouvement, sans attendre autre commandement, ce que lon cognoissoit estre utile pour le bien public.

XXXIX. Et toutefois il avoit tousjours accoustumé de dire en ses privez devis, que justice estoit la premiere de toutes les vertus, pour autant, disoit il, que la prouesse ne vault rien, si elle n'est conjoincte avec la justice, et que si tous les hommes estoient justes, alors on n'auroit que faire de la prouesse. Et à ceulx qui disoient, « le grand roy « le veut ainsi ». « Et en quoy, disoit il, est il plus « grand que moy, s'il n'est plus juste » ? Ayant en cela bonne et droitte opinion, de penser qu'il falloit prendre la difference du grand au petit roy à la justice, comme à la mesure royale. Et comme après la paix faitte, le roy de Perse luy eust particulierement envoyé une lettre missive, par laquelle il luy escrivoit qu'il desiroit avoir amitié et hospitalité particuliere avec luy, il ne la voulut point accepter, disant qu'il suffisoit de l'amitié publique, et que tant comme celle là dureroit, il ne seroit point besoing d'en contracter d'autre entre eulx. Mais puis après quand se venoit aux effectz, il ne retenoit plus ceste belle opinion premiere, ains se laissoit bien souvent transporter à l'ambition ou à son obstination, mesmement à l'encontre des Thebains, comme il feit lors, quand non seulement il sauva Phœbidas, ains feit que la ville de Sparte

prit sur elle et advoua la forfaitture qu'il avoit commise, en retenant la forteresse de la Cadmée, et mettant le gouvernement de la ville de Thebes entre les mains d'Archidas [1] et de Leontidas, par intelligence desquelz Phœbidas s'estoit saisy de la Cadmée: pourtant eut on incontinent opinion, que c'estoit bien Phœbidas, qui avoit fait l'execution, mais que Agesilaus en avoit donné le conseil: et les choses qui ensuivirent depuis, declarerent que ceste suspicion estoit entierement veritable.

XL. Car après que les Thebains eurent chassé hors de la Cadmée la garnison Lacedæmoniene, et remis la ville en sa liberté, leur mettant sus qu'ilz avoient meschamment occis Archidas et Leontidas, lesquelz de nom s'appelloient *gouverneurs*, mais de faict estoient vrais tyrans, il leur commencea là dessus la guerre: et Cleombrotus, qui desja regnoit, après le decès d'Agesipolis, fut envoyé devant en la Bœoce avec armée, pource que Agesilaus ayant passé quarante ans au dessus de l'aage d'adolescence, et pour ceste cause estant dispensé par les loix d'aller plus à la guerre, ne voulut pas prendre la charge de ceste expedition, ayant honte que lon le veist combatre pour la querelle de deux tyrans, là où peu devant il avoit pris et porté les armes en faveur des bannis contre les Phliasiens.

XLI. Or y avoit il lors un Laconien nommé *Sphodrias* de faction contraire à celle d'Agesilaus, qui pour lors estoit gouverneur en la ville de Thes-

[1] *Lisez*, Archias, comme les Historiens et Plutarque luimême l'a écrit par-tout ailleurs.

pies, homme hardy et vaillant de sa personne, mais tousjours plein de nouvelle esperance, plus tost que de bon sens ny de bon jugement: iceluy desirant acquerir renommée, et estimant que Phœbidas estoit venu en honneur et en reputation pour la hardie entreprise qu'il avoit executée à Thebes, se persuada que ce luy seroit chose encore bien plus honorable, si de soy mesme il surprenoit le port de Piræe, et qu'il ostast par ce moyen aux Atheniens l'usage de la marine en leur courant sus au desprouveu du costé de la terre. On estime que cela fut une trame ourdie par Pelopidas et par Gelon [1], gouverneurs de la Bœoce, lesquelz attiltrerent quelques hommes qui feirent semblant d'estre fort affectionnez aux party des Lacedæmoniens, et en hault louant ce *Sphodrias*, luy donnerent à entendre, qu'il n'y avoit que luy seul qui fust digne d'executer un si glorieux chef d'œuvre, de maniere que par leurs persuasions ilz le conduisirent à entreprendre de faire ceste surprise, qui n'estoit pas moins damnable ny moins meschante, que celle de la Cadmée à Thebes: mais elle fut moins hardiment et moins diligemment attentée: car le jour le surprit qu'il estoit encore en la plaine de Thriasium, et commencea là l'aube du jour à poindre, là où il faisoit son compte d'arriver qu'il seroit encore nuict, aux murailles du Piræe: et dit on que les gens qu'il menoit ayans apperceu quelques feuz des temples de la ville d'Eleusine, en eurent peur et s'en effroyerent: qui plus est, luy mesme voyant qu'il

[1] Voyez les Observations.

ne se pouvoit plus cacher perdit le courage, de maniere qu'il s'en retourna honteusement et ignominieusement en la ville de Thespies, sans faire autre chose qu'emmener un peu de pillage.

XLII. Pour ce cas furent incontinent envoyez des accusateurs d'Athenes à Sparte, lesquelz trouverent qu'il n'estoit ja besoing de l'accuser, pource que desja les gouverneurs et magistrats l'avoient fait adjourner à comparoir en personne devant eulx, pour luy faire son procès criminel: mais luy ne s'osa presenter, redoubtant la fureur de ses citoyens, pensant bien qu'ilz voudroient monstrer que le tort leur avoit esté fait à eulx mesmes, à fin que lon n'estimast qu'ilz l'eussent fait faire. Or avoit cestuy Sphodrias un filz nommé *Cleonymus*, duquel estant encore enfant beau de visage, Archidamus filz d'Agesilaus estoit amoureux, et lors se trouvoit en grande peine, comme lon peult estimer, voyant celuy qu'il aimoit en la destresse du danger de perdre son pere, et si ne luy osoit ouvertement aider, à cause que Sphodrias estoit des adversaires d'Agesilaus: toutefois Cleonymus s'en estant addressé à luy, et luy ayant requis et prié les larmes aux yeux qu'il gaignast son pere, pource que c'estoit celuy de tous dont ilz avoient plus grande peur, Archidamus fut trois ou quatre jours après son pere, le suivant par tout pas à pas sans luy en oser entamer le propos: mais à la fin estant le jour du jugement prochain, il prit la hardiesse de luy declarer comme Cleonymus l'avoit prié de vouloir interceder envers luy pour le faict de son pere. Et Agesilaus sachant

bien que son filz aimoit Cleonymus, ne le voulut point destourner de ceste affection, pource que l'enfant dès les premiers ans de son enfance, avoit tousjours donné esperance qu'il deviendroit un jour aussi homme de bien que nul autre : mais aussi ne monstra il pour lors aucune apparence à son filz qu'il voulust rien faire pour ses prieres, et ne luy respondit autre chose, sinon qu'il adviseroit ce qui seroit honeste et convenable de faire en ce cas : parquoy Archidamus en estant honteux, cessa de hanter Cleonymus, là où auparavant il y souloit aller plusieurs fois le jour pour le voir : cela feit que les amis de Sphodrias desespererent de son faict encore plus que jamais, jusques à ce que l'un des familiers d'Agesilaus nommé *Etymocles*, devisant avec eulx, leur descouvrit ce qu'en pensoit Agesilaus, qui estoit, que quant au faict en soy, il le trouvoit mauvais, et le blasmoit au possible, mais au demourant, qu'il tenoit Sphodrias pour un vaillant homme, et voyoit que la chose publique avoit besoin de telz hommes de service : car Agesilaus tenoit ordinairement ce propos là quand on venoit à parler du procès de Sphodrias, pour gratifier à son filz : tellement que Cleonymus s'apperceut incontinent que Archidamus avoit fait de bonne foy tout ce qu'il avoit peu pour luy, et les amis de Sphodrias en prirent adonc plus grand courage de le secourir et de soliciter et parler pour luy à bon esciant. Agesilaus avoit cela entre autres choses, qu'il aimoit fort tendrement ses enfans : et compte lon de luy qu'il se jouoit avec eulx emmy la maison, quand ilz estoient

petits, montant dessus un baston ou dessus une canne comme sur un cheval, auquel estat l'un de ses amis l'ayant un jour trouvé en son privé, il le pria de n'en vouloir rien dire, jusques à ce que luy mesme eust de petits enfans. Finablement Sphodrias par sentence de ses juges fut absouls à pur et à plein: ce que les Atheniens ayans entendu, en envoyerent denoncer la guerre aux Lacedæmoniens, dont Agesilaus fut fort blasmé, qui pour gratifier à un fol et leger appetit de son filz, avoit empesché un juste jugement, et rendu sa ville coulpable envers les Grecs, de si griefves forfaittures.

XLIII. Au reste voyant que l'autre roy son compagnon Cleombrotus [1] n'alloit point vouluntiers à la guerre contre les Thebains, il s'y en alla luy mesme, en transgressant l'ordonnance touchant la charge de conduire l'armée, que paravant il avoit observée, et entrant à main armée dedans le païs de la Bœoce, y feit du dommage, et y en receut aussi: au moyen dequoy Antalcidas un jour le voyant navré luy dit, « Certainement tu reçois bien des Thebains le salaire que tu merites, pour leur avoir « enseigné malgré eulx à combatre, ce qu'ilz ne « sçavoient, ny vouloient faire ». Car à la verité, lon dit que les Thebains devindrent alors plus belliqueux que jamais ilz n'avoient esté auparavant, s'estans addressez et exercitez aux armes par les continuelles invasions des Lacedæmoniens. Aussi estoit ce la raison, pour laquelle l'ancien Lycurgus en ses loix, que lon appelloit *Retres*, leur defendoit de

[1] Voyez les Observations.

faire souvent la guerre contre un mesme peuple, de peur qu'ilz ne le contraignissent en ce faisant d'apprendre à la faire.

XLIV. Si en estoit Agesilaus haï des alliez mesmes de Lacedæmone, lesquelles alloient disans que ce n'estoit pour aucune offense qui concernast le public, ains pour une particuliere rancune et opiniastreté, qu'il cherchoit à perdre et ruiner les Thebains, et qu'à l'appetit de luy, il falloit qu'ilz se consumassent à aller tous les ans porter les armes, tantost cy, tantost là, sans qu'il en fust autrement besoing, en suivant une petite trouppe de Lacedæmoniens, là où ilz estoient eulx en beaucoup plus grand nombre. Ce fut lors qu'Agesilaus leur voulant faire veoir quel nombre ilz estoient de gens de guerre, usa d'un tel artifice : il commanda un jour que les alliez pesle mesle se asseissent les uns parmy les autres tous d'un costé à part, et les Lacedæmoniens à part aussi de l'autre costé : puis feit crier par un herault que tous ceulx qui estoient du mestier de faire pots de terre se levassent sur leurs piedz : quand ceulx là furent levez, il feit crier que les fondeurs se levassent aussi, et puis les charpentiers, et après les massons, et consequemment ainsi de tous autres mestiers, de maniere que tous les alliez presque, obeïssans à ces proclamations, se trouverent à peu près debout : et ne s'en leva pas un des Lacedæmoniens, pource qu'il leur estoit defendu d'apprendre ny exercer aucun art ou mestier mechanique : et lors Agesilaus se prenant à rire leur dit, « Voyez vous maintenant, mes amis, combien

« plus de gens de guerre nous mettons aux champs « que vous ne faites ».

XLV. A son retour de ce voyage de Thebes passant par la ville de Megare, ainsi comme il montoit au palais public de la seigneurie qui estoit dedans le chasteau, il luy prit soudainement une grande convulsion de nerfs, avec une douleur vehemente à sa jambe saine, qui s'en enfla et devint fort grosse avec une inflammation extreme, et pensa lon que ce fust du sang dont elle fust pleine, au moyen dequoy il y eut un medecin de Syracuse en Sicile, qui luy feit ouvrir la veine de dessoubz la cheville du pied, ce qui appaisa bien les douleurs : mais il en sortit du sang en si grande abondance que lon ne le pouvoit estancher, de sorte qu'il en tumba en grandes pasmoisons, et fut en très grand danger de mort soudaine : toutefois à la fin on trouva moyen d'estancher le sang, et le porta lon en Lacedæmone, là où il fut malade bien long temps, de sorte qu'il ne peult aller à la guerre : durant lequel temps il advint beaucoup de pertes et de desfaittes aux Lacedæmoniens, tant par mer que par terre, entre lesquelles celle de Leuctres [1] fut la principale, là où ilz furent la premiere fois vaincus et desfaits en bataille rengée par les Thebains.

XLVI. Si furent d'advis tous les Grecs qu'il falloit faire une paix universelle, et s'assemblerent ambassadeurs et deputez de toutes les villes de la Grece, en Lacedæmone, pour cest effect. L'un de

[1] Voyez les Observations.

ces deputez fut Epaminondas homme fort renommé pour ses grandes lettres et pour son sçavoir en la philosophie, mais qui n'avoit point encore fait preuve de grand capitaine. Iceluy voyant comme tous les autres ambassadeurs et deputez fleschissoient et plioient dessoubz Agesilaus, prit la hardiesse de parler franchement, et feit une harengue, non pour la cause des Thebains seulement, mais pour toute la Grece ensemble, par laquelle il remonstra à la communaulté, comme la guerre alloit augmentant la ville de Sparte seule, et au contraire, diminuant toutes les autres villes et citez de la Grece. A ceste cause, qu'il conseilloit à tous de vouloir entendre à traitter et composer une bonne paix par bonne equité et egalité entre tous, à fin qu'elle durast plus longuement, quand tous les contractans seroient egaulx. Agesilaus adonc voyans que tous les autres Grecs assistans à ceste assemblée luy prestoient l'oreille fort attentivement, et prenoient fort grand plaisir à l'ouir discourir ainsi franchement de la paix, il luy demanda tout hault s'il estimoit pas juste et raisonnable, que toute la Bœoce fust remise en pleine liberté et en toute franchise. Epaminondas de l'autre costé luy demanda promptement et hardiement, si luy aussi n'estimoit pas qu'il fust juste et raisonnable de remettre toute la Laconie en son entiere liberté. Adonc Agesilaus en courroux se dressant sur ses pieds, luy commanda de respondre ouvertement, s'ilz remettroient pas toute la province de la Bœoce en sa liberté : et Epaminondas luy re-

pliqua tout de mesme, si eulx remettroient pas aussi celle de la Laconie en sa liberté. Cela irrita tellement Agesilaus, avec ce qu'il estoit bien aise d'avoir ceste couleur pour l'anciene rancune qu'il portoit à ceulx de Thebes, que sur l'heure il effacea le nom des Thebains de la liste de ceulx qui devoient estre compris en la paix, et leur denoncea la guerre tout sur le champ, et donna semblablement congé aux deputez des autres peuples Grecs, avec telle conclusion, qu'ilz appointeroient amiablement les differents qu'ilz avoient ensemble, s'ilz se pouvoient accorder par voye de paix, et ceulx qui ne se pourroient appointer par voye d'amiable composition, ilz les decideroient par armes, pource qu'il estoit bien malaisé de nettoyer, resouldre et vuider toutes les querelles qu'ilz avoient ensemble.

XLVII. Or estoit pour lors d'adventure le roy Cleombrotus avec une armée au païs de la Phocide, et luy escrivirent les ephores qu'il eust à marcher incontinent au dommage des Thebains, et quant et quant envoyerent par tout pour assembler le secours de leurs alliez, qui n'estoient point gueres affectionnez, et n'alloient point vouluntiers à ceste guerre, mais toutefois aussi n'ozoient pas ouvertement refuzer d'y aller, ny desobeïr aux Lacedæmoniens. Et combien qu'il y eut plusieurs signes de mauvais presage, comme nous avons escrit en la vie d'Epaminondas, et que Prothous Laconien resistast de tout son pouvoir à l'entreprise de ceste guerre, Agesilaus pour cela ne laissa point

de tirer oultre, esperant bien avoir trouvé le point de l'occasion pour se venger des Thebains, lors que tout le reste de la Grece estoit en paix et en liberté, et eulx seuls exclus du traitté de la paix. Mais quand il n'y auroit autre chose que la brieveté du temps, elle toute seule monstre bien que ceste guerre fut conduitte par cholere, plus tost que par discours de raison : pource que le traitté de paix universelle entre les autres Grecs fut conclu à Sparte le quatorzieme jour de may [1], et les Lacedæmoniens furent desfaits en la bataille de Leuctres [2] le cinquieme de juin, de maniere qu'il n'y eut que vingt jours de l'un à l'autre. Il y mourut mille naturelz Lacedæmoniens, avec leur roy mesme Cleombrotus, et les plus vaillans Spartiates autour de luy, entre lesquelz fut Cleonymus le filz de Sphodrias ce beau jeune homme, duquel nous avons parlé cy devant, qui ayant esté abbatu par trois fois au pied du roy mesme, par trois fois se releva, et à la fin finale fut occis en combatant vertueusement contre les Thebains.

XLVIII. Ceste desconfiture estant advenue aux Lacedæmoniens contre l'opinion de tout le monde, et ceste prosperité aux Thebains si grande et si glorieuse, que jamais Grecs combatans contre autres Grecs n'en gaignerent de telle, la cité neantmoins qui fut vaincue, ne fait pas moins à louer et estimer pour sa vertu, que celle qui la vainquit.

[1] Voyez les Observations.

[2] Leuctres de Béotie, en descendant de Thèbes vers le midi, sur la route de Platée à Thespie.

Car comme Xenophon dit, que les devis, les jeux et passetemps des gens de bien à la table mesme ont tousjours quelque chose digne d'estre mise en memoire, et dit en cela verité : aussi ne fait pas moins, mais d'avantage, à noter et considerer, ce que les gens d'honneur disent, et la contenance qu'ilz tienent en leur adversité, qu'en leur prosperité. Car alors il se faisoit d'adventure une feste publique à Sparte, et estoit la ville pleine d'estrangers venus pour veoir les danses et jeux qui se font à corps nuds dedans le theatre, quand arriverent ceulx qui apporterent les nouvelles de la desfaitte de Leuctres : mais les ephores combien que le bruit courust incontinent par toute la ville que tout estoit ruiné pour eulx, et qu'ilz avoient perdu toute leur principaulté en la Grece, ne voulurent pas neantmoins pour cela, que la danse sortist hors du theatre, ny que la ville changeast en aucune chose la forme de la feste, ains envoyerent par les maisons aux parents les noms de ceulx qui estoient morts en la bataille, et eulx demourerent au theatre à faire continuer et parachever les jeux et l'esbatement des danses, qui s'efforcerent à l'envy à qui gaigneroit le prix. Le lendemain au matin quand tout le monde sceut certainement ceulx qui estoient morts et ceulx qui estoient eschappez, les peres, parents, amis et alliez de ceulx qui estoient morts, se trouverent sur la place avec bons visages et contenance d'hommes joyeux, et ayans bon courage s'entr'embrassans les uns les autres : et au contraire, les parents de ceulx qui s'estoient sauvez demou-

rerent en leurs maisons avec leurs femmes, comme gens qui sont en dueil : et si d'adventure quelqu'un d'eulx estoit contraint de sortir dehors pour quelque affaire necessaire, on luy voyoit une contenance si triste et si affligée, qu'il n'osoit pas parler ferme, haulser la teste, ny lever les yeux : et voyoit on encore plus ceste difference entre les femmes : car celles qui attendoient leurs enfans retournans de celle bataille, estoient mornes et tristes, sans mot dire : et au contraire, les meres de ceulx que lon disoit y estre morts, s'en alloient par les eglises en rendre graces aux dieux, s'entrevisitoient l'une l'autre joyeusement et affectueusement : toutefois quand la commune veit que leurs alliez commenceoient à les laisser et se departir d'avec eulx, et que lon attendoit de jour à autre que Epaminondas encouragé par sa victoire se jettast dedans le Peloponese, alors leur vint il à la plus part un remors de conscience touchant les oracles des dieux, qui leur defendoient d'eslire un roy boitteux comme estoit Agesilaus, et leur prenoit un grand descouragement et une grande frayeur, à cause qu'ilz estimoient leur ville estre tumbée en ce malheur, pour autant qu'ilz avoient debouté de la royauté un qui estoit entier, pour y mettre un defectueux, dequoy les dieux les avoient advertiz qu'ilz se gardassent sur toutes choses.

XLIX. Mais toutefois son authorité estoit si grande pour sa vertu, et sa reputation si bonne, que non seulement ilz se servoient de luy à la guerre, comme de leur roy et de leur souverain

capitaine, mais aussi usoient de son conseil et de son advis, quand il estoit question de trouver expedient en quelques difficultez civiles : comme ilz feirent lors qu'ilz estoient en doubte, s'ilz devoient imposer à ceulx qui s'en estoient fouiz de la bataille, que lon appelle à Sparte *Tresantus*, c'est à dire, ceulx qui ont eu peur, les notes d'infamie ausquelles les loix les condemnent, pource qu'ilz estoient en grand nombre, et tous des plus nobles et plus puissantes maisons de la ville, de peur qu'ilz ne leur suscitassent quelque nouvelleté: car oultre ce qu'ilz sont declarez inhabiles de jamais tenir office ny magistrat quelconque en la chose publique, c'est deshonneur que leur donner femme en mariage ny en prendre d'eulx, et qui les rencontre en son chemin les peult frapper s'il veult, et fault que eulx l'endurent baissans la teste sans mot dire, et sont contraints d'aller vestus salement, et pauvrement de meschantes robes rappiecées de drap de couleur, et si sont tenus de faire razer une partie de leur barbe, et l'autre non: si leur sembloit chose dangereuse d'en veoir plusieurs par la ville notez de ceste infamie, mesmement lors qu'ilz avoient besoing de grand nombre de gens de guerre: au moyen de quoy ilz s'en rapporterent du tout à Agesilaus pour y pourvoir. Et luy, sans oster ny adjouxter ou changer rien aux loix, en publique assemblée de tout le peuple Lacedæmonien, dit que pour ce jour là il falloit laisser dormir les loix, pourveu que de lors en avant elles reprissent leur authorité.

L. Par ce moyen il mainteint les loix sans y rien corriger, et si sauva l'honneur à ces pauvres gens : mais pour remettre le cueur à leur jeunesse, et leur oster l'estonnement qui les avoit saisis, il entra en armes dedans l'Arcadie, là où il se garda de donner bataille, et seulement prit une petite ville [1] sur les Mantiniens, et courut le plat païs : ce qui resjouit un peu la ville de Sparte, et la remeit en quelque esperance, comme n'ayant occasion de se desesperer de tout [illegible]inct : mais tantost après arriva Epaminondas dedans le païs de la Laconie, avec quarante mille hommes de pied armez, sans une autre multitude infinie de peuple nud ou armé à la legere, qui suivoit son camp pour desrober seulement, de maniere qu'il y avoit en tout jusques au nombre de soixante et dix mille combatans, qui entrerent dedans la Laconie en armes quant et luy. Il y avoit bien environ six cents ans, que les Doriens estoient entrez en celle province de la Laconie, et s'y estoient habituez, et en tout cest espace de temps jamais on n'avoit veu les ennemis dedans le païs jusques à ce jour là : car au paravant onques ennemy n'y estoit ozé entrer en armes : mais lors ilz le saccagerent et bruslerent, tout entier qu'il estoit, jusques à la riviere d'Eurotas, et jusques tout contre la ville de Sparte, sans que personne en sortist pour leur donner empeschement : pource que Agesilaus, ainsi comme escrit Theopompus, ne pouvoit pas permettre que

[1] Appellée Eutée, suivant Xénophon, Hellen. Liv. VI, p. 353.

les

les Lacedæmoniens se prensentassent contre un si impetueux torrent et si violent orage de guerre : ains ayant garny le milieu de la ville, et les principales advenues d'icelle, de gens de defense, supportoit patiemment les fieres braveries et menaces des Thebains, qui l'appelloient nommeement au combat, et luy disoient qu'il sortist dehors en campagne pour defendre son païs, luy qui seul estoit cause de tous ces maulx, ayant allumé et enflammé ceste guerre. Si cela perçoit le cueur à Agesilaus, non moins de regret luy donnoient les troubles qui s'emouvoient dedans la ville, et les cris, allées et venues des vieilles gens, qui perdoient patience de veoir ce qu'ilz veoyent devant leurs yeux, et des femmes mesmement qui ne se pouvoient tenir en un lieu, ains couroient çà et là comme personnes forcennées d'ouir le bruit que faisoient les ennemis, et de veoir le feu qu'ilz mettoient par tout en la campagne : car ce luy estoit une grande destresse de douleur quand il venoit à penser en luymesme, qu'estant venu à la royauté lors que sa ville estoit la plus puissante et la plus florissante, qu'elle eust jamais esté, il veoit de son regne sa dignité ravallée, et sa gloire retrenchée, veu que luy mesme s'estoit souvent vanté que jamais femme Laconiene n'avoit veu fumée du camp d'aucun ennemy : comme lon dit aussi qu'Antalcidas respondit un jour à quelque Athenien, qui contestoit à l'encontre de luy sur la vaillance de l'un et de l'autre peuple, en alleguant pour ses raisons que les Atheniens avoient souvent chassé les Lacedæmoniens

de la riviere de Cephisus. « Il est vray, dit le Laco-
« nien, mais nous ne vous chassames jamais de
« celle d'Eurotas ». Semblablement aussi respondit un autre Spartiate des moins renommez, à un Argien qui luy reprochoit : « Il y a plusieurs de voz « gens ensepveliz dedans le païs de l'Argolide : Et « il n'y en a point des vostres enterrez en la La- « conie ». Lon dit que Antalcidas estant pour lors ephore envoya secrettement ses enfans en l'isle de Cythere, pour doubte que la ville de Sparte ne fust prise.

LI. Mais Agesilaus voyant que les ennemis s'efforceoient de passer la riviere, et penetrer au dedans de la ville, entendoit à defendre seulement le milieu qui estoit le plus hault, au devant duquel il tenoit ses gens en bataille. Or estoit lors d'adventure la riviere d'Eurotas plus grosse qu'elle n'avoit accoustumé d'estre, pource qu'il estoit tumbé force neges, et faisoit plus de mal à passer aux Thebains pour sa froideur, qu'elle ne faisoit pour sa roideur. Si y eut quelques uns qui monstrerent à Agesilaus Epaminondas marchant le premier devant toute sa bataille : il le regarda long temps, le suivant tousjours de l'œil sans dire autre chose que ce mot seulement, « O l'homme de grande entreprise que « voilà » ! Epaminondas donques ayant fait tout ce qui luy estoit possible pour donner bataille aux Lacedæmoniens dedans la ville mesme de Sparte, et y dresser un trophée, ne peut onques y attirer Agesilaus, ny le faire sortir de son fort : parquoy il fut à la fin contrainct de s'en partir,

et s'en alla achever de piller et gaster tout le plat païs.

LII. Mais dedans la ville, il y eut environ deux cents mutins, hommes qui de long temps avoient mauvaise vouluntè, lesquelz saisirent un quartier de la ville, où est le temple de Diane, lieu fort d'assiette et bien malaisé à forcer, qui s'appelle *Issorium* [1]. Les Lacedæmoniens voulurent incontinent courir en fureur contre eulx : mais Agesilaus craignant que cela ne fust cause de quelque plus grande nouvelleté, commanda aux autres qu'ilz ne bougeassent, et luy seul en robbe simple sans armes s'y en alla, criant à ceulx qui le tenoient, « Vous « avez autrement entendu que je n'ay commandé : « car ce n'est pas icy que j'avois ordonné que vous « vous assemblissiez, ny tous en un lieu : mais « j'avois commandé que les uns allassent là, et les « autres là », en leur monstrant divers quartiers de la ville. Les seditieux entendans ces paroles, en furent bien aises, pource qu'ilz cuiderent que leur mauvaise intention ne fust point descouverte : et sortans de là se departirent aux endroits qu'il leur avoit monstrez : et adonc Agesilaus en faisant venir d'autres, se saisit du fort de Issorium, et feit prendre environ quinze de ces seditieux conjurez, qu'il feit tous mourir la nuict ensuivant.

LIII. Mais il fut lors descouvert une autre conjuration beaucoup plus grande de Spartiates mesmes, qui s'estoient assemblez secrettement en une maison pour y susciter quelque nouveau remuement,

[1] Voyez les Observations.

ausquelz il estoit bien mal aisé de faire le procès, en un si grand trouble, et bien dangereux de les negliger, attendu leur conspiration. Agesilaus en ayant communiqué en conseil avec les ephores, les feit aussi tous mourir sans autre forme de procès, là où jamais au paravant homme Spartiate n'avoit esté executé à mort, que premier il n'eust esté condemné judiciellement. Et comme tous les jours il y eust plusieurs de leurs voisins, et des Ilotes mesmes, qu'ilz avoient enrollez en leurs bandes pour gens de guerre, qui se desroboient, et s'alloient rendre aux ennemis, ce qui descourageoit fort le demourant, il advertit ses serviteurs, que tous les jours aux matins ilz allassent visiter les paillasses, ès quelles ilz auroient couché, et qu'ilz prissent les armes de ceulx qui s'en seroient fouiz, et les cachassent, à fin que lon ne cogneust point le nombre de ceulx qui se seroient desrobez.

LIV. Et quant au partement des Thebains, les uns disent qu'ilz se partirent de la Laconie pour l'hyver qui survint, à cause duquel les Arcadiens commenceoient desja à se desbander et à se departir en desordre : les autres disent qu'ilz y demourerent trois mois tous entiers, durant lesquelz ilz destruisirent la plus grande partie du païs : mais Theopompus escrit que les capitaines des Thebains ayans desja conclud de se retirer, il vint devers eulx un Spartiate nommé *Phrixus*, envoyé de la part d'Agesilaus, qui leur porta dix talents à fin qu'ilz s'en allassent : tellement que pour faire ce qu'ilz avoient de long temps arresté de faire d'eulx

mesmes, encore eurent ilz de l'argent de leurs ennemis pour faire leurs despens par le chemin. Mais je ne puis entendre comment il soit possible que tous les autres historiens n'ayent rien sceu de cela, et que Theopompus seul en ait eu la cognoissance.

LV. Bien est il certain et confessé de tous, que Agesilaus seul fut cause de sauver la ville de Sparte, pource que laissant à part son ambition et son opiniastreté, qui estoient passions nées avec luy, il entendit seulement à prouvoir aux affaires seulement : toutefois jamais depuis ceste lourde cheute, il ne la peut relever ny remettre sus en la reputation, ny en la puissance, où elle avoit au paravant esté. Car tout ainsi comme un corps sain, mais qui de tout temps a gardé une diete et regime de vivre trop exquis, la moindre faulte et le moindre desordre qu'il fait puis après, gaste tout : aussi estant le gouvernement de la chose publique de Sparte très bien estably et bien composé à la vertu, pour faire vivre ses citoyens en paix et en concorde les uns avec les autres, quand ilz y voulurent adjouxter des dominations et seigneuries violentes, dont Lycurgus estimoit qu'une cité pour heureusement et vertueusement vivre, n'a point de besoing, ilz allerent incontinent en decadence

LVI. Or estoit desja Agesilaus si vieil, que pour sa vieillesse il n'alloit plus à la guerre : mais son filz Archidamus, ayant le secours que Dionysius le tyran de Syracuse leur envoya, gaigna une bataille contre les Arcadiens, que lon appella *la ba-*

taillé sans larmes : car il n'y mourut pas un seul de ses gens, et y fut tué grand nombre des ennemis. Ceste victoire monstra bien clairement la foiblesse et diminution grande de la ville : car paravant ce leur estoit chose si ordinaire et si coustumiere, que de vaincre leurs ennemis en bataille, qu'ilz n'en sacrifioient aux dieux dedans la ville, pour leur rendre graces de la victoire, autre chose qu'un coq : et ceulx qui avoient combatu, ne s'en vantoient point, ny ceulx qui en oyoient compter les nouvelles, ne s'en esjouissoient point trop : car quand ilz gaignerent à Mantinée celle grande bataille, que Thucydides [1] a descripte, les ephores envoyerent à celuy qui en avoit apporté la nouvelle, pour tout present, une piece de chair [2] de leur sallé, et non autre chose : mais lors quand on apporta la nouvelle de ceste victoire, et que lon entendit qu'Archidamus s'en retournoit victorieux, il n'y eut personne qui se peust contenir en la ville, ains son pere mesme le premier luy alla au devant plorant de joye, et après luy les autres officiers, et toute la multitude des vieillards et des femmes descendit jusques sur le bord de la riviere, tendans les mains au ciel, et remercians les dieux,

[1] L. V, p. 361. Cette bataille contre les Athéniens, les Argiens et les Mantiniens, fut donnée la troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, l'an de Rome 336, sous le commandement d'Agis.

[2] Il n'est point dit dans le texte que cette viande fut sallée, mais tout simplement, qu'ils lui envoyèrent un morceau de chair de leur banquet. C.

comme si leur ville eust adonc vengé sa honte et recouvré son bonheur, et qu'elle recommenceast à veoir de rechef le jour clair et serain, comme devant. Car jusques là lon dit que les maris mesmes n'osoient pas seulement regarder franchement au visage leurs femmes, tant ilz avoient de honte des pertes qu'ilz avoient receuës.

LVII. Mais estant la ville de Messene repeuplée et rebastie par Epaminondas, qui y rappelloit les anciens naturelz habitans de tous costez, ilz n'oserent se presenter à combatre pour l'empescher, combien qu'en leurs cueurs il en fussent griefvement indignéz, et en sceussent fort grand mal à Agesilaus, pource que de son regne ilz avoient perdu le territoire d'icelle, qui n'estoit pas de moindre estendue que toute la Laconie, et qui en bonté combatoit avec les meilleurs endroits de toute la Grece, dont ilz avoient jouy paisiblement par tant d'années, et si long temps durant. Ce fut la cause pour laquelle Agesilaus ne voulut point accepter la paix que les Thebains luy envoyerent offrir, ne voulant pas quitter de parole, ce que les ennemis leur tenoient de faict, mais en s'opiniastrant à le vouloir encore combatre et quereller, non seulement il ne le recouvra pas, ains s'en fallut bien peu qu'il ne perdist d'avantage la ville mesme de Sparte par une ruze de guerre, dont il fut affiné : pource que s'estans de nouveau les Mantiniens departis de l'alliance des Thebains, et ayans envoyé querir les Lacedæmoniens, Epaminondas adverty comme Agesilaus estoit party avec toute sa puis-

sance pour venir au secours des Mantiniens, se partit une nuict de Tegée sans que ceulx de Mantinée en sceussent rien, et s'en alla droit à Sparte, de sorte qu'il ne s'en fallut bien peu qu'en allant par un autre chemin que Agesilaus ne venoit, il ne surprist au desprouveu la ville de Sparte toute vuide de gens de defense: mais un Thespien nommé *Euthynus*, ainsi que dit Callisthenes, ou comme escrit Xenophon, un Candiot, en apporta la nouvelle à Agesilaus, qui soudainement envoya devant un homme de cheval pour en advertir ceulx de la ville, et luy mesme se mettant en chemin pour y retourner, ne tarda gueres à y arriver: et tantost après y arriverent aussi les Thebains, qui passans la riviere d'Eurotas donnerent l'assault à la ville.

LVIII. Et là Agesilaus voyant qu'il n'estoit plus temps de se tenir trop sur ses gardes, et de ne vouloir rien adventurer, la defendit vigoureusement plus que son aage ne portoit, comme celuy qui pensoit que l'heure estoit venue qu'il falloit s'exposer la teste baissée à tout peril, et combatre à la desesperée. Ainsi par desespoir et par hardiesse, à quoy jamais au paravant il ne s'estoit voulu fier, n'y n'en avoit jamais voulu user, il repoulsa lors arriere le danger, et sauva la ville de Sparte des mains d'Epaminondas, dont il dressa un trophée pour avoir ainsi repoulsé les ennemis, faisant veoir aux femmes et aux petits enfans les hommes Lacedæmoniens, qui payoient à leur païs un beau et honorable loyer de leur naissance et nourriture: mesmement Archidamus qui y feit entre autre mer-

veilles de combatre, tant pour la gentillesse de son courage, que pour la disposition de sa personne, courant çà et là par les rues et ruettes de la ville, avec peu de suitte, aux endroits où il avoit plus d'affaire, et en repoulsant les ennemis.

LIX. Lon dit aussi qu'il y eut lors un Isadas filz de Phœbidas, qui feit des prouesses estranges et admirables à veoir, non seulement à ses citoyens, mais aussi aux ennemis : car il estoit fort beau de visage et de taille, et se trouvoit justement lors en la plus aggreable fleur et en la plus belle saison de son aage, lors que l'homme passe de l'enfance en la jeunesse, et estant nud non seulement d'armes defensives, mais aussi de tous vestemens, et ayant tout le corps oinct d'huyle, comme pour lucter, tenant en l'une de ses mains une parthisane, et en l'autre une espée, il sortit hors de sa maison en tel estat, et s'alla jetter en la presse de ceulx qui combatoient, frappant et abbatant tous ceulx des ennemis qu'il trouvoit devant luy, et si n'y fut jamais blecé, soit ou pource que dieu le voulust preserver à cause de son excellente vertu, ou que les ennemis eussent opinion qu'il y eust en ce faict là quelque chose plus que d'homme. Les ephores depuis luy donnerent une couronne pour honorer sa prouesse, mais ilz le condemnerent quand et quand en une amende [1] de mille drachmes d'argent, pource qu'il avoit esté si temeraire que de se hazarder au peril de la bataille sans armes defensives.

[1] Cent escus. *Amyot*. 775 livres de notre monnoie.

LX. Peu de jours après ilz eurent une autre bataille devant la ville de Mantinée, là où Epaminondas ayant desja rompu les premiers rencs des Lacedæmoniens, et pressant encore vivement les autres, en donnant courage aux siens de les poursuivre asprement, il y eut un Laconien nommé *Anticrates*, qui l'attendit de pied coy, et luy donna un coup de javeline, comme escrit Dioscorides: toutefois les Lacedæmoniens jusques aujourdhuy appellent les descendans de cestuy Anticrates *Machærionas*, qui vault autant à dire comme, *Spadassins*, comme s'il l'eust frappé d'un coup d'espée: car les Lacedæmoniens l'aimerent et l'estimerent tant, à cause de ce coup là, pour la grande crainte qu'ilz avoient eue d'Epaminondas vivant, qu'ilz ordonnerent de grands honneurs et de grands presens à celuy qui l'avoit tué, et à ses descendans affranchissement de toutes charges et contributions publiques, duquel affranchissement jouïssoit encore de nostre temps un Callicrates qui estoit descendu de cestuy Anticrates.

LXI. Après ceste bataille et la mort d'Epaminondas, ayans les Grecs fait paix universelle entre eulx, Agesilaus voulut encore debouter et exclurre les Messeniens de jurer le traitté de celle paix, disant qu'il ne leur appartenoit point de jurer pour un chef, attendu qu'ilz n'avoient point de ville, et pource que tous les autres Grecs nonobstant cela les receurent au nombre des contractans, et prirent leur serment, les Lacedæmoniens se departirent de ce traitté de paix generale, et ne demoura que eulx

seulz, qui feissent la guerre en esperance de recouvrer le païs et territoire de Messene, le tout à l'instigation de Agesilaus, qui fut adonc estimé par les Grecs, homme violent, cruel et insatiable de guerres, d'aller ainsi minant par dessoubs, pour faire tumber par toute maniere le traitté de paix universelle. Et d'autre costé estant contrainct de fascher ses citoyens au dedans de sa ville à faulte d'argent du public, en empruntant d'eulx, et les contraignant de coutribuer, il se meit en mauvaise opinion de tout le monde, là où il valoit mieulx imposer fin à tous ces malheurs là, puis que le temps le portoit ainsi, non pas après avoir perdu un si grand empire de tant de citez et de villes, et avoir esté dessaissy de la principaulté de toute la Grece, tant par mer que par terre, se tourmenter encore pour recouvrer le revenu des heritages et possessions du territoire Messenien.

LXII. Mais encore perdit il plus de sa reputation, quand il se donna à un capitaine AEgyptien nommé *Tachos*, pource que lon estima que c'estoit chose indigne de luy, qu'un tel personnage, qui estoit reputé le plus grand de toute la Grece, et qui avoit remply toute la terre de la renommée de son nom, allast louer sa personne pour de l'argent, et la gloire de son nom, à un Barbare traistre et rebelle à son maistre, pour faire à son service office de capitaine mercenaire: car estant aagé de plus de quatre vingt ans, et ayant le corps tout detaillé de blecenres, quand il eust accepté ceste belle et honorable charge pour le reconvrement de la li-

berté des Grecs, encore n'eust point esté son ambition du tout irreprehensible, pource que les choses qui sont de soy belles, ont leur temps et leur saison, ou pour mieulx dire, les bonnes et belles ne different d'avec les laides et mauvaises, sinon en tant qu'elles consistent en une certaine moderation et mediocrité. Toutefois Agesilaus ne se soucia point de tout cela, et n'estima point qu'il y eust indignité quelconque en service qui se fait au bien de la chose publique, ains plus tost se persuada, que c'estoit chose indigne de luy, de vivre oisif sans rien faire en une ville, attendant que la mort le vinst saisir : pourtant assembla il en la Grece gens de guerre de l'argent que Tachos luy envoya, avec lesquelz il s'embarqua, ayant pour ses conseillers et collateraux trente Spartiates, comme il avoit eu à son premier voyage.

LXIII. Arrivé qu'il fut en AEgypte, incontinent les principaux gouverneurs et capitaines du roy Tachos descendirent vers la marine pour le recueillir et luy faire honneur : et non ceulx là seulement, mais aussi plusieurs autres AEgyptiens de tous estats et de toutes sortes, qui l'attendoient en grande devotion, pour la grande renommée du nom d'Agesilaus, y accoururent de tous costez pour veoir quel homme c'estoit : mais quand ilz n'y veirent magnificence quelconque de suitte ny d'equippage, ains seulement un vieillard couché sur l'herbe le long de la marine, petit de personne, simple en sa contenance et de nulle monstre, vestu grossement d'une meschante robbe toute usée, il leur prit adonc

envie de rire et de se mocquer, disans entre eulx que c'estoit veritablement ce qu'il y avoit en la fable, « Que une montagne fut quelquefois en tra« vail d'enfant, et puis qu'enfin elle s'accoucha « d'une souris ». Encore le trouverent ilz plus estrange quand on luy apporta des presens pour sa bien venue : car il prit bien des farines, des veaux et des oisons, mais des confitures, pastisseries, senteurs et parfums, il les refuza : et comme ceulx qui les avoient apportez le pressassent d'en prendre, il leur dit qu'ilz les portassent aux Ilotes ses esclaves. Theophrastus escrit qu'il prit alors plaisir à l'herbe du papier, et qu'il trouva beaux les chappellets[1] qui s'en font pour la netteté et polisseure d'icelle, et qu'il en emporta quand il s'en alla.

LXIV. Mais pour lors ayant parlé à Tachos, qui estoit après à mettre sus son armée, et à dresser son voyage, il ne fut pas fait capitaine general, comme il l'avoit esperé, ains fut fait seulement coulonnel des estrangers, Chabrias general de l'armée de mer, et le chef du total par dessus estoit Tachos en personne: cela premierement despleut fort à Agesilaus. car il estoit contrainct, voulust ou non, de supporter la vaine gloire et folle arrogance de cest Ægyptien : ce qui luy grevoit beaucoup, et fallut qu'il allast par mer quant et luy contre les Phœniciens, ployant soubz le joug, et endurant malgré luy contre sa dignité et contre sa nature, jusques à ce que l'occasion fust venue de s'en ressentir. Car un nepveu de ce Tachos nommé

[1] Les couronnes.

Nectanebos, ayant charge d'une partie de l'armée, se rebella contre luy, et ayant esté eleu roy par les AEgyptiens, envoya devers Agesilaus le prier de le venir secourir: aussi envoya il devers Chabrias le soliciter de prendre party avec luy, leur promettant à l'un et à l'autre de grands presens: dequoy Tachos s'estant apperceu, se meit à les supplier tous deux de ne l'abandonner point: ce que feit Chabrias, qui reconfortant Agesilaus, et luy faisant plusieurs remonstrances, tascha de le contenir en l'amitié de Tachos. A quoy Agesilaus luy respondit, « Quant à toy, Chabrias, qui es icy venu « de ton propre mouvement, tu puis bien faire « tout ce que bon te semble, mais c'est autre « chose de moy: car mon païs m'a cy envoyé pour « capitaine au service des AEgyptiens, pourtant ne « me seroit il pas honeste que je feisse la guerre à « ceulx que lon m'a envoyé pour servir et secou- « rir, si n'estoit que ceulx mesmes qui m'y ont en- « voyé, me commandassent maintenant le con- « traire ». Ceste response faitte, il despescha quelques uns de ses gens à Sparte pour y aller accuser Tachos, et louer Nectanebos: et eulx y envoyerent aussi chascun de son costé pour prier le conseil de Lacedæmone, l'un comme estant leur amy et allié de tout temps, et l'autre promettant leur estre à l'advenir de tant plus loyal et plus affectionné amy. Les Lacedæmoniens ces prieres des deux ouyes, respondirent en public, qu'Agesilaus auroit soing de prouveoir à cela, et en secret luy escrivirent qu'il feist ce qu'il verroit estre le plus expedient pour la

chose publique de Sparte. Ainsi Agesilaus prenant avec luy les adventuriers qu'il avoit amenez de la Grece, se retira devers Nectanebos, se couvrant de ceste couverture, que c'estoit pour le bien de son païs, pour desguiser une mauvaise et meschante chose : car qui luy osteroit ce masque de l'utilité publique, on trouveroit que le plus juste nom qu'on luy sçauroit bailler, seroit trahison : mais les Lacedæmoniens mettans le premier poinct d'honneur en ce qui est utile à leur païs, ne cognoissoient autre justice, que ce qu'ilz pensoient devoir servir à l'accroissement et à l'augmentation de Sparte.

LXV. Ainsi Tachos se voyant abandonné par ces mercenaires estrangers, s'en fouit : mais d'un autre costé il se leva aussi en la ville de Mendes un autre roy à l'encontre de ce Nectanebos, lequel ayant mis ensemble jusques au nombre de cent mille combatans, venoit pour trouver et combatre Nectanebos. Et Nectanebos cuidant donner bon courage à Agesilaus, luy alloit disant, que les ennemis estoient bien en grand nombre, mais que c'estoient hommes ramassez de toutes pieces, gens de mestier la plus part, dont il ne falloit point faire de compte, pource qu'ilz ne sçavoient que c'estoit de la guerre : et Agesilaus luy respondit : « Mais au contraire, je ne « crains pas leur multitude, ains leur ignorance et « faulte d'experience, comme celle qui est plus « malaisée à decevoir : car les ruzes de guerre valent « et servent à l'encontre de ceulx qui se voulans « defendre, et se tenans sur leurs gardes, se doub- « tent et deffient, et par ce moyen attendent une

« chose plus tost que une autre : là où celuy qui
« ne se doubte de rien, et qui n'attend point une
« chose plus tost que l'autre, ne donne aucune prise
« à celuy qui tasche à l'abuser, non plus que celuy
« qui ne se remue point à la lucte, ne donne point
« de pente ny de moyen de l'esbranler à son adver-
« saire qui lucte contre luy ». Depuis le Mendesien mesme envoya devers Agesilaus pour tascher à le prattiquer, dequoy Nectanebos eut crainte et deffiance : au moyen dequoy comme Agesilaus luy conseillast de descendre à la bataille le plus tost qu'il pourroit, et ne tirer point ceste guerre en longueur contre gens qui ne sçavoient que c'estoit de combatre, mais qui pour leur grande multitude le pouvoient bien environner et l'enfermer de trenchées, et le prevenir en plusieurs choses, il en entra encores en plus grand souspeçon et plus grande deffiance de luy, tellement qu'à la fin il se retira dedans une grande ville bien close de bonnes murailles, et qui estoit de fort grand pourpris : dont Agesilaus fut bien malcontent, et luy despleut fort de veoir que lon se deffiast ainsi de sa foy : mais neantmoins ayant honte de se tourner de rechef vers un autre, ou de s'en retourner enfin sans rien faire, il le suivit et entra quant et luy dedans celle forteresse, là où les ennemis le poursuivirent, et arrivez qu'ilz furent devant la place, commencerent à trencher tout à l'entour pour le renfermer : à raison dequoy l'Ægyptien Nectanebos craignant d'un autre costé d'estre long temps assiegé, vouloit venir à la bataille, et avoit les adventuriers Grecs de

son

son advis, qui ne demandoient autre chose, mesmement pource qu'il y avoit bien peu de bled en la place: et au contraire Agesilaus l'empeschant, et ne s'y voulant pas accorder, fut encore en plus mauvaise estime que paravant à l'endroit des AEgyptiens, jusques à dire qu'il estoit traistre à leur roy: mais il commenceoit à endurer plus patiemment les injurieuses calumnies, dont on le chargeoit, attendant le temps à propos pour executer une ruze qu'il avoit en son entendement, laquelle estoit telle: Les ennemis faisoient une trenchée grande et profonde à l'entour de la ville pour de tout point l'enfermer: parquoy quand les deux bouts de la trenchée furent assez près l'un de l'autre, et qu'il s'en falut bien peu qu'ilz ne se vinsent à rencontrer, attendant que le soir de ce jour là fust venu, il commanda aux Grecs qu'ilz s'armassent et se teinssent tous prests, puis s'addressa à l'AEgyptien, et luy dit: « Voicy le « poinct de l'occasion propre pour te sauver, la- « quelle occasion je ne t'ay point voulu dire, jus- « ques à ce qu'elle fust venuë, de peur de la per- « dre. Parquoy, maintenant que les ennemis eulx « mesmes avec leurs propres mains nous ont pro- « curé le moyen de nous retirer à sauveté, en fai- « sant ceste trenchée, de laquelle ce qui est desja « finy les empesche de se pouvoir servir de leur « multitude, et ce qui est à faire nous donne com- « modité de les pouvoir combatre avec nombre egal « et mesure pareille, delibere toy de te monstrer à « ce coup homme de cueur, et nous suivant à la « trace, sauve toy de vistesse toy et tes gens: car

« ceulx des ennemis que nous rencontrerons de « front, ne nous soustiendront jamais, et les au« tres à cause de la trenchée qui nous couvrira « par les costez, ne nous pourront porter dom« mage ». Ces paroles ouyes Nectanebos s'esmerveilla grandement de son bon sens, et se mettant au milieu des Grecs alla donner dedans ses ennemis, lesquelz en peu d'heure furent facilement mis en roupte, au moins ceulx qui attendirent, et qui oserent faire teste.

LXVI. Depuis qu'Agesilaus eut gaigné ce poinct, que Nectanebos le voulust croire, il affina encore les ennemis de la mesme ruze, dont il les avoit ja affinez, ne plus ne moins que d'un mesme tour de lucte, dont ilz ne se sceurent pas garder: car tantost faisant semblant de fouir, et les attirant après luy, et tantost tournoyant çà et là, il feit tant qu'à la fin tira toute ceste grande multitude en une chaussée estroite, serrée de deux costez de grands fossez, larges et profonds, pleins d'eau courante: puis quand ilz furent au milieu, il leur serra soudain le pas avec le front de sa bataille, qu'il egala à la largeur de la chaussée, et en ce faisant egala aussi le nombre de ses combatans à la multitude des ennemis, pource qu'ilz ne le peurent plus environner, ny par les flancs, ny par derriere: au moyen dequoy après avoir fait bien peu de resistence, ilz furent tous tournez en fuitte, et en demoura grand nombre de morts sur la place, et les autres depuis qu'ilz eurent esté une fois rompuz, se desbanderent et s'escarterent fuyans çà et là: tellement que

depuis les affaires de ce roy AEgyptien se porterent bien, et se trouva asseuré en son estat, dont il aima de là en avant singulierement Agesilaus, et en luy faisant tout l'honneur et toutes les caresses qu'il luy estoit possible de faire, le pria de vouloir encore demourer et passer l'hyver avec luy : mais il se voulut haster de retourner au païs, pource que la guerre y estoit, sachant que sa ville avoit faulte d'argent, attendu qu'elle estoit contrainte d'entretenir à sa soude des soudards estrangers.

LXVII. Parquoy Nectanebos luy donna enfin congé fort honorablement et fort magnifiquement, en luy faisant don, oultre tous autres honneurs et presens, de deux cents trente talents [1] d'argent comptant, pour survenir aux frais de la guerre que soustenoit son païs : mais estant la mer tourmentée, comme en la saison d'hyver, il mourut par le chemin, ayant toutefois ja gaigné terre avec ses vaisseaux en un lieu desert de la coste de Libye, qui s'appelle *le Port de Menelaus* [2], après avoir vescu quatre vingts et quatre ans, desquelz il en avoit esté quarante et un roy de Sparte, et durant trente d'iceulx, et plus, avoit tousjours continuellement esté estimé le plus grand et le plus puissant homme, et quasi comme capitaine general de toute la Grece, jusques à la journée de Leuctres. Au

[1] Cent trente huict mille escus. *Amyot.* 1,073,812 livre de notre monnoie.

[2] Sur la Méditerranée, au-dessus du promontoire d'Ardane, dans la partie de l'Afrique appellée Marmarique, entre l'Égypte à l'orient, et la Cyrénaïque à l'occident.

reste estant la coustume des Lacedæmoniens, qu'ilz inhumoient les corps de leurs citoyens qui decedoient hors du païs, au lieu mesme où ilz mouroient, et les y laissoient, exceptez ceulx des roys que lon rapportoit au païs, les Spartiates qui lors estoient à l'entour d'Agesilaus, à faulte de miel, feirent fondre de la cire sur son corps, et le reporterent en ce poinct à Sparte. Son filz Archidamus luy succeda en la royauté, laquelle demoura par succession continuelle aux descendans de luy, jusques à Agis que Leonidas feit mourir, à cause qu'il taschoit à remettre sus l'anciene discipline et forme de vivre de Lacedæmone, estant le cinquieme roy de pere en filz après Agesilaus.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE POMPEE.

Haine des Romains contre Strabon ; leur amour pour Pompée son fils II. *Causes qui le faisoient aimer.* III. *Extrême attachement de la courtisane Flora pour Pompée.* IV. *Malgré sa réserve il est accusé de trop de penchant pour les femmes.* V. *Sa frugalité.* VI. *Comment il sauve la vie à son père, et appaise la sédition de son armée.* VII. *Il est cité en justice.* VIII. *Origine de l'usage de crier* Talassio *dans les Mariages des Romains.* IX. *Cinna est tué.* X. *Pompée assemble des troupes pour aller se joindre à Sylla.* XI. *Plusieurs avantages remportés par Pompée sur les divers chefs du parti opposé.* XII. *Honneurs que lui rend Sylla.* XIII. *Pompée passe dans la Gaule pour aider Métellus.* XIV. *Pompée répudie sa femme Antistia pour épouser Emylia.* XV. *Il marche contre les chefs du parti opposé en Sicile.* XVI. *Sa conduite à l'égard de Carbon et de Quintius Valérius.* XVII. *Il pardonne à la ville d'Himère en faveur d'Athènes,* XVIII. *Il passe en Afrique.* XIX. *Remporte la victoire contre Domitius.* XX. *Soumet toute l'Afrique en quarante jours.* XXI. *Sylla le rappelle.* XXII. *Il lui donne le surnom de Grand.* XXIII. *Il obtient l'honneur du triomphe malgré l'opposition de Sylla.* XXIV. *Il chasse Lépidus de l'Italie.* XXV. *Il va en Espagne pour faire la guerre à Sertorius.* XXVI. *Changement que l'ar-*

rivée de Pompée apporte aux affaires de Sertorius. XXVII. *Bataille de Sucron.* XXVIII. *Pompée écrit au sénat pour demander l'argent nécessaire à la solde de ses troupes.* XXIX. *Mort de Sertorius. La guerre finit par la prise et la mort de Perpenna.* XXX. *Pompée taille en pièces le reste des esclaves révoltés.* XXXI. *Il est nommé consul avec Crassus.* XXXII. *Il rétablit l'autorité des tribuns.* XXXIII. *Pompée et Crassus se réconcilient.* XXXIV. *Conduite de Pompée et de Crassus après leur consulat.* XXXV. *Origine de la guerre des pirates.* XXXVI. *Leurs succès.* XXXVII. *Leur insolence.* XXXVIII. *Pompée est nommé pour leur faire la guerre.* XXXIX. *Opposition de tous les gens de bien à l'énormité du pouvoir donné par le peuple à Pompée.* XL. *Pompée l'emporte.* XLI. *Rapidité de ses succès.* XLII. *Il revient à Rome, et va à Athènes.* XLIII. *Comment il termine toute cette guerre.* XLIV. *Sa conduite par rapport aux corsaires retirés en Crète.* XLV. *Il est nommé pour faire la guerre à Mithridate.* XLVI. *Fausseté de Pompée en apprenant cette nouvelle.* XLVII. *Conduite indécente de Pompée à l'égard de Lucullus.* XLVIII. *Mithridate enfermé dans son camp par Pompée, s'échappe à son insçu.* XLIX. *Bataille où Mithridate est vaincu.* L. *Tigrane met sa tête à prix.* LI. *Pompée fait la paix avec Tigrane.* LII. *Il défait les Albaniens et les Ibériens.* LIII. *Nouvelle victoire de Pompée sur les Albaniens.* LIV. *Stratonice lui livre le château où étoient les trésors de Mithridate.* LV. *Il prend un autre château où il trouve des lettres de Mithridate.* LVI. *Il*

fait la conquête de la Syrie et de la Judée. LVII. *Insolence d'un affranchi de Pompée nommé Démétrius.* LVIII. *Pompée apprend la mort de Mithridate.* LIX. *Présens que Pharnace lui envoie.* LX. *Il va à Mitylène, à Rhodes et à Athènes.* LXI. *Comment il détruit les bruits qui s'étoient répandus à Rome contre lui.* LXII. *Caton refuse la demande en mariage que Pampée lui fait de ses deux nièces pour lui-même et pour son fils.* LXIII. *Triomphe de Pompée.* LXIV. *Réflexions sur la conduite par laquelle il prépare lui-même ses disgraces.* LXV. *Ses liaisons avec César.* LXVI. *Discours très-séditieux de Pompée.* LXVII. *Violences qu'il commet.* LXVIII. *Insolence de Clodius.* LXIX. *Pompée fait rappeller Cicéron.* LXX. *Il est chargé d'approvisionner Rome de bleds.* LXXI. *Il en amène une très-grande quantité, et rétablit l'abondance.* LXXII. *César vient à Lucques.* LXXIII. *Complot entre César, Pompée et Crassus.* LXXIV. *Pompée et Crassus se font nommer consuls par force.* LXXV. *Ils font prolonger pour cinq ans le gouvernement de la Gaule à César.* LXXVI. *Mort de Julia.* LXXVII. *César et Pompée se divisent.* LXXVIII. *Pompée est nommé consul.* LXXIX. *Il épouse Cornelie.* LXXX. *Il se fait continuer son gouvernement pour quatre ans.* LXXXI. *Il demande le consulat pour César absent.* LXXXII. *Sa Folle présomption.* LXXXIII. *César s'avance vers l'Italie.* LXXXIV. *Préparatifs de Pompée contre César.* LXXXV. *César passe le Rubicon.* LXXXVI. *Pompée est mis à la tête de la republique avec un plein pouvoir.* LXXXVII. *Epouvante*

universelle. LXXXVIII. *César arrive à Rome.* LXXXIX. *Il se rend maître de toute l'Italie.* XC. *Forces de terre et de mer assemblées par Pompée.* XCI. *Personnages distingués qui se réunissent à lui.* XCII. *Il refuse un accomodement proposé par César.* XCIII. *Avantage de Pompée sur César dont il ne profite pas.* XCIV. *Présomption folle que ce succès inspire à Pompée et à son parti.* XCV. *Il poursuit César.* XCVI. *Propos répandus contre Pompée.* XCVII. *Il met en délibération s'il donnera bataille.* XCVIII. *Ordre de bataille de César.* XCIX. *Ordre donné par Pompée.* C. *Réflexions sur l'entêtement ambitieux de César et de Pompée.* CI. *La bataille s'engage.* CII. *César remporte la victoire.* CIII. *Fuite de Pompée.* CIV. *Péticius le reçoit sur son vaisseau.* CV. *Il va rejoindre Cornélie, à Lesbos.* CVI. *Il conseille aux Mityléniens de se soumettre à César.* CVII. *Il se retire en Égypte.* CVIII. *Ptolémée se détermine à le faire assassiner.* CIX. *Il envoie au devant lui Achillas.* CX. *Qui l'assassine.* CXI. *Son affranchi Philippe brûle son corps.* CXII. *César venge sa mort.*

Depuis l'an 648 jusqu'à l'an 706 de Rome, avant J. C. 48.

Comparaison de Pompée avec Agesilas.

POMPEIUS.



Le peuple Romain semble avoir eu toute pareille affection envers Pompeius dès son commencement, que Prometheus en une tragœdie d'AEschylus [1] monstre avoir envers Hercules, après avoir esté delivré par luy, quand il dit:

Du filz autant m'est la personne chere,
Comme j'ay eu à contrecueur le pere.

Car jamais les Romains ne feirent demonstration de haine plus aigre, ny plus aspre, à l'encontre d'autre capitaine, qu'ilz feirent à l'encontre de Strabon pere de Pompeius: vray est que tant qu'il vescut ilz redoubterent sa puissance en armes, pour autant que c'estoit un très grand homme de guerre: mais quand il fut mort, ayans esté frappé d'un coup de tonnerre, ilz arracherent le corps de dessus le lict, ainsi comme on le portoit en terre, et luy feirent infiniz oultrages et villanies: et au contraire,

[1] Voyez les Observations.

jamais Romain n'eut l'amour du peuple si vehemente, ne qui commenceast de si bonne heure, qui plus florist en sa prosperité, ne qui plus constamment perseverast en son adversité, comme l'eut Pompeius.

II. Il n'y avoit qu'une seule cause qui feist ainsi haïr son pere, c'estoit une avarice extreme et une convoitise insatiable d'avoir, mais plusieurs, au contraire, faisoient aimer le filz, temperance en sa vie, addresse aux armes, eloquence en son parler, foy en sa parole, bonne grace en son entregens, et amiable recueil à qui avoit à faire à luy, de sorte qu'il n'y avoit homme ne qui demandast plus envis que luy, ne qui feist plus vouluntiers plaisir quand on l'en requeroit : car il donnoit sans arrogance, et prenoit avec dignité. D'avantage en ses premiers ans son visage luy aidoit beaucoup à la premiere rencontre à gaigner la bonne grace de chascun, parlant, en maniere de dire, avant sa voix : car il y avoit ne sçay quoy de doulceur aggreable conjoint avec une gravité humaine, et dès la fleur et vigueur de sa jeunesse, se monstra incontinent en ses meurs et en ses façons de faire, une venerable haultesse de majesté royale. Il avoit aussi les cheveux un peu relevez, le regard et mouvement des yeulx doulx, qui causoient celle ressemblance que lon disoit qu'il avoit, plus qu'elle n'apparoist, avec les images du roy Alexandre le grand : mais pource que plusieurs luy en donnoient le nom, luy mesme ne le refuyoit pas, de sorte qu'il y en avoit qui en jouant l'appelloient assez notoirement

Alexandre : au moyen dequoy Philippus, homme consulaire, ne feignit point de dire publiquement en une siene harengue, qu'il faisoit en sa faveur, que ce n'estoit pas de merveille, si luy estant Philippus aimoit Alexandre.

III. On dit aussi que la courtisane Flora estant devenue vieille, prenoit grand plaisir à compter ordinairement de la frequentation qu'elle avoit euë en ses jeunes ans avec Pompeius, disant qu'il estoit impossible quand elle couchoit avec luy, qu'elle s'en departit sans le mordre. Elle comptoit aussi que l'un de ses familiers qui se nommoit *Geminius*, devint une fois amoureux d'elle, et qu'il luy rompoit la teste à force de la prier et solliciter continuellement : « elle luy respondit qu'elle n'en feroit « jamais rien, pour l'affection qu'elle portoit à Pom- « peius ». Parquoy Geminius en parla luy mesme à Pompeius : lequel voulant luy gratifier en cela, luy permeit : mais onques puis ne luy toucha ne parla à elle, combien qu'il semblast qu'il en fust encore amoureux : et elle ne le porta pas en femme de son mestier, ains en fut longuement malade de douleur et de regret : et neantmoins on dit que ceste Flora estoit lors si renommée pour sa grace et sa beaulté, que Cecilius Metellus faisant orner et embellir le temple de Castor et de Pollux, de beaux tableaux et de belles peintures, y feit mettre entre autres le portrait d'elle au naturel pour son excellente beaulté.

IV. Qui plus est Pompeius traitta durement et illiberalement, contre son naturel, la femme d'un



de ses serfs affranchis nommé *Demetrius*, qui en son vivant avoit eu très grand credit autour de luy, et qui estoit mort riche de quatre mille talents [1], craignant sa beaulté, qui estoit singuliere et fort renommée, de peur que lon n'estimast qu'il en fust amoureux. Mais quoy qu'il fust en cela si retenu et prevoyant de loing, ce neantmoins encore ne peut il pas eviter que ses malveuillans ne l'en taxassent et blasmassent : car on le calumnia, que pour gratifier et complaire à ses femmes, il laissoit aller et ne faisoit pas semblant de veoir beaucoup de choses qui concernoient le bien public.

V. Quant à la facilité et simplicité de son vivre ordinaire, on en récite un mot notable qu'il dit en une siene maladie, estant desgousté et ne pouvant manger : car pour le remettre en son appetit, le medecin luy ordonna qu'il mangeast d'une grive. On en chercha par tout, et n'en peut on trouver à vendre, pource que c'estoit hors de leur saison : mais il y eut quelqu'un qui dit que lon en trouveroit chez Lucullus, qui en faisoit nourrir tout le long de l'an : « Comment, dit il, si Lucullus n'es« toit friant, Pompeius ne vivroit-il pas ? » Et laissant l'ordonnance de son medecin, se feit accoustrer de ce que lon recouvroit facilement : mais quant à cela nous en parlerons cy après.

VI. Au reste, estant encore fort jeune au camp avec son pere, qui faisoit la guerre à Cinna, il avoit pour familier et compagnon, logeant en une mesme

[1] Deux millions, quatre cents mille escus. *Amyot*. 18, 675,000 livres de notre monnoie.

tente avec luy, un Lucius Terentius, lequel ayant esté gaigné pour un prix d'argent, avoit promis à Cinna de le tuer, et d'autres conjurez avoient aussi promis de mettre le feu dedans la tente de leur capitaine. Ceste conspiration fut descouverte à Pompeius ainsi comme il estoit à table, dont il ne s'estonna point, ains au contraire se monstra plus deliberé, et feit meilleure chere à ce Terentius, qu'il n'avoit appris de faire: mais quand il fut heure de se retirer pour dormir, il se desrobba secrettement de sa tente, et s'en alla donner ordre à la seureté de la personne de son pere, et se teint en son logis. Terentius, quand il pensa que l'heure d'executer son entreprise fust venue, se leva et s'en alla l'espée nue en la main au lict où souloit coucher Pompeius, et donna plusieurs coups de poincte dedans les matterats. Cela fait il se leva une grande emeute par tout le camp, pour la haine que lon portoit au capitaine, et vouloient les soudards à toute force s'aller rendre à l'ennemy, commenceans ja à destendre leurs tentes, à serrer bagage, et à prendre leurs armes pour y aller: et quant au capitaine, craignant ce tumulte, il n'oza pas sortir de son logis: mais son filz se jetta au milieu des soudards mutinez, en les suppliant humblement les larmes aux yeux, de ne vouloir pas faire ce mauvais tour à leur capitaine: et finablement se jetta la face contre terre tout de son long à travers la porte du camp, leur disant qu'ilz passassent par dessus son corps s'ilz avoient si grande envie de s'en aller: dequoy ilz eurent si grande honte, qu'ilz s'en re-

tournerent en leur logis, et changeans de vouluntè se reconcilierent avec leur capitaine, exceptez huit cents qui s'en allerent.

VII. Mais depuis, incontinent après le decès de son pere, qui estoit surnommé *Strabon*, il fut comme son heritier appellé en justice au lieu de luy, que lon accusa de male versation, et de larcin des deniers publiques : mais il descouvrit et avera que c'estoit un de ses serfs affranchiz, nommé Alexander, qui en avoit soubstrait la plus grande partie, et le representa aux juges : toutefois encore le chargea lon luy mesme en son propre et privé nom, d'avoir destourné des toiles et des pents de retz à chasser, et des livres qui avoient esté pris en la ville d'Asculum. Ce qui estoit vray : car son pere les luy avoit donnez à la prise de celle ville, mais il les avoit perduz depuis, quand les satellites de Cinna à son retour dedans Rome, entrerent par force en sa maison, et la pillerent. Si y eut en ce procès plusieurs plaidoyers avant la sentence diffinitive, ès quelz Pompeius se faisant cognoistre aux juges aigu, de bon entendement, et constant plus que ne portoit l'aage auquel il estoit, en acquit si bonne reputation, et si grande grace, que Antistius qui pour lors estoit præteur, et qui presidoit en celle cause, pour la bonne opinion qu'il en conceut de luy, l'en aima, et luy feit offrir soubz main sa fille en mariage : et luy en ayant fait porter paroles par ses amis, Pompeius l'accepta, et en furent secrettement faittes les promesses entre eulx.

VIII. Dequoy toutefois le peuple s'apperceut

bien, pour la peine et le soing que Antistius prenoit à luy favoriser : tellement, que quand il vint à prononcer la sentence des juges, qui estoit absolutoire, tout le peuple assistant, ne plus ne moins que si c'eust esté par un commandement, se prit à crier d'une voix, *Talassio, Talassio*, qui est le cry que lon a accoustumé de crier de toute ancieneté aux nopces à Rome : et en est la coustume procedée, ainsi que lon dit, d'une telle origine : Lors que les principaux et les plus nobles des Romains ravirent les filles des Sabins, estans venues à Rome pour y veoir l'esbattement des jeux publiques qui s'y faisoient, il y eut quelques gens de bien petite et vile qualité, comme des bouviers ou des bergers, qui en enleverent une fort belle et grande : et de peur que d'autres de plus grand estat qu'eulx ne la leur ostassent, allerent crians par les rues, *Talassio, Talassio*, comme s'ilz eussent voulu dire, c'est pour Talassius, à cause que ce Talassius estoit un jeune gentilhomme cogneu et bien voulu de tout le monde : tellement que ceulx qui ouyrent nommer son nom, s'en prirent à frapper des mains en signe de resjouissance, et à crier aussi, *Talassio* comme eulx, louans le choix qu'ilz avoient fait. De là dit on qu'est venue la coustume, que lon a tousjours depuis crié ce mot à ceulx qui se marient, pour autant mesmement que le mariage de celle belle fille fut heureux à Talassius. C'est ce qui me semble plus vraysemblable de tout ce que lon compte de ce cry nuptial de Talassio.

IX. Peu de jours donques après ce jugement, Pompeius espousa Antistia, et depuis s'en estant allé au camp de Cinna, on luy meit sus à tort et le calumnia lon de quelque chose dont il eut peur, et à ceste cause se desrobba secrettement : et pource qu'il ne comparoissoit plus, il courut incontinent un bruit parmy le camp, que Cinna l'avoit fait mourir, qui fut occasion que ceulx qui de long temps estoient faschez de luy, et qui le haïssoient, luy coururent sus. Si cuida bien se sauver de vistesse, mais il fut tantost attainct par un des particuliers capitaines qui le suivoit l'espée traitte en la main : quoy voyant Cinna, se jetta à ses pieds, et luy tendit son anneau duquel il seelloit et cachettoit ses lettres, qui valoit beaucoup : mais le capitaine luy dit fort oultrageusement, « Je ne « viens point icy pour seeller aucun contract, ains « pour chastier un meschant et cruel tyran » : et en disant cela il le tua sur la place [1]. Cinna ayant ainsi esté tué, Carbo luy succeda, et prit les affaires en main, estant encore plus cruel tyran que le premier, et tantost après survint Sylla desiré de la plus part des Romains, pour les griefz maulx qui les oppressoient en si grande extremité, qu'ilz n'estimoient pas peu de soulagement que de changer de maistre, ayans les miseres passées reduit la ville de Rome à ce poinct, que n'esperant pas de pouvoir jamais recouvrer sa liberté, elle ne cherchoit plus que la plus doulce et plus equitable servitude.

[1] Voyez Appien, *des Guerres civiles*, L. I, ch. 78, qui raconte un peu différemment la mort de Cinna. C.

X.

X. Or estoit lors Pompeius en celle partie de l'Italie qui se nomme la Marque d'Ancone [1], là où il avoit des terres, plus toutefois pour l'amour et la bienvueillance hereditaire de pere en filz, que luy portoient les villes du païs, que pour autre chose: et voyant que les plus nobles et les plus gens de biens des Romains abandonnoient leurs maisons et leurs biens pour s'en fouir de tous costez, comme en un port de salut, au camp de Sylla, il ne voulut point aller devers luy en fugitif, sans rien contribuer à l'augmentation de ses forces, comme personne destituée de tout moyen qui ne cherchast qu'à se sauver, ains y voulut aller honorablement avec armée, comme celuy qui luy vouloit à luy mesme le premier faire plaisir: si commencea à sonder les vouluntez, et à soliciter ceulx du païs, qui luy presterent vouluntiers l'oreille, et ne voulurent rien faire pour ceulx qui venoient de la part de Carbon, entre lesquelz y en eut un nommé Vindius, qui s'avancea de dire, que Pompeius au sortir de l'eschole estoit soudain devenu capitaine, dequoy ilz furent si courroucez qu'il se ruerent sur luy, et le tuerent en la place. Depuis cela Pompeius qui n'avoit que vingt et trois ans, sans attendre que personne luy donnast authorité de commander, la prit de luy mesme, et feit dresser au milieu de la place d'Auximum, grande et puissante ville, un tribunal, là où il feit commandement à deux freres, qui s'appelloient [2] les Ventidiens, les

[1] Picenum.

[2] Vettidius.

deux premiers hommes de celle ville, qui en faveur de Carbon resistoient à ce qu'il faisoit, qu'ilz eussent incontinent et sans delay à sortir de la ville, et commencea à lever gens, establissant des capitaines, sergens de bendes, centeniers et autres estats, selon les ordonnances de la discipline militaire.

XI. Puis alla par toutes les autres villes de celle marche en faire autant, là où tous ceulx qui faisoient pour Carbon en tout ce quartier là, luy cedoient et s'ostoient de devant luy, et les autres se joignoient vouluntairement à luy, de maniere qu'en bien peu de temps il eut mis trois legions ensemble toutes entieres, assemblé munition pour les nourrir, et recouvré sommiers, chariots et autres voitures pour porter le bagage: et puis cela fait se meit en chemin pour mener tout cest equippage à Sylla, non point à grandes journées comme homme qui eust crainte d'estre rencontré, et qui eust esté bien aise que lon ne l'eust point veu par le chemin, ains sejournant aux endroits où il pouvoit endommager l'ennemy en quelque chose, sollicitant les villes par où il passoit à se rebeller contre Carbon, jusques à ce que trois capitaines de la part contraire, Carinna, Cœlius et Brutus, tous trois ensemble l'allerent assaillir, non pas tous trois de front, ny d'un mesme costé, ains par trois divers endroits, l'environnans tout à l'entour avec trois armées, cuidans bien l'emporter de primsault: toutefois Pompeius ne s'en estonna point, ains assembla toutes ses forces en un lieu, et marcha premier

contre l'armée de Brutus, ayant mis au front de sa bataille devant les gens de pied, ceulx de cheval, entre lesquelz il estoit luy mesme en personne. Et comme les hommes d'armes de l'ennemy, qui estoient Gaulois, luy marchassent aussi à l'encontre, il donna le premier au plus apparent et plus puissant d'entre eulx un si grand coup de javeline, qu'il le porta par terre : ce que voyans les autres, se tournerent aussi tost en fuitte, et rompirent eulx mesmes leurs gens de pied, de sorte que tous se meirent à fouir : à l'occasion dequoy les capitaines entrerent en dissension les uns contre les autres, et se retirerent les uns d'un costé, les autres d'un autre, au mieulx qu'ilz peurent. Et adonc les villes d'alenviron, pensans qu'ilz s'escartassent ainsi de peur, se rendirent toutes à la devotion de Pompeius. Depuis le consul Scipion s'estant aussi approché de luy pour le combatre, quand les deux batailles furent l'une devant l'autre, avant qu'ilz fussent près à lancer leurs javelots, ceulx de Scipion saluans ceulx de Pompeius se tournerent de son costé, et ne peut Scipion faire autre chose que s'enfouir. Finablement Carbon mesme luy ayant envoyé à la cueuë plusieurs compagnies de gens de cheval près la riviere d'Arsis, il tourna visage contre eulx, et les chargea si rudement, qu'il les mena batant jusques en des lieux dont il estoit impossible que gens de cheval se peussent tirer : au moyen dequoy eulx voyans qu'ilz n'avoient moyen de se sauver, se rendirent à sa mercy eulx, leurs armes et leurs chevaux.

XII. Sylla n'avoit encore rien entendu de toutes ces desfaittes : parquoy au premier bruit qu'il en ouit, craignant qu'il ne se perdist, estant enveloppé de tant de capitaines ennemis, il se hasta de tirer celle part pour l'aller secourir : et quand Pompeius fut adverty qu'il approchoit, il commanda à ses capitaines qu'ilz feissent armer leurs gens, et qu'ilz les rengeassent en bataille, à fin que leur general les trouvast plus braves et mieulx en poinct quand il les luy presenteroit : car il esperoit bien que Sylla luy feroit grand honneur, mais il luy en feit encore plus qu'il n'en esperoit, pource que quand il l'apperceut de tout loing venant à luy, et qu'il veit son armée si bien en ordre, où il y avoit de si beaux hommes, et qui monstroient si bons visages, et portoient tous les testes droittes pour tant d'avantages qu'ilz venoient de gaigner sur leurs ennemis, il descendit de cheval à pied : et comme Pompeius le saluast en l'appellant *Imperator*, qui est à dire, capitaine en chef, Sylla le resalua tout de mesme, contre l'attente et l'opinion de tous les assistans, qui ne s'attendoient pas qu'il fust pour communiquer l'honneur de ce nom là à un si jeune homme, mesmement qu'il n'estoit point encore receu au corps du senat, attendu qu'il combatoit contre des [1] Mariens et des Scipions pour ce tiltre là. Au reste le traittement que Sylla luy faisoit en toute autre chose, respondoit à ses premieres caresses là : car quand Pompeius arrivoit au lieu où il estoit, il se levoit au devant de luy, et se descouvroit en retirant sa robbe de dessus sa teste, ce

[1] Des Marius.

qu'il ne faisoit pas facilement à d'autres, encore qu'il y eust beaucoup de gens de bien et de grands personnages autour de luy : toutefois ces honneurs là n'enorgueillirent point Pompeius : ains comme Sylla le voulust incontinent envoyer en la Gaule, là où estoit Metellus, qui ne sembloit point y faire exploit digne des forces qu'il avoit, Pompeius respondit qu'il ne luy sembloit point raisonnable d'oster un ancien capitaine qui avoit plus fait et plus veu que luy : mais si Metellus de luy mesme le vouloit et l'en prioit, qu'il iroit vouluntiers luy aider à conduire ceste guerre.

XIII. Metellus en fut bien content, et luy escrivit qu'il y allast, et adonc donnant dedans, il y feit à par soy de merveilleux exploits d'armes, et si eschauffa d'avantage la hardiesse et vertu militaire de Metellus, qui commenceoit desja un peu à vieillir, ne plus ne moins que lon dit que le cuivre ja fondu venant à couler à l'entour de celuy qui est encore froid et dur, l'amollit et le dissould plus facilement et plus tost, que ne fait le feu mesme. Mais tout ainsi comme d'un vaillant champion de lucte ou d'escrime, qui a tousjours honorablement vaincu par tout où il a combatu, on ne met point en ligne de compte les victoires pueriles qu'il a gaignées contre ses compagnons lors qu'il estoit encore jeune garson, et ne les met on point par escript : aussi ay-je craint de toucher aux faicts d'armes que Pompeius feit alors, encore qu'ilz soyent en soymesme admirables, pource qu'ilz sont cachez, obscurcis et enfoncez soubz la grandeur

et le nombre infiny des guerres, batailles et affaires qu'il eut depuis, de peur que si je m'amusoye beaucoup à descrire par le menu ces premiers commencemens là, je ne passasse puis après de leger les principaux actes et plus notables accidens de ce personnage, qui plus clairement mettent et exposent son naturel en evidence.

XIV. Après donques que Sylla fut venu au dessus de ses affaires en Italie, et qu'il eust esté declaré dictateur, il recompensa ses autres lieutenans et capitaines, qui avoient tenu son party, en les avanceant aux honneurs et aux dignitez de la chose publique, et en leur ottroyant liberalement tout ce qu'ilz luy demandoient: mais quant à Pompeius, l'ayant en admiration pour sa vertu, et estimant que ce luy seroit un grand appuy pour la seureté de ses affaires, il chercha de s'en allier et de le se joindre, comment que ce fust, par alliance: en quoy Metella sa femme estant bien de son advis, ilz feirent tant qu'ilz persuaderent à Pompeius de repudier sa femme Antistia, pour espouser AEmylia fille de Metella, et de son premier mary AEmylius Scaurus, laquelle estoit aussi mariée à un autre, et enceincte. Ces nopces furent violentes et tyranniques, plus convenables au temps de Sylla, que non pas à la nature ny aux meurs de Pompeius, de veoir oster ceste nouvelle espousée AEmylia à son mary legitime, pour la luy mener toute grosse, et chasser Antistia honteusement et piteusement, attendu que de nagueres elle avoit perdu son pere, et pour cause de son mary qui la repudioit: car

Antistius fut occis dedans le senat mesme, à cause qu'il fut estimé tenir le party de Sylla pour l'amour de son gendre Pompeius : et sa mere voyant le grand tort que lon faisoit à sa fille, se feit voulontairement mourir elle mesme, tellement que cest inconvenient fut comme un accessoire de la tragœdie de ces malheureuses nopces, et aussi la mort d'AEmylia mesme, laquelle bien tost après mourut en travail d'enfant chez Pompeius.

XV. Mais sur ces entrefaites vindrent nouvelles à Rome, que Perpenna s'estoit emparé de la Sicile, et qu'il se preparoit pour faire de ceste isle un fort et une retraitte à ceulx qui estoient de la part et faction contraire à Sylla : joinct que Carbon rodoit à l'entour avec quelque nombre de vaisseaux, et que Domitius estoit passé en Afrique, et plusieurs autres grands personnages bannis, qui avoient peu se sauver des proscriptions, s'estoient jettez de ce costé là. Si fut envoyé Pompeius contre tous ceulx là avec grosse puissance : mais il n'eut pas plus tost mis le pied en la Sicile, que Perpenna la luy ceda et quitta toute : là où il traitta humainement et remeit sus toutes les autres villes, qui paravant avoient esté fort travaillées et fort affligées, exceptez les Mamertins seuls habitans en la ville de Messine, lesquelz voulurent decliner son tribunal et sa jurisdiction, alleguans qu'ilz en avoient privileges exprès et anciene ordonnance du peuple Romain, et il leur respondit en cholere : « Nous « alleguerez vous meshuy les loix, à nous qui avons « les espées au costé » ?

XVI. Aussi semble il qu'il se porta un peu oultrageusement en la calamité de Carbon : car s'il estoit necessaire, comme à l'adventure il estoit, de le faire mourir, il le falloit faire incontinent qu'il l'eut entre ses mains ; car en ce faisant on eust attribué toute la haine du faict à celuy qui l'avoit commandé : mais il se le feit amener devant soy, et l'interrogua publiquement à la veuë de tout le monde, dont plusieurs des assistans furent très mal contents, puis commanda que lon l'allast faire mourir. Il fut emmené, et dit on que quand il veit l'espée desguainée, dont on luy vouloit trencher la teste, il pria les executeurs qu'on luy donnast un peu de temps et de lieu pour descharger son ventre qui le pressoit. Caius Oppius l'un des familiers de Julius Cæsar escrit aussi, qu'il se porta inhumainement envers Quintus Valerius : car sçachant, dit il, qu'il estoit homme lettré et si sçavant qu'il en avoit peu de semblables, quand on le luy amena il le tira à part, et se promena quelques tours avec luy, puis après avoir enquis et appris de luy ce qu'il vouloit, il commanda à ses satellites qu'ilz l'emmenassent et le feissent mourir incontinent : mais il ne fault pas croire legerement à tout ce qu'escrit Oppius, quand il parle des amis ou ennemis de Julius Cæsar : car Pompeius estoit contrainct de faire punir les plus notables personnages des ennemis de Sylla qui tumboient entre ses mains, quand ilz estoient notoirement pris : mais au reste, tous ceulx qu'il pouvoit laisser soy cacher, il le faisoit, et feignoit ne les point sçavoir : et, qui

plus est, donna encore moyen à quelques uns de se sauver.

XVII. Bien avoit il deliberé de chastier asprement la ville des Himeriens, à cause qu'elle avoit opiniastrement tenu le party des ennemis : mais Sthenis l'un des gouverneurs de la ville, luy ayant requis audience, luy dit, qu'il ne feroit pas justement, si pardonnant à celuy qui estoit autheur de toute la faulte il destruisoit ceulx qui n'avoient point failly. Pompeius adonc luy demanda qui estoit celuy, qu'il vouloit dire estre autheur de tout le mal : et Sthenis luy respondit, que c'estoit luy mesme, qui avoit persuadé à ses amis, et contrainct par force ses ennemis de faire tout ce qu'ilz avoient fait. Pompeius ayant pris plaisir à ouïr parler ainsi franchement et magnanimement cest homme, luy pardonna, remettant le crime à luy premier, et consequemment à tous les autres Himeriens : mais estant averty que ses soudards faisoient quelques violences par les chemins, il leur seella à tous leurs espées, et en punit ceulx qui ne garderent le seel en son entier.

XVIII. Ainsi comme il estoit après à executer et ordonner ces choses en la Sicile, il receut un mandement du senat et lettres de Sylla, par lesquelles il luy estoit commandé, qu'il passast incontinent en Afrique, pour y faire la guerre avec toutes ses forces à Domitius, qui avoit ja assemblé beaucoup plus de gens de guerre, que Marius n'en avoit eu quand il estoit non gueres au paravant passé de l'Afrique en Italie, et avoit mis sans dessus

dessoubs les affaires des Romains, estant devenu de banny fugitif aspre tyran. Parquoy Pompeius en peu de temps ayant preparé tout son equippage pour s'embarquer, laissa en son lieu gouverneur de la Sicile, le mary de sa sœur Memmius, et luy monta en mer avec six vingts vaisseaux à rames, et bien huit cents autres vaisseaux de charge pour porter les vivres, les armes, l'argent et les engins de baterie, et tout le reste du bagage. Descendu qu'il fut avec toute sa flotte, partie à Utique [1], et partie à Carthage, il y eut incontinent bien sept mille hommes de guerre des ennemis, qui se vindrent rendre à luy, oultre sept legions toutes complettes qu'il menoit quant et luy : et dit on qu'à son arrivée il luy advint un cas pour rire : car il y eut, ce dit on, quelques soudards qui trouverent un tresor, là où ilz gaignerent grosse somme de deniers. Ce qu'estant venu à la cognoissance des autres, ilz prirent opinion que ce champ où le tresor avoit esté trouvé, devoit estre tout plein d'or et d'argent, que les Carthaginois y avoient ancienement caché du temps de leurs calamitez. Si ne fut pas adonc possible à Pompeius de se servir de ses soudards à chose quelconque plusieurs jours durans, et n'y peut faire autre chose que s'en rire, voyant tant de milliers d'hommes fouillans en la terre, et renversans ce champ, jusques à ce qu'eulx mesmes s'en lasserent à la fin, et luy dirent qu'il les me-

[1] Sur la côte d'Afrique, vis-à-vis l'ilo de Sardaigne, à gauche, et Carthage à droite du fleuve Bagrada, qui descend du mont Mampsare, et se jette dans la Méditerranée.

nast où bon luy sembleroit, pource qu'ilz avoient suffisamment payé la peine de leur folie.

XIX. Domitius luy alla au devant avec son armée en bataille : mais il avoit au devant une fondriere d'un torrent aspre et mal aisée à passer, avec ce que dès le matin il se leva un grand vent avec une grosse pluye, de sorte que Domitius ne pensant pas que de tout ce jour là ilz deussent combatre, commanda à ses gens que lon troussast bagage pour desloger de là. Pompeius au contraire le prenant à occasion propre pour luy, feit soudainement marcher ses gens, et passa la vallée. Ce que voyans les ennemis qui estoient en desarroy s'en troublerent, et en ce trouble voulurent faire teste : mais ilz n'estoient ne tous ensemble, ny egalement rengez en bataille, joinct que le vent leur chassoit la pluye contre les visages : toutefois ceste tempeste faisoit bien aussi de l'ennuy aux Romains, pource qu'ilz ne s'entrevoyoient pas les uns les autres, de maniere que Pompeius luy mesme fut en danger d'estre occis par un de ses soudards, qui ne le cognoissant pas, luy demanda le mot de la bataille, et il demoura un peu trop longuement à luy respondre. Finablement après avoir desfait les ennemis avec grande effusion de sang (car on dit que de vingt mille qu'ilz estoient, il ne s'en sauva que trois) les soudards saluerent Pompeius du nom d'*Imperator* : mais il leur respondit qu'il n'accepteroit point l'honneur de ce nom là, tant comme il verroit le camp de l'ennemy estant encore debout, et que s'ilz le jugeoient digne de ce

nom là, qu'il falloit donc qu'ilz abbatissent premierement ceste closture là, qui remparoit le camp de l'ennemy. Ce qu'entendans les soudards, y allerent tout de ce pas l'assaillir : là où Pompeius combatit la teste nue, de peur de tumber en l'inconvenient où il estoit desja cheut une fois : si fut adonc le camp pris à force, et Domitius luy mesme tué dedans.

XX. Depuis laquelle desfaitte les villes du païs se rendirent, aucunes vouluntairement, autres furent prises d'assault et par force, comme fut aussi pris le roy Jarbas qui avoit combatu pour Domitius, et son royaume donné à Hiampsal. Mais Pompeius voulant encore d'avantage employer ses forces et la bonne fortune de son armée, entra avant en la Numidie [1], et penetra plusieurs journées au dedans, gaignant et conquerant tout ce par où il passoit, et rendant par ce moyen la puissance des Romains espouvantable et redoubtable aux Barbares de ce païs là, qui commenceoient desja à n'en faire plus de compte. Et si dit d'avantage qu'il ne falloit pas que les bestes sauvages mesmes de l'Afrique demourassent sans esprouver la force et la fortune des Romains, au moyen dequoy il employa quelques jours, mais peu, à chasser aux lions et aux elephans : car dedans l'espace de quarante jours en tout, il eut desfait les ennemis, reconquis le païs d'Afrique, et ordonné les affaires des roys et provinces de tout le païs, n'ayant encore que vingt et quatre ans.

[1] Sur la gauche du fleuve Bagrada.

XXI. Quand il fut de retour en la ville d'Utique, on luy apporta lettres de Sylla, qui luy mandoit qu'il eust à casser tout le reste de son armée, et demourer là avec une legion seulemeut, attendant un autre capitaine qui y seroit envoyé pour luy succeder au gouvernement du païs. Ce mandement luy fascha, encore qu'il n'en donnast rien à cognoistre, et en fut marry en son cueur : mais ses soudards monstrerent evidemment qu'ilz en estoient malcontents, et comme il les priast de s'en vouloir aller devant, ilz se prirent à dire paroles oultrageuses et injurieuses de Sylla, adjouxtans qu'ilz n'estoient point deliberez, quoy qu'il y eust, de l'abandonner, et qu'ilz ne vouloient point qu'il se fiast à un tyran. Mais voyant qu'il ne les pouvoit gaigner, quelques remonstrances qu'il leur feist, il descendit de son tribunal et se retira plorant en sa tente, là où les soudards l'allerent querir, et le rapporterent en son siege, et consumerent un bonne partie du jour, eulx à luy remonstrer qu'il voulust demourer et leur commander, et luy à les prier qu'ilz voulussent obeïr à Sylla, et ne point se mutiner, jusques à ce que voyant qu'ilz ne cessoient point de crier au contraire, et de le presser, il jura que plus tost il se tueroit s'ilz le vouloient forcer, encore ne cuiderent ilz jamais pour cela s'appaiser.

XXII. Si fut premierement rapporté à Sylla, que Pompeius s'estoit rebellé contre luy : ce qu'ayant entendu, il dit à ses amis : « Il estoit doncques,

« à ce que je voy, predestiné que j'aurois en mes « vieux jours à combatre contre des enfans ». Ce qu'il disoit à cause du jeune Marius qui luy avoit donné beaucoup d'affaires, et l'avoit rengé en un extreme danger. Mais quand il fut bien informé de la verité, sentant que tout le monde à Rome se deliberoit de luy aller audevant, et de le recevoir avec tout l'honneur et demonstration de bienvueillance qu'ilz luy pouvoient faire : il voulut luymesme faire encore plus que les autres, et sortant de sa maison luy alla à l'encontre, et en l'embrassant le plus affectueusement qu'il peut, le salua, en l'appellant *Magnus*, qui signifie le grand, et commanda aux assistans qu'ilz le nommassent aussi de mesme : toutefois il y en a qui disent que ce fut en Afrique où ce nom luy fut premierement donné par une publique clameur de toute son armée, mais qu'il luy fut puis après confirmé et ratifié par Sylla. Bien est il vray que luy fut le dernier long temps après, quand on l'envoya proconsul en Hespagne à l'encontre de Sertorius, qui s'escrivit en ses lettres missives, et en ses mandemens et lettres patentes, *Pompeius Magnus*, pource que lors ce nom estant ja tout accoustumé, ne luy causoit plus d'envie. Dont à bon droit fait à louer et à admirer la sagesse des anciens Romains, lesquelz ne recompensoient pas de telz honorables tiltres et noms les haults faicts d'armes et exploits de guerre seulement, mais aussi les vertus civiles et louables actions de la paix : car il y en a eu deux que le

peuple a surnommé *Maximi*, c'est à dire, très grands, desquelz l'un fut Valerius [1], pource qu'il remeit en union et concorde la commune avec le senat, avec lequel il estoit en discord, et l'autre estoit Fabius Rullus, pourautant qu'il osta du nombre des senateurs quelques personnages nez de serfs affranchiz, qui moyennant leur richesse, par faveur y avoient esté mis.

XXIII. Après cela Pompeius demanda l'honneur du triumphe [2], et Sylla s'y opposa, alleguant pour ses raisons, qu'il n'appartenoit d'entrer en triumphe dedans la ville de Rome, sinon aux consulz ou aux præteurs : à l'occasion de quoy le premier Scipion ayant desfait les Carthaginois en plus grandes et plus grosses batailles dedans l'Hespagne, n'avoit jamais demandé cest honneur, pource qu'il n'estoit ny consul ny præteur, et que si Pompeius s'opiniastroit à vouloir faire entrée triumphale dedans Rome, lors que pour sa grande jeunesse, à faulte d'aage, il n'estoit pas encore du senat, cela seroit cause de faire envier à luy cest honneur, et à soy sa puissance. Voilà les raisons que Sylla luy alleguoit, en luy donnant à entendre qu'il n'estoit point deliberé de luy permettre, ains qu'il luy resisteroit et l'en engarderoit s'il se vouloit obstiner au contraire : toutefois cela ne feit point de peur à Pompeius, lequel luy dit franchement, qu'il devoit penser, que plus de gens adoroient le soleil levant, que le soleil couchant :

[1] Voyez les Observations.

[2] L'an de Rome 673, avant J. C. 81.

comme s'il eust voulu dire, que son credit et son authorité venoit à croistre, et celuy de Sylla à se diminuer. Sylla n'ouyt pas lors clairement ce qu'il avoit dit, mais appercevant aux visages et à la contenance de ceulx qui estoient presens qu'ilz s'en esbahisoient, il leur demanda, que c'estoit qu'il luy avoit respondu, et quand il l'eut entendu, s'esmerveillant de l'audace d'un si jeune homme, il s'escria par deux fois coup sur coup, « qu'il trium-« phe, qu'il triumphe donques de par dieu ». Dequoy plusieurs estans marris et malcontents, Pompeius, à ce que lon dit, pour leur faire encore plus grand despit, voulut estre en ce triumphe porté sur un chariot triumphal, trainné par quatre elephans : car il en avoit amené plusieurs captifz de ceulx que tenoient les princes et roys qu'il avoit subjuguez : mais la porte de la ville se trouvant trop estroitte, il fut contraint de s'en deporter, et se contenta de se faire mener par des chevaux. Et comme ses soudards n'ayans pas obtenu tout ce qu'ilz esperoient, et qu'ilz s'estoient promis, luy voulussent faire quelque trouble, et donner quelque empeschement, il dit qu'il ne s'en soucioit point, et qu'il laisseroit plus tost là tout l'appareil de son triumphe, que de se soubmettre à les flatter : à raison dequoy y eut un notable personnage nommé Servilius, l'un de ceulx qui plus asprement s'estoit opposé à l'ottroy de ce triumphe, qui dit publiquement, qu'il cognoissoit alors, que Pompeius estoit veritablement *Magnus*, c'est à dire, grand, et digne du

du triumphe. Et estant tout evident, que s'il eust voulu, il eust dès lors esté facilement receu au nombre des senateurs, il ne le prochassa point, ainsi comme lon dit, cherchant honneur en ce qui estoit plus estrange et plus esloigné de l'ordinaire: car ce n'eust pas esté chose grandement esmerveillable, s'il eust esté receu au corps du senat avant l'aage legitime: mais bien estoit ce à luy une gloire illustre, de triumpher avant que d'estre senateur: ce qui encore luy servit beaucoup à gaigner tousjours de plus en plus la bonne grace du commun populaire: car il estoit fort aise de le veoir après son triumphe se maintenir au reng des chevaliers Romains: et au contraire Sylla estoit fort fasché de le veoir monter en telle gloire et venir en si grand credit: mais toutefois ayant honte de l'empescher, il s'en teut jusques à ce, que malgré luy et par force il feit parvenir un Lepidus au consulat[1], moyennant le port et la faveur qu'il luy feit en sa brigue, à cause que le peuple luy fut favorable à sa requeste et pour l'amour de luy seulement: à l'occasion dequoy Sylla le voyant retourner de l'election à travers la place, avec une longue suitte de gens qui l'accompagnoient par honneur, il ne se peut tenir de luy dire, « Je voy, jouvenceau « mon amy, que tu es fort joyeux d'avoir vaincu « en ceste brigue, et aussi y a il bien dequoy « vrayement: car c'est une belle chose et magna- « nime d'avoir eu tant de pouvoir envers le peu-

[1] L'an de Rome 676; Sylla mourut cette année même.

« ple, que par ta faveur le plus meschant homme « du monde Lepidus, a emporté le consulat devant « Catulus, l'un des plus hommes de bien de toute « ceste ville : mais je te veux bien advertir qu'il te « fault bien garder de dormir maintenant, et avoir « bien l'œil aux affaires, pource que tu as armé « et fait fort un dangereux adversaire contre toy « mesme ». Mais ce en quoy principalement Sylla monstra qu'il ne vouloit point de bien à Pompeius, fut en son testament : car il laissa quelque lay testamentaire à tous ses autres amis, et en institua aucuns tuteurs et curateurs de son filz, sans faire aucune mention de Pompeius : ce que toutefois il supporta fort doulcement et fort civilement, de maniere que Lepidus et quelques autres voulans empescher que le corps ne fust inhumé dedans le champ de Mars, et que ses funerailles ne se feissent publiquement, luy teint la main au contraire, à ce que le convoy s'en feist honorablement et seurement.

XXIV. Mais tantost après le trespas de Sylla se veit clairement ce qu'il avoit predit : car Lepidus se voulant attribuer l'authorité et la puissance qu'il avoit euë sans rien desguiser et sans tournoyer à l'entour, se fortifia d'armes incontinent, remuant de rechef les reliques de la partie contraire de Marius, que Sylla n'avoit du tout peu extirper ny esteindre, et qui de long temps estoient aux escoutes, ne demandans que quelque occasion de se renouveller. Vray est que son compagnon au consulat Catulus, que la meilleure et la plus saine par-

tie du senat et du peuple suivoit, estoit estimé un très homme de bien, temperant, sage et droitturier : mais il estoit plus propre à gouverner affaires de paix, qu'à conduire une armée et manier une guerre : tellement que les affaires mesmes sembloient requerir Pompeius : lequel ne branla point à consulter en quelle part il inclineroit, ains se rengea tout incontinent du costé des gens de bien, et tout aussi tost fut eleu chef des forces que lon meit sus pour resister à Lepidus, lequel avoit ja reduit en son obeïssance une bonne partie de toute l'Italie, et tenoit la Gaule de deçà les monts avec une armée qu'il avoit mise entre les mains de Brutus. Or quant à tout le demourant, Pompeius en veint facilement à bout : mais il demoura long temps devant Modene[1] à l'encontre de Brutus. Et cependant Lepidus s'estant coulé jusques à Rome, et s'en tenant auprès, envoya demander un second consulat, effroyant ceulx qui estoient dedans la ville avec une grosse trouppe de gens ramassez de toutes pieces qu'il avoit autour de luy : mais cest effroy fut tantost amorty par une lettre missive qu'escrivit Pompeius, contenant comme il avoit mis fin à toute ceste guerre sans coup ferir, pource que Brutus, soit ou que luy eust trahy son armée, ou que son armée l'eust trahy, luy mesme se rendit à la discretion de Pompeius, qui luy bailla quelque nombre de gens de cheval, qui le menerent

[1] Grec, *Mutins*, entre les fleuves Scultenna à droite, et Gabellus à gauche, dans la partie de l'Italie appellée *Gaule Cispadane*, c'est-à-dire, en-deçà du Pô.

jusques à une petite ville assise sur le Po : et un jour après y envoya Geminius qui le feit mourir, dequoy Pompeius fut depuis fort blasmé, pource que ayant escrit au senat dès le commencement de la mutation, que Brutus s'estoit vouluntairement rendu à luy, il escrivit depuis d'autres lettres qui le chargeoient après l'avoir fait mourir. Ce Brutus estoit pere de celuy qui depuis occit Julius Cæsar avec l'aide de Cassius : mais il ne se porta pas si laschement, ny en faisant la guerre, ny en mourant, comme feit son pere, ainsi comme nous avons escrit au long en sa vie. Lepidus donques estant contraint d'abandonner l'Italie, s'enfouit en l'isle de Sardaigne, là où il mourut de maladie qui luy vint, non tant du regret de la ruine de ses affaires, ainsi que lon dit, comme de la douleur qu'il receut d'une lettre qui tumba entre ses mains, par laquelle il cogneut que sa femme avoit forfait à son honneur.

XXV. Or restoit il encore Sertorius, lequel estoit bien autre homme de guerre et autre capitaine que Lepidus, et avoit occupé l'Hespagne, tenant les Romains suspendus en grande crainte, pource que toutes les reliques des guerres civiles s'estoient retirées à l'entour de luy, ne plus ne moins qu'une derniere maladie, et avoit ja desfait plusieurs autres moindres capitaines : mais pour lors estoit aux prises avec Metellus Pius, qui en son temps avoit bien esté homme de guerre et vaillant de sa personne, mais pour lors à cause de sa vieillesse, sembloit aller un peu trop laschement en besongne,

et n'embrasser pas assez vivement les occasions de la guerre, que Sertorius par sa soudaineté et sa legereté luy ravissoit d'entre les mains, en se trouvant à tous coups devant luy alors qu'il y pensoit le moins, plus tost en guise de capitaine de brigans qu'autrement, et en le troublant par embusches qu'il luy dressoit à toutes heures, par traverses qu'il luy donnoit, et par courses qu'il faisoit sans cesse autour de luy : là où le bon homme Metellus avoit appris à combatre de pied ferme, et en bataille rengée, et à conduire gens pesamment armez. A raison dequoy Pompeius tenant tousjours son armée ensemble, alloit prattiquant à Rome que lon l'envoyast en Hespagne pour secourir Metellus : et combien que Catulus luy mandast qu'il cassast son armée, il n'en feit rien, ains soubz quelques nouvelles couvertures qu'il inventoit, feit tant qu'il demoura tousjours en armes à l'entour de Rome, jusques à ce qu'on luy eust donné la charge qu'il demandoit, dont fut autheur Lucius Philippus, qui le meit en avant au senat : là où lon dit, que comme l'un des senateurs trouvant estrange de luy ouyr proposer cela, luy demandast, « Comment, Philippus, estimes tu donc qu'il soit expedient d'envoyer Pompeius en Hespagne pro-consul »? c'est à dire, pour un consul ». Non pas « certes, respondit Philippus, proconsul seulement, mais *pro consulibus* » : c'est à dire, pour les deux consulz. Voulant dire que tous les deux consulz de ceste année là estoient personnes de nulle valeur.

XXVI. Arrivé donc que fut Pompeius en Hespagne, les hommes, ainsi qu'il advient à la venue de tous nouveaux gouverneurs, en prirent toute autre esperance qu'ilz n'avoient euë au paravant : tellement que les villes et les peuples qui n'estoient pas trop fermes en la devotion de Sertorius, se rebellerent incontinent, et se tournerent contre luy : à l'occasion dequoy Sertorius sema quelques paroles fieres et orgueilleuses à l'encontre de luy, disant par maniere de moquerie, qu'il ne voudroit que des verges pour chastier cest enfant, s'il ne craignoit ceste vieille : voulant entendre Metellus : mais quelque chose qu'il dist, si se tenoit il bien plus sur ses gardes et alloit bien plus retenu à la guerre, qu'il ne faisoit auparavant, pour la doubte qu'il avoit de Pompeius. Car Metellus estoit fort dissolu en sa vie (ce que lon n'eust pas pensé) s'estant du tout laissé aller aux delices et à la volupté : [1] mais on veit soudainement une grande mutation en luy, tant au rabaissement de la gravité et de la pompe et magnificence qu'il tenoit au paravant, qu'au retranchement de la superfluité de sa despense. Cela, oultre ce qu'il apportoit grand honneur à Pompeius, luy acqueroit encore de plus en plus l'amour et bienveuillance du peuple, quand on

[1] Lisez d'après le grec : « et il avoit changé subitement en « se livrant au luxe et à des dépenses superflues, de manière, « que Pompée s'acquit non seulement l'admiration, mais encore « l'amitié de tout le monde en augmentant encore la simplicité « de sa manière de vivre ; il n'eut pas besoin de beaucoup d'ef- « forts pour cela, pource que, etc ». C.

veit qu'il estroissit et resserra encore plus la simplicité de son vivre ordinaire. Il n'eut pas beaucoup de peine à s'y accoustumer, pource que de sa nature il estoit homme reglé et ordonné en ses appetits.

XXVII. Or y eut il en ceste guerre plusieurs adventures diverses, et plusieurs accidents telz que les portent les armes, mais il n'y en eut point qui le faschast tant, comme feit la prise de la ville de Lauron [1], que Sertorius prit sur luy: car là où il le cuidoit tenir enfermé, et que jà il s'en estoit laissé eschapper de la bouche quelque parole de vanterie, il fut tout esbahy qu'il se trouva luy mesme environné par derriere, de maniere que ne s'ozant bouger de là où il estoit campé, il fut contraint de voir brusler la ville devant ses yeux: mais depuis il desfeit en bataille rengée près de Valence [2] Herennius et Perpenna, tous deux gens de guerre et lieutenans de Sertorius, devers lequel ilz s'estoient retirez, et en ceste roupte leur occit plus de dix mille hommes. Ceste victoire luy ayant elevé le cueur, il se hastoit pour aller trouver Sertorius en personne, et le combatre seul, à fin que Metellus n'eust point de part à l'honneur de la victoire. Si vindrent au combat près la riviere de Sucron [3], environ le soleil couchant, tous deux craignans que Metellus n'y survinst, l'un à fin qu'il combatist seul, et l'autre à un seul. L'issue de ceste bataille

[1] Voyez la Vie de Sertorius et les Observations, T. V, ch. xxvii.

[2] *Ibid.* [3] *Ibid.*

fut douteuse, pource qu'il y eut tant deçà que delà l'une des poinctes, qui eut avantage sur l'autre: mais quant aux capitaines, Sertorius en emporta l'honneur: car il desfeit seul tout ce qu'il trouva en teste devant soy: et quant à Pompeius, il y eut un grand homme d'armes, qui estant à pied s'addressa à luy, et comme ilz vindrent à s'entrecharger, les espées croisans glisserent jusques sur leurs mains, mais non pas en mesme sorte: car Pompeius ne fut qu'un peu blecé seulement, et l'homme d'armes eut la main couppée toute nette, et adonc se jetterent plusieurs ensemble sur luy, pource que desja ses gens en cest endroit là estoient tournez en fuitte: mais il se sauva d'une estrange sorte contre son esperance, en abandonnant aux ennemis son cheval, lequel estoit richement enharnaché d'un harnois d'or, et couvert d'un caparanson qui valoit beaucoup, et cependant que les ennemis le partageoient entre eulx, et se combatoient à qui en auroit, il leur eschappa. Le lendemain au poinct du jour l'un et l'autre rengea de rechef ses troupes en bataille, pour se confirmer la victoire que chacun d'eulx pretendoit avoir euë: mais Metellus survint là dessus, qui fut cause que Sertorius se retira à la desbandée: car son camp se rompoit ainsi facilement, et puis se ramassoit aussi soudainement, de maniere que Sertorius alloit quelquefois errant tout seul par les champs, et puis tout à coup se trouvoit avec cent cinquante mille combatans, ne plus ne moins qu'un torrent, qui quelquefois est à sec, et puis se remplit en un instant.

XXVIII. Mais Pompeius après ceste bataille allant pour saluer Metellus, quand ilz furent assez près l'un de l'autre, commanda à ses sergens qu'ilz baissassent les faisceaux de verges et les haches qu'ilz portoient devant luy pour honorer Metellus, comme personnage de plus grande dignité que luy : ce que Metellus ne voulut pas permettre, ains en cela et en toutes autres choses se monstra bon et equitable envers luy, sans s'attribuer rien de plus qu'à luy pour avoir esté consul, et estre son ancien, sinon que quand ilz campoient ensemble, c'estoit luy qui donnoit le mot du guet à tout le camp : toutefois le plus du temps ilz campoient separeement, pource que leur ennemy, qui estoit si remuant qu'il n'arrestoit jamais en une place, et en peu de temps se faisoit veoir en divers lieux, les contreignoit de se separer et diviser pour prouveoir à tout, les tirant soudainement d'un affaire en un autre, tellement qu'à la fin en leur couppant vivres de tous costez, pillant leur païs, et tenant la coste de la marine, il les chassa tous deux, et les feit sortir hors des provinces de leurs gouvernemens qu'ilz avoient en Hespagne, les contreignant de se retirer ailleurs à faulte de vivres. Cependant Pompeius qui avoit employé et despendu la meilleure partie de son bien en ceste guerre, demanda de l'argent au senat pour payer ses gens, menaçant que si on ne luy en envoyoit, il s'en retourneroit en Italie avec son armée : parquoy Lucullus qui lors estoit consul [1] encore qu'il fust adver-

[1] L'an de Rome 680, avant J. C. 74.

saire à Pompeius, toutefois pource qu'il prochassoit d'avoir la charge d'aller faire la guerre au roy Mithridates, sollicita que lon luy en envoyast, craignant de donner occasion à Pompeius, lequel ne demandoit autre chose que de laisser Sertorius pour tourner ses forces contre Mithridates, la desfaitte duquel luy seroit plus glorieuse, et non pas si difficile ne si dangereuse.

XXIX. En ces entrefaittes mourut [1] Sertorius occis en trahison par ceulx qu'il estimoit ses amis, entre lesquelz Perpenna estoit le principal, qui voulut après sa mort essayer de faire comme luy, ayant les mesmes moyens, le mesme equippage, et les mesmes forces que luy: mais non pas le mesme entendement pour les employer et en sçavoir user. Parquoy Pompeius marchant incontinent droit à luy, et voyant qu'il ne sçavoit par quel bout se prendre à ses affaires, luy attiltra une amorche de dix cohortes, qu'il envoya piller la campagne, leur ayant commandé, de s'escarter les uns des autres, et se respandre le plus qu'ilz pourroient. Perpenna ne faillit pas de donner aussi tost dedans et de les poursuivre: mais Pompeius qui l'attendoit au passage, se trouva soudain au devant avec toute son armée en bonne ordonnance, qui luy donna la bataille, par laquelle il obteint victoire finale de toute celle guerre, pource que la plus part des capitaines y fut tuée sur le champ, et Perpenna mesme le chef de tous luy fut amené prisonnier, qu'il feit mourir incontinent: en quoy il ne merite

[1] L'an de Rome 681.

point d'estre blasmé ny condemné d'ingratitude, comme mal recognoissant les bons tours et plaisirs que Perpenna luy avoit faits en la Sicile, ains plus tost fait à louer en cela, comme ayant fait acte de grande magnanimité, et usé de conseil salutaire à toute la chose publique, pource que Perpenna s'estant saisy des papiers de Sertorius, monstroit des lettres missives des plus grands et plus puissans hommes de Rome, lesquelz desirans remuer l'estat et changer le gouvernement, appelloient Sertorius en Italie : parquoy Pompeius craignant que cela ne fust cause d'exciter encore de plus grandes seditions et guerres civiles, que celles qui estoient assopies, feit mourir le plus tost qu'il peut ce Perpenna, et brusla toutes ses lettres et tous ses papiers, sans en lire rien.

XXX. Cela faict il sejourna encore en Hespagne quelque temps, jusques à ce qu'il eust esteinct les plus violentes emotions, et que les affaires les plus embrouillez et plus troublez y fussent un peu appaisez et rassis, puis remena son armée en Italie, là où il arriva comme la guerre servile y estoit encore en sa plus grande vigueur : et pourtant Crassus à qui la charge en avoit esté commise se hasta de donner vistement la bataille [1], laquelle il gaigna, et occit bien douze mille trois cents hommes de ces serfs fugitifs : mais la fortune voulant que Pompeius, comment que ce fust, eust encore part à la decision de ceste guerre, feit que cinq mille de ces fugitifs, qui s'estoient sauvez de la ba-

[1] L'an de Rome 683.

taille, luy tumberent entre les mains, et escrivit au senat le premier, que Crassus avoit bien desfait en bataille rengée les gladiateurs, mais que luy avoit couppé jusques au fond toutes les racines de la guerre : ce que les Romains estoient bien aises de dire et ouir dire, tant ilz luy portoient d'amour et de bienvueillance.

XXXI. Mais quant au recouvrement de l'Hespagne et à la desfaitte de Sertorius, il n'y avoit personne qui dist, non pas en jeu seulement, qu'autre que Pompeius y eust rien fait : toutefois quelque honneur ne quelque affection qu'ilz luy portassent, si y avoit il tousjours quelque souspeçon et quelque crainte qu'il ne voudroit pas laisser son armée, ains voudroit à la descouverte prendre et suyvre le chemin qu'avoit tenu Sylla, qui estoit, par force d'armes usurper puissance et authorité souveraine : au moyen dequoy il n'y avoit pas moins de ceulx qui couroient au devant de luy, et qui luy alloient faire les caresses de la bien venue, par crainte, que de ceulx qui le faisoient pour bonne affection : mais depuis qu'il eut retrenché toute ceste suspicion, en declarant qu'il romproit son armée tout aussi tost comme il auroit fait son entrée en triumphe, il ne restoit plus rien que ses envieux peussent reprendre en luy, sinon qu'il enclinoit plus en la partie du peuple, qu'il ne faisoit en celle du senat, et qu'il avoit voulunté de remettre sus l'authorité et dignité du tribunat du peuple, que Sylla avoit abbatue, pour en acquerir la bonne grace de la commune en tout ce qu'il pourroit : ce qui estoit vray : car jamais le

peuple Romain ne chercha ny ne desira si ardemment chose quelconque, comme il feit de veoir remettre ce magistrat là en son entier. De sorte que Pompeius mesme reputoit un grand heur à luy de s'estre rencontré à temps de pouvoir executer un tel acte, pource qu'il n'eust pas sceu imaginer ne trouver une autre grace, de laquelle il eust peu si aggreablement recompenser la bienvueillance que ses citoyens luy portoient, si quelque autre l'eust prevenu à ce faire. Luy ayant donques par decret du senat esté ordonné un second triumphe et premier consulat, cela ne le feit point trouver plus esmerveillable ne plus grand : mais bien jugea lon estre un indice très exprès de sa grandeur, ce que Crassus, le plus riche, le plus eloquent et le plus grand de tous ceulx qui pour lors s'entremettoient du gouvernement de la chose publique, et qui s'estimoit plus que Pompeius et que tous les autres, n'oza jamais demander le consulat, qu'il n'en eust premierement prié et requis Pompeius, qui en fut bien aise, pource que de long temps il ne cherchoit que quelque occasion de luy faire plaisir : au moyen dequoy il brigua luy mesme effectivement en sa faveur, et en pria le peuple, promettant qu'il leur sçauroit aussi bon gré de luy donner Crassus pour compagnon, que de l'eslire luy mesme pour consul. Ce neantmoins ayans esté ensemble eleuz [1], ilz furent tousjours contraires l'un à l'autre en toutes choses, et ne s'accorderent jamais de rien en tout le temps de leur consulat.

[1] L'an de Rome 684, avant J. C. 70.

XXXII. Crassus avoit plus d'authorité au senat, mais Pompeius avoit aussi plus de credit envers le peuple : car il leur rendit l'office du tribunat, et si permeit que la puissance de juger et cognoistre des causes, tant civiles que criminelles, par edict exprès fust rendue et transferée à l'ordre des chevaliers Romains : aussi fust ce chose fort plaisante et aggreable à veoir au peuple Romain, quand luy mesme alla se presenter devant les censeurs pour avoir exemption d'aller à la guerre, pource que la coustume estoit ancienement à Rome, que les chevaliers Romains, quand ilz avoient hanté les armes et suivy les guerres certain temps, qui estoit prefix par les ordonnances, amenoient leur cheval au milieu de la place devant deux magistrats, que lon appeloit les censeurs, là où ilz nommoient les voyages, les lieux, et les capitaines soubs lesquelz ilz avoient esté à la guerre, et après avoir rendu compte de leurs deportemens, alors s'ilz s'y estoient portez en gens de bien, ilz estoient declarez exempts d'aller à la guerre s'ilz ne vouloient, et estoit là chascun ou honoré, ou chastié selon qu'il l'avoit deservy en sa vie. Si lors estoient les deux censeurs Gellius et Lentulus assis honorablement en leur tribunal, et faisoit on la reveuë des chevaliers Romains, qui passoient par devant eulx pour estre examinez et visitez à la monstre, quand on fut tout esbahy que lon veit d'un bout de la place venir Pompeius, ayant bien devant luy les autres marques et enseignes du consulat, mais au demourant menant luy mesme son cheval par la bride.

Quand il fut assez près, et que lon cogneut certainement que c'estoit luy, il commanda aux sergens qui portoient les haches devant luy, qu'ilz s'ouvrissent pour le laisser passer, et approcha son cheval du parquet et tribunal des censeurs. Si fut le peuple espandu tout à l'environ ravy d'esbahissement, et se feit un très grand silence. Les censeurs mesmes furent fort joyeux de le veoir ainsi se soubmetrre aux loix, et luy en monstrerent une grande reverènce. A la fin les plus aagé d'eulx l'interrogua en ceste sorte : « Je te demande, Pompeius Magnus, si tu as esté autant de temps à la « guerre comme il est ordonné par les loix ». Adonc respondit Pompeius à haulte voiz : « Oui, je y ay « esté voirement autant de temps comme il fault, « et non soubz autre capitaine que soubz moy« mesme ». Le peuple ayant ouy ceste response s'escria de joye, et ne se peut tenir d'exclamer à haute voix, tant il en fut aise : et les censeurs mesmes descendirent de leur tribunal, et l'allerent par honneur reconduire jusques en sa maison pour gratifier et complaire à une multitude grande de peuple qui les suivoit avec grands batemens de mains et toutes demonstrations de resjouïssance.

XXXIII. Sur la fin de leur consulat comme la dissension d'entre luy et Crassus allast tousjours croissant de plus en plus, il y eut un Gaius Aurelius qui estoit bien chevalier Romain, mais au reste ne s'estoit jamais entremis des affaires publiques, jusques alors qu'en publique assemblée de ville il monta sur la tribune aux harengues, et dit pu-



bliquement devant tout le peuple, que Jupiter s'estoit la nuict apparu à luy, et luy avoit commandé de faire entendre de sa part aux deux consulz, qu'ilz n'eussent point à se deposer de leur consulat, que premierement ilz ne fussent reconciliez ensemble. Pour ces paroles Pompeius ne se bougea point : mais Crassus le prit par la main, et le saluant le premier dit hault et clair devant tout le monde : « Seigneurs Romains, je ne pense point faire chose « lasche ny de cueur bas de ceder le premier à « Pompeius, attendu que vous mesmes l'avez es- « timé digne d'estre surnommé *le grand*, avant « que la barbe luy fust venuë, et auquel vous avez « decerné l'honneur de deux triumphes avant qu'il « fust du senat ».

XXXIV. Cela dit, ilz feirent appointement ensemble, et puis se deposerent tous deux de leur magistrat : et quant à Crassus, il continua tousjours la maniere de vivre qu'il avoit commencée : mais Pompeius fuyoit le plus qu'il pouvoit à plaider pour autruy, et commenceoit petit à petit à se retirer de frequenter la place, les jugemens, et de se mesler de procès, sortant peu souvent en public, et quand il y sortoit c'estoit tousjours en grosse trouppe : car il estoit mal aisé de le veoir plus hors son logis, et de parler à luy qu'il n'y eust tousjours grande multitude de personnes autour de luy, et estoit bien aise que lon veist ainsi grande suitte de gens après luy, pource que cela luy donnoit une grandeur et une majesté venerable, d'estre veu tousjours grandement suivy et accom-

pagné,

pagné, estimant qu'il falloit pour maintenir sa dignité, qu'il ne se laissast pas hanter ny frequenter familierement à petites gens : pource que ceulx qui se sont faicts grands par les armes vienent facilement en haine et en mespris, quand ilz se mettent puis après à vivre en gens de ville : car ilz ne peuvent se renger à l'egalité populaire, qui doibt estre gardée entre bourgeois d'une mesme ville, et veulent tousjours estre plus que les autres, aussi bien en la ville comme au camp. Et au contraire, ceulx qui se sentent et confessent estre inferieurs en guerre, estiment que ce leur seroit un reproche intolerable, de n'estre superieurs à tout le moins en paix : au moyen dequoy s'ilz peuvent tenir au palais et en affaires de ville, un homme de guerre, qui se soit rendu illustre par triumphes et par victoires, ilz le ravallent et le tienent soubs eulx, là où ilz ne portent point d'envie à la gloire militaire de ceulx qui leur cedent reciproquement le credit et l'honneur ès affaires de ville, ainsi comme il apparut evidemment peu de jours après en la personne de Pompeius.

XXXV. Par un tel moyen la puissance des coursaires escumeurs de mer prit sa premiere origine au païs de la Cilicie, et n'en feit on point de cas du commencement, pource que lon ne s'en apperceut pas : mais ilz vindrent à prendre cueur et hardiesse de s'augmenter au temps de la guerre contre le roy Mithridates, là où ilz se louerent à faire quelques services à ce roy. Et puis les Romains estans empeschez à leurs querelles civiles, et se combatans

entre eulx aux portes mesmes de la ville de Rome, la mer ce pendant demourant sans garde, les tira en avant, et leur donna courage de passer plus oultre qu'ilz n'avoient encore fait, de sorte que non seulement ilz destroussoient les marchands allans et venans par la mer, ains forceoient aussi les isles et les villes maritimes, de sorte qu'il y avoit ja des hommes opulents en biens, d'anciene noblesse, et qui estoient tenus pour gens de fort bon sens, qui s'embarquoient sur des vaisseaux de coursaires, et se joignoient à eulx, comme si le mestier en fust devenu louable et honeste.

XXXVI. Si avoient desja dressé en plusieurs lieux des arsenaux, des ports et des tours, et guettes à faire les signes de feu le long de la marine bien fortifiées, et oultre cela, de grosses flottes de vaisseaux fourniz non seulement de bons et forts galiots pour la rame, de ruzez pilotes, et d'experts mariniers, leurs vaisseaux adroits et legers pour bien servir en un bon affaire, mais aussi accoustrez si superbement, que lon haïssoit encore plus leur superfluité, que lon ne redoubtoit le danger de leurs forces : car ilz avoient les pouppes de leurs galeres toutes dorées, les tapis et couvertures de pourpre, les rames argentées, comme prenans plaisir à faire monstre de leur brigandage. Lon ne voyoit et n'oyoit autre chose par toutes les costes de la marine, que sons d'instrumens de musique, chansons, banquets et festins, prises de capitaines et gens de grande qualité, rençonnemens [1] de mille prison-

[1] Il faut lire : *de villes prises*. Il n'est point question dans le texte de *prisonniers*. C.

niers, toutes lesquelles choses se faisoient au grand deshonneur et à la honte du peuple Romain. Car ilz avoient bien de tous vaisseaux de coursaires jusques au nombre de mille, et avoient desja bien pris quatre cents villes, où ilz destruisoient et voloient plusieurs saincts temples des dieux, qui jusques alors jamais n'avoient esté ne polluz ne pillez, comme celuy des Jumeaux en l'isle de Claros [1], celuy de Samothrace [2], celuy de la Terre en la ville de Hermione [3], celuy d'AEsculapius en Epidaure, ceulx de Neptune en Isthmos [4], à Tænare [5], et [6] en Calabre, ceulx d'Apollo en Actium [7], en l'isle de Leucade [8], ceulx de Juno en Samos [9], en Argos et en Leucanie [10]. Ilz faisoient aussi entre eulx quelques estranges sacrifices au mont d'Olympe, et quelques secrettes cerimonies de religion, entre lesquelles estoit celle de Mithres, qui est le soleil, laquelle dure encore jusques aujourd'huy, ayant esté monstrée par eulx premierement.

[1] Voyez les Observations.

[2] Ile de la mer Égée au-dessous de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Hèbre.

[3] Hermione et Épidaure sont deux villes de l'Argolide.

[4] Grec : dans l'isthme; c'est l'isthme de Corinthe

[5] Promontoire du Péloponèse entre celui de Malée, et celui de Coryphase.

[6] Lisez : *à Calaurie*. Calaurie étoit une île, sur la côte de la Trœzenie, ou il y avoit un temple de Neptune. V. Pausanias, L. II, ch. 33. C.

[7] Sur le golfe d'Ambracie au nord-ouest de l'Acarnanie.

[8] Leucade, petite île le long des côtes de l'Acarnanie.

[9] Sur les côtes de l'Ionie.

[10] Voyez les Observations.

XXXVII. Mais oultre plusieurs insolences et injures qu'ilz feirent aux Romains sur la mer, ilz sortoient encore en terre et alloient espier les chemins, ruiner et destruire leurs maisons de plaisance, qui estoient aux champs le long de la marine, et prirent une fois deux præteurs Romains, Sextilius et Bellinus, vestus de leurs grandes robbes de pourpre, avec leurs sergens mesmes et leurs officiers, qu'ilz emporterent tous quant et eulx. Aussi fut surprise par eulx la fille d'Antonius, personnage qui avoit eu l'honneur du triumphe, ainsi comme elle s'en alloit aux champs, et fut racheptée d'une grosse somme d'argent : mais ce en quoy il y avoit plus de mespris et de mocquerie estoit, que quand ilz avoient pris quelqu'un, et qu'il se prenoit à crier qu'il estoit citoyen Romain, et qu'il nommoit son nom, alors ilz faisoient semblant d'estre tous estonnez et d'avoir bien grande peur : car ilz frappoient des mains sur leurs cuisses, et se mettoient à genoux devant luy, en luy suppliant de leur vouloir pardonner. Le pauvre prisonnier pensoit qu'il feissent tout cela à bon esciant, les voyant ainsi humiliez et contrefaisans si bien les espouventez : il en venoit aucuns qui luy mettoient des souliers aux piedz, et d'autres qui luy vestoient une robbe longue à la romaine, de peur (ce disoient ilz) qu'il ne fust une autre fois mescogneu : puis quand ilz s'estoient assez moquez de luy, et en avoient assez pris leur plaisir, tant comme ilz avoient voulu, finablement en pleine haulte mer, ilz jettoient hors le vaisseau une eschelle, et luy disoient qu'il mon-

tast dessus et qu'il s'en allast à la bonne heure : mais s'il ne vouloit descendre de luy mesme, ilz le poulsoient à force en la mer, et le faisoient ainsi noyer.

XXXVIII. Ceste puissance de larrons occupoit et tenoit entierement toute la mer Mediterrane en sa subjection : tellement qu'il n'y avoit marchand de sorte quelconque, qui y peust naviger ny trafiquer. Ce qui fut la cause principale qui emeut les Romains, craignans la necessité de vivres, et attendans une grande famine, d'envoyer Pompeius pour oster la domination de la mer à ces coursaires, et celuy qui premierement en meit le propos en avant fut Geminius, l'un de ses familiers, ne luy donnant pas par son edict l'authorité d'un admiral, ou d'un general de la marine seulement, ains manifestement puissance de monarchie souveraine sur toutes sortes de personnes, sans estre subject à rendre compte, ny à estre puis après syndiqué de ce qu'il auroit fait en ceste charge : car la teneur de son edict luy donnoit plein pouvoir de commander souverainement en toutes les mers qui sont entre les terres, depuis les coulonnes de Hercules, et en toute la terre ferme à l'environ, jusques à vingt et cinq lieuës arriere de la mer. (Il y avoit pour lors bien peu de païs soubs l'empire Romain, qui en fussent reculez de plus loing que cela, ains estoient compris là dessoubs de très grandes nations, et de très puissans princes). D'avantage il luy donna aussi pouvoir d'elire du senat quinze lieutenans pour leur departir à chacun les charges

particulieres, et les quartiers que bon luy sembleroit, et de prendre argent au tresor, ou ès mains des receveurs de la chose publique, pour entretenir une flotte de deux cents voiles, avec entiere puissance de lever tant de gens de guerre, tant de galiots et de gens de rame, comme il luy en plairoit.

XXXIX. Ceste proposition ayant esté leuë publiquement, le peuple l'advoua et authorisa de merveilleuse affection : mais aux principaux hommes et plus gens de bien du senat, il sembla que c'estoit un pouvoir qui ne surpassoit pas seulement toute envie, mais qui leur apportoit occasion de grande crainte, de donner ainsi à un particulier puissance si absolue, et si peu limitée : au moyen dequoy ilz s'y opposerent tous, excepté Cæsar, lequel y favorisa, non qu'il se souciast de faire plaisir à Pompeius, mais pource que dès lors il taschoit ja de s'insinuer en la bonne grace du peuple : mais tous les autres hommes d'honneur en tenserent et reprirent griefvement Pompeius, jusques à tant que l'un des consulz luy reprocha qu'il vouloit ensuivre la trace de Romulus, mais qu'à l'adventure aussi ne fauldroit il pas d'avoir une mesme fin que luy. Le peuple le cuida assommer pour ceste parole. Catullus se presenta puis après pour parler à l'encontre de cest edict : le peuple du commencement luy donna paisible audience, pource que c'estoit une personne venerable : et luy commencea à deduire sans aucune demonstration d'envie beaucoup de belles choses à la louange de Pompeius, et

à la fin conseilla au peuple de l'espargner, et de n'exposer pas à tout propos au danger de tant de guerres les unes sur les autres un personnage, lequel ilz devoient tenir si cher : « Car si vous veniez « à le perdre, dit il, quel autre avez vous que vous « puissiez mettre en son lieu »? Le peuple adonc escria tout haut, « Toy mesme » : parquoy voyant qu'il perdoit sa peine de cuider divertir le peuple de ceste voulunté, il s'en deporta. Roscius se presenta après pour cuider aussi parler, mais il ne peut onques avoir audience : et luy voyant que lon ne le vouloit autrement escouter, monstra par signe des doigtz que lon ne devoit pas bailler ceste charge à Pompeius seul, ains à un autre encore avec luy. Ce que le peuple n'ayant pas trouvé bon, se prit à crier si fort, qu'un corbeau volant à l'instant par dessus, s'en esblouit et tumba emmy la presse du peuple : par où lon peut comprendre, que les oyseaux qui tumbent de l'air en terre, ne cheent pas [1] pource que l'air agité par aucune vehemente concussion se rompe ny se fende : mais pource que le coup de la voix, quand elle est si forte et si violente, qu'elle fait comme une tourmente en l'air, les frappe et les attaint.

XL. Si fut pour ce jour là l'assemblée rompue sans y rien arrester ny conclurre, et au jour prefix que lon devoit faire passer le decret par les voix et suffrages du peuple, Pompeius s'en alla aux champs ;

[1] Il y a double lecture en cest endroit, et selon l'autre il faudroit traduire : « pource que l'air fendu et entrouvert recoyve « beaucoup de vuide, κενὸν πολὺ ». *Amyot.*

là où estant adverty comme le peuple l'avoit authorisé, il retourna et rentra la nuict dedans la ville pour eviter l'envie que lon eust euë à l'encontre de luy, quand on eust veu le monde qui fust couru de toutes les parts de la ville au devant de luy, et qui l'eust accompagné jusques en sa maison. Le lendemain au matin sortant en public, il sacrifia aux dieux, et luy estant donnée audience en pleine assemblée du peuple, il feit de sorte que lon luy adjouxta encore beaucoup de choses à son pouvoir, au double presque de l'appareil qui luy avoit esté ordonné au premier decret : car il obteint que le public luy armeroit cinq cents vaisseaux, et luy leva lon bien six vingts mille combatans à pied, et cinq mille à cheval, et choisit on dedans le senat vingt et quatre personnages qui tous avoient eu gouvernemens et charges d'armées, et aussi deux tresoriers generaux. Sur ces entrefaittes les vivres d'aventure ravallerent, dont le peuple estant fort aise, prît occasion de dire, que le seul nom de Pompeius avoit desja amorty ceste guerre.

XLI. Toutefois il divisa toute la mer d'entre les terres en treze regions, en chacune desquelles il ordonna certain nombre de vaisseaux, et par dessus un de ses lieutenans : ainsi ayant espandu ses forces par tout, il enveloppa dedans ses rets tous les vaisseaux des coursaires qui se trouvoient ensemble en flotte ; et les ayant pris, les feit tous tirer en terre : mais ceulx qui s'estoient de bonne heure desbandez, ou qui autrement peurent es-

chapper de ceste chasse generale, s'en fouyrent tous cacher en la Cilicie, ne plus ne moins que les abeilles en leur ruche, contre lesquelz il voulut aller luy mesme en personne avec soixante des meilleurs vaisseaux: toutefois il ne passa point pour y aller, que premierement il n'eust nettoyé toute la mer de la Thoscane, les costes de la Libye, de la Sardagne, de la Sicile et de la Corse, de tous ces larrons, qui paravant y souloient escumer: ce qu'il eut fait en l'espace de quarante jours: moyennant une peine infinie qu'il en prit, et la bonne diligence que feirent aussi ses lieutenans.

XLII. Mais comme l'un des consulz nommé Piso, par despit et envie qu'il portoit à sa gloire, feist tout le destourbier qu'il pouvoit à son appareil, et entre autres choses, luy eust cassé ses hommes de rame, il envoya devant ses vaisseaux faire le tour de l'Italie pour se rendre en la ville de Brundusium, et luy s'en alla cependant par la Thoscane à Rome, là où sitost qu'il fust sceu qu'il venoit, tout le peuple s'espandit hors la ville pour luy aller au devant, comme s'il y eust ja long temps qu'il en fust sorty: et ce qui augmentoit encore d'avantage l'aise que le peuple avoit de le veoir, c'estoit la mutation plus prompte et plus soudaine qu'ilz n'avoient esperé, des vivres qui arrivoient tous les jours en abondance de tous costez, tellement qu'il s'en fallut bien peu, que Piso ne fust privé et deposé de son consulat: car Gabinius en avoit ja le decret tout escrit et prest à presenter au peuple, mais Pompeius l'en engarda:

et après avoir moyenné et fait tout doulcement, ce qu'il avoit à faire, il se rendit en la ville de Brundusium, là où il monta en mer et feit voile. Et combien qu'il fust si pressé du temps et de l'occasion en ce voyage, qu'il passoit au long des bonnes villes sans entrer dedans, tant il avoit de haste : ce neantmoins il ne voulut point ainsi passer la ville d'Athenes, ains y descendit en terre, et après y avoir sacrifié aux dieux, et salué le peuple, s'en retourna rembarquer, et en sortant de la ville, il leut deux escripteaux qui avoient esté faits en sa louange, l'un au dedans de la porte, qui disoit,

D'autant es tu dieu, comme
Tu te recognois homme :

Et l'autre au dehors de la mesme porte, qui disoit,

Nous t'attendions, nous te voyons,
Nous t'adorons, et convoyons.

XLIII. Et pource qu'ayant pris quelques coursaires de ceulx qui se tenans encore ensemble alloient escumans la mer çà et là, il les traitta humainement quand ilz luy requirent pardon, et tenant leurs vaisseaux et leurs personnes en sa puissance, ne leur feit mal quelconque, leurs compagnons en prenans bonne esperance, fouyrent les autres capitaines, ses lieutenans, et s'allerent rendre, eulx, leurs femmes et leurs enfans, entre ses mains. Pompeius leur pardonna à tous ceulx qui se rendirent vouluntairement, par le moyen desquelz il vint à descouvrir et à suivre à la trace les autres,

qu'il prit à la fin, lesquelz se sentans coulpables de cas irremissibles se cachoient : toutefois le plus grand nombre d'iceulx, et les plus riches et plus puissans avoient retiré leurs femmes, leurs enfans, leurs biens et tout leur peuple inutile à la guerre, dedans des chasteaux et petites villettes fortes du mont de Taurus, et ce qu'il y avoit d'hommes de defense s'embarqua sur leurs vaisseaux devant la ville de Coracesium [1], là où ilz attendirent Pompeius, et luy donnerent la bataille, en laquelle ilz furent desfaits premierement en mer, puis assiegez en terre : mais tantost après ilz requirent qu'on les prist à mercy, et se rendirent eulx, leurs villes et leurs isles qu'ilz avoient fortifiées, de sorte qu'elles estoient bien mal aisées non seulement à forcer, mais aussi à approcher. Ainsi fut ceste guerre achevée, et tous les coursaires, en quelque part ou endroit qu'ilz fussent, chassez hors de la mer en l'espace de trois mois, et non plus. Si y gaigna grand nombre de tous autres vaisseaux, oultre quatre vingts et dix galeres armées d'esperons d'airain : et quant aux personnes, qui estoient plus de vingt mille, il ne meit pas seulement en deliberation, s'il les devoit faire mourir : mais aussi de les laisser aller et s'escarter à leur voulunté, ou bien se rassembler encore de rechef, veu qu'ilz estoient en si grand nombre, pressez de la pauvreté, et tous hommes de guerre, il ne luy sembla pas que ce fust

[1] Ville de Cilicie, à l'extrémité, du côté de la Pamphylie, près de la mer Méditerranée, qui s'appelloit le long de cette côte, mer de Pamphylie.

sagement fait. Parquoy discourant en luy mesme que l'homme de sa nature n'est point un animal indomptable ny farouche de soy mesme, ains au contraire, qu'il sort hors de son propre et de son naturel, quand il s'adonne à vice, et qu'il s'apprivoise par accoustumance petit à petit, et par changemens de lieux et de façons de vivre : attendu que les bestes mesmes qui de leur nature sont sauvages et farouches, s'addoulcissent bien et despouillent leur fierté naturelle, en les accoustumant peu à peu à une vie plus doulce : il resolut de transporter ces coursaires de la mer en la terre, et leur faire gouster la vie juste et innocente, en demourant ès villes, et labourant la terre. Si en logea aucuns dedans quelques petites villes des Ciliciens qui estoient à demy desertes, et qui pour ceste cause les receurent vouluntiers, moyennant qu'on leur bailla des terres pour les nourrir. La ville aussi des Soliens [1] avoit nagueres esté destruitte et depeuplée par Tigranes le roy des Armeniens : la voulant remettre sus, il y en meit un nombre : et en logea semblablement plusieurs en la ville de Dyme au païs d'Achaie, qui lors avoit faulte d'habitans, et tenoit grande quantité de belles et bonnes terres.

XLIV. Or quant à cela, ses envieux et malvueillans l'en blasmoient : mais quant à ce qu'il feit en Candie, ceulx mesmes qui estoient ses plus grands et meilleurs amis, ne s'en pouvoient contenter. Car

[1] Soles, autre ville de la Cilicie, près l'embouchure du fleuve Cydnus.

Metellus qui estoit parent de celuy qui avoit fait la guerre quant et luy en Hespagne à l'encontre de Sertorius, avoit esté envoyé præteur et gouverneur en Candie, avant que Pompeius fust eleu capitaine general à l'encontre des coursaires, pource que la Candie estoit comme la seconde tesniere et retraitte de ces larrons, après la Cilicie : et Metellus y en ayant trouvé un grand nombre, les alloit par tout exterminant, et les faisoit mourir là où il les rencontroit : mais ceulx qui s'estoient peu sauver jusques là, estans estroittement assiegez, envoyerent devers Pompeius le requerir de leur vouloir pardonner et les prendre à mercy, en luy remonstrant que celle isle estoit dedans les bornes de sa charge, comme celle qui en tous endroits que lon eust sceu la prendre, venoit à se rencontrer au dedans de la mesure que lon luy avoit prefixe sur la terre arriere de la mer. Pompeius les receut à mercy, et escrivit à Metellus qu'il se deportast de continuer ceste guerre, et quant et quant feit sçavoir aux villes qu'elles n'eussent à obeïr à ses commandemens : puis envoya l'un de ses lieutenans Lucius Octavius, lequel entra dedans les villes que Metellus tenoit assiegées, et combatit pour les coursaires. Cela rendit Pompeius, non seulement envié et haï, mais aussi subject à mocquerie, de prester ainsi la sauvegarde de son nom à des meschans larrons qui n'avoient ne dieu, ne loy, et leur attacher son authorité, ne plus ne moins qu'un preservatif, à fin de les respiter de la mort, pour une envie et opiniastreté qu'il prit à l'encon-

tre de Metellus. Car à bon droit reprend on mesme Achilles, et dit on qu'il ne feit point en homme sage, ains en jeune fol estourdy, et transporté par convoitise d'honneur, en ce qu'il faisoit signe aux autres Grecs au fort de la bataille, et leur defendoit de tirer coup à Hector, ainsi que dit Homere,

Que [1] cest honneur autre ne luy levast,
Et que trop tard puis il n'y arrivast,

Mais Pompeius feit bien pis : car il combatit pour des communs ennemis de tout le monde, à fin de priver de l'honneur du triumphe un præteur Romain, qui avoit beaucoup travaillé pour les destruire et exterminer : toutefois Metellus ne desista point pour ses defenses, ains ayant pris d'assault les coursaires, les feit executer à mort, et après avoir fait et dit plusieurs oultrages et injures à Octavius parmy son camp, le laissa enfin aller.

XLV. Si tost que la nouvellle fut arrivée à Rome que ceste guerre de coursaires estoit entierement parachevée, et que Pompeius n'ayant plus que faire, alloit visitant les villes, il y eut un tribun du peuple nommé Manilius, qui proposa un autre decret au peuple, que Pompeius prenant toutes les forces et toutes les provinces, qui estoient lors dessoubs la charge de Lucullus, et de plus toute la Bithynie, que tenoit aussi Glabrio, allast faire la guerre aux roys Tigranes et Mithridates, retenant oultre cela tousjours son armée de mer, et sa puissance sur la marine en la mesme qualité et

[1] Iliade, L. XXII, v. 207. C.

condition qu'il la tenoit au paravant. Cela estoit, à brief parler soubmettre à un seul homme toute la puissance entiere de l'empire Romain : car les provinces ausquelles sa premiere commission ne s'estendoit, comme la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, Cappadocie, Cilicie, la haulte Colchide et l'Armenie, toutes luy estoient adjouxtées par ceste seconde, avec les armées et les forces desquelles Lucullus avoit desja batu ces deux puissans roys. Si ne s'arrestoient pas tant [1] ceulx du senat au tort que lon faisoit en cela à Lucullus, que lon privoit de la gloire de ses propres faicts, pour la donner à un autre, qui luy succederoit plus tost à l'honneur du trinmphe, que non pas au travail ny au peril de la guerre, combien qu'ilz cogneussent evidemment que lon luy faisoit une grande injustice, et luy usoit on d'une très-grande ingratitude : toutefois cela, dis-je, ne les mouvoit pas encore tant, comme il leur desplaisoit de veoir establir la puissance de Pompeius en une manifeste tyrannie : et pourtant alloyent s'admonestans les uns les autres, et s'entredonnans courage de resister fort et ferme à cest edict, et de ne laisser point ainsi perdre leur liberté. Toutefois quand le jour fut escheut, auquel le decret devoit estre passé, ilz eurent si grande peur d'irriter le peuple, que le courage leur faillit à tous, et n'y eut personne qui ozast dire un mot à l'encontre, sinon Catullus, qui l'accusa et le blama fort longuement:

[1] Dans le Grec, *ceulx qui tenoient le parti aristocratique*. C.

mais à la fin voyant qu'il ne pouvoit gaigner un seul homme du peuple, il se prit à crier aux senateurs à haulte voix par plusieurs fois, qu'ilz advisassent donques de trouver quelque montagne ou quelque haulte roche, sur laquelle ilz se peussent retirer pour sauver et defendre leur liberté, ainsi comme autrefois anciennement avoient fait leurs ancestres. Mais nonobstant tout cela, le decret fut passé et authorisé par les voix de toutes les lignées, à ce que lon dit : et par ainsi fut Pompeius absent fait seigneur presque de tout ce que Sylla par force d'armes et effusion de sang humain, s'estant fait maistre de Rome, avoit eu en sa puissance.

XLVI. Quand il receut les lettres par lesquelles on luy mandoit ce qui avoit esté ordonné par le peuple en sa faveur, lon dit qu'en la presence de ses familiers amis, qui lors estoient autour de luy, et s'en esjouïssoient avec luy, il froncea ses sourcilz et frappa sa cuisse, comme estant desormais fasché et ennuyé de tant de charges les unes sur les autres, en disant : « O dieu ! ne seray-je « donques jamais au bout de tant de travaux ? « N'eust il pas mieulx valu pour moy, que j'eusse « esté quelque petite personne base et incogneue, que « d'estre ainsi continuellement à la guerre le har- « nois sur le dos ? Ne verray-je jamais le temps, « que me despestrant des lacs de ceste envie, je « puisse vivre doulcement avec ma femme et mes « enfans, aux champs en ma maison » ? Telles paroles alloit disant Pompeius : mais ses plus privez amis

amis mesmes ne peurent endurer ne supporter ceste trop evidente simulation, cognoissant très bien que oultre son ambition naturelle et convoitise de dominer, il estoit très aise d'avoir obtenu ceste charge, pour le different et la querelle qu'il avoit avec Lucullus : aussi le descouvrirent bien incontinent les effects.

XLVII. Car il envoya soudain ses mandemens par tout, par lesquelz il enjoignoit très expressement à toutes sortes de gens de guerre qu'ilz eussent à se retirer par devers luy, et feit aussi venir tous les princes et roys compris dedans le destroit de sa charge, et en allant par païs ne laissa rien qu'il ne remuast et changeast de tout ce que Lucullus avoit fait et ordonné, jusques à remettre à plusieurs les peines, et à oster les graces qu'il avoit données, et s'opiniastra en somme à faire toutes choses pour donner à cognoistre à ceulx qui suivoient et honoroient Lucullus, qu'il n'avoit authorité ne puissance quelconque : dequoy comme Lucullus feist ses plaintes, leurs amis furent d'advis qu'ilz s'entreveissent pour parler l'un avec l'autre : ce qu'ilz feirent au païs de la Galatie : et comme deux grands chefz d'armées Romaines qui avoient fait de belles et triumphantes choses, les sergens portoient devant eulx les faisceaux de verges entortillées de rameaux de laurier. Mais quand ilz se rencontrerent, Lucullus venoit de lieux couverts et umbragez d'arbres et de verdure, et Pompeius au contraire avoit passé par un grand païs aride et sec, où il n'y avoit arbre quelconque : parquoy les

sergens de Lucullus voyans les branches de laurier que portoient ceulx de Pompeius toutes seiches et fenées, leur en baillerent des leurs qui estoient fresches et vertes, dont ilz ornerent et entortillerent leurs verges et leurs haches. Cela sembla proprement estre un signe que Pompeius venoit pour oster et emporter le prix d'honneur à Lucullus. Vray est que Lucullus avoit esté consul devant Pompeius, aussi estoit il plus aagé que luy: mais la dignité de Pompeius estoit plus grande, d'autant qu'il avoit desja triumphé par deux fois. Si furent leurs propos à la premiere rencontre les plus gracieux et les plus honestes qu'il est possible: car ilz magnifierent honorablement les haults faicts l'un de l'autre, et dirent qu'ilz s'esjouïssoient chascun de la prosperité de son compagnon : mais à la fin la conclusion n'en fut ny belle ny bonne, ains vindrent jusques à grosses paroles, Pompeius reprochant à Lucullus son avarice, et Lucullus à Pompeius son ambition, de sorte que leurs amis eurent bien à faire à les departir. Sortant de là Lucullus distribua des terres en la Galatie [1], comme par luy conquises, et donna d'autres graces et presens à qui bon luy sembla : et Pompeius estant campé assez près de luy defendoit par mandement qu'il envoyoit par tout, que lon n'obeïst à chose quelconque qu'il ordonnast, et si luy osta tous ses gens de guerre, exceptez seize cents, encore estoient ce de ceulx qu'il estimoit qui luy seroient inutiles pour leur arrogance, et qui vouloient mal

[1] Au midi de la Paphlagonie.

à Lucullus. D'avantage pour diminuer la gloire de ses faicts, il disoit publiquement, que Lucullus avoit combatu la pompe et la monstre seulement de ces deux roys, et luy avoit laissé à combatre leur vraye, saine et assagie puissance, pource que Mitrhidates avoit lors mis son recours aux armes, aux pavois, espées et chevaux : et Lucullus pour sa revenche disoit, que Pompeius s'en alloit combatre à un fantasme et à une umbre seulement, ne plus ne moins qu'un oyseau de cueur lasche, ayant tousjours accoustumé de se jetter sur des corps morts, que d'autres ont portez par terre, et à venir dissiper les reliques des guerres faittes par autruy, comme il avoit fait, en s'attribuant l'honneur de la desfaitte de Sertorius, de Lepidus, de Spartacus, là où Metellus, Crassus et Catullus les avoient desfaits : et pourtant qu'il ne falloit point s'esmerveiller s'il avoit cherché les moyens de se faire supposer à la gloire et aux triumphes des royaumes de Pont et d'Armenie, veu qu'il avoit tant fait par ses menées, qu'il s'estoit ingeré, comment que ce fust, jusques au triumphe des esclaves fugitifz.

XLVIII. Depuis Lucullus s'en estant party, Pompeius disposa bonnes garnisons par toutes les costes et mers qu'il y a depuis la province de la Phœnicie [1], jusques au royaume du Bosphore : et cela fait, prit son chemin par terre pour aller en personne trouver Mithridates, lequel avoit en un camp trente

[1] Elle s'étend du nord au midi depuis la Seleucie jusqu'à la Palestine.

mille hommes de pied, et deux mille chevaux ensemble, et neantmoins ne s'ozoit à tout cela presenter à la bataille, ains s'estoit campé premierement dessus une montagne forte d'assiette, et malaisée à assaillir, toutefois il l'abandonna depuis, à cause qu'il n'y trouvoit point d'eaux : mais il n'en fut pas plus tost party, que Pompeius s'en saisit incontinent : et conjecturant par la nature des plantes et des arbres qui y verdoyoient, et semblablement par des vallons et cavains qu'il y voyoit, que selon raison il y devoit aussi avoir des sources de fonteines, il commanda que lon y creusast des puits par tout, de maniere qu'en peu d'heure son camp eut très grande abondance d'eau, et s'esmerveilla fort comment Mithridates avoit ignoré cela si longuement : à la fin, il alla camper tout à l'entour de luy, et l'enferma de muraille dedans son propre camp, là où après avoir enduré le siege quarante et cinq jours, Mithridates avec l'eslite de toute son armée s'en fouit, sans que Pompeius en apperceust rien, ayant premierement fait occire toutes les personnes inutiles et les malades de son camp.

XLIX. Depuis Pompeius le retrouva une autre fois près la riviere d'Euphrates, et s'en alla loger tout joignant luy : mais craignant qu'il ne passast la riviere premier qu'il y peust estre à temps pour l'empescher, il feit desloger son armée et marcher en bataille dès la nuict : environ laquelle heure justement, on dit que Mithridates eut en songe une vision qui luy pronostiquoit ce qui luy devoit advenir : car il luy fut advis, qu'ayant le vent en

pouppe il cingloit à pleines voiles au beau milieu de la mer de Pont, et qu'il voyoit desja le destroit du Bosphore, dont il s'esjouïssoit fort, et en faisoit grande feste à ceulx qui naviguoient quant et luy, comme celuy qui pensoit estre desja certainement arrivé à port de salut, mais que soudain il se trouva destitué de toutes choses errant à la mercy des vents parmy les undes de la mer sur une petite piece de sa navire rompue. Et comme il estoit en la destresse de ceste illusion, il arriva quelques uns de ses plus familiers, qui luy dirent, que Pompeius estoit desja si près d'eulx, qu'il n'y avoit plus autre ordre, sinon qu'il falloit combatre pour defendre leur camp. Si commencerent incontinent les capitaines à renger les trouppes en bataille pour combatre : et Pompeius estant adverty qu'ilz se preparoient pour le recevoir, feit doubte d'exposer ses gens au hazard du combat en tenebres, et fut d'advis qu'il valoit mieulx les enfermer seulement tout à l'entour pour leur oster tout moyen de s'en pouvoir fouir, puis quand le jour seroit venu, qu'il les feroit alors assaillir tout à l'aise par ses gens qui estoient meilleurs combatans : mais les plus vieux capitaines et chefz des bendes luy feirent tant de prieres et tant de remonstrances, que finablement ilz l'emeurent à faire tout promptement donner l'assault, pource qu'il ne faisoit pas si obscur que lon ne veist du tout goutte; à cause que la lune qui estoit basse, et prochaine de son coucher, rendoit encore assez de clarté pour veoir les corps des hommes : mais pource qu'elle baissoit fort,

les umbres qui s'estendoient bien plus loing que les corps, attaignoient de tout loing les ennemis, de sorte qu'ilz ne pouvoient pour cela juger certainement la vraye distance qu'il y avoit jusques à eulx, et comme s'ilz eussent esté tout auprès d'eulx, ilz leur lanceoient leurs dards et javelots, dont ilz n'assenoient personne, pource qu'ilz estoient trop loing. Ce que voyans les Romains, leur coururent sus avec grands criz : mais les Barbares ne les oserent attendre, ains s'effroyerent, et leur tournerent le dos fuyans à val de roupte, là où il en fut fait une grande boucherie : car il y en eut de tuez là plus de dix mille, et fut leur camp mesme pris.

L. Quant à Mithridatès, il fendit la presse des Romains dès le commencement de la meslée, avec bien environ huit cents chevaux, et passa oultre : mais incontinent ses gens s'escarterent, les uns deçà, les autres delà, en maniere qu'il se trouva seul avec trois autres, dont l'un estoit Hypsicratia l'une de ses concubines, laquelle avoit bien tousjours esté hardie et avoit eu cueur d'homme, tellement que Mithridates pour l'amour de cela l'appeloit Hypsicrates : mais lors estant vestue en homme d'armes Persien, et ayant le cheval de mesme, elle ne se trouva jamais lassé ny recruë pour quelques longues courses que feit le roy, ny jamais ne se lassa de servir sa personne, ny de penser son cheval, jusques à ce qu'ilz arriverent en un chasteau fort, qui s'appelloit *Inora*, qui estoit plein d'or et d'argent et d'autres precieux meubles du roy. Si

y prit Mithridates force riches accoustremens, qu'il distribua à ceulx qui se rassemblerent là autour de luy, et donna à chascun de ses amis un mortel poison pour porter quant et eulx, à fin que nul d'eulx ne tumbast vif s'il ne vouloit, entre les mains des ennemis. De là il voulut prendre son chemin en Armenie devers le roy Tigranes : mais Tigranes le luy envoya au devant defendre, et qui plus est, feit crier à son de trompe, qu'il donneroit cent talents [1] à qui l'occiroit : au moyen dequoy, passant la source du fleuve d'Euphrates, il s'en fouit à travers le païs de la Colchide.

LI. Ce pendant Pompeius entra dedans le païs d'Armenie à l'instance du jeune Tigranes, qui s'estoit desja rebellé contre son pere, et estoit allé rencontrer Pompeius sur la riviere d'Araxes, laquelle sourd ès mesmes lieux presque que fait celle d'Euphrates : mais elle prent son cours devers le soleil levant, et va tumber en la mer Caspiene. Si marcherent avant en païs eulx deux ensemble, recevans les villes qui se rendoient à eulx. Mais le roy Tigranes, qui peu avant avoit presque esté destruit et ruiné par Lucullus, entendant que Pompeius estoit doulx et bening de sa nature, receut garnison en ses fortes places et ses maisons royales, et prenant avec soy ses parents et amis, se meit en chemin pour aller se rendre luy mesme à Pompeius. Quand il fut arrivé estant à cheval jusques tout joignant la closture du camp, il en sortit deux ser-

[1] Soixante mille escus. *Amyot.* 466,875 livres de notre monnoie.

gens de Pompeius, qui luy feirent commandement de descendre de cheval, et entrer dedans à pied, pource que jamais on n'avoit veu homme à cheval dedans le camp des Romains. Tigranes non seulement obeït à cela, mais d'avantage desceignit son espée qu'il leur bailla : et finablement quand il fut assez près de Pompeius, ostant son chappeau royal de dessus sa teste, il le voulut mettre devant les piedz de Pompeius, et en se prosternant en terre le plus honteusement du monde se demettre jusques à luy embrasser les genoux : mais Pompeius luy mesme le prevint, et le prenant par la main le mena seoir auprès de luy à l'un de ses costez, et son filz à l'autre, puis leur dit à tous deux, « Quant « aux autres pertes que vous avez faittes, il vous en « fault prendre à Lucullus, lequel vous a osté la « Syrie, la Phœnicie, Cilicie, Galatie et la So- « phene [1] : mais ce qui vous est demouré jusques « à mon temps, je le vous laisse encore, en payant « aux Romains pour l'amende du tort que vous « leur avez fait, six mille talents [2], et veux que ton « filz ait pour sa part la Sophene ». Tigranes accepta ces conditions de paix, et adonc les Romains le saluerent roy, dont il fut si aise, qu'il promeit de donner à chasque simple soudard la valeur de cinq escus [3], et à chasque centenier cent [4], et à

[1] Au nord de la Comagène et de la Mésopotamie.

[2] Trois millions six cents mille escus. *Amyot*. 28,012,500 livres de notre monnoie.

[3] Une demi-mine.

[4] Dix mines.

chaque coulonnel de mille hommes six cents[1]; mais son filz en fut au contraire très mal content: tellement que Pompeius l'ayant envoyé semondre de venir soupper en son logis, il feit response que ce n'estoient pas de telles faveurs, ny de telz honneurs, qu'il attendoit de Pompeius, pource qu'il trouveroit assez d'autres Romains qui luy en feroient autant. Pour ces paroles Pompeius le feit prendre prisonnier, et garder pour estre mené en triumphe à Rome. Peu de temps après Phraates roy des Parthes envoya devers Pompeius luy demander ce jeune prince, comme estant son gendre, et aussi luy remonstrer qu'il se devoit contenter de terminer ses conquestes à la riviere d'Euphrates. A quoy Pompeius luy feit response, que le jeune Tigranes touchoit de plus près à son pere qu'à son beau pere: et quant aux bornes de ses conquestes, qu'il les limiteroit là où le droit et la justice le requerroit.

LII. Au demourant laissant Afranius en l'Armenie pour la garde du païs, il passa à travers les nations qui habitent au long du mont de Caucasus, poursuivant Mithridates, desquelles nations les deux plus grandes et plus puissantes sont les Albaniens et les Hiberiens, dont les Hiberiens s'etendent jusques aux montages Moschiques et au royaume de Pont, et les Albaniens gisent devers le soleil levant et la mer Caspiene. Ceulx cy du commencement ottroyerent passage par leurs terres à Pompeius qui le leur envoya demander. Mais

[1] Un talent.

l'hyver surprit les Romains en leur païs, et avec cela la feste des Saturnales escheut aussi pendant qu'ilz y estoient. Et lors les Barbares s'assemblerent plus de quarante mille combatans en un camp, et passans la riviere de Cyrnus, laquelle descend des montagnes Hiberienes, et recevant celle d'Araxes qui passe à travers l'Armenie, se va descharger par douze bouches en la mer Caspiene : toutefois les autres disent que ce Cyrnus ne reçoit pas l'Araxes, mais qu'il va à par soy tumber en la mesme mer près des bouches de l'autre : passans, dis-je, la riviere d'Araxes, ilz allerent courir sus aux Romains. Pompeius les eust bien peu garder de passer la riviere s'il eust voulu, mais neantmoins il les laissa à leur aise, puis quand ilz furent tous passez, il leur alla à l'encontre et les desfeit en bataille rengée, et en occit sur le champ un très grand nombre : toutefois depuis il pardonna l'offense à leur roy, qui l'en envoya requerir par ambassadeurs exprès, et feit paix avec luy : et partant de là tira contre les Hiberiens, qui n'estoient pas moins en nombre que les premiers, mais bien meilleurs combatans, et qui desiroient singulierement faire quelque bon service au besoing à Mithridates, et repoulser arriere Pompeius. Ces Hiberiens ne furent jamais subjects à l'empire ny des Perses, ny des Medois, et si eschapperent la subjection mesme des Macedoniens, pour autant qu'Alexandre ne s'arresta point au païs d'Hyrcanie : toutefois Pompeius alors les desfeit en une grosse et sanglante bataille : car il en demoura neuf mille morts sur la place, et en fut pris bien dix

mille : puis au sortir de là il entra dedans le païs de la Colchide, là où Servilius l'alla rencontrer joignant la riviere de Phasis avec la flotte de vaisseaux, dont il gardoit la mer de Pont.

LIII. Or d'aller poursuivre Mithridates, qui s'estoit caché parmy les nations voisines du destroit de Bosphore [1] et des maretz Mæotides, il y avoit beaucoup de difficultez : et d'avantage, il y eut encore nouvelles que les Albaniens s'estoient une autre fois rebellez, contre lesquelz son courroux et obstiné desir d'en faire la vengeance le tiroient : à l'occasion dequoy il repassa de rechef la riviere de Cyrnus, avec grande peine et grand danger : pource que les Barbares avoient remparé un long espace de l'autre rive, avec force arbres, grands et gros, traversez en croix : et encore après qu'il l'eut à toute peine traversé, il se trouva en un fascheux païs, où il avoit à faire bien long chemin sans trouver aisance d'eau quelconque : au moyen dequoy il feit emplir d'eau bien dix mille peaux de chevre, et marcha en avant pour rencontrer ses ennemis, qu'il trouva auprès de la riviere d'Abas, où ilz avoient soixante mille combattans à pied, et douze mille à cheval, mais tous mal armez, de peaux de bestes sauvages la pluspart. Leur chef estoit le frere propre du roy nommé Cosis : lequel

[1] Ce Bosphore n'est pas celui de Thrace, mais le Bosphore Cimmérien qui réunit les Palus-Mœotides avec le Pont-Euxin, et sépare la Chersonèse Taurique, aujourd'hui la Crimée de la Sarmatie d'Asie.

quand se vint aux coups de main, s'addressa à Pompeius mesme, et luy tira un coup de javelot qui l'assena à l'endroit propre où default la cuirace : mais Pompeius luy en tira un autre d'une javeline, dont il le percea de part en part, et le porta roide mort en terre. Aucuns disent qu'en ceste bataille il y eut des Amazones qui combatirent du costé des Barbares, estans descendues des montagnes qui sont au long du fleuve de Thermodon, pource qu'après la desconfiture, les Romains en despouillant les morts trouverent des boucliers et des brodequins, telz que souloient porter les Amazones : mais il ne s'y trouva jamais un seul corps de femme : aussi habitent elles au costé de la montagne de Caucasus, regardant vers la mer d'Hyrcanie, et ne confinent point aux Albaniens, ains y a entre deux les Geles et les Leleges, avec lesquelz elles hantent deux mois par chascun an seulement, se trouvans ensemble au long de la riviere de Thermodon, et tout le reste de l'année elles vivent et demeurent à part.

LIV. Après ceste derniere bataille Pompeius s'estant mis en chemin pour penetrer jusques au païs d'Hyrcanie, et à la mer Caspiene, il fut contraint de s'en retourner arriere pour la multitude grande des serpens venimeux et mortelz qu'il y trouva, en estant approché de trois journées. Si s'en retourna en Armenie la mineur, là où il receut des presens que luy envoyerent les roys des Elymiens et des Medois, et leur rescrivit amiablement : mais il en-

voya Aphranius avec partie de son armée contre le roy des Parthes, lequel estoit entré en armes dans la province Gordiæne, où il travailloit les subjects du roy Tigranes : mais il en fut chassé, et poursuivi jusques à l'Arbelitide. Au demourant de toutes les amies et concubines du roy Mithridates qui luy furent amenées, il n'en cogneut jamais pas une, ains les renvoya toutes à leurs parents et amis, pource qu'elles estoient la plus part filles de princes, seigneurs ou capitaines. Toutefois Stratonice, celle qui avoit plus de credit autour de luy, et à qui il avoit baillé en garde le chasteau où estoit la plus grande quantité de son or et de son argent, estoit fille d'un musicien chantre, lequel n'estoit au demourant gueres riche, sinon d'ans, dont il estoit fort chargé. Mais ayant un soir en un festin chanté devant Mithridates, elle le ravit si fort de son amour, qu'il voulut la nuict mesme l'avoir à coucher avec luy, et son vieillard de pere s'en alla en sa maison tout fasché, de ce que le roy ne luy avoit pas daigné dire seulement une gratieuse parole : mais le lendemain matin à son resveil, il fut tout esbahy qu'il trouva en son logis les tables toutes chargées de vaisselle d'or et d'argent, une grande suitte de serviteurs, de valets de chambre et de pages, et qu'on luy apporta de fort beaux et riches accoustremens, et devant la porte un cheval bien equippé, ainsi comme l'estoient ceulx des mignons du roy, quand ilz vouloient aller par la ville. Si pensa que ce fust un tour de mocquerie dont on luy voulust jouer, tellement qu'il s'en

voulut fouir, n'eust esté que les serviteurs le reteindrent, qui luy dirent, que c'estoient les biens d'un grand riche homme de nagueres mort, que le roy luy avoit donnez, et que tout ce qu'il en voyoit là n'estoit qu'un eschantillon, par maniere de parler, au prix des autres meubles et possessions qui estoient en celle succession : ainsi commenceant petit à petit à le croire, il vestit à grande peine la robbe de pourpre que lon luy avoit apportée, et montant à cheval s'en alla promener par la ville, criant, «Tout cecy est à moy, tout cecy est à moy». Dequoy comme quelques uns se mocquassent, il leur dit qu'ilz ne se devoient point esmerveiller de l'ouir crier ce qu'il disoit, mais plus tost de ce qu'il ne jettoit des pierres à ceulx qu'il rencontroit parmy les rues, tant il estoit transporté de joye hors de soy. Stratonice donques estant née de telle race et de tel sang, livra la place entre les mains de Pompeius, et luy offrit encore plusieurs beaux et riches presens, dont il ne prit que ceulx qui pouvoient servir ou à orner les temples des dieux, ou à embellir son triumphe, et voulut que Stratonice reteinst tout le demourant pour elle.

LV. Semblablement aussi, luy ayant le roy des Hiberiens envoyé un chalit, une table et une chaire, le tout d'or massif, en le priant de les vouloir recevoir de luy en don, il consigna le tout entre les mains des tresoriers pour en tenir compte à la chose publique. En un autre chasteau nommé Cænon, il trouva quelques papiers et quelques lettres missives secrettes de Mithridates qu'il leut avec

grand plaisir, pource que par icelles il descouvroit evidemment quelle estoit la nature de ce roy : car il y avoit des memoires, par lesquelz il apparoissoit qu'il avoit empoisonné, oultre plusieurs autres, son propre filz Ariarathes, et Alcæus *le Sardianien*, pource qu'il avoit emporté devant luy le prix de la course des chevaux. Il y avoit aussi des interpretations de songes que luy ou ses femmes avoient songez, et des lettres lascives d'amour, de Monime à luy, et de luy à elle. Theophanes dit d'avantage que lon y trouva un discours de Rutilius, par lequel il luy suadoit et l'incitoit à faire mourir tous les Romains qui estoient en l'Asie, ce que toutefois lon estime avec grande raison estre un mensonge malignement controuvé par cestuy Theophanes, lequel haïssoit Rutilius, pour autant à l'adventure qu'il ne luy ressembloit en chose quelconque : ou peult estre aussi pour gratifier à Pompeius, le pere duquel Rutilius descrit en ses histoires pour le plus meschant homme du monde. Au partir de là Pompeius tira vers la cité d'Amisus, là où son ambition le conduisit à faire des actes, par lesquelz il se condemnoit soymesme en ce, que auparavant il avoit fort repris et blasmé Lucullus, de ce que vivant encore l'ennemy, il avoit fait des mandemens et ordonnances, distribué des dons, et conferé des honneurs, que les capitaines victorieux avoient accoustumé de faire après que la guerre estoit de tout poinct achevée, et qu'ilz l'avoient conduitte à fin : luy mesme, estant encore Mithridates au royaume de Bosphore

le plus fort, et y ayant assemblé une grosse et puissante armée, feit tout ce qu'il blasmoit et reprenoit en autruy, ordonnant des provinces, et distribuant des dons et presens à chascun selon son merite: estans là venus devers luy douze roys Barbares, avec plusieurs autres princes, seigneurs et capitaines, pour ausquelz gratifier, en rescrivant au roy des Parthes, il ne daigna mettre le tiltre que les autres avoient accoustumé de luy donner en la superscription de leurs lettres, le nommans le roy des roys.

LVI. Mais il luy prit une grande envie et grand desir de recouvrer la Syrie, et de penetrer à travers l'Arabie jusques à la mer Rouge, à fin d'estendre ses victoires et conquestes de tous costez, jusques à la grande mer Oceane, qui environne la terre. Car en la Lybie il fut le premier des Romains qui alla victorieux jusques à la grande mer: et d'autre costé en Hespagne il eslargit l'empire Romain, et le termina à l'Ocean Atlantique: et pour le troisieme costé, nagueres en poursuivant les Albaniens, il s'en fallut bien peu qu'il n'attaignist jusques à la mer d'Hyrcanie. Si se meit en chemin avec intention d'estendre le circuit de son voyage jusques à la mer Rouge, mesmement qu'il voyoit que Mithridates estoit bien mal aisé à chasser et à prendre par armes, et plus difficile à vaincre quand il fuyoit, que quand il combatoit, au moyen dequoy il dit qu'il luy laisseroit à la cueuë un plus fort et plus aspre ennemy que soymesme, ce seroit la famine: car il ordonna des gardes avec

nombre

nombre suffisant de vaisseaux, pour espier les marchands qui navigueroient au païs de Bosphore pour y porter vivres ou autres marchandises, ayant estably peine de mort à ceulx qui le feroient : puis avec la meilleure partie de son armée, se meit en chemin, sur lequel il trouva les corps des Romains qui avoient esté desfaits par Mithridates soubs la charge de Triarius, et n'avoient point encore esté inhumez : si les feit tous recueillir et enterrer honorablement et magnifiquement. Ce qui ayant esté omis par Lucullus, fut, à mon advis, l'une des principales cause de le faire haïr à ses gens : et ayant subjugué par Afranius les Arabes habitans autour du mont d'Amanus, il descendit luy mesme en personne dedans la Syrie, de laquelle il feit un gouvernement et une province acquise à l'empire Romain, pource qu'elle n'avoit nul roy legitime : et conquit aussi la Judée, où il prit le roy Aristobulus, et y fonda aucunes villes, et en affranchit et delivra de servitude d'autres, qui estoient usurpées et detenues à force par des tyrans qu'il feit punir : mais le plus du temps qu'il y consuma, fut à juger les differents, et à pacifier par arbitrage les querelles et differents qui estoient entre les villes franches, les princes et les roys, envoyant de ses amis aux lieux où il ne pouvoit aller luy mesme. Comme ayant esté eleu arbitre entre les Parthes et les Armeniens, touchant un certain païs qu'ilz pretendoient les uns et les autres, il y envoya trois deputez, pour en decider et juger definitivement : car si la renommée de sa

puissance estoit grande, celle de sa vertu, de sa justice et bonté, ne l'estoit pas moins, tellement qu'elle couvroit beaucoup de faultes, que commettoient ses familiers, et ceulx qui avoient credit autour de luy : car il estoit de si bonne nature, qu'il ne les pouvoit engarder de mal faire, ny chastier et punir quand ilz avoient forfait : mais il se deportoit en sorte vers ceulx qui s'en venoient plaindre, ou qui avoient à faire à luy, qu'ilz estoient contraincts d'endurer patiemment leurs convoitises, avarices et importunitez.

LVII. Celuy de ses domestiques qui avoit plus de credit autour de luy, estoit un serf affranchy nommé Demetrius, lequel estoit bien advisé au demourant, excepté qu'il abusoit un peu de sa fortune : auquel propos on fait de luy un tel compte : Caton *le philosophe* estant encore jeune, mais ayant desja grande reputation de sagesse et tenant bien son renc, s'en alla en Antiochie pour veoir la ville, ny estant point Pompeius, et quant à luy, selon sa coustume, il cheminoit à pied, et ses amis qui l'accompagnoient par honneur, estoient à cheval. Si apperceut à l'entrée de la ville une trouppe de gens vestus de robbes blanches, et le long de la rue d'un costé des enfans, et de l'autre costé des garsons rengez en maniere de haye, dont il se courroucea, pensant que ce fust pour l'amour de luy et pour luy faire honneur, que lon feist ceste procession, ce qu'il ne vouloit aucunement. Si commanda à ses amis qu'ilz descendissent de cheval et marchassent à pied comme luy : mais quand

ilz furent près la porte de la ville, le maistre des cerimonies qui conduisoit toute celle procession, ayant un chappeau de fleurs sur sa teste, et une verge en la main, leur vint au devant, qui leur demanda, où ilz avoient laissé Demetrius, et quand il viendroit. Les amis de Caton se prirent à rire de ceste demande: mais Caton ne feit que dire, « O « pauvre malheureuse ville »! et passa oultre. Toutefois Pompeius mesme estoit cause qu'on luy portoit moins d'envie que lon n'eust fait autrement, pource que lon voyoit l'audace, dont ce Demetrius usoit envers luy, et qu'il ne le prenoit point à mal, ny ne s'en courrouçoit point. Car lon dit que bien souvent, quand Pompeius avoit convié quelques gens de venir manger en son logis avec luy, il recueilloit luy mesme les conviez, et attendoit qu'ilz fussent tous venus, que ce Demetrius estoit desja à table, et avoit presumptueusement sa robbe sur la teste baissée jusques aux aureilles. Et avant qu'il fust de retour de ce voyage en Italie, il avoit desja acquis les plus belles maisons de plaisance, et les plus beaux parcs et vergers qui fussent à l'entour de Rome, et avoit aussi de très sumptueux jardins, que lon surnommoit communement *les jardins de Demetrius*, combien que son maistre Pompeius jusques à son troisieme consulat, fust logé simplement et petitement. Mais depuis ayant fait bastir ce tant magnifique et tant renommé theatre, que lon appelle *le theatre de Pompeius*, il feit aussi edifier auprès, comme un appenty de son theatre, une autre maison, laquelle fut bien plus honora-

ble que la premiere, mais où il n'y eut rien de trop pourtant : de sorte que celuy qui en fut seigneur après luy, quand il entra dedans, s'esmerveilla, et demanda : « Et où est-ce que mangeoit « le grand Pompeius » ? ainsi le compte lon.

LVIII. Au demourant le roy des Arabes habitans à l'entour de la forteresse qui se nomme *Petra*, n'ayant jusques là jamais fait compte de la puissance des Romains, en eut alors grande peur, et escrivit à Pompeius qu'il estoit prest et appareillé de faire tout ce qu'il luy plairoit luy commander ; et Pompeius voulant esprouver ce qu'il avoit sur le cueur, mena son armée devant ceste place de Petra : mais ce voyage ne fut approuvé de gueres de gens, pource que lon l'interpretoit, que c'estoit une occasion cherchée pour eviter d'aller après Mithridates, contre lequel on vouloit qu'il tournast plus tost toutes ses forces, comme contre l'ancien ennemy, qui commenceoit à se remettre sus, et se preparoit pour mener, à ce que lon entendoit, une grosse et puissante armée à travers la [1] Tartarie et la Hongrie, en Italie. Mais Pompeius estimant que plus tost il luy mineroit sa puissance, en luy laissant faire la guerre, qu'il ne le prendroit au corps en fuyant, ne se voulut pas travailler pour neant à le poursuivre : et à ceste cause alloit cherchant ces entrejects d'autres guerres, et tirant ainsi le temps en longueur, jusques à ce que finablement la fortune luy denoua la difficulté de ce nœud : car estant ja près de la place de Petra, et ayant ja logé

[1] Dans le grec : la Scythie et la Pannonie. C.

son camp pour ce jour là, ainsi comme il s'exercitoit à picquer et manier un cheval à l'entour de son camp, il arriva des messagers du royaume de Pont, qui luy apportoient de bonnes nouvelles, comme lon pouvoit cognoistre et juger de tout loing aux fers de leurs javelines, pource qu'ilz estoient entortillez de branches de laurier. Ce que les soudards ayans apperçeu, s'en coururent incontinent devers luy, qui vouloit premierement achever son exercice, que lire ces lettres : mais comme ilz criassent et le pressassent, il descendit de cheval, et prenant les lettres s'en retourna en son camp, là où il n'y avoit point de perron hault elevé, dont il peust harenguer, et si n'avoient pas les soudards la patience d'en faire un à la mode du camp, que les gens de guerre font eulx mesmes avec de gros gazons et grosses mottes de terre qu'ilz entassent les unes sur les autres : mais de haste et d'affection grande qu'ilz avoient d'entendre ce que portoient ces lettres, ilz amasserent en un monceau les bastines et selles des chevaulx, sur lequel Pompeius montant leur declara, comme Mithridates estoit mort, s'estant luy mesme fait mourir, pourautant que son filz Pharnaces s'estoit soubslevé et avoit pris les armes contre luy, et s'estoit emparé de tout ce que possedoit son pere, luy escrivant qu'il le tenoit et gardoit pour soy et pour les Romains.

LIX. Ces nouvelles entendues, tout le camp, comme lon peult penser, en demena grande joye : et se meit tout le monde à sacrifier aux dieux pour

leur rendre graces, et à faire bonne chere, comme si en la personne seule de Mithridates, il leur fust mort un nombre infiny d'ennemis : et Pompeius par ce moyen ayant trouvé fin à ceste guerre plus facilement qu'il n'avoit esperé, se partit incontinent de l'Arabie, et ayant traversé en peu de temps les provinces qui sont entre deux, feit tant par ses journées, qu'il arriva en la ville d'Amisus, là où il trouva force presens que lon luy avoit apportez de la part de Pharnaces, et plusieurs corps de sang royal, entre lesquelz estoit celuy mesme de Mithridates, que lon ne pouvoit pas bien recognoistre au visage, à cause que ses serviteurs avoient oublié d'en faire escouler ou dessecher la cervelle, toutefois encore le recognoissoit on bien à quelques cicatrices qu'il avoit en la face, au moins ceulx qui desiroient le veoir : car quant à Pompeius il ne le voulut jamais regarder, de peur d'irriter encontre soy l'ire vengeresse des dieux, ains l'envoya en la ville de Sinope : mais bien s'esmerveilla il de veoir la grandeur, et la sumptuosité et magnificence des vestemens et des armes qu'il portoit : toutefois il y eut un nommé Publius, qui ayant desrobbé le fourreau de son espée, lequel avoit cousté trois cents talents [1] à faire, le vendit à Ariarathes : et un autre nommé Caius, qui avoit de jeunesse esté nourry avec Mithridates, ayant semblablement desrobbé le chappeau, qui estoit fait d'un merveilleux artifice, le donna à Faustus, filz de Sylla, qui le

[1] Cent quatre vingts mille escus. *Amyot.* 1,073,812 livres de notre monnoie. Il y a dans le grec : quatre cents talents. C.

luy demanda, dont Pompeius ne sceut rien pour lors, mais Pharnaces l'ayant descouvert, en feit punir ceulx qui les avoient desrobbez.

LX. Après donques avoir donné ordre aux affaires de delà, et y avoir estably toutes choses, il se meit alors en chemin pour s'en retourner en toute joye et toute feste : car en passant par Mitylene, il affranchit de toutes charges la ville pour l'amour de Theophanes, et assista à un jeu de prix qu'ilz ont accoustumé de faire tous les ans, où les poëtes recitent de leurs œuvres à l'envy les uns des autres, n'ayans ceste fois là pris autre subjest de leurs compositions que les faicts et gestes de Pompeius. Il trouva le theatre où se faisoient ces jeux, de belle façon, et en feit prendre le plan et la forme pour en faire un pareil à Rome, mais bien plus grand et plus magnifique. En passant aussi par la ville de Rhodes, il voulut ouyr harenguer et declamer tous les maistres de rhetorique, et leur feit à chascun present d'un talent [1]. Posidonius a redigé par escript le discours et la dispute qu'il eut en sa presence à l'encontre de Hermagoras le rhetoricien, sur le subject que Pompeius mesme leur donna, touchant la Question generale [2] et universelle : et à Athenes il en feit tout autant aux philosophes, mais il donna d'avantage à la ville cinquante talents [3] pour la faire reparer.

[1] Six cents escus. *Amyot*. 4668 liv. 15 s. de notre monnoie.

[2] Voyez les Observations.

[3] Trente mille escus. *Amyot*. 233,437 liv 10 s. de notre monnoie.

LXI. Si pensoit bien à son retour en Italie y devoir arriver le plus honoré homme du monde, et desiroit se retrouver en sa maison avec sa femme et ses enfans, comme aussi il cuidoit bien y estre attendu d'eulx en grande devotion : mais le dieu qui a soing de mesler tousjours parmy les grandes et illustres faveurs de la fortune, quelque chose de sinistre, le guettoit en chemin, et luy dressoit embusche en sa propre maison pour luy rendre son retour douloureux : car sa femme Mutia en son absence s'estoit mal gouvernée. Or pendant qu'il en estoit loing, il ne teint compte des rapports que lon luy en feit : mais quand il approcha de l'Italie, et qu'il eut, ainsi comme je pense, l'entendement plus à delivre pour penser de près aux mauvais rapports qu'on luy en avoit fait, alors il luy envoya denoncer qu'il la renonceoit et repudioit pour femme, sans avoir lors escrit, ny jamais dit depuis pour quelle cause il la repudioit : mais la cause en est escritte ès epistres de Ciceron. Au demourant avant son arrivée il courut plusieurs bruits de luy par la ville de Rome, qui en estoit en peine et en trouble, pource que lon y disoit qu'il meneroit son armée tout droit en la ville, et se feroit certainement seigneur de tout l'empire Romain : tellement que Crassus en sortit à la desrobbée, emportant quant et luy ses enfans et son argent, soit ou pource que veritablement il en eust crainte, ou plus tost, comme il sembloit, pour faire la calumnie vraysemblable, et rendre l'envie plus aspre à l'encontre de luy. Parquoy si tost qu'il eut

le pied en Italie, il feit assembler tous ses gens de guerre, et après les avoir preschez et remerciez, selon que le temps et l'occasion le requeroit, leur commanda qu'ilz se desbandassent et se retirassent chascun en sa maison pour donner ordre à leurs affaires, pourveu qu'ilz eussent souvenance de se retrouver ensemble à Rome, au jour de son triumphe. Ainsi s'estant son armée incontinent rompue, et la nouvelle en estant aussi tost couruë par tout, il advint une chose merveilleuse : car les villes voyans Pompeius le grand, sans compagnie de gens de guerre, avec petite suitte de ses domestiques et familiers amis seulement, ne plus ne moins, que s'il fust retourné, non de ses grandes conquestes, mais de quelque voyage où il fust allé pour son plaisir, se vuiderent toutes pour aller au devant de luy, tant les peuples luy portoient d'amour et de bienvueillance, et l'accompagnerent, voulust ou non, jusques dedans Rome, avec plus grande puissance que celle qu'il avoit ramenée en Italie, de maniere que s'il eust eu envie de remuer quelque chose en l'estat de la chose publique, il n'eust point eu besoing de son armée.

LXII. Et pource que la loy et coustume defendoit d'entrer dedans la ville devant le triumphe, il envoya requerir le senat, de vouloir differer pour quelques jours l'election des consuls, et luy faire ceste grace, à fin que present il peust assister et favoriser à Piso, qui demandoit ceste année là le consulat : mais il fut debouté de sa requeste, par la resistence que luy feit Caton qui l'empescha,

dont Pompeius s'esbahissant, et s'esmerveillant de sa franchise de parler, et de la roideur, de laquelle il usoit à soustenir et defendre les choses justes et raisonnables, il eut envie de le gaigner, comment que ce fust. Parquoy ayant Caton deux niepces, il en demanda l'une en mariage pour soy, et l'autre pour son fils: mais Caton se doubtant qu'il faisoit ceste poursuitte pour le gaigner et le corrumpre, soubs couleur de ceste pretendue alliance, l'en esconduisit. Sa sœur et sa femme estoient très mal contentes, de ce qu'il refusoit ainsi l'alliance du grand Pompeius. Mais environ ce mesme temps, il advint que luy, desirant par toutes voyes promouvoir Afranius au consulat, feit distribuer quelque argent par les lignées du peuple, et fut l'argent delivré ès jardins mesmes de Pompeius, de sorte que la chose en fut toute divulguée par la ville, et les blasma lon fort de ce qu'il vouloit rendre venal, et faire achepter par argent, à ceulx qui ne le pouvoient acquerir ne meriter par vertu, le souverain magistrat de la chose publique, que luy mesme avoit obtenu en recompense de ses haultz faictz: et adonc Caton remonstra à sa femme et à sa sœur, « Voyez « vous, il nous eust fallu maintenant participer à « ce blasme là, si nous eussions pris l'alliance de « Pompeius ». Ce qu'elles ayans entendu, confesserent que son advis avoit esté le meilleur, eu esgard au devoir et à l'honneur.

LXIII. Au reste quant à la magnificeuce de son triumphe, encore qu'il fust departy en deux jours, il n'y eut pas du temps assez, ains y eut plusieurs

choses que lon avoit preparées pour estre portées à la monstre, qui demourerent, de maniere qu'il y en avoit largement pour honorer, embellir et orner encore un autre triumphe. Entre autres choses, on y porta devant des escritteaux où estoient contenus les noms des nations dont il triumphoit, qui estoient celles qui s'ensuivent, le royaume de Pont, l'Armenie, la Cappadocie, la Paphlagonie, la Medie, la Colchide, les Hiberiens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Mesopotamie, la Phœnicie, la Palestine, la Judée, l'Arabie, les coursaires et escumeurs de mer desfaits par tous les quartiers du monde, tant par mer que par terre: en tous lesquelz païs il prit jusques au nombre de mille chasteaux, et non gueres moins de neuf cents villes et citez: et de vaisseaux de coursaires, environ huit cents: et de villes auparavant desertes, par luy repeuplées, trente neuf. D'avantage les escritteaux portoient aussi, que paravant ses conquestes, le revenu ordinaire de la chose publique ne montoit par chascun an [1], qu'à cinq millions d'escus, et que lors de ce qu'il avoit adjousté et acquis à l'empire Romain, ilz en recevoient [2] huit millions et cinq cents mille escus, et qu'il apportoit presentement au tresor de l'espargne publique, tant en or et argent monnoyé, qu'en bagues et joyaux, la valeur [3] de deux millions d'or, sans

[1] Dans le grec: *qu'à cinquante millious*. C.

[2] Dans le grec: *quatre-vingt-cinq millions*. C.

[3] Dans le grec: *de vingt mille talents*. C.

ce qui avoit esté donné et distribué aux gens de guerre, dont celuy qui en avoit eu le moins selon sa qualité, en avoit receu [1] cent cinquante escus. Les prisonniers que lon mena en la monstre de ce triumphe, oultre les capitaines de coursaires, furent le filz de Tigranes roy d'Armenie, avec sa femme et sa fille, et la femme mesme du roy Tigranes, laquelle s'appelloit Zosime, le roy des Juifs Aristobulus, la sœur de Mithridates avec cinq de ses enfans, quelques dames de la Scythie, les ostages des Hiberiens et Albaniens, et ceulx du roy de la Commagene, et oultre cela grand nombre de trophées, autant comme luy ou ses lieutenans avoient gaigné de batailles en divers lieux.

LXIV. Mais encore ce qui luy tournoit à plus grande gloire, et qui n'advint jamais ny devant ny après à un autre capitaine Romain qu'à luy, fut qu'en ce troisieme triumphe, il triumpha de la troisieme partie du monde: car il y avoit bien eu d'autres Romains paravant luy qui avoient triumphé par trois fois: mais luy triumpha la premiere fois de l'Afrique, la seconde de l'Europe, et la troisieme de l'Asie, tellement qu'en ces trois triumphes, il semble avoir, par maniere de dire, triumphé de toute la terre habitable entierement, et si estoit lors, ainsi que disent ceulx qui le comparent, et qui le veulent faire en toutes choses ressembler à Alexandre le grand, au dessoubs de trente et quatre ans: toutefois, à la verité, quoy qu'ilz dient, il ap-

[1] Dans le grec: quinze cens drachmes. C.

prochoit lors des quarante[1] : et bien heureux eust il esté, si sa vie ne se fust point prolongée oultre le poinct que luy dura la fortune d'Alexandre, pource que tout le temps qu'il vescut depuis ne luy apporta que ou des prosperitez odieuses, ou des adversitez irremediables : car en employant le credit et l'authorité qu'il avoit acquis par bons moyens pour favoriser à d'autres injustement, autant comme il leur adjouxta de puissance, autant se diminua il de sa gloire, et ne se donna garde qu'il se trouva ruiné par sa propre grandeur, ne plus ne moins que les villes qui laissent entrer leurs ennemis jusques dedans les plus forts endroits et meilleurs quartiers qu'elles ayent, leur adjouxtent leurs propres forces d'elles mesmes : aussi Cæsar s'estant aggrandy moyennant la faveur de la puissance de Pompeius, le desfeit et le ruina puis après luymesme, avec les propres moyens dont il l'avoit fait fort contre les autres : ce qui advint en ceste maniere : Lucullus à son retour de l'Asie, où Pompeius l'avoit injurieusement traitté, fut dès lors bien veu et bien receu du senat, et encore plus depuis quand Pompeius fut aussi arrivé : car le senat mesme l'incita à se faire valoir et prendre les matieres à cueur à bon esciant : mais il rebouchoit desja au demourant, et estoit sa chaleur active ès affaires de la chose publique ja toute refroidie, pour s'estre trop adonné à l'aise de sa personne, et au plaisir de

[1] Il étoit né l'an de Rome 648 ; il triompha de Mithridate l'an de Rome 693, le jour même de l'anniversaire de sa naissance. Il avoit donc précisément 45 ans.

jouïr de sa richesse et de ses biens en repos : toutefois Pompeius ne fut pas plus tost de retour, qu'il s'attacha vifvement à luy, touchant les choses qu'il avoit establies et ordonnées en Asie, que Pompeius avoit toutes cassées et annullées, et l'emportoit au senat, moyenant le port et la faveur que Caton luy faisoit : à l'occasion dequoy Pompeius se trouvant ainsi rebutté et harassé au senat, fut contrainct de recourir aux tribuns du peuple, et de s'accointer de jeunes hommes esventez, dont le plus meschant, le plus audacieux et le plus temeraire estoit un nommé Clodius, qui le vous prit incontinent et le bailla en proye au peuple, l'ayant tousjours à ses costez, et le trainant à tout propos par la place après luy, contre sa dignité, pour luy faire confirmer toutes les nouvelletez que luy proposoit et mettoit en avant pour flatter la commune, et s'insinuer en la grace du menu populaire : mais d'avantage encore luy demanda il pour son salaire, comme si ce n'eust pas esté une honte, ains une grace qu'il luy eûst requise, qu'il abandonnast Ciceron, qui estoit son amy, et qui avoit fait beaucoup pour luy en l'administration de la chose publique : ce qu'il obteint de luy, tellement que quand Ciceron se voyant appellé en justice en danger de sa personne, l'envoya requerir de luy aider, il feit fermer la porte de devant de son logis à ceulx qui venoient de sa part, et s'en sortit par une autre porte de derriere : à l'occasion dequoy, Ciceron craignant l'issue du jugement, s'en alla vouluntairement [1] hors de Rome.

[1] L'an de Rome 696.

XXV. Environ lequel temps Cæsar retournant [1] de sa prætture d'Hespagne, commencea dèslors à mener une prattique, qui promptement luy acquit une singuliere bienveuillance, et depuis luy apporta une grande puissance, mais au contraire un très grand dommage à Pompeius et à la chose publique: car il estoit après à poursuivre son premier consulat: et voyant que tant comme Pompeius seroit en inimitié avec Crassus, en se joignant à l'un, il auroit l'autre pour ennemy, il chercha les moyens de les mettre d'accord: chose qui de prime face sembloit la meilleure et la plus honeste du monde, mais qui estoit entreprise finement ët malicieusement à mauvaise intention. Car la force qui paravant estant divisée en deux parts maintenoit la chose publique en egal contrepoids, ne plus ne moins qu'un bateau egalement chargé autant d'un costé que d'autre, tellement qu'il ne peult pancher ny çà ny là, venant à se conjoindre en un corps, et à n'estre plus qu'une, feit l'inclination si forte, qu'il ne se trouva personne qui y peust entrepezer, de maniere qu'à la fin aussi renversa elle tout sans dessus dessoubs.

LXVI. Pourtant disoit le sage Caton à ceulx qui alloient discourans, que la querelle et inimitié de Pompeius et de Cæsar avoit ruiné la chose publique, qu'ilz se mescomptoient grandement de s'en prendre à ce qui avoit esté le dernier, pource que ce n'avoit pas esté leur discord ny leur inimitié, qui

[1] Un peu avant; car il revînt d'Espagne l'an de Rome 594, et fut consul pour la première fois l'an de Rome 695.

avoit esté premiere et principale cause de ceste ruine, ains plus tost leur amitié et concorde: car par icelle Cæsar fut eleu consul, lequel se meit incontinent à caresser et flatter le menu populaire et la multitude des souffreteux et indigens, mettant en avant des repeuplemens de villes, des distributions de terres à ceulx qui n'en avoient point, derogant en cela la dignité du souverain magistrat, et rendant, par maniere de dire, le consulat un tribunat du peuple. Son compagnon Bibulus luy resistoit le mieulx qu'il pouvoit, et Caton se deliberoit bien de seconder et aider Bibulus de toute sa puissance, jusques à ce que Cæsar amena en la tribune des harengues, Pompeius, devant toute l'assistence du peuple, et en l'appelant par son nom, luy demanda s'il approuvoit pas tous les decrets qu'il avoit mis en avant. Pompeius respondit que ouy. « Si donque il se treuve quelqu'un, dit Cæsar, « qui par force veuille empescher qu'ilz ne soient « authorisez par les voix du peuple, ne viendras « tu pas pour soustenir et defendre le bien du peu- « ple »? « Ouy, respondit Pompeius, je y vien- « dray voirement : et contre ceulx qui meçacent « de l'espée, j'apporteray l'espée et le bouclier ».

LXVII. Jamais Pompeius n'avoit en toute sa vie ne fait ne dit chose si importune que celle là, de sorte que ses amis mesmes, pour le cuider excuser, disent que ceste parole luy eschappa sans y penser: toutefois par ce qui s'ensuivit puis après, il apparut bien evidemment qu'il s'estoit du tout donné à Cæsar,

Cæsar, pour en faire tout ce que bon luy sembleroit : car à peu de jours de là il espousa Julia sa fille, sans que personne s'en fust jamais doubté, combien qu'elle fust fiancée à Servilius Cæpio, qui la devoit bien tost espouser : et pour appaiser le mal talent de Cæpio, Pompeius luy donna en mariage sa fille, qu'il avoit aussi au paravant promise à Faustus filz de Sylla, et Cæsar espousa Calpurnia fille de Piso. Cela fait, Pompeius emplissant toute la ville de gens de guerre, feit à force tout ce qu'il voulut : car ainsi comme le consul Bibulus s'en alloit en la place accompagné de Lucullus et de Caton, ilz se ruerent sur luy à l'improuveu, et rompirent les faisceaux de verges que lon portoit devant luy, et y eut quelqu'un qui par derision luy jetta un plein panier de fiente sur la teste : deux des tribuns du peuple qui estoient en sa suitte, y furent blecez. Et par ce moyen ayans vuidé la place de ceulx qui leur contrarioient, ilz feirent à leur aise passer le decret de la distribution des terres : duquel appast le menu peuple estant alleché, se laissa mener par eulx à tout ce qu'ilz voulurent, et ne s'enquit plus de rien à l'encontre, ains sans mot dire au contraire, il donna sa voix pour authoriser tout ce qu'il leur plaisoit proposer. Si furent là ratifiées les ordonnances, pour lesquelles Pompeius avoit debat avec Lucullus, et decreta lon à Cæsar le gouvernement des Gaules, tant deçà que delà les monts des Alpes, et de l'Esclavonnie, pour l'espace de cinq ans, avec quatre legions complettes.

[1] De l'Illyrie.

Et pour l'année ensuivant furent designez consuls Piso beaupere de Cæsar, et Gabinius le plus grand flatteur que Pompeius eust à l'entour de luy.

LXVIII. Or pendant que ces choses se passoient, Bibulus se mainteint renfermé dedans sa maison sans en oser sortir huit mois durans, quoy qu'il fust consul, et envoyoit seulement dehors des affiches pour attacher ès lieux publiques, par lesquelles il chargeoit et accusoit Pompeius et Cæsar: d'autre part Caton, ne plus ne moins que s'il eust esté inspiré de quelque esprit prophetique, alloit preschant et predisant publiquement en plein senat, ce qui estoit pour en advenir à la chose publique, et à Pompeius mesme : mais Lucullus ne se voulant plus travailler se tenoit coy, et jouissoit de son repos comme n'estant plus pour porter la peine, ny d'aage pour se mesler d'affaires : et fut lors que Pompeius dit, « qu'il estoit plus hors de saison « à homme vieil de vacquer à son plaisir, que vac« que raux affaires de la chose publique » : et neantmoins luy mesme fut aussi tantost amolly de l'amour de sa nouvelle espouse, et n'entendit plus à autre chose la plus part du temps qu'à luy complaire, se tenant le plus souvent avec elle en ses maisons de plaisance qu'il avoit aux champs, ou bien en ses jardins, sans plus se soucier de ce que lon faisoit en l'administration de la chose publique, de manière que Clodius, qui lors estoit tribun du peuple, vint à l'en mespriser, et à entreprendre des choses fort seditieuses : car ayant chassé Ciceron, et envoyé Caton hors de Rome en Cypre, soubz couleur d'une commission et administration publique, et

d'un autre costé Cæsar s'en estant allé ès Gaules, voyant que le commun peuple luy obeïssoit, à cause qu'il faisoit et disoit tout ce qu'il pouvoit imaginer pour le flatter et luy aggreer, il attenta incontinent à l'encontre des ordonnances de Pompeius, taschant à en faire casser et annuller quelques unes : comme entre autres il tira par force le jeune Tigranes hors de prison, lequel il menoit tousjours par la ville quant et luy, et alloit suscitant tous les jours des querelles et procès aux amis de Pompeius, pour esprouver en leur faict quel credit et quelle puissance il auroit. Finablement un jour que Pompeius estoit sorty de sa maison en public, pour assister au jugement de l'un de ces procès, ce Clodius ayant autour de luy une caterve de vagabonds, hommes abandonnez, à qui il ne chaloit qu'ilz feissent, se planta dessus un endroit relevé, où il estoit veu de tous costez de la place, et commencea à faire tout hault de telles interrogatoires : « Qui « est le capitaine de ceste ville, le plus luxurieux ? « Qui est l'homme qui cherche l'homme? Qui est « celuy qui gratte sa teste avec un doigt »? Et ses satellites luy respondoient, crians à haulte voix à chasque demande qu'il faisoit, comme si c'eust esté un chœur [1] qui eust alternativement respondu au presbtre à chasque fois qu'il secouoit un pan de sa robbe, « C'est Pompeius ».

LXIX. Cela grevoit fort Pompeius, qui n'avoit point accoustumé d'ouir ainsi publiquement mes-

[1] Lisez d'après le grec : *à chaque fois qu'il secouoit sa robe.* Il n'est point question de prêtre dans le texte. C.

dire de soy, et n'avoit point appris de combatre de ceste sorte : mais encore estoit il plus marry de ce qu'il appercevoit que le senat estoit bien aise de luy voir faire ceste honte et cest oultrage, en vengeance de ce qu'il avoit laschement trahy et abandonné Ciceron. Parquoy s'estant d'avantage fait quelque baterie sur la place mesme, là où il y eut des gens blecez, et ayant esté surpris un des serfs de Clodius, avec une espée, qui s'estoit à force coulé à travers la presse, jusques auprès de la personne de Pompeius, prenant la couverture de ceste occasion, mais à la verité craignant l'insolence et les paroles injurieuses de Clodius, il ne voulut onques puis se trouver en la place, tant que son tribunat dura, ains se teint tousjours en sa maison, consultant avec ses amis, comment il pourroit faire pour appaiser l'ire du senat à l'encontre de luy : et y en eut un nommé Culeo, qui luy conseilla de repudier sa femme Julia, pour renoncer du tout à l'amitié de Cæsar, et se retourner entierement du costé du senat : ce qu'il ne voulut pas faire. Mais bien presta il l'oreille à ceulx qui luy conseillerent de faire rappeller Ciceron, personnage qui estoit ennemy mortel de Clodius et très aimé du senat. Si conduisit le frere de Ciceron, qui en devoit faire la requeste au peuple, sur la place avec bon nombre de gens de defense, là où il y eut des coups ruez et des hommes tuez d'une part et d'autre : toutefois il demoura à la fin plus fort que Clodius.

LXX. Et ainsi Ciceron estant rappellé [1] par de-

[1] L'an de Rome 697.

cret exprès du peuple, si tost qu'il fut de retour remeit Pompeius en la bonne grace du senat, et persuada la proposition que lon avoit ja mise en avant, de donner à Pompeius commission de faire venir des bledz à Rome, par laquelle il remeit une autre fois en la puissance de Pompeius tout tant de mer et de terre, par manière de dire, qu'il y avoit dessoubs l'empire Romain: car par la teneur du decret qui en fut passé, se trouverent en sa main tous les ports, toutes les estappes et marchez, toute la vente des grains et des fruicts de la terre, et pour dire en un mot, tout le faict et traffic des marchands trafficquans sur la mer, et des laboureurs cultivans la terre. Ce que Clodius calumniant, alloit disant que la charté et faulte de bledz n'avoit point fait inventer, ny proposer le decret de ceste commission: mais au contraire, que pour avoir ceste commission, lon avoit fait naistre la faulte de bledz, à fin de faire revenir comme d'une pasmoison et remettre un petit sus par ceste nouvelle charge l'authorité de Pompeius et sa puissance, qui s'en alloit languissant. Les autres disent que ce fut une ruze du consul Spinther, lequel voulut employer Pompeius en ceste plus grande charge, à fin que luy fust envoyé pour secourir et remettre en son royaume le roy Ptolomæus [1]: toutefois Canidius tribun du peuple meit encore en avant d'y envoyer Pompeius sans armée, avec deux sergens portans les haches devant luy seulement, pour remettre d'accord ce roy Ptolomæus avec ceulx d'Alexandrie: laquelle charge

[1] Aulétès.

n'eust pas esté desaggreable à Pompeius : mais le senat rejetta ceste proposition soubz honeste couleur, faignant qu'il avoit peur qu'en ce faisant Pompeius ne meist sa personne en danger. Ce neantmoins on trouvoit souvent par la place et emmy le senat de petits billets, ès quelz estoit escrit, comme Ptolomæus requeroit qu'on luy baillast Pompeius au lieu de Spinther pour le remener : toutefois Timagenes escrit que Ptolomæus s'en alla à Rome, et laissa l'AEgypte sans qu'il en fust autrement besoing, à la suasion et suscitation d'un Theophanes, qui luy meit en teste de ce faire, à fin de donner nouveaux moyens à Pompeius de bien faire ses besongnes et matiere de nouvelles guerres : mais la malignité de ce Theophanes n'a pas tant rendu cela croyable, comme le naturel de Pompeius l'a fait tenir pour incroyable, pource que son ambition n'avoit rien de si maling ny de si meschant comme cela.

LXXI. Luy ayant donques esté donnée la commission de faire venir des bleds, il envoya par tout ailleurs ses lieutenans et amis, et luy en personne s'en alla en Sicile : et comme il fut prest à s'en revenir, il se leva un grand vent en mer, tellement que les mariniers faisoient doubte de lever les ancres : mais luy mesme le premier monta dedans la navire, et commanda que lon meist les voiles au vent incontinent, criant tout hault, « Il est necessaire que « j'aille, non pas necessaire que je vive » : et ainsi par sa bonne diligence et sa hardiesse, joinct la bonne fortune qui luy favorisa, il emplit toutes les

estappes et marchez de bledz, et toute la mer de navires, de maniere que l'abondance qu'il en feit venir, fournit non seulement à la ville de Rome, mais aussi aux environs, et en sourdit comme une vive fonteine, et un large ruisseau qui s'espandit par toute l'Italie.

LXXII. Or environ ce mesme temps, les grandes conquestes que Cæsar faisoit ès Gaules, l'elevoient bien fort hault : mais là où il sembloit qu'il fust bien loing de Rome attaché à faire la guerre aux Belges [1], aux Sueviens [2] et aux Anglois [3], on ne se donna garde qu'il la faisoit par secrettes menées au milieu du peuple Romain et ès principaux poincts des affaires de la chose publique contre Pompeius, pource qu'il avoit autour de sa personne les forces d'une armée comme un corps militaire qu'il aguerrissoit et endurcissoit au travail, non point en intention de s'en valoir contre les Barbares seulement : car les combats qu'il avoit contre eulx, ne luy estoient que comme une maniere de chasse, par lesquelz il tendoit à la rendre invincible et redoubtable à tout le monde : mais au demourant l'or et l'argent, les despouilles et autres richesses qu'il gaignoit en si grande abondance sur les ennemis qu'il desfaisoit, luy estoient comme l'ame de ce corps, par le moyen de laquelle il gaignoit et corrompoit beaucoup d'hommes, en envoyant de grands presens à Rome à ceulx qui venoient à estre

[1] Peuples des Pays-bas.

[2] Peuples au-delà de l'Elbe.

[3] Grec : Bretons.

ædiles, præteurs, ou consulz, et à leurs femmes mesmes : tellement qu'ayant repassé les Alpes, et estant venu faire son hyver en la ville de Luques, il y eut une grande multitude d'autres personnes, hommes et femmes, qui y coururent à l'envy les uns des autres : mais du senat mesme il y en eut deux cents qui y furent devers luy, entre lesquelz nommeement furent Crassus et Pompeius : et veit on pour un coup six vingts sergens portans les haches devant præteurs ou proconsulz à la porte de son logis.

LXXIII. Si renvoya tous les autres pleins d'argent et de promesses : mais avec Pompeius et Crassus il feit une paction qu'eulx deux ensemble demanderoient encore le consulat, à quoy Cæsar les devoit aider, en envoyant à Rome au jour de l'election bon nombre de ses gens de guerre pour y donner leurs voix en leur faveur, et que si tost qu'ilz auroient esté eleuz, ilz prattiqueroient de se faire donner à eulx, par decret du peuple, les gouvernemens de quelques nouvelles provinces et nouvelles armées aussi, et feroient confirmer et prolonger en son nom, celles qu'il tenoit, pour autres cinq années. Quand la nouvelle de ceste marchandise fut divulguée parmy le peuple de Rome, les plus gens de bien et les principaux de la ville en furent fort desplaisans, tant que Marcellinus en pleine assemblée du peuple leur demanda à eulx deux s'ilz poursuivroient le consulat à la prochaine election : à quoy le peuple mesme leur commandant de respondre, Pompeius respondit le premier, que

peult estre le demanderoit il voirement, et peult estre aussi que non : mais Crassus respondit plus civilement, qu'il en feroit ce qu'il verroit estre le plus expedient pour le bien et l'utilité de la chose publique.

LXXIV. Marcellinus adonc s'attacha à Pompeius, et parla de grande vehemence contre luy, jusques à tant que Pompeius luy reprocha à la fin en courroux, qu'il estoit le plus injuste et le plus ingrat homme du monde, veu qu'il ne recognoissoit point en son endroit, que par son moyen il estoit devenu de muet, eloquent, et de pauvre affamé, saoul jusques à rendre souvent sa gorge. Ce neantmoins tous ceulx qui paravant avoient proposé de demander le consulat, s'en deporterent adonc, excepté Lucius Domitius, auquel Caton conseilla et donna courage de ne desister point, « pource « (luy disoit il) que tu ne combats point pour obte- « nir un magistrat, ains pour defendre la liberté pu- « blique à l'encontre de deux tyrans ». Parquoy Pompeius et ses adherens, craignans la vehemence de Caton, de peur qu'ayant ja tout le senat à sa devotion, il n'attirast aussi de son costé la plus saine partie du peuple, penserent qu'il ne falloit pas laisser venir Domitius jusques en la place, et à ceste fin envoyerent des gens en armes contre luy, qui d'arrivée occirent celuy qui portoit la torche devant luy, et contraignirent les autres de prendre la fuitte, entre lesquelz Caton fut le dernier à se retirer, ayant esté blecé au coude du bras droit en defendant Domitius.

LXXV. Estans doncques Pompeius et Crassus parvenus au consulat par telle voye [1], ilz ne se porterent de rien plus modestement, ny plus honestement au demourant. Car premierement comme le peuple fust après à eslire Caton præteur, Pompeius qui presidoit en l'assemblée de l'election, voyant qu'il s'en alloit estre eleu, la rompit, alleguant faulsement qu'il avoit observé quelques mauvais presages pour avoir occasion de la rompre, et depuis ilz corrompirent par argent les lignées du peuple pour faire eslire præteurs Antias et Vatinius, et consequemment feirent proposer par un tribun du peuple des edicts, par lesquelz la charge que Cæsar avoit, luy estoit prolongée pour autres cinq ans, suivant ce qu'ilz avoient contracté ensemble: et le gouvernement de la Syrie, avec la charge de faire la guerre aux Parthes, estoit commis à Crassus: et à Pompeius toute l'Afrique et toutes les Hespagnes, avec quatre legions, dont il en presta lors deux à Cæsar, qui les luy demanda pour la guerre qu'il avoit en la Gaule. Cela fait, Crassus se partit pour aller en son gouvernement, au sortir de son consulat: et Pompeius demourant à Rome, à la dedication de son theatre feit jouer de beaux jeux de pris, tant d'exercices de la personne, comme de lettres et de la musique, et feit aussi faire des chasses et combats de bestes sauvages, ès quelles il y eut bien jusques au nombre de cinq cents lions tuez: mais après tout, il n'y eut rien

[1] L'an de Rome 699.

si esmerveillable ne si espouventable, que les combats des elephans.

LXXVI. Ces liberalitez et despenses faittes pour donner passetemps au peuple, le feirent de rechef beaucoup estimer, et luy apporterent une grande bienveillance de la commune : mais d'un autre costé, il ne se suscita pas moins d'envie, quand il commeit la charge de ses gouvernemens et de ses legions à [1] ses lieutenans, pendant que luy alloit çà et là se donnant du bon temps avec sa femme par tous les beaux lieux de plaisance de l'Italie, soit ou qu'il fust amoureux de sa femme, ou qu'elle estant amoureuse de luy, il n'eust pas le cueur de la laisser. Car lon disoit partout, et estoit chose assez notoire, que ceste jeune dame Julia aimoit son mary plus ardemment, que ne sembloit porter l'aage où il estoit : dont il m'est advis que la cause estoit l'honneste continence de luy, qui ne cognoissoit autre femme que celle qu'il avoit espousée, joint que sa gravité naturelle n'estoit point fascheuse, ains estoit sa compagnie et sa conversation fort plaisante et fort aggreable aux femmes, si en cela nous ne voulons reprouver le tesmoignage de la courtisane Flora : mais il est bien certain qu'en une election d'ædiles, estans quelques uns venus jusques à mettre la main aux armes, il y eut plusieurs hommes tuez tout contre Pompeius, de maniere que luy en estant tout souillé de sang, il fallut qu'il changeast d'habillemens : à raison dequoy ses serviteurs coururent à grande haste en son logis reporter ses ac-

[1] *Lisez* : à des lieutenans ses amis. C.

coustremens ensanglantez pour luy en porter d'autres. La jeune dame se trouvant pour lors enceinte, apperceut d'adventure sa robbe toute sanglante, dont elle entra soudain en si grande frayeur, qu'elle en tumba toute pasmée, et eut on beaucoup de peine à la faire revenir de ceste pasmoison, mais elle en avorta sur l'heure : au moyen dequoy ceulx mesmes qui estoient les plus aspres à reprendre l'amitié qu'il avoit avec Cæsar, ne le pouvoient blasmer de l'amour qu'il portoit à sa femme. Elle devint encore une autre fois grosse depuis, dont elle mourut en travail d'enfant, et l'enfant ne survescut gueres de jours après la mere. Et comme Pompeius se disposast pour l'aller inhumer en une siene terre qu'il avoit près la ville d'Alba, le peuple par force en emporta le corps au champ de Mars, plus pour la pitié et compassion qu'il eut de la jeune dame, que pour envie de gratifier, ny à Cæsar, ny à Pompeius : et neantmoins encore de ce que le peuple en faisoit pour le regard d'eulx, il sembloit en faire plus pour l'amour de Cæsar absent, que de Pompeius present.

LXXVII. Mais aussi tost que ceste alliance, laquelle couvroit plus tost, qu'elle ne refrenoit leur ambitieuse convoitise de dominer, fut estaincte, il se leva incontinent dedans Rome une tourmente, et commencerent toutes choses à branler, et à se semer parmy le peuple des paroles et propos de sedition et de division : puis tantost après survint aussi de renfort la nouvelle de la mort et desfaitte de Crassus, qui fut comme une grande barriere os-

tée, laquelle empeschoit que ces deux parts ne s'entreheurtassent et n'entrassent en guerre civile : car l'un et l'autre des deux chefz le redoubtant, se rengeoit encore aucunement à la raison envers son compagnon. Mais aussi tost que la fortune leur eut osté ce tiers, qui eust encore peu contester contre celuy des deux qui fust demouré vaincueur, alors eust on peu veritablement dire de ces deux qui demourerent, ce que le poëte comique dit,

L'un contre l'autre adonc se met en poinct,
Ses mains saupoudre et d'huile son corps oingt.

Tant est la fortune peu de chose au pris de la nature, dont elle ne peult jamais assouvir la cupidité, veu que si grande longueur et largeur d'empire, et si vaste estendue de païs, ne peut encore arrester ne borner la convoitise de ces deux personnages : ains combien qu'ilz eussent souvent ouy dire, et souvent leu eulx mesmes, que

Les dieux ayans le monde en trois party,
Chascun se tient content de son party :

ilz ne pensoient pas neantmoins, que l'empire Romain fust suffisant pour eulx qui n'estoient que deux : toutefois Pompeius dit lors en une harengue qu'il feit devant le peuple, que tous les estats et toutes les charges qu'il avoit euës en l'administration de la chose publique, ce avoit tousjours esté plus tost qu'il n'avoit esperé, et les avoit aussi tousjours quittées plus tost que lon n'avoit attendu. Ce qu'à la verité tesmoignoient toutes les armées qu'il avoit euës entre mains, lesquelles il avoit tousjours

cassées de bonne heure : mais lors voyant bien que Cæsar ne casseroit pas la siene, il chercha de se fortifier des estats et offices de la ville contre luy, sans remuer autre chose, ny monstrer autrement qu'il se deffiast de luy, ains plus tost faisant semblant de le mespriser et de n'en faire point de compte : mais quand il veit que ces magistrats de la ville ne se distribuoient pas à son gré ny à sa voulunté, pour autant que les citoyens qui les elisoient, estoient corrompus par argent, il laissa adonc tout aller en abandon, de maniere qu'il n'y avoit plus de magistrat qui commandast, ny auquel on obeist en la ville.

LXXVIII. A l'occasion de laquelle confusion il courut incontinent par la ville un grand bruit, qu'il estoit besoing d'elire un dictateur : et fut le premier qui l'oza mettre en avant un tribun du peuple nommé Lucillius, qui suada que lon eleust Pompeius : à quoy Caton contredit si vivement, que le tribun fut en danger d'estre sur le champ deposé de son office : mais plusieurs des amis de Pompeius se tirerent lors en avant, qui l'excuserent, remonstrans qu'il n'avoit ny recherché ny desiré aucunement cest estat de dictature, dont Caton le loua grandement, et le pria et enhorta de vouloir tenir la main à ce que les choses se peussent remettre en bon estat. Pompeius eut honte de reculer à chose si raisonnable, et y eut l'œil, si bien que lon eleut deux consuls, Domitius et Messala [1] : mais depuis les choses estans retumbées encore en

[1] L'an de Rome 701.

plus grande confusion que jamais, de sorte que lon ne pouvoit elire de nouveaux magistratz: et à l'occasion de ce, plusieurs remettans en avant le propos d'elire un dictateur plus audacieusement que paravant, Caton craignant d'estre forcé à ceste fois, delibera de jetter à Pompeius quelque magistrat de puissance et authorité limitée, pour le destourner de celuy qni avoit authorité excessive et tyrannique. Bibulus mesme qui estoit ennemy de Pompeius, fut le premier qui meit en avant au senat qne lon l'eleust seul consul, « Pource, dit-« il, que par ce moyen, ou la chose publique « sortira du trouble, auquel elle est maintenant, « ou si elle doit tumber en servitude, au moins « servira elle à celuy qui est le plus homme de « bien ». Ceste opinion fut trouvée bien estrange, mesmement pour le regard de celuy qui la proposa: et Caton s'estant dressé en piedz, chascun imagina soudain que ce fust pour y contredire: mais luy estant fait silence, il dit hault et clair, que quant à luy il n'eust jamais proposé le premier celle opinion, mais puis qu'elle estoit proposée par un autre, qu'il estoit bien d'advis qu'on la suivist, « Pour autant, dit-il, qu'il vault mieulx avoir un « magistrat qui commande, qui qu'il soit, que de « n'en avoir point du tout, et qu'il ne voyoit per-« sonne qui fust pour sçavoir bien commander en « si grands troubles que feroit Pompeius ». Le senat approuva ceste opinion, et ordonna que Pompeius seroit eleu seul consul, et que s'il voyoit qu'il eust besoing de compagnon, qu'il en pourroit

nommer un tel que bon luy sembleroit, mais non devant deux mois. Ainsi fut Pompeius declaré seul consul [1] par Sulpitius, qui ce jour là estoit à son tour entreroy: et adonc Pompeius caressa fort amiablement Caton, en le remerciant de l'honneur qu'il luy avoit fait, et le priant de le vouloir en particulier aider de son conseil aux affaires de son consulat. Caton luy respondit qu'il ne falloit point qu'il le remerciast, pource qu'il n'avoit rien dit en tout ce qu'il avoit opiné, pour l'amour de luy, ains pour l'amour de la chose publique seulement, et que là où il l'en requerroit, il le conseilleroit vouluntiers en particulier: mais quand il ne l'en requerroit point, il ne laisseroit pas de dire en public ce que bon luy sembleroit. Tel estoit Caton en toutes choses.

LXXIX. Mais Pompeius retournant en la ville, espousa Cornelia, la fille de Metellus Scipion, non fille, ains de nagueres demourée veufve de Publius Crassus le filz, qui fut occis par les Parthes, auquel elle avoit esté mariée la premiere fois. Ceste dame avoit beaucoup de graces pour attraire un homme à l'aimer, oultre celles de sa beaulté: car elle estoit honestement exercitée aux lettres, bien apprise à jouer de la lyre, et sçavante en la geometrie, et si prenoit plaisir à ouïr propos de la philosophie, non point en vain ny sans fruict: mais, qui plus est, elle n'estoit point pour tout cela ny fascheuse, ny glorieuse, comme le devienent ordinairement les jeunes femmes, qui ont ces parties

[1] L'an de Rome 702.

et

et ces sciences là. D'avantage elle estoit fille d'un pere, auquel on n'eust sceu que reprendre, ny quant à la noblesse de sa race, ny quant à l'honneur de sa vie : toutefois les uns reprenoient en ce mariage, que l'aage n'estoit point sortable, pource que Cornelia estoit jeune assez pour estre plus tost mariée à son filz : et les plus honestes estimoient, qu'en ce faisant il avoit mis à nonchaloir la chose publique au temps qu'elle estoit en si grands affaires, pour ausquelz remedier elle mesme l'avoit choisi comme medecin, et s'estoit jettée entre les bras de luy seul : et cependant [1] il s'amusoit à faire nopces et festes, là où plus tost il devoit penser, que son consulat estoit une publique calamité, pource qu'il ne luy eust pas esté ainsi baillé extraordinairement à luy seul, contre la coustume et les loix, si les affaires publiques se fussent bien portez.

LXXX. Au demourant, il se meit à faire proceder à l'encontre de ceulx qui par voyes indeuës de bourse desliée et d'argent distribué, estoient parvenus aux honneurs, et avoient obtenu des magistrats : et ayant fait des loix et ordonnances, selon lesquelles les procès et jugemens s'en devroient faire, il administra bien dignement et sincerement toutes autres choses au reste, donnant seureté, ordre, silence et gravité aux jugemens, en y assistant luy mesme en personne, avec force d'armes, excepté que quand son beaupere en fut aussi, en-

[1] Le grec porte : « il se couronnoit, et sacrifioit aux dieux « pour son mariage, tandis qu'il devoit penser, etc. » C.

tre les autres, appellé en justice, il envoya querir en sa maison les trois cents soixante juges, et les pria de luy vouloir estre en aide, tellement que l'accusateur se deporta de son accusation, quand il veit Scipion accompagné et convoyé par ses juges mesmes, en retournant de la place. Cela donna de rechef mauvais bruit à Pompeius, et encore fut il blasmé d'avantage, de ce qu'ayant par ordonnance expresse defendu que lon ne louast plus publiquement ceulx qui seroient appellez en justice pour aucun crime, pendant que lon feroit leur procès, luy mesme un jour entra au parquet, où se faisoient les jugemens, pour louer publiquement Plancus : à l'occasion de quoy, Caton qui lors estoit l'un des juges, se boucha les oreilles avec les deux mains, disant qu'il ne luy estoit pas loisible de ouïr louer un criminel, veu qu'il estoit defendu expressement par les loix : ce qui fut cause de faire recuser Caton à juge, avant qu'il donnast sa sentence : mais nonobstant cela Plancus fut condemné par tous les autres juges, à la grande honte et vitupere de Pompeius : car peu de jours après, Hypseus homme consulaire, estant aussi semblablement accusé, l'attendit un jour comme il sortoit du baing pour s'aller mettre à table, et luy embrassant les genoux le supplia de luy vouloir estre en aide : mais il passa oultre superbement, sans luy respondre autre chose, sinon, qu'il luy gastoit son soupper, et ne faisoit autre chose : pour laquelle inconstance et inegalité de faire faveur aux uns, et tenir rigueur aux autres, il fut à bon droit repris et

blasmé : mais au reste il reduisit toutes autres choses en bon estat, et opta pour compagnon au consulat son beau pere Scipion, pour les cinq derniers mois : puis se feit continuer ses gouvernemens pour autres quatre ans, avec estat de prendre à l'espargne [1] mille talents par chascun an, pour entretenir et soudoyer ses gens de guerre.

LXXXI. Ce que voyans les amis de Cæsar commencerent à s'attacher là, et requirent que lon eust donques aussi quelque regard à Cæsar, qui menoit de si grandes et si lourdes guerres pour l'empire Romain, disans qu'il estoit bien raisonnable, attendu ses grands services, que lon luy donnast un autre consulat, ou que lon luy prolongeast encore le temps de son gouvernement, durant lequel il peust au moins jouir en paix de l'honneur de commander à ce que luy mesme avoit acquis, sans qu'un autre successeur luy vinst oster le fruict de son labeur. Sur quoy s'estant meuë grande dispute et grande contention à Rome, Pompeius comme voulant reparer à l'envie que lon en eust peu concevoir contre Cæsar, pour l'amitié qu'il luy portoit, dit qu'il avoit lettres de luy, par lesquelles il demandoit qu'on luy envoyast un successeur, et que lon le deschargeast de la guerre : et au surplus, qu'il luy sembloit bien raisonnable que lon luy ottroyast privilege de demander un second consulat, encore qu'il fust absent : à quoy Caton s'opposa formellement, disant qu'il falloit qu'il

[1] Six cents mille escus. *Amyot*, 4,668,775 livres de notre monnoie.

s'en retournast homme privé, et que posant les armes il vinst luy mesme prochasser d'obtenir quelque bien et quelque recompense de ses citoyens. Mais pourautant que Pompeius ne repliqua ny ne contesta point à cela, ains se teut comme n'ayant que dire à l'encontre, on souspeçonna et interpreta lon d'avantage, qu'il n'avoit point bonne opinion de la voulunté de Cæsar, joinct qu'il luy envoya redemander les deux legions qu'il luy avoit prestées, soubs couleur de la guerre des Parthes : toutefois Cæsar, encore qu'il entendist bien pour quelle occasion on les luy redemandoit, les luy renvoya grandement honorées de beaux et bons presens.

LXXXII. Environ ce temps Pompeius tumba malade à Naples d'une grosse et dangereuse maladie, de laquelle toutefois il guarit : et les Neapolitains à la persuasion d'un des principaux de leur ville nommé Praxagoras, sacrifierent publiquement aux dieux pour leur rendre graces de sa convalescence : leurs prochains voisins en feirent après autant, de sorte que cela de main en main s'estendit par toute l'Italie, et n'y eut ne petite ne grande ville qui n'en feit feste et resjouissance publique par plusieurs jours : et ne trouvoit on lieu assez capable pour tenir ceulx qui luy alloient de tous costez au devant, ains en rompoient les chemins : tous les villages, les bourgs, les ports de mer estoient pleins de gens qui sacrifioient aux dieux, et faisoient festin pour la joye du recouvrement de sa santé. Il y en avoit mesme plusieurs qui luy alloient au devant et le recueilloient avec des tor-

ches allumées, portans chappeaux de fleurs sur leurs testes, et puis le convoyoient et l'accompagnoient, en luy jettant force bouquets et force fleurs dessus luy, tellement que le convoy qu'il eut à ce retour là, tout le long du chemin, fut l'une des plus belles, plus honorables et plus magnifiques choses à veoir qu'il eut onques en sa vie: mais aussi tient on qu'elle fut cause, autant que nulle autre occasion, de susciter la guerre civile: car l'opinion presumptueuse de soy mesme qui luy entra en la teste, avec l'extreme joye qu'il sentit de se veoir ainsi honorer et aimer, surmonta le discours de la raison qu'il devoit fonder sur les choses vrayes, non sur l'apparence, et luy faisant oublier la diligence de soy tenir sur ses gardes, qui luy avoit tousjours auparavant asseuré ses prosperitez et ses faicts, la changea en audacieuse braverie, qui luy feit mespriser la puissance de Cæsar, jusques à dire qu'il n'auroit que faire d'armes ny d'autre laborieuse solicitude à l'encontre de luy, et qu'il le desferoit quand il voudroit beaucoup plus facilement qu'il ne l'avoit fait premierement. D'avantage Appius retourna là dessus de la Gaule, qui luy ramena les gens de guerre qu'il avoit prestez à Cæsar, rabaissant fort de paroles les choses qu'il avoit faittes par delà, et tenant plusieurs propos oultrageux et injurieux à l'encontre de Cæsar: car il disoit que Pompeius ne cognoissoit pas bien ses propres forces ny sa reputation, de se vouloir fortifier d'autres armes contre luy, pource qu'il le desferoit avec les sienes propres, si tost que lon

le verroit, tant les soudards, disoit il, portoient de haine à Cæsar, et avoient grand desir de veoir Pompeius. Ces propos enflerent si fort Pompeius, et le remplirent de si grande nonchalance, par se fier et presumer trop de soy, qu'il se mocqua de ceulx qui craignoient trop la guerre : et à ceulx qui luy disoient, si Cæsar s'en venoit droit à Rome, qu'ilz ne voyoient pas avec quelles forces ilz luy peussent resister, il respondit d'un visage riant et avec une chere ouverte, qu'ilz ne se donnassent point de soucy quant à cela : « Car toutes et quan-
» tes fois, dit il, que je frapperay du pied seule-
« ment la terre d'Italie, je feray sourdre de toutes
« parts gens de guerre à pied et à cheval ».

LXXXIII. Ce pendant Cæsar au contraire entendoit à bon esciant à ses affaires s'approchant de l'Italie, et envoyant tousjours de ses soudards à Rome pour estre à l'election des magistrats, en gaignant soubs main et corrompant tousjours plusieurs de ceulx qui estoient en office, à force d'argent, entre lesquelz fut Paulus l'un des consulz [1], auquel il feit tourner sa robbe, moyenant la somme de mille cinq cents talents [2], et Curio tribun du peuple qu'il acquitta d'une infinie somme de debtes, et Marcus Antonius qui pour l'amitié qu'il portoit à Curio, avoit aussi part à ses debtes, en estant obligé comme luy. Il fut d'avantage trouvé que l'un des capitaine venus de la part de Cæsar estant au-

[1] L'an de Rome 704.

[2] Neuf cents mille escus. *Amyot.* 7.003,162 liv de notre monnoie.

près du senat [1], et entendant que le conseil ne luy vouloit pas ottroyer la prolongation de son gouvernement qu'il demandoit, en frappant de la main sur le pommeau de son espée : « Ceste cy, dit il, « la luy baillera ». Brief tout ce qu'il ourdissoit et qu'il faisoit, tendoit à ceste fin là : toutefois les demandes et requestes que faisoit Curio au nom de Cæsar, sembloient un peu plus raisonnables et plus populaires : car il demandoit l'un des deux, ou que lon feist poser les armes à Pompeius, ou que lon ne contraignist point Cæsar de les poser non plus que luy : « Car ou estans (ce disoit il) tous deux « privez, ilz se rengeront d'eulx mesmes à la raison, « ou retenans leurs armées aussi fortes l'une que « l'autre, ilz se contenteront de ce qu'ilz ont, sans « rien remuer l'un pour la peur de l'autre : mais qui « osteroit les forces à l'un, et les laisseroit à l'au- « tre, il doubleroit la puissance qu'il redoubtoit ». A cela repliqua Marcellus le consul oultrageusement, appellant Cæsar un brigand, disant que lon le devoit declarer ennemy public du peuple Romain, s'il ne posoit les armes : toutefois à la fin Curio, Antonius et Piso feirent tant, que la chose fut mise en preuve de la pluralité des voix du senat : car il dit que ceulx qui seroient d'advis que Cæsar seul posast les armes, et que Pompeius reteinst les siennes, passassent tous d'un costé. Il y en eut la plus part qui y passerent : puis après il commanda que ceulx qui voudroient que l'un et l'autre les po

[1] Du lieu où le sénat s'assembloit.

N 4

sassent, et que ny l'un ny l'autre ne les reteinst, passassent : et adonc il n'en demoura que vingt et deux seulement qui feissent pour Pompeius, et tous les autres ensemble se rengerent du costé de Curio, lequel à ceste cause sortit en la place la teste hault levée de joye comme victorieux, et fut recueilly par ceulx de sa ligue avec haults cris et grands battemens de mains en signe de resjouissance, et avec force festons, bouquets et chappeaux de fleurs qu'ilz jetterent sur luy. Pompeius n'estoit pas present à ceste epreuve qui se feit de la vouiunté du senat, pource que ceulx qui ont charge et commandement sur des armées, ne peuvent par les loix Romaines entrer dedans la ville : Mais Marcellus se levant, dit qu'il ne vouloit pas demourer assis s'amusant à ouir des harengues et des disputes, ce pendant qu'il sçavoit de vray que dix legions passoient desja les monts des Alpes pour venir en armes droit contre eulx, et qu'il envoyeroit au devant homme qui leur feroit teste pour la defense de la chose publique.

LXXXIV. Depuis cela lon changea de robbes à Rome, comme lon a accoustumé de faire en un deuil public : et Marcellus passant à travers la place suivy du senat, s'en alla devers Pompeius, devant lequel estant arrivé, il luy dit tout hault, « Je te com-
« mande, Pompeius, que tu ayes à secourir la chose
« publique, avec les forces que tu as ja toutes pres-
« tes, et que tu en leves encore d'autres ». Autant luy en dit aussi Lentulus l'un de ceulx qui estoient

designez consulz pour l'année ensuivant : mais comme Pompeius cuida lever et enroller gens de guerre dedans Rome, les uns ne vouloient point obeïr à son mandement, les autres y venoient à regret en petit nombre, froidement, et avec peu d'affection : et la plus part crioient, « Appointement, appointement », à cause que Antonius avoit leu devant tout le peuple, malgré le senat, une lettre missive de Cæsar, contenant certaines demandes et offres fort à propos pour attraire le menu peuple : car il requeroit que Pompeius et luy sortissent tous deux hors de leurs gouvernemens, et qu'ilz laissassent leurs armées pour ester à droit, et se remettre entierement au jugement du peuple, en luy rendant compte et raison de tout ce qu'ilz avoient fait. Lentulus qui estoit desja entré en possession de son consulat, ne faisoit point assembler le senat : mais Ciceron nagueres retourné de la Cilicie alloit taschant de moyener accord, mettant en avant que Cæsar laissast les Gaules, et tout le reste de son armée, exceptées deux legions seulement, qu'il retiendroit avec le gouvernement de l'Esclavonie, attendant un second consulat. Pompeius trouva cest expedient mauvais : et les amis de Cæsar se laisserent conduire jusques à conceder que Cæsar laisseroit encore l'une de ses legions : mais Lentulus s'y opposa, et Caton d'un autre costé aussi, criant que Pompeius s'abusoit et se mescontoit, de maniere que toutes ces voyes d'appointement n'eurent point de lieu.

LXXXV. Et ce pendant nouvelles vindrent à

Rome que Cæsar s'estoit desja saisi d'Ariminum [1] bonne et grande ville de l'Italie, et qu'il s'en venoit avec toute sa puissance droit à Rome: ce qui estoit faulx: car il n'avoit pas encore avec luy plus de trois cents chevaux, et cinq mille hommes de pied, n'ayant voulu attendre le reste de son armée, qui estoit encore delà les monts en la Gaule, ains se hastant pour surprendre ses adversaires au desprouveu pendant qu'ilz estoient en trouble et en effroy, et qu'ilz ne se doubtoient pas que sa venue deust estre si soudaine, plus tost que de leur donner temps de se prouveoir, et les combatre lors qu'ilz seroient tous preparez: car quand il fut arrivé sur le bord de la riviere du Rubicon [2] qui fait la separation du gouvernement qui luy avoit esté baillé d'avec l'Italie, il s'arresta tout coy un espace de temps sans mot dire, et differa un peu, pensant en soy mesme la grande et hardie entreprise où il s'alloit jetter: puis

[1] Arimin, aujourd'hui Rimini, ville située sur la mer Adriatique, dans la province d'Ombrie à l'embouchure de la rivière du même nom, à 58 lieues de Rome. C'est là que se tint l'an 359 de Jesus-Christ, ce fameux concile, où plus de quatre cens évêques vaincus par les violences de Taurus, préfet de l'empereur Constance, signèrent cette formule par laquelle, selon l'expression de S. Jérome, tout l'univers fut surpris de se trouver Arien, mais qui fournit au pape Libère, en refusant d'y souscrire, une heureuse occasion de réparer la faute qu'il avoit faite deux ans auparavant, en adhérant à la condamnation de S. Athanase, et en signant une formule de foi Arienne, suivant l'expression de S. Hilaire, qui l'anathématisa avec son auteur.

[2] Un peu au-dessus du fleuve Arimin.

tout soudain, ne plus ne moins que ceulx qui se lancent d'un hault rocher en abyme de profondeur infinie, fermant la bouche à la raison, et clouant les yeux à l'imagination du peril, il escria à ceulx qui estoient à l'entour de luy en langage grec, « Le « dé soit jetté », ([1] comme s'il eust voulu dire, prenons en l'adventure: à tout perdre n'y a qu'un coup perilleux:) et feit passer son armée.

LXXXVI. Si tost que la nouvelle en fut divulguée à Rome, il y eut un si grand effroy que lon n'en avoit encore point veu de pareil: car tout le senat s'en courut incontinent devers Pompeius, et s'y en fouirent aussi tous les magistrats de la ville, là où Tullus [2] luy demanda quelles forces et quelle armée il avoit pour les defendre: Pompeius luy respondit avec quelque demeure, et d'une parole mal asseurée, qu'il avoit les deux legions, que Cæsar luy avoit renvoyées, toutes prestes, et qu'il pensoit que de ceulx qu'il avoit nagueres fait lever à la haste, il feroit bien jusques au nombre de trente mille combatans. Tullus adonc s'escria tout hault: « Tu nous « as abusez, Pompeius »: et conseilla que lon envoyast des ambassadeurs devers Cæsar. Il y avoit en celle compagnie un nommé Faonius, lequel n'estoit pas mauvais homme au demourant, sinon que par une opiniastreté et une audace, il cuidoit bien contrefaire la franche liberté de parler dont

[1] Ceci n'est point dans le texte.

[2] Lucius Volcatius Tullus, qui avoit été consul l'an de Rome 688.

usoit Caton : celuy la luy dit alors, qu'il frappast du pied contre la terre, pour en faire sourdre les gens de guerre qu'il leur avoit promis. Pompeius supporta doulcement l'importunité oultrageuse de cest homme : et comme Caton luy ramenast en memoire ce qu'il luy avoit predit de Cæsar dès le commencement, il luy respondit, « En ce que tu m'en « as predit, tu as certes prophetizé plus veritable- « ment : mais ce que j'en ay fait, je l'ay fait à la « bonne foy plus amiablement ». Si fut adonc Caton d'advis que lon eleust Pompeius capitaine general de la chose publique, avec plein pouvoir et puissance souveraine de toutes choses, disant, « Que « les hommes qui font les grands maulx, sont ceulx « qui mieulx y sçavent remedier » : et incontinent se partit pour aller en la Sicile, le gouvernement de laquelle luy estoit escheut par le sort, et chascun des autres senateurs pareillement s'en alla aux provinces qui leur estoient advenues.

LXXXVII. Ainsi estant presque toute l'Italie esbranlée, il n'y avoit ordre ny raison quelconque en tout ce qui s'y faisoit : car ceulx qui estoient hors de Rome, y accouroient fuyans de tous costez : et au contraire, ceulx qui habitoient dedans, en sortoient à grande haste, et l'abandonnoient en tel trouble et telle confusion, que ce qui pouvoit servir ayant bon vouloir d'obeïr, se trouvoit debile, et ce qui nuisoit pour la desobeïssance, y estoit puissant et malaisé à regir et à manier aux magistrats qui avoient loy de commander. Car il n'y avoit moyen quelconque d'appaiser leur effroy, et ne

laissoit on pas à Pompeius ordonner des choses à son jugement, ains selon que chascun se trouvoit passionné de douleur, de crainte ou de doubte, il l'en alloit remplissant: tellement que bien souvent en un mesme jour se prenoient toutes contraires resolutions de conseil. Il ne pouvoit entendre rien de certain des ennemis, pource que les uns luy rapportoient tantost d'un, et les autres tantost d'un autre, et s'il ne les vouloit croire, ilz s'en courrouceoient à luy. Finablement ayant arresté qu'il voyoit le tumulte et la confusion si grande à Rome, qu'il n'y avoit ordre d'en venir à bout, il commanda à tous ceulx du senat qu'ilz s'en allassent après luy, denonceant à ceulx qui demoureroient qu'il les tiendroit pour adherens de Cæsar, et sur les vespres abandonna la ville. Les deux consulz sans sacrifier aux dieux, ainsi que lon a accoustumé de faire, avant que partir pour aller à la guerre, s'en fouirent aussi, de façon que Pompeius au plus fort de ses affaires et au milieu du peril, se pouvoit dire heureux, pour veoir la grande affection et bienvueillance que tout le monde luy portoit: car encore que plusieurs reprissent la maniere de sa conduitte, il n'y en avoit neantmoins pas un qui haïst le conducteur, ains en eut on trouvé plus de ceulx qui ne pouvoient abandonner Pompeius pour l'amour qu'ilz luy portoient que de ceulx qui le suivoient pour maintenir leur liberté.

LXXXVIII. Peu de jours après qu'il fut party, Cæsar arriva à Rome, lequel se saisissant de la ville, parla humainement à tous les autres qu'il y trouva

appaisant leur effroy, excepté qu'il menaça de faire mourir Metellus l'un des tribuns du peuple, qui le voulut empescher de prendre de l'argent au tresor de la chose publique : et si adjouxta à ceste cruelle menace une parole encore plus aspre: car il luy dit, « que le dire luy estoit plus difficile que le faire ». Ainsi ayant reboutté Metellus, et pris ce qu'il voulut, il se meit à suivre Pompeius à la trace, taschant à le chasser dehors de l'Italie, premier que l'armée qu'il avoit en Hespagne luy peust arriver. Ce pendant Pompeius s'estant saisi de la ville de Brundusium, et ayant recouvré quelques vaisseaux, feit incontinent embarquer dessus les deux consulz avec trente enseignes de gens de pied, qu'il envoya devant oultremer, à Dyrrachium : et despescha quant et quant Scipion son beaupere, et Gneus Pompeius son filz, pour aller en Syrie faire provision de navires : et luy ayant bien remparé les portes de la ville, et disposé sur les murailles les plus vistes et plus legers de ses soudards, avec exprès commandement à ceulx de la ville qu'ilz ne bougeassent de leurs maisons, il feit encore fossoyer et trencher par le dedans de la ville les rues en plusieurs endroits, et remplir les dittes fosses et trenchées de paux pointus aguisez par les bouts, exceptés deux rues par lesquelles il devoit se rendre sur le port. Puis le troisieme jour après, ayant desja embarqué à loisir toute l'autre multitude de ses gens, il feit soudainement haulser un signe en l'air à ceulx qu'il avoit laissez pour la garde des murailles, lesquelz accoururent aussi tost à luy, et les ayant habile-

ment recueillis en ses vaisseaux, il leva les ancres et traversa la mer.

LXXXIX. Incontinent que Cæsar apperceut les murailles denuées de gens, il se doubta bien que Pompeius s'en estoit fouy, et voulant courir après, s'en fallut bien peu qu'il ne s'enferrast en ces paux fichez, et qu'il ne tumbast dedans les trenchées, n'eust esté que ceulx de la ville l'en advertirent: ainsi se garda il de passer par le travers de la ville, et tournoya à l'entour pour aller au port, où il trouva que toute la flotte avoit desja fait voile, exceptez deux vaisseaux seulement, sur lesquelz il y avoit peu de gens de guerre. Or y en a qui mettent ce departement de Pompeius entre les meilleures ruzes de guerre dont il usa jamais: toutefois Cæsar mesme s'esbahissoit comment, ayant une ville forte en sa puissance, et attendant son armée qui luy venoit d'Hespagne, et estant maistre de la mer, il abandonna onques l'Italie. Ciceron [1] aussi le reprent de ce qu'il ensuivoit plus tost le gouvernement et la conduitte de Themistocles, que de Pericles, veu que les affaires ressembloient plus au temps de cestuy cy, que de celuy là: et Cæsar mesme monstra bien par effect qu'il craignoit fort le temps: car ayant surpris Numerius l'un des amis de Pompeius, il l'envoya à Brundusium devers Pompeius, luy faire offre d'appointer avec egales conditions: mais ce Numerius feit voile quant et Pompeius. Par ce moyen donques, Cæsar s'estant emparé et fait seigneur de toute l'Italie en soixante jours, sans coup

[1] Cicéron, *Épist. ad Atticum*, L. 7, *Ép.* 11. C.

ferir, ny sang espandre, vouloit bien tout promptement aller après Pompeius : mais pour autant qu'il n'avoit point de vaisseaux prests, il s'en deporta, et tira en diligence vers Hespagne, pour trouver moyen de gaigner l'armée qui y estoit.

XC. Et ce pendant Pompeius assembla une très grosse puissance par mer et par terre : celle de mer estoit de tout poinct invincible : car il y avoit de vaisseaux pour combatre jusques au nombre de cinq cents, et de galiottes, fustes et fregates un nombre infiny : et quant à celle de terre, il y avoit toute la fleur de la chevalerie Romaine et de l'Italie aussi, jusques au nombre de sept mille chevaux, tous hommes riches, de grandes maisons, et de hault courage : mais ses gens de pied estoient hommes ramassez de toutes pieces, qui avoient besoing d'estre aguerriz et exercitez à loisir au faict des armes, comme aussi les faisoit Pompeius exerciter continuellement, estant de sejour près la ville de Berrœe[1], là où il ne se tenoit point luy mesme oisif, ains travailloit autant de sa personne, que s'il eust esté en la fleur de son aage : ce qui estoit de grande efficace pour asseurer et encourager les autres, de veoir le grand Pompeius aagé de soixante ans, il ne s'en falloit que deux, combatre à pied tout armé, et puis à cheval desguainner son espée sans difficulté, pendant que son cheval couroit à bride abatue, et puis la renguainner tout aussi facilement, lancer le javelot, non seulement avec dexterité de donner

[1] Ville de Macédoine au pied du Mont Bermius.

à

à poinct nommé, mais aussi avec force de l'envoyer si loing, que peu de jeunes gens le pouvoient passer.

XCI. A luy se venoient rendre les roys, princes et seigneurs de païs: et de capitaines Romains qui avoient charges, il s'en trouva autour de luy un nombre de senat complet: entre lesquelz s'y en alla Labienus mesme, qui estoit paravant l'un des amis de Cæsar, et qui avoit tousjours esté quant et luy ès guerres de la Gaule: et Brutus le filz de celuy qui fut occis en la Gaule, homme de grand cueur, et qui jamais au paravant n'avoit parlé à Pompeius, ny ne l'avoit salué, pource qu'il le reputoit avoir esté meurtrier de son pere: et neantmoins s'alla lors vouluntairement soubmettre à luy, comme à celuy qui combatoit pour la liberté de Rome. Ciceron mesme, combien qu'il eust autrement escrit et conseillé, eut honte de n'estre pas du nombre de ceulx qui vouloient hazarder leur vie pour la defense du païs. Aussi y alla Tidius Sextius jusques en Macedoine, encore qu'il fust extremement vieil, et qu'il fust boiteux d'une jambe: tellement que les autres s'en gaudissoient et mocquoient: mais Pompeius quand il l'apperceut se leva et luy courut au devant, estimant que c'estoit un bien evident tesmoignage de la bonne opinion que lon avoit de luy, que de si vieilles gens, faisans plus que leur aage ny leur force ne portoit, aimassent mieulx estre en peril avec luy, qu'en toute seureté en leurs maisons. D'avantage il fut tenu une assemblée de conseil, en laquelle suivant l'opinion de Caton,

lon arresta que lon ne feroit mourir pas un citoyen Romain, sinon en bataille, et ne saccageroit lon ville quelconque qui fut subjecte à l'empire Romain. Cela feit que la part de Pompeius en fut encore bien plus aimée : car ceulx qui ne se mesloient aucunement de ceste guerre, ou pource qu'ilz en habitoient trop loing, ou pource qu'ilz avoient si peu de force et de moyen, que lon n'en faisoit pas autrement compte, encore favorisoient ilz de vouluntè et de parole la plus juste partie, estimans celuy estre ennemy des dieux et des hommes qui ne desiroit que Pompeius vainquist.

XCII. Toutefois Cæsar aussi de sa part se monstroit doulx et gracieux, là où il estoit le plus fort : car ayant pris et gaigné toute l'armée de Pompeius, qui estoit en Hespagne, il en laissa aller les capitaines où bon leur sembla, et se servit des soudards, puis repassant de rechef les monts, il traversa à grandes journées toute l'Italie, tant qu'il arriva en la ville de Brundusium [1] qu'il estoit desja au cueur d'hyver, là où passant la mer, il alla prendre terre en la ville d'Oricum [2], menant quant et luy Vibius l'un des amis de Pompeius qu'il avoit pris prisonnier, et l'envoya devers luy pour luy offrir de rechef qu'ilz se trouvassent ensemble, et que dedans trois jours ilz eussent à casser et rompre leurs armées tous deux, et que s'estans reconciliez l'un avec l'autre, et s'estans donné la foy l'un à l'autre, ilz s'en retournassent ensemble bons amis

[1] Brindes dans la Calabre.

[2] Dans l'Épire sur la mer Ionienne.

en Italie. Pompeius estima de rechef que ce fust un aguet et une embusche pour le surprendre, et descendant soudainement vers la marine se saisit de tous les lieux propres et assiettes fortes de nature pour loger un camp à seureté, et semblablement de tous les ports, plages et rades de bon abry pour les navires, et où lon pouvoit seurement aborder, de maniere que tout vent souffloit bon pour luy, apportant en son camp, ou gens, ou vivres et argent.

XCIII. Au contraire, Cæsar estoit si pressé et si à destroit, tant par terre que par mer, qu'il estoit contrainct de chercher la bataille en allant assaillir Pompeius jusques dedans ses forts pour essayer de l'attirer au combat, où il avoit du meilleur la plus part du temps, et emportoit l'avantage presque en toutes les escarmouches qui s'y faisoient, excepté une fois qu'il faillit à perdre toute son armée, et à estre du tout ruiné, parce que Pompeius rembarra si vaillamment ses gens, qu'il leur feit à tous tourner le dos, après en avoir tué deux mille sur le champ: mais il ne peut, ou pour mieulx dire, à mon advis, il n'oza entrer pesle mesle dedans leur camp parmy les fuyans, tellement que le soir Cæsar en son privé dit à ses amis, que ce jour là les ennemis eussent emporté la victoire finale, s'ilz eussent eu un chef qui eust sceu vaincre.

XCIV. Ceste victoire eleva le cueur à ceulx du party de Pompeius, de maniere qu'ilz voulurent à toute force hazarder la bataille. Pompeius mesme escrivit aux roys estrangers, princes, seigneurs et

villes de son alliance, comme s'il eust eu desja tout gaigné, combien qu'il redoubtast grandement l'issue d'une bataille, et voulust plus tost miner ses ennemis par longueurs de temps à faulte de vivres, voyant bien qu'autrement ilz estoient, en maniere de dire, invincibles par armes, attendu que de long temps ilz avoient tousjours accoustumé de demourer victorieux quand ilz combatoient ensemble, et que desormais pour leur vieillesse ilz se faschoient de faire d'autre sorte la guerre, comme d'aller errans çà et là par divers païs, remuer souvent de logis, creuser des trenchées, bastir des clostures et remparemens de camp, tellement que pour ceste cause ilz ne demandoient autre chose que de venir bien tost aux mains, et attacher une bataille. Ce neantmoins au paravant encore persuadoit aucunement Pompeius à ses gens, par les remonstrances qu'il leur faisoit, qu'ilz ne bougeassent : mais quand ilz veirent qu'après ceste derniere rencontre, Cæsar forcé par la necessité de vivres, se leva de là où il estoit campé, pour aller en la Thessalie à travers le païs des Athamaniens [1], alors n'y eut il plus ordre de contenir la fierté et la gloire de ses gens, qui crioient que Cæsar s'enfuyoit, et vouloient les uns que lon allast après, et que lon le poursuivist vivement, les autres que lon repassast en Italie. Il y en eut qui envoyerent devant à Rome de leurs serviteurs et de leurs amis, pour retenir les logis et maisons plus prochaines de la place, pource qu'ilz avoient bien intention qu'incontinent qu'ilz se-

[1] Canton de l'Épire près du Pinde.

roient de retour en la ville, ilz demanderoient des offices et estats de la chose publique : et y en eut d'autres, qui de guayeté de cueur naviguerent en l'isle de Lesbos [1], devers Cornelia, que Pompeius avoit fait retirer là, pour luy porter ceste bonne nouvelle que la guerre estoit achevée.

XCV. Mais estant le conseil assemblé là dessus, pour resoudre ce que lon avoit à faire, Afranius fut d'advis que lon devoit entendre à retourner le plus tost qu'on pourroit en Italie, pource que c'estoit le principal pris que lon pretendoit en ceste guerre, et que ceulx qui en seroient seigneurs, auroient incontinent après à leur devotion la Sicile, la Sardagne, la Corsique, l'Hespagne et la Gaule : et d'avantage qu'il n'estoit pas honeste (ce qui plus devoit emouvoir Pompeius que nulle autre chose) de laisser tyranniquement oultrager et injurieusement traitter leur païs, qui leur tendoit, par maniere de dire, les mains de si près, estant detenu en servitude par des esclaves et des flatteurs de tyrans. Mais Pompeius ne jugea pas qu'il fust ny honorable pour luy de fouir une autre fois devant Cæsar, et de se faire suivre, là où la fortune luy donnoit moyen de le chasser et poursuivre luy mesme, ny sainct envers les dieux d'abandonner Scipion son beau pere, et plusieurs autres personnages consulaires, qui estoient en la Grece et en la Thessalie, lesquelz ne faudroient pas de tumber

[1] Ile de la mer Égée, près les côtes de la partie d'Asie, appellée Eolie, au-dessus de la Troade, entre 39 et 40 degrés de latitude.

incontinent entre les mains de Cæsar, qui ne les secourroit, avec toute la chevance et les forces qu'ilz avoient, lesquelles n'estoient pas petites, et que ceulx provoyoient le mieulx au bien de la ville de Rome, qui en tiroient le plus loing la guerre, à fin que sans souffrir, veoir ny ouir rien des maulx que la guerre apporte quant et soy, elle attendist en paix celuy qui finablement demoureroit victorieux. Cela conclut, il se remeit à suivre Cæsar à la trace, deliberé de ne luy donner point de bataille, mais bien de le tenir assiegé, et le miner à faulte de vivres, en le poursuivant et serrant tousjours de près, estimant qu'il luy estoit expedient d'ainsi le faire encore pour une autre raison, à cause qu'il luy fut rapporté un propos qui s'estoit tenu entre les chevaliers Romains, lesquelz discouroient qu'il falloit desfaire le plus vistement que lon pourroit Cæsar, à fin de le desfaire luy mesme aussi incontinent après : et dit on que cela fut la cause, pour laquelle Pompeius n'employa onques Caton en chose de consequence durant toute ceste guerre : car quand il se meit à marcher après Cæsar, il le laissa sur la coste de la marine à la garde du bagage, craignant que soudain qu'ilz auroient ruiné Cæsar, il ne le voulust contraindre de quitter aussi tost toute son authorité.

XCVI. Ainsi se mettant à marcher tout bellement à la cueuë de Cæsar, il fut calumnié, et commencea lon à crier contre luy qu'il ne faisoit pas la guerre à Cæsar, ains à son propre païs et au senat, à fin qu'il demourast tousjours en authorité de

commander, et que jamais il ne cessast d'avoir autour de luy comme ses satellites et ses ministres, ceulx qui pretendoient devoir estre eulx mesmes seigneurs de tout le monde. D'avantage Domitius Ænobarbus l'appelloit à tous coups Agamemnon et le roy des roys, ce qui luy suscitoit envie: et Faonius n'estoit pas moins fascheux en se mocquant importunement, que ceulx qui parloient librement: car il alloit criant, « Messieurs, je vous « advise que vous ne mangerez point encore pour « ceste année des figues de Thusculum ». Et Lucius Afranius, lequel avoit perdu l'armée qui estoit en Hespagne, et en estoit souspeçonné de trahison, voyant que Pompeius lors reculoit à la bataille: « Je « m'esmerveille (disoit il) que ceulx qui m'accusent, « ne vont franchement trouver celuy, qu'ilz appel- « lent marchand et achepteur de provinces, pour « le combatre incontinent ». Par ces langages et beaucoup d'autres semblables ilz contraignirent à la fin Pompeius, lequel ne pouvoit endurer que lon mesdist de luy, et ne pouvoit rien refuzer à ses amis, de suivre leurs esperances et leurs appetits, en se departant de ses sages conseils : ce que ne devoit pas faire un pilote de navire seulement, tant s'en faut qu'il fust excusable en un capitaine general, ayant entier pouvoir et authorité souveraine sur tant de nations, et sur de si puissantes armées: et là où il souloit louer les medecins, qui ne complaisoient jamais aux vouluntez et appetits desordonnez de leurs patiens, luymesme se laissa aller à obtemperer à la plus mal saine partie de son ar-

mée, craignant de leur desplaire, là où il estoit question de leur vie et de leur salut. Car qui jugeroit ne sains ne sages ceulx qui en se promenant par leur camp, briguoient desja les offices et estats de consulz et de præteurs, et veu que Spinther, Domitius et Scipion debatoient desja entre eulx, et faisoient des brigues et menées pour la prelature de souverain pontife, que tenoit Cæsar, comme s'ilz eussent eu à faire à un roy d'Armenie Tigranes, ou à un roy des Nabateiens qui fust campé auprès d'eulx, non pas à Cæsar, et à son armée, laquelle avoit pris à force d'assault mille villes, avoit subjugué plus de trois cents diverses nations, avoit gaigné infinies batailles contre les Allemans et Gaulois, sans jamais avoir esté vaincue, avoit pris un million d'hommes prisonniers, et en avoit occis un autre million en batailles rengées.

XCVII. Mais nonobstant tout cela ceulx du party de Pompeius estans tousjours à crier après luy et à luy rompre la teste, finablement quand ilz furent descendus en la plaine de Pharsale [1], ilz le forcerent de mettre la chose à la deliberation du conseil, auquel Labienus estant chef de la chevalerie, se dressa le premier sur ses piedz, et jura devant tout le monde, qu'il ne retourneroit point de la bataille qu'il n'eut desfait et mis en roupte les ennemis;

[1] Dans la Thessalie, au-dessus de Larisse. Elle est traversée par le fleuve Apidanus, qui va se jetter dans le golfe Thermaïque, après avoir passé avec le Pénée et l'Énipée par les vallées du mont Olympe, connues sons le nom de *Tempé*.

autant en jurerent aussi tous les autres après luy. Et la nuict ensuivant il fut advis à Pompeius en dormant, qu'il entroit dedans le theatre, là où le peuple le recueilloit avec grands batemens de mains par honneur, et que luy ornoit le temple de Venus victorieuse de plusieurs despouilles. Ceste vision de songe d'un costé luy donnoit bon courage, et d'un autre costé le luy rompoit aussi, pour autant qu'il avoit peur, qu'estant la race de Cæsar descendue de la deesse Venus, son songe ne voulust signifier qu'elle seroit annoblie et illustrée par la victoire et par les despouilles qu'il gaigneroit sur luy. Qui plus est, il y eut en son camp des bruits et tumultes effroyans, sans aucune cause apparente, que lon appelle vulgairement frayeurs paniques, qui l'esveillerent en sursault : et environ l'heure que lon remue le guet au matin, lon apperceut dessus le camp de Cæsar, dont lon n'oyoit bruit quelconque, une grande clarté, et s'en alluma comme un flambeau ardent qui vint fondre sur le camp de Pompeius : ce que Cæsar luy mesme dit avoir veu ainsi comme il alloit visiter ses guets.[1] Et sur l'aube du jour ayant proposé de desloger pour tirer vers la ville de Scotuse[2], ainsi comme les soudards abba-

[1] Il n'en est point question dans les Commentaires de César, c'est pourquoi je crois qu'il faut adopter le changement que propose Dusoul, et traduire : *On dit que Cæsar lui même avoit veu ainsi, comme il alloit visiter ses guets.* C.

[2] Ville de Thessalie, un peu au nord de Pharsale, qu'il ne faut pas confondre avec Scotuse, ville de Thrace sur le fleuve Strymon.

toient desja leurs tentes et leurs logis, et envoyoient devant leurs sommiers et leurs valets, il vint des coureurs qui rapporterent qu'ilz avoient apperceu dedans le camp des ennemis force armes que lon portoit çà et là, et que lon y entendoit une emeute et un bruit, comme de gens qui se preparoient à la bataille : après ces premiers il en arriva encore d'autres, qui rapporterent que les premiers rengs estoient desja ordonnez en bataille.

XCVIII. Parquoy Cæsar se prit à dire que le jour donques qu'ilz avoient tant desiré estoit venu, auquel ilz auroient à combatre contre des hommes, non pas contre la faim ny contre la disette de vivres, et incontinent ordonna que lon estendist devant sa tente une cotte d'armes rouge : car c'est le signe, duquel usent les Romains pour signifier qu'il doibt avoir bataille : ce que voyans les soudards, laisserent là leur bagage et leurs tentes, et avec grands cris de joye s'en coururent prendre leurs armes, et les chefz des bendes menans leurs gens chascun aux lieux où ilz devoient estre, les rengerent en leurs rengs, sans trouble ne tumulte quelconque, tout aussi paisiblement et aussi aiseement, comme s'ilz eussent ordonné une danse. Si avoit Pompeius pris à conduire la poincte droitte de son armée, ayant en teste devant luy Antonius : son beau pere Scipion menoit le milieu de la bataille, qui venoit à rencontrer de front Domitius Calvinus : et la poincte gauche estoit commandée par Lucius Domitius AEnobarbus, avec un gros renfort de gendarmerie, pource que les gens de cheval

s'estoient presque tous jettez en ce costé là, pour tascher à forcer Cæsar qui estoit à l'opposite, et rompre la dixieme legion, dont on faisoit compte, comme de la plus belliqueuse qui fust en tout l'ost de l'ennemy, de maniere que Cæsar combatoit tousjours de sa personne au milieu d'elle : mais voyant la poincte gauche de ses ennemis ainsi fortifiée de chevalerie, et craignant leur bel equippage et la lueur de leurs harnois fourbis à blanc, il feit venir six enseignes de renfort qu'il meit derriere sa dixieme legion, leur enjoignant qu'ilz ne bougeassent aucunement, de peur que les ennemis ne les descouvrissent : mais si tost que la gendarmerie des ennemis viendroit à charger, qu'alors courans de roideur ilz se jettassent à costé des premiers rengs, sans toutefois lancer leurs javelots de loing, comme ont accoustumé de faire les plus vaillans combatans, à fin de plus tost venir à l'escrime des espées : ains les dresser contremont, et en donner aux yeux et aux visages des ennemis, « Pource, dit il, « que ces beaux danseurs icy mignons n'attendront « jamais, de peur que vous ne leur gastiez leurs « beaux visages et leurs beaux teincts, ny ne pour- « ront jamais endurer la lueur de voz ferremens, « quand vous les leur approcherez près des yeux ». Voilà ce que faisoit Cæsar.

XCIX. Mais Pompeius estant à cheval alloit considerant l'ordonnance et la contenance des uns et des autres, et observa que ses ennemis attendoient tous de pied quoy sans bouger de leurs rengs, le temps et le signe de charger : et au contraire, que

la pluspart de ses gens n'avoit pas la patience d'attendre ferme en un lieu, ains branloit et flottoit à faulte d'experience et de bien sçavoir le mestier de la guerre : à l'occasion dequoy il eut peur qu'il ne se desbendassent, avant mesme que la bataille fust commencée : si enjoignit expressement à ceulx des premiers rengs, qu'ilz demourassent fermes sur leurs marches en defense, et que soy tenans bien serrez ensemble ilz attendissent sans bouger le choc de l'ennemy. Cæsar depuis blasma ce commandement là, pour autant (disoit il) que cela affoiblit la violence que le courir donne aux premiers coups, et quant et quant oste l'eslancement des combatans les uns contre les autres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuosité et de fureur plus que nulle autre chose, quand ilz viennent à s'entrechocquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry et la course, et rend la chaleur des soudards, en maniere de dire, refroidie et figée. Il pouvoit avoir en l'armée de Cæsar environ vingt et deux mille combatans, et en celle de Pompeius un peu plus que deux fois autant.

C. Comme donques le mot de la bataille eust ja esté donné d'une part et d'autre, et que les trompettes commencerent à sonner, donnez dedans, le commun ne pensa plus qu'à son affaire particulier : mais quelques uns des plus gens de bien Romains, et quelques Grecs qui se trouverent sur les lieux, hors toutefois des batailles, voyans les choses si près du peril, allerent considerans en eulx mesmes, à quelz termes la convoitise et l'opiniastreté de

deux hommes avoit conduit les forces de l'empire Romain : car c'estoient mesmes armes, ordonnances de batailles toutes semblables, enseignes communes et en tout pareilles, la fleur de tant de vaillans hommes d'une mesme cité, et une si grosse puissance qui s'alloit destruire elle mesme, servant de notable exemple pour monstrer combien la nature de l'homme est aveuglée, furieuse et forsenée, depuis qu'elle se laisse une fois transporter à quelque passion : car s'ilz eussent voulu regir et gouverner en paix ce qu'ilz avoient conquis, et se contenter de jouir de ce qu'ilz avoient tout acquis, la plus grande et la meilleure partie du monde, de la mer et de la terre estoit soubz leur obeïssance. Ou bien encore s'ilz eussent voulu servir à leurs cupiditez de victoires et de triumphes, et en rassasier leur soif, ilz avoient assez matiere de faire la guerre contre les Parthes et contre les Allemans, et si ne leur restoit pas peu d'affaire à conquerir et subjuguer toute la Scythie, ou les Indes : et si avoient en cela honeste couleur pour couvrir leur avarice : car ilz eussent peu dire que c'estoit pour enseigner la vie civile à ces nations là barbares. Et quelle chevalerie de la Scythie, ny quelles flesches des Parthes, ou richesse des Indiens eust peu soustenir l'effort de soixante et dix mille combatans Romains, mesmement soubs la conduitte de deux tels capitaines, comme Pompeius et Cæsar? desquelz ces estranges et loingtaines nations là, ont plus tost entendu les noms, que celuy mesme des Romains, tant ilz ont penetré avant par leurs vic-

toires, en subjuguant des peuples farouches, sauvages et barbares. Et lors estoit l'un devant l'autre en armes pour s'entredesfaire, sans avoir, à tout le moins, pitié de souiller et maculer leur gloire, dont ilz estoient si ambitieux, que pour elle ilz n'espargnoient pas leur propre païs, ayans jusques à ce jour là esté de faict et de renom invincibles. Car l'affinité qu'ilz avoient contractée ensemble, l'amour de Julia et ses nopces dès le commencement furent suspectes de n'estre que tromperie, et plus tost ostage et plege d'une conspiration faitte entre eulx pour le regard de quelque commodité particuliere, que non pas arre de vraye amitié.

CI. Quand donques la plaine de Pharsale[1] fut couverte d'hommes, de chevaux et d'armes, et que le signe de chocquer eut esté donné d'une part et d'autre, le premier de l'armée de Cæsar qui se prit à courir pour charger, fut Caius Crassianus capitaine de cent vingt et cinq hommes, voulant satisfaire à une grande promesse qu'il avoit faite à Cæsar, lequel l'ayant veu le matin sortir le premier du camp, luy avoit demandé en le saluant par son nom, qu'il luy sembloit de l'issue de ceste bataille, et le capitaine luy tendant la main luy cria tout hault, « Tu la gaigneras bravement, Cæsar, « n'en fais point de doubte, et me loueras aujour-« d'huy ou vif ou mort ». Se souvenant donques de ceste parole, il fut le premier qui se jetta hors des rengs, et en tirant plusieurs autres après luy,

[1] L'an de Rome 706, avant J. C. 48.

alla donner la teste baissée au beau milieu des ennemis : si vindrent incontinent au combat des espées à coups de main, et s'y faisoit grand meurtre d'hommes : car ce capitaine poulsoit tousjours en avant, et alloit fendant la presse, et mettant en pieces tout ce qu'il rencontroit au devant de luy, jusques à ce qu'il y en eut un qui l'arresta d'un coup d'estoc qui luy donna droit dedans la bouche, et le percea de part en part, tellement que la poincte de l'espée venoit à sortir au chinon du col. Ainsi estant cestuy Crassianus tumbé mort en terre, le combat vint à estre egal en cest endroit là.

CII. Mais Pompeius ne feit pas soudainement marcher la poincte gauche de sa bataille où il estoit, ains differoit tousjours, et jettoit ses yeux çà et là pour veoir ce que feroient ses gens de cheval, lesquelz estendoient desja leurs trouppes, en intention d'envelopper Cæsar, et de renverser les gens de cheval, qu'il avoit en petit nombre devant luy, dessus le bataillon de ses gens de pied. Au contraire, si tost que Cæsar eut fait lever en l'air le signe de la bataille, ses gens de cheval se tirerent un peu arriere, et les six cohortes qu'il avoit mises en aguet, où il y avoit trois mille combatans, se prirent soudainement à courir pour charger l'ennemy par le flanc : et comme ilz furent joignant les chevaux, ilz dresserent les fers de leurs vouges et javelots contremont, ainsi que Cæsar leur avoit enseigné de faire, et en donnerent droit aux visages de ces jeunes gentilzhommes, qui ne s'estoient jamais trouvez en combat quelconque, et n'atten-

doient point ceste escrime là, ny ne l'avoient point apprise : aussi n'eurent ilz pas la hardiesse de parer ny soustenir les coups, qui leur estoient ainsi tirez aux yeux et à la face, ains destournans les testes, et mettans les mains au devant de leurs visages se tournerent honteusement en fuitte. Ceulx là estans rompus, les gens de Cæsar ne teindrent compte de courir après, ains s'allerent ruer sur le bataillon des gens de pied, mesmement à l'endroit où il estoit denué de gens de cheval, et consequemment plus aisé à coustoyer et environner. Ainsi estans chargez en flanc par ceulx là, et de front par la dixieme legion, ilz ne peurent resister ny faire teste longuement, voyans qu'au rebours de ce qu'ilz avoient esperé, qui estoit d'envelopper leurs ennemis, ilz se trouvoient eulx mesmes enfermez. Ceulx là estans donques aussi tournez en fuitte, quand Pompeius en veit la poulciere en l'air, il se doubta incontinent bien que c'estoit la desfaitte de sa chevalerie. Et seroit mal aisé de dire, quelle pensée luy vint adonc en l'entendement : mais bien peult on asseurer que à sa contenance, il ressembla proprement à une personne estonnée ou abestie, et qui a perdu le sens et l'entendement, ne se souvenant plus qu'il estoit le grand Pompeius : car sans mot dire à personne il se retira pas à pas en son camp, representant au vif ce qui est descript en ces vers d'Homere :

[1] Le hault tonant Jupiter envoya
Au preux Ajax la peur, qui l'effroya :

[1] Iliade, L. II, v. 543.

Dont

Dont esperdu il s'arresta tout coy,
Et sur son dos jetta derriere soy
Son large escu, où estoient par dessus
Sept cuirs de bœuf, l'un sur l'autre tissus :
Puis se tira hors la presse en fuyant,
Tousjours les yeux çà et là tournoyant.

CIII. En tel estat entra Pompeius dedans sa tente, là où il demoura assis quelque temps sans parler, jusques à ce que plusieurs des ennemis entrerent pesle mesle avec ses gens fuyans dedans son camp : et lors encore ne dit il autre parole sinon, « Comment jusques en nostre camp » ! et non autre chose : ains se levant prit une robbe convenable à sa fortune, et s'en sortit. Les autres legions fouirent aussi : et fut fait un grand meurtre des valets et des gardes que lon avoit laissez dedans le camp. Car de soudards, Asinius Pollio qui combatit luy mesme en ceste bataille du costé de Cæsar, escrit qu'il n'en mourut en tout que six mille. Mais à la prise de leur camp les gens de Cæsar cogneurent bien evidemment la folie, la vanité et legereté de ceulx de Pompeius : car il n'y avoit ny tente ny pavillon qui ne fust plein de festons et de chappeaux de meurte [1], les licts tous couverts de fleurs, les tables chargées de pots et de couppes pleines de vin, et un appareil et preparatif de gens, qui veulent sacrifier et faire feste, plus tost que s'armer pour aller au combat : tant ilz alloient abusez de vaine esperance, et pleins de folle oultre-

[1] Myrte.

cuidance, à ceste bataille. Quand Pompeius fut un peu loing de son camp, il laissa son cheval ayant peu de gens autour de luy : et voyant que personne ne le poursuivoit, il marcha à pied lentement, avec telles imaginations en son entendement, que lon peut penser que devoit avoir un personnage, lequel avoit accoustumé par l'espace de trente et quatre ans de vaincre continuellement, et d'estre tousjours le plus fort, là où il commenceoit lors premier à essayer sur sa vieillesse, que c'est de se trouver vaincu et de fouir, et qui discouroit en luy mesme, comment il avoit perdu en une seule heure, la gloire, la puissance et l'authorité qu'il avoit acquise par tant de guerres et tant de batailles : et pour laquelle il estoit nagueres suivy et obeï de tant de milliers d'hommes de guerre, de tant de chevaux et d'une si grosse flotte de vaisseaux : et lors il s'en alloit ainsi petit et reduit à si peu de train, que ses ennemis mesmes qui le cherchoient l'en mescognoissoient. Passé qu'il eut la ville de Larisse, il entra dedans la vallée de Tempé, là où ayant soif il se coucha sur le ventre, et beut en la riviere, puis se relevant chemina tant qu'il arriva sur le bord de la mer dedans une pauvre cabane de pescheurs, puis environ l'aube du jour entra dedans un petit bateau de riviere avec ceulx qui l'avoient suivy estans de condition libre : car quant aux serfs, il les renvoya et leur conseilla qu'ilz se retirassent devers Cæsar hardiment, et qu'ilz n'eussent point de peur.

CIV. Ainsi comme il alloit rengeant la coste

avec ce petit bateau, il apperceut une grosse navire de charge au large de la mer à la rade, qui estoit preste à lever l'ancre pour faire voile : le maistre de la navire estoit un Romain, lequel combien qu'il ne fust familier de Pompeius, le cognoissoit bien de veuë. Il s'appelloit Peticius, et la nuict precedente avoit songé qu'il voyoit Pompeius, non tel comme il avoit accoustumé de le veoir, mais bien plus ravalé et plus affligé, parlant avec luy. Si avoit raconté son songe à ceulx qui naviguoient avec luy, ainsi comme lon fait souvent, mesmement quand lon songe choses de grande consequence, et que lon se treuve de loisir : et à l'instant y eut quelqu'un des mariniers qui luy dit qu'il voyoit un bateau de riviere, qui venoit droit à toute vogue vers eulx, et qu'il y avoit dedans des personnes qui secouoient leurs habillemens, et leur tendoient les mains. Parquoy Peticius se dressant sur ses piedz recogneut incontinent Pompeius, tout tel comme il l'avoit veu la nuict en songeant : et se batant la teste de douleur, commanda aux mariniers qu'ilz devallassent l'esquif, et tendit la main, appellant Pompeius par son nom, se doubtant bien à le veoir en tel estat, de ce qui luy estoit advenu, et que fortune luy avoit couru sus : au moyen dequoy, sans attendre qu'il le priast ne qu'il luy parlast de sa desconvenue, il le recueillit en sa navire, et tous ceulx qu'il voulut quant et luy, puis se meit à la voile. Avec luy estoient les deux Lentules et Faonius : et tantost après apperceurent encore sur le rivage le roy Dejotarus, qui se deba-

toit à leur faire signe qu'ilz le receussent aussi, comme ilz feirent: et quand l'heure du soupper fut venue, le maistre de la navire leur appresta à soupper de ce qu'il avoit: et Faonius voyant que Pompeius à faulte de valets, commenceoit à se laver soy-mesme, courut à luy et le lava et oignit, et depuis continua tousjours à le servir et luy ministrer tout ce que font les serfz à leurs maistres, jusques à luy nettoyer les pieds et à luy apprester à soupper: au moyen dequoy y eut quelqu'un qui voyant comme il faisoit ce service liberalement avec une simplicité naïfve, sans affeterie ny feintise quelconque, luy dit ce vers,

Que tout siet bien à un gentil courage!

CV. Ainsi Pompeius passant par devant la ville d'Amphipolis [1] traversa de là en l'isle de Lesbos pour y prendre sa femme Cornelia et son filz, qui estoient en la ville de Mitylene [2]: parquoy ayant posé l'ancre en la rade, il envoya un messager en la ville devers elle, non pas tel comme elle l'attendoit: car selon les nouvelles que lon luy escrivoit pour luy gratifier, et que lon luy rapportoit tous les jours, elle esperoit que la guerre eust esté entierement decidée près la ville de Dyrrachium [3], et qu'il ne restast plus à Pompeius que de poursuivre Cæsar

[1] Près de l'embouchure du fleuve Strymon.

[2] Capitale de l'île de Lesbos.

[3] Dyrrachium ou Épidamne, sur la mer Ionienne au-dessous des montagues qui séparent l'Illyrie de la Macédoine. C'est aujourd'hui Durazzo.

qui s'en seroit fouy. Le messager donques la trouvant en telle esperance, n'eut pas le cueur assez ferme pour la saluer seulement, ains luy donnant à entendre plus par ses larmes que par ses paroles, le principal du malheur, luy dit, qu'elle se hastast vistement si elle vouloit voir Pompeius en une navire seule, et encore non siene, mais empruntée. La jeune dame oyant ceste nouvelle, tumba tout à plat contre terre, où elle demoura long temps evanouye sans parler ny muer: et après qu'elle se fut revenue de pamoison, considerant qu'il n'estoit pas temps de lamenter ny larmoyer, elle descendit en diligence par le travers de la ville sur le bord de la mer, là où Pompeius luy alla au devant, et la prit entre ses bras, pource qu'elle ne se pouvoit pas soustenir, ains se laissoit tumber de douleur, en disant, « Helas! c'est bien une œuvre de ma fortune, non « pas de la tiene, cher mary, que je te voy main- « tenant reduit à une seule pauvre petite navire, « là où devant que tu espousasses la malheureuse « Cornelia, tu soulois cingler en ceste mer avec « cinq cents voiles. Helas! pourquoy m'es tu don- « ques venu veoir? Et que ne m'as tu laissée avec ma « sinistre et malencontreuse destinée, puis que c'est « moy qui t'ay apporté tant de malheur? Helas! « tant j'eusse esté femme heureuse, si je fusse morte « avant que de entendre la mort de Publius Crassus « mon premier mary, que les Parthes me tuerent! « Et tant j'eusse esté sage, si comme j'en fus en « propos, je eusse abandonné ma vie incontinent « après luy, là où je suis demourée pour porter

« encore malheur au grand Pompeius »! Lon dit que Cornelia prononcea lors de telles paroles, et que Pompeius luy respondit : « Tu ne cognoissois à « l'adventure que la bonne fortune, Cornelia, la- « quelle t'a, peult estre, abusée, pour autant qu'elle « avoit demouré avec moy plus longuement que « elle n'a accoustumé de s'arrester en un lieu : mais « puis que nous sommes nez hommes, il est force « que nous supportions patiemment ces adversitez « cy, et que nous tentions encore la fortune : car « il n'est pas hors d'esperance, que nous ne puis- « sions de la calamité presente retourner en la « prosperité passée, aussi bien que de la prospe- « rité passée nous sommes tumbés en la calamité « presente ».

CVI. Ces paroles ouyes, Cornelia renvoya en la ville querir son bagage et sa famille, et les Mityleniens vindrent publiquement visiter et saluer Pompeius, en le priant de vouloir descendre en terre, et se venir refreschir en leur ville : ce qu'il ne voulut faire : ains luy mesme leur conseilla d'obeïr au vainqueur, sans avoir peur de rien, pource que Cæsar estoit homme equitable et de benigne nature : et se tournant devers le philosophe Cratippus, qui estoit aussi descendu de la ville entre les autres citoyens pour le veoir, se plaignit et disputa un peu avec luy touchant la providence divine : en quoy Cratippus luy cedoit tout doulcement, le remettant tousjours en meilleure esperance, de peur qu'il ne luy fust trop ennuyeux et importun, s'il eust voulu à bon esciant contester

à l'encontre de ses raisons : pource que Pompeius luy eust peu demander quelle providence des dieux il y avoit en son faict, et Cratippus luy eust respondu, que pour le mauvais gouvernement des affaires à Rome, il estoit besoing que la chose publique tumbast entre les mains d'un prince souverain : et puis il luy eust à l'adventure demandé, « Comment et à quelles enseignes veux tu, Pompeius, que nous croyons, que tu eusses mieulx usé de la fortune, si tu fusses demouré vainqueur, que ne fait ou fera Cæsar? Mais il fault laisser cela ainsi comme il plaist aux dieux d'en ordonner ».

CVII. Ayant donques Pompeius pris sa femme et ses amis, il se meit à la voile sans aborder nulle part, sinon où il estoit contrainct à ce faire, pour prendre vivres, ou faire eau. La premiere ville où il entra fut Attalie [1], au païs de la Pamphylie, là où quelques galeres de Cilicie l'allerent trouver, et se rassemblerent autour de luy quelques gens de guerre, et se trouverent de rechef soixante senateurs Romains en sa compagnie : mais entendant que son armée de mer estoit encore en estre, et que Caton avoit recueilly bon nombre de soudards de la desfaitte, qu'il avoit transportez quant et luy en Afrique, il se prit à lamenter en se plaignant à ses amis, de ce que lon l'avoit contrainct à combatre par terre, et n'avoit on pas souffert qu'il s'aidast de l'autre puissance, en laquelle il estoit sans point de doubte

[1] Sur la côte méridionale de l'Asie, regardant presque l'île de Cypre, quoiqu'un peu plus occidentale.

le plus fort, et qu'il se teinst tousjours auprès de son armée de mer, à fin que si la fortune luy disoit mal sur terre, il eust incontinent ses forces de la marine toutes prestes pour en resister à son ennemy : aussi, à la verité, jamais Pompeius ne feit en celle guerre une plus grande faulte, ny Cæsar ne s'advisa d'une meilleure ruze, que de tirer son ennemy à bataille ainsi loing du secours de son armée de mer. Mais estant Pompeius contrainct de remuer et faire quelque chose selon le peu de moyen qu'il avoit, il alloit çà et là par les villes prochaines, et à aucunes alloit luy mesme en personne leur demander de l'argent, dont il equippoit et armoit des vaisseaux : et neantmoins redoubtant la vistesse et soudaineté de son ennemy, qu'il ne le previnst avant qu'il peust mettre sus aucun suffisant appareil pour luy faire teste, il se meit à considerer quelle retraitte et quel recours il pouvoit avoir pour lors, où il se peust retirer à seureté : et après avoir le tout bien consulté, il luy sembla qu'il n'y avoit pas une province de l'empire Romain qu'ilz peussent garder ny maintenir : et quant aux royaumes estrangers, luy fut advis que pour le present il n'y en avoit point qui les peust mieulx recueillir ny couvrir plus seurement, ainsi foibles qu'ilz estoient, pour puis après les remettre sus et les accompagner de plus de forces, que feroit celuy des Parthes. Les autres de son conseil tournoient leur opinion devers l'Afrique et le roy Juba : mais Theophanes Lesbien, disoit que ce luy sembloit une grande folie, que de laisser le royaume d'AEgypte, qui n'estoit qu'à trois

journées de navigation loing de là, et le roy Ptolomæus [1] qui ne faisoit encore que sortir de son enfance, estant debteur hereditaire de l'amitié et de la grace que son pere avoit receuës de Pompeius, pour s'aller jetter entre les mains des Parthes, la plus infidele et plus desloyale nation du monde, et ne se vouloir pas demettre jusques à seconder seulement un homme Romain, qui auroit esté son beau-pere, et au demourant pouvoir estre le premier de tous les hommes, ny ne vouloir esprouver son equité, et plustost aller soumettre sa propre personne à la puissance de Arsaces [2], qui n'avoit pas seulement peu avoir celle de Crassus vivant, et mener une jeune femme de la maison des Scipions entre des Barbares, qui ne mesurent leur puissance ny leur grandeur, sinon à la licence de commettre toutes les villanies et toutes les infamies qu'il leur plaist : car posé encore qu'elle ne soit point violée par eulx, si est ce neantmoins chose indigne, que lon puisse penser qu'elle l'ait peu estre, pour avoir esté en la puissance de ceulx qui ont eu moyen de le faire. Il n'y eut que ceste raison seule, ainsi comme lon dit, qui destournast Pompeius de prendre le chemin d'Euphrates, au moins si nous voulons consentir que ce ait esté le discours de la raison, et non sa mauvaise fortune qui l'ait guidé à prendre le chemin qu'il suivit. Ayant donques esté resolu au conseil, que le meilleur estoit de s'enfouir en AEgypte,

[1] Surnommé Dionysius, frère de Cléopâtre.

[2] Voyez la note sur la Vie de Crassus, ch. xxxv, p. 228, T. V.

il se partit de Cypre en une galere Seleuciene avec sa femme : et les autres de sa compagnie s'embarquerent semblablement, les uns sur des galeres aussi, et les autres dedans de grosses naves de marchands, où ilz traverserent la mer sans danger : et ayans nouvelles que le roy estoit en la ville de Pelusium [1] avec son armée, où il faisoit la guerre à sa sœur, il teint celle route, et envoya devant faire sçavoir au roy qu'il estoit là arrivé, et le prier de le vouloir recevoir.

CVIII. Ce roy Ptolomæus estoit encore fort jeune, mais celuy qui menoit tous ses affaires nommé Pothinus, assembla un conseil des principaux hommes et plus advisez de la cour, lesquelz avoient authorité et credit selon qu'il luy plaisoit leur en departir : et assemblez qu'ilz furent, leur commanda de la part du roy de luy dire chascun son advis, touchant ceste reception de Pompeius, à sçavoir si le roy le devoit recevoir ou non. Si estoit ce desja une grande pitié de voir un Pothinus valet de chambre de roy d'AEgypte, et un Theodotion [2] maistre d'eschole, natif de Chio, que lon avoit loué pour enseigner la rhetorique à ce jeune roy, et un Achillas AEgyptien, consulter entre eulx, ce que lon devoit faire du grand Pompeius : car ceulx là estoient les principaux conseillers et entremetteurs des affaires du roy, entre les autres valets de chambre et ceulx qui l'avoient nourry. Si attendoit Pom-

[1] Sur la mer Méditerranée, à l'embouchure la plus orientale du Nil.

[2] Grec : Theodote.

peius, ayant posé l'ancre en la rade assez loing de la coste, la resolution de ce conseil : auquel les opinions des autres furent differentes, en ce que les uns vouloient que lon le renvoyast, les autres que lon l'appellast et que lon le receust. Mais le rhetoricien Theodotion voulant monstrer son eloquence, alla discourir que l'un ny l'autre n'estoit seur : « Pource, dit il, que s'ilz le recevoient, ilz « auroient Cæsar pour ennemy, et Pompeius pour « maistre, et que s'ilz l'esconduisoient, Pompeius « leur tourneroit à crime, ce qu'ilz l'auroient chassé, « et Cæsar ce qu'ilz ne l'auroient retenu : à raison « de quoy le meilleur estoit le mander pour le faire « mourir, pource qu'en ce faisant ilz acquerroient « la bonne grace de l'un, et ne craindroient plus « la male grace de l'autre » ; encore dit on qu'il adjouxta [1] à son dire ce traict de risée. « Un homme « mort ne mord point ».

CIX. Ayans donques arresté cela entre eulx, ilz donnerent la commission de l'executer à Achillas : lequel prenant avec soy un Septimius, qui autrefois avoit eu charge de gens soubs Pompeius, et Salvius un autre centenier aussi, avec trois ou quatre autres satellites, se feit mener à la galere où estoit Pompeius, dedans laquelle s'estoient aussi rendus tous les principaux personnages de sa suitte, pour voir que ce seroit : mais quand ilz veirent ceste maniere de recueil, qui n'estoit royale, ny magni-

[1] Dans le grec : *en souriant, un homme mort ne mord point* C.

fique, ny en chose quelconque respondant à l'esperance que leur avoit donnée Theophanes, attendu qu'ilz ne voyoient que bien peu de gens qui venoient à eulx dedans une barque de pescheur, ilz commencerent à avoir suspect le peu de compte que lon faisoit d'eulx, et conseillerent à Pompeius de tourner arriere et s'eslargir en haulte mer, pendant qu'ilz estoient encore hors la volée du traict. Ce pendant la barque s'approcha, et Septimius se leva le premier en pieds qui salua Pompeius en langage Romain du nom d'*imperator*, qui est à dire, souverain capitaine, et Achillas le salua aussi en langage Grec, et luy dit qu'il passast en sa barque, pource que le long du rivage il y avoit force vase et des bancs de sable, tellement qu'il n'y avoit pas assez eau pour sa galere : mais en mesme temps on voyoit de loing plusieurs galeres de celles du roy, que lon armoit en diligence, et toute la coste couverte de gens de guerre, tellement que quand Pompeius et ceulx de sa compagnie eussent voulu changer d'advis, ilz n'eussent plus sceu se sauver, et si y avoit d'avantage qu'en monstrant de se deffier, ilz donnoient au meurtrier quelque couleur d'executer sa meschanceté. Parquoy prenant congé de sa femme Cornelia, laquelle desja avant le coup faisoit les lamentation de sa fin, il commanda à deux centeniers qu'ilz entrassent en la barque de l'AEgyptien devant luy, et à un de ses serfs affranchiz qui s'appelloit Philippus, avec un autre esclave qui se nommoit Scynes. Et

comme ja Achillas luy tendoit la main de dedans sa barque, il se retourna devers sa femme et son filz, et leur dit ces vers de Sophocles :

Qui en maison de prince entre, devient
Serf, quoy qu'il soit libre quand il y vient.

CX. Ce furent les dernieres paroles qu'il dit aux siens, quand il passa de sa galere en la barque : et pource qu'il y avoit loing de la galere jusques à la terre ferme, voyant que par le chemin personne ne luy entamoit propos d'amiable entretien, il regarda Septimius au visage, et luy dit : « Il » semble que je te recognois, compagnon, pour « avoir autrefois esté à la guerre avec moy ». L'autre luy feit signe de la teste seulement, qu'il estoit vray, sans luy faire autre response ne caresse quelconque : parquoy n'y ayant plus personne qui dist mot, il prit en sa main un petit livret, dedans lequel il avoit escript une harengue en langage Grec, qu'il vouloit faire à Ptolomæus, et se meit à la lire. Quand ilz vindrent à approcher de la terre, Cornelia avec ses domestiques et familiers amis se leva sur ses pieds, regardant en grande destresse quelle seroit l'issue. Si luy sembla qu'elle devoit bien esperer quand elle apperceut plusieurs des gens du roy, qui se presenterent à la descente comme pour le recueillir et l'honorer : mais sur ce poinct ainsi comme il prenoit la main de son affranchy Philippus pour se lever plus à son aise, Septimius vint le premier par derriere qui luy passa son espée à travers le corps, après lequel Salvius et Achillas

desguainnerent aussi leurs espées, et adonc Pompeius tira sa robbe à deux mains au devant de sa face, sans dire ne faire aucune chose indigne de luy, et endura vertueusement les coups qu'ilz luy donnerent, en souspirant un peu seulement, estant aagé de cinquante [1] neuf ans, et ayant achevé sa vie le jour ensuivant celuy de sa nativité. Ceulx qui estoient dedans les vaisseaux à la rade, quand ilz apperceurent ce meurtre, jetterent une si grande clameur, que lon l'entendoit jusques à la coste, et levans en diligence les ancres se meirent à la voile pour s'enfouir, à quoy leur servit le vent qui se leva incontinent frais aussi tost qu'ilz eurent gaigné la haulte mer, de maniere que les AEgyptiens qui s'appareilloient pour voguer après eulx, quand ilz veirent cela, s'en deporterent, et ayans couppé la teste en jetterent le tronc du corps hors de la barque, exposé à qui eut envie de veoir un si miserable spectacle.

CXI. Philippus son affranchy demoura tousjours auprès, jusques à ce que les AEgyptiens furent assouviz de le regarder, et puis l'ayant lavé de l'eau de la mer, et enveloppé d'une siene pauvre chemise, pource qu'il n'avoit autre chose, il chercha au long de la greve, où il trouva quelque demourant d'un vieil bateau de pescheur, dont les pieces estoient bien vieilles, mais suffisantes pour brusler un pauvre corps nud, et encore non tout entier. Ainsi comme il les amassoit et assembloit, il

[1] Cinquante-huit ans et un jour.

survint un Romain homme d'aage, qui en ses jeunes ans avoit esté à la guerre soubs Pompeius : si luy demanda, « Qui es tu, mon amy, qui fais cest « apprest pour les funerailles du grand Pompeius »? Philippus luy respondit, qu'il estoit un sien affranchy. « Ha, dit le Romain, tu n'auras pas tout seul « cest honneur, et te prie vueille moy recevoir « pour compagnon en une si saincte et si devote « rencontre : à fin que je n'aye point occasion de « me plaindre en tout et par tout de m'estre habitué en païs estranger, ayant en recompense de « plusieurs maulx que j'y ay endurez, rencontré « au moins ceste bonne adventure, de pouvoir « toucher avec mes mains, et aider à ensepvelir le « plus grand capitaine des Romains ». Voilà comment Pompeius fut ensepulturé. Le lendemain Lucius Lentulus ne sachant rien de ce qui estoit passé, ains venant de Cypre, alloit cinglant au long du rivage, et apperceut un feu de funerailles, et Philippus auprès, lequel il ne recogneut pas du premier coup : si luy demanda, « Qui est celuy qui « ayant ici achevé le cours de sa destinée, repose « en ce lieu? Mais soudain jettant un grand sous- « pir, il adjouxta : Helas! à l'adventure est-ce toy, « grand Pompeius »? Puis descendit en terre, là où tantost après il fut pris et tué. Telle fut la fin du grand Pompeius.

CXII. Il ne passa gueres de temps après que Cæsar n'arrivast en Ægypte ainsi troublée et estonnée, là où luy fut la teste de Pompeius presentée, mais il tourna la face arriere pour ne la

point veoir, et ayant en horreur celuy qui la luy presentoit comme un meurtrier excommunié, se prit à plorer: bien prit il l'anneau, duquel il cachettoit ses lettres, qui luy fut aussi presenté, et où il y avoit engravé en la pierre un lion tenant une espée: mais il feit mourir Achillas et Pothinus: et leur roy mesme Ptolomæus ayant esté desfait en une bataille au long de la riviere du Nil, disparut, de maniere que lon ne sceut onques puis qu'il estoit devenu. Quant au rethoricien Theodotus, il eschappa la punition de Cæsar: car il s'en fouit de bonne heure, et s'en alla errant çà et là par le païs d'AEgypte, estant miserable et haï de tout le monde. Mais depuis Marcus Brutus après avoir occis Cæsar, se trouvant le plus fort en Asie, le rencontra par cas d'adventure, et après luy avoir fait endurer tous les tourmens dont il se peut adviser, le feit finablement mourir. Les cendres du corps de Pompeius furent depuis rapportées à sa femme Cornelia, laquelle les posa en une siene terre qu'il avoit près la ville de Alba.

COMPARAISON

DE POMPEIUS AVEC AGESILAUS.

Ayant donques exposé les vies d'Agesilaus et de Pompeius, venons maintenant à les conferer ensemble, en touchant legerement les differences qu'il

XII.



Théodotus présente à Jule César la tête de Pompée.

Tom. VII. Pag. 24[illegible].

Monet. Del. L. M. Halbou. Sculp.

qu'il y a entre eulx, qui sont telles : la premiere est, que Pompeius parvint à sa gloire et puissance par une très juste voye, s'estant luy mesme poulsé en avant, et ayant en plusieurs grandes choses aidé Sylla à delivrer l'Italie de la domination des tyrans : là où il semble qu'Agesilaus usurpa la royauté de Lacedæmone contre tout droit et des dieux et des hommes, ayant fait declarer Leotychides bastard, que son frere avoit advoué pour son filz legitime : et ayant tourné en mocquerie la prophetie des dieux, qui parloit d'une royauté boitteuse. La seconde est, qu'il porta tousjours honneur et reverence à Sylla, tant comme il vescut : et encore quant il fut mort en ensepultura le corps honorablement malgré Lepidus, et donna sa fille en mariage à Faustus Sylla son filz : là où Agesilaus chassa et deshonora Lysander pour bien legere occasion, et neantmoins Pompeius n'avoit pas moins fait pour Sylla, que Sylla pour luy. Au contraire, Lysander avoit fait Agesilaus roy de Lacedæmone, et capitaine general de toute la Grece. La troisieme est, que les injustices, que commeit Pompeius au gouvernement de la chose publique, furent pour ses alliez : car la plus part des erreurs qu'il y feit, fut pour complaire à Cæsar et à Scipion ses deux beaux peres. Là où Agesilaus pour gratifier à l'amour de son filz, sauva la vie à Sphodrias, qui avoit merité la mort pour le tort qu'il avoit fait aux Atheniens, et sousteint affectueusement Phœbidas, non pour autre chose, que pour le crime mesme qu'il avoit commis oultrageant les

Thebains en pleine paix. Brief, les mesmes maulx que Pompeius suscita aux Romains par ignorance, ou par n'avoir rien peu refuzer à ses amis, Agesilaus les feit par cholere et par opiniastreté aux siens, ayant allumé la guerre contre les Bœotiens.

II. Et s'il fault compter la fortune de l'un et de l'autre entre les erreurs qu'ilz ont commis, les Romains ne pouvoient esperer ny craindre celle de Pompeius : là où Agesilaus ne permeit pas aux Lacedæmoniens d'eviter les inconveniens qu'ilz sçavoient et prevoyoient leur devoir advenir par un roy boitteux. Car quand bien Leotychides eust esté dix mille fois prouvé et adveré bastard, la race des Eurytionides pour cela ne fust pas demourée courte, qu'elle n'eust peu fournir un autre roy legitime, qui eust marché droit, si n'eust esté que Lysander en faveur d'Agesilaus desguisa aux Lacedæmoniens la vraye intelligence de l'oracle. Mais aussi de l'autre costé, il ne fut onques trouvé une si sage invention en matiere de gouvernement, que fut celle que trouva Agesilaus pour remedier à la doubte et difficulté où estoient les Lacedæmoniens, touchant ceulx qui s'en estoient fouys de la bataille de Leuctres quand il conseilla que lon laissast dormir les loix pour ce jour là, ny ne sçauroit on en mettre à l'encontre un semblable de Pompeius, lequel au contraire ne voulut pas observer les loix que luy mesme avoit faittes, pour monstrer à ses amis combien il avoit de pouvoir. Là où Agesilaus se trouvant en un tel destroit, qu'il estoit contraint d'abolir les loix pour sauver la vie à ses citoyens, inventa un

tel expedient, par lequel les loix ne feirent point de dommage au public, ny ne furent point abolies de peur qu'elles n'en feissent.

III. Je donne aussi tiltre de vertu civile et d'acte de sage gouvernement à ce faict incomparable d'Agesilaus, quand il abandonna toutes les conquestes qu'il avoit faittes en Asie, soudain qu'il eut receu le petit buletin, qu'on luy envoya de son païs pour le faire retourner: car il ne feit pas comme Pompeius, lequel se rendit grand en profitant à la chose publique, ains à l'opposite pour le regard du bien de la chose publique, il abandonna une telle gloire et si grande puissance, que nul capitaine, ny devant ny depuis ne l'eut pareille en ces quartiers là, excepté Alexandre le grand. Et pour reprendre un autre commencement touchant les faicts de guerre et exploits d'armes: quant au nombre des triumphes pour les victoires gaignées, et à la puissance des armées que Pompeius a conduittes, je pense que Xenophon mesme, s'il vivoit, ne sçauroit y comparer les victoires d'Agesilaus, encore que pour les autres belles et bonnes qualitez qu'il a en luy, on luy ait concedé cela, comme un privilege special, de pouvoir dire et escrire tout ce qu'il luy a pleu de ce prince là: et si me semble qu'il y a encore difference entre ces deux personnages icy, quant à l'équité et bonté qu'ilz garderent envers leurs ennemis: car l'un voulant asservir la ville de Thebes, et de tout poinct exterminer et destruire celle de Messene [1], l'une estant en tout et

[1] Voyez les Observations. C.

par tout cité anciene de son païs, et l'autre ville mere et capitale de toute la nation Bœotiene, il s'en fallut bien peu qu'il ne perdist luy mesme celle de Sparte : car au moins en perdit il la principaulté qu'elle avoit sur le demourant de la Grece. Et l'autre à l'opposite, donna des villes pour habiter aux coursaires, qui voulurent changer leur maniere de vivre : et estant en sa puissance de mener Tigranes à Rome en triumphe, il aima mieulx le faire allié et confederé des Romains, disant « qu'il « avoit plus chere la gloire de tout un siecle, que « celle d'un jour ».

IV. Mais s'il est raisonnable d'attribuer le premier lieu et le premier prix d'honneur de la vertu militaire d'un capitaine, aux plus grands exploits et conseils d'armes de plus grande consequence, le Lacedæmonien laisse le Romain beaucoup derriere : car premierement il n'abandonna jamais sa ville, ny n'en sortit point, encore qu'elle fust assaillie par soixante et dix mille combatans, et qu'il y eust dedans peu de gens de defenses, lesquelz avoient encore un peu devant esté desfaits en la bataille de Leuctres : et Pompeius pour avoir entendu que Cæsar avec cinq mille hommes de pied seulement avoit pris une ville d'Italie, s'en fouit de Rome, si fort il estoit effroyé : en quoy il ne se peult sauver de l'un des deux, ou qu'il ne s'en soit fouy laschement pour si peu de gens, ou qu'il n'en ait imaginé d'avantage faulsement : car il emmena bien sa femme et ses enfans, mais il abandonna ceulx des autres sans defense en s'enfuyant, là où

il falloit ou vaincre en combatant pour son païs, ou recevoir les conditions de paix que luy offroit celuy qui estoit le plus fort : car quand tout est dit, c'estoit un sien citoyen et un sien allié. Et luy qui avoit estimé estre chose insupportable que de luy prolonger le terme de son gouvernement, ou luy ottroyer un second consulat, luy donna moyen et occasion, en luy laissant prendre la ville de Rome, de dire à Metellus et aux autres, qu'il les estimoit ses prisonniers de guerre.

V. Ce qui est donc le principal en un bon chef d'armée, de contraindre ses ennemis à venir au combat quand il se sent le plus fort, et quand il est le plus foible, se garder d'y pouvoir estre contraint, Agesilaus le bien observant, se mainteint tousjours invincible : et Cæsar sceut bien eviter de n'estre point endommagé en ce où il estoit le moins puissant, et au contraire, sceut si bien faire qu'il contraignit Pompeius de hazarder à sa totale ruine la bataille par terre, où il estoit le plus foible, et se rendit par ce moyen incontinent seigneur de l'argent, des vivres et de la mer, là où ses ennemis avoient le tout en leurs mains sans combatre. Et ce que lon allegue pour le cuider excuser, c'est ce qui plus griefvement l'accuse et le condemne, mesmement pour un si grand et si experimenté capitaine. Car comme il est bien croyable, qu'un jeune chef d'armée puisse estre destourné d'un sage et seur conseil par les cri eries et importunitez de rompeurs de teste, qui luy pourroient mettre devant les yeux, que ce luy seroit une grande honte et une lascheté de

cueur s'il faisoit autrement, aussi luy seroit celle faulte aucunement pardonnable. Mais le grand Pompeius, le camp duquel les Romains appelloient *leur païs*, et sa tente *le senat*, et nommoient ceulx qui estans à Rome manioient les affaires de la chose publique, præteurs et consuls, *rebelles* et *traistres* à l'empire Romain : celuy que lon n'avoit jamais veu commandé par autruy, ains qui avoit tousjours esté capitaine en chef en tant de guerres où il s'estoit trouvé et où il avoit tousjours bien fait : qui le pourroit excuser de s'estre laissé, par maniere de dire, forcer aux brocards de Fabnius et de Domitius, jusques à hasarder une bataille où il estoit question de tout l'estat de l'empire, et de la liberté de Rome, de peur que lon ne l'appellast le *roy Agamemnon* ?

VI. Car s'il ne regardoit seulement qu'au deshonneur et à l'infamie presente, il devoit faire teste, et combatre dès le commencement pour les murailles mesmes de la ville de Rome, non pas pretendre que sa fuitte fust une imitation de la ruze, dont jadis avoit usé Themistocles, et puis après reputer que ce luy fust honte de sejourner en la Thessalie quelque temps sans venir au combat : car la plaine de Pharsale n'estoit point une lice ny un camp clos que dieu leur eust preparé, pour y combatre necessairement à qui demoureroit l'empire : et n'y avoit point de herault qui l'appellast au combat, comme il y a ès jeux de prix, là où il fault respondre à son nom et venir combatre, ou bien quitter l'honneur de la couronne à un

autre, ains y avoit assez d'autres campagnes et des villes innumerables, où, pour mieulx dire, toute la terre habitable, dont la commodité qu'il avoit de la marine, luy donnoit le choix et l'option, s'il eust plus tost voulu ensuivre Fabius Maximus, ou Marius ou Lucullus, ou bien Agesilaus mesme, lequel ne sousteint pas de moindres tumultes dedans la propre ville de Sparte, quand les Thebains l'y allerent semondre d'en sortir pour defendre le plat païs, et semblablement en AEgypte, où il supporta doulcement plusieurs faulses et calumnieuses imputations, dont le roy mesme le chargeoit, en le priant et admonestant tousjours qu'il eust un peu de patience : et à la fin ayant suivy le meilleur conseil, selon ce qu'il avoit dès le commencement resolu en son entendement, il sauva les AEgyptiens malgré eulx, et mainteint luy seul la ville de Sparte sur ses pieds en un si violent esbranlement, et dressa un trophée dedans la ville mesme de Sparte à l'encontre des Thebains, ayant donné moyen à ses citoyens de vaincre depuis, en ne s'estant pas laissé contraindre de les mener lors à leur perte et ruine certaine, dont il advint que depuis il fut hault loué par ceulx qu'il avoit ainsi sauvez malgré eulx. Et à l'opposite Pompeius fut blasmé par ceulx mesmes, à l'appetit et à la suasion desquelz il avoit fait la faulte : toutefois il y en a qui disent qu'il fut deceu par son beau pere Scipion, lequel voulant desrober la pluspart de l'argent qu'il avoit apporté de l'Asie, et le retenir pour soy, le hasta et solicita de donner la bataille, en luy donnant à en-

Q 4

tendre qu'il n'y avoit plus d'argent. Mais encore que cela fust vray, si ne devoit pas un bon capitaine tumber en cest erreur, ny pour s'estre laissé ainsi facilement mesconter, s'exposer au peril de perdre tout. En les mettant donques ainsi l'un devant l'autre, nous les pouvons mieulx considerer.

VII. Au demourant quant à leur allée en AEgypte, l'un s'y en fouit par force, l'autre y alla vouluntairement avec peu d'honneur, pour gaigner de l'argent à servir des Barbares, en intention d'en faire puis après la guerre aux Grecs. Et puis ce que nous reprochons aux AEgyptiens pour le tort qu'ilz feirent cruellement à Pompeius, cela mesme reprochent les AEgyptiens à Agesilaus pour le mauvais tour qu'il leur feit: car l'un fut desloyaument oultragé à mort par ceulx à qui il s'estoit fié de sa vie: et l'autre abandonna au besoing ceulx qui s'estoient fiez en luy, et se tourna contre ceulx mesmes, au secours desquelz il estoit premierement venu.

SOMMAIRE
DE LA VIE DE PHOCION.

Les circonstances ont ôté à la vertu de Phocion une partie de la gloire qu'elle méritoit. II. *Les républiques sont dangereuses à manier dans l'adversité.* III. *Tempérament delicat, mais aussi difficile à trouver que nécessaire en pareilles conjectures.* IV. *Austérité excessive de Caton.* V. *Pourquoi Plutarque compare Phocion à Caton.* VI. *Naissance et caractère de Phocion.* VII. *Diverses reparties de Phocion.* VIII. *Commencemens de Phocion sous la conduite de Chabrias.* IX. *Attachement de Phocion pour Chabrias.* X. *Phocion étudie également la politique et la guerre.* XI. *Il ne flattoit jamais le peuple.* XII. *Bons mots et sages réponses de Phocion.* XVI. *Estime des alliés des Athéniens pour Phocion.* XVII. *Il remporte une victoire complette sur l'armée de Philippe en Eubée.* XVIII. *Les alliés d'Athénes refusent de recevoir dans leurs ports la flotte commandée par Charès.* XIX. *Phocion est nommé à sa place; ses succès.* XX. *Il rend les Athéniens maîtres de la ville de Mégare.* XXI. *Il conseille aux Athéniens de faire la paix avec Philippe.* XXII. *Il est mis à la tête de la république.* XXIII. *Prudentes réponses de Phocion.* XXIV. *Conseil de Phocion relativement aux dix citoyens qu'Alexandre demandoit qu'on lui livrât.* XXV. *Il conseille à Alexandre de tourner ses armes contre les Perses.* XXVI. *Il refuse un présent considérable d'Alexandre.* XXVII. *Nouveaux*

refus de Phocion. XXVIII. *Femmes de Phocion.* XXIX. *Il mène son fils à Sparte pour y être formé à la discipline des Lacédémoniens.* XXX. *Conduite de Phocion à l'égard d'Harpalus.* XXXI. *Prudente conduite de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre.* XXXII. *Ce qu'il pensoit de la guerre appellée Lamiaque.* XXXIII. *Il donne ordre d'enrôler jusqu'aux hommes de soixante ans.* XXXIV. *Il bat Micion.* XXXV. *Victoire et ensuite défaite des Grecs confédérés.* XXXVI. *Phocion est envoyé en qualité d'ambassadeur vers Antipatre et Cratère.* XXXVII. *Nouvelle ambassade de Phocion.* XXXVIII. *Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison.* XXXIX. *Plus de douze mille Athéniens sont privés du droit de bourgeoisie.* XL. *Dureté et tyrannie d'Antipatre.* XLI. *Sage conduite de Phocion.* XLII. *Son noble désintéressement.* XLIII. *Mort de Démade et de son fils.* XLIV. *Phocion engage Nicanor à traiter les Athéniens avec douceur.* XLV. *Polysperchon trompe les Athéniens par des lettres qui leur rendent leur liberté.* XLVI. *Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée.* XLVII. *Phocion accusé de trahison.* XLVIII. *Polysperchon l'envoie lié sur un chariot à Athènes.* XLIX. *Le peuple le condamne à mort.* L. *Constance de Phocion.* LI. *Un pauvre homme nommé Conopion lui rend les devoirs funèbres.* LII. *Repentir des Athéniens, honneurs rendus à Phocion. Punition de ses accusateurs.*

Depuis la troisième année de 94e. olympiade, jusqu'à la troisième année de la 115e, avant Jésus-Christ 318.

PHOCION.



L'ORATEUR Demades eut un temps grand credit à Athenes, à cause qu'il disoit et faisoit, en son entremise du gouvernement de la chose publique, tout ce qu'il pensoit aggreer et servir aux Macedoniens et à Antipater : au moyen dequoy il estoit contraint bien souvent de conseiller et suader beaucoup de choses derogeantes à la dignité de sa ville, et contraires au naturel d'icelle : et puis pour s'excuser souloit dire, que lon luy devoit pardonner s'il le faisoit ainsi, pource qu'il n'avoit à gouverner que les reliques du naufrage de son païs. Ce propos, encore qu'il soit dit un peu trop cruement et temerairement, pourroit sembler veritable, qui le transfereroit au gouvernement de Phocion : car, à dire la verité, Demades estoit luy mesme le naufrage de sa ville, vivant si dissoluëment, et se conduisant si honteusement en son gouvernement, qu'Antipater mesme disoit de luy, après qu'il fut

devenu vieil, qu'il n'en estoit demouré, non plus que d'une hostie immolée, que la langue et le ventre : mais la vertu de Phocion ayant eu à combatre[1] un puissant et violent ennemi, que le temps, les calamitez de la Grece furent cause qu'elle n'a pas esté si renommée ne si celebrée qu'elle meritoit d'estre : car il ne fault pas adjouxter foi aux paroles de Sophocles, faisant la vertu foible, quand il dit,

Point[2] ne demeure aux affligés, seigneur,
Le sens tout tel, qu'ilz l'avoient en bonheur :

Ains fault seulement conceder à la fortune, quand il luy plaist de s'opposer aux hommes vertueux et aux gens de bien, qu'elle ait tant de puissance, qu'au lieu qu'ilz deussent recevoir l'honneur et la grace qu'ilz meritent, elle met sus à aucuns d'eulx des faulses imputations et malignes calumnies, qui sont causes que lon ne croit pas leur vertu telle comme elle est.

II. Et toutefois il semble à plusieurs que les peuples francs sont plus violents et plus oultrageux envers leurs bons citoyens en temps de prosperité, pource que l'heureux succès de leurs affaires, et l'accroissement de leur puissance leur esleve le cueur : mais c'est tout le contraire. Car ordinairement les adversitez rendent les hommes despits, chagrins et aisez à mettre en cholere, et leur ouïe

[1] Ayant eu à lutter contre un tems orageux, comme contre un terrible antagoniste.

[2] Dans Antigone, v. 570 ou 563, suivant l'édition de *Brunck*. C.

difficile, aspre et s'offensant de tout propos et de toute parole un peu rondement ditte. Celuy qui reprend ceulx qui faillent, semble proprement leur reprocher leurs mesadventures, et celuy qui parle franchement, semble les calumnier. Car tout ainsi que le miel, qui est doulx de sa nature, engendre neantmoins douleur quand on l'applique aux ulceres ou aux bleceures et parties entamées : aussi bien souvent les sages et vrayes remonstrances mordent et irritent ceulx qui sont en malheur, si elles ne sont bien addoulcies, et qu'elles ne ployent et obeïssent un petit. C'est pourquoy le poëte Homere appelle le doulx, *Menoices*, qui vault autant à dire comme, cedant et obeïssant à la partie de l'ame, qui est enflée de despit et de courroux, et ne luy resiste, ny ne la combat point : ne plus ne moins que l'œil malade s'arreste plus vouluntiers à regarder les couleurs sombres, obscures et non reluysantes, et refuit celles qui sont vifves, guayes et brillantes : aussi en une cité, de laquelle les affaires ne vont pas au gré des citoyens [1], le peuple a les oreilles trop delicates et trop craintifves, à cause de son imbecillité, pour supporter patiemment une langue disant la verité librement, lors qu'il demande principalement à ouïr les choses qui ne luy ramenent point sa faulte devant ses yeux : et pourtant est-ce un temps dangereux pour ceulx qui gouvernent, en toutes sortes : car il perd avec la chose publique, celuy qui flatte : et devant, celuy qui ne flatte point.

[1] Voyez les Observations. C.

III. Tout ainsi donques comme les mathematiciens disent, que le soleil ne suit point totalement le cours du firmament, n'y aussi n'a pas son mouvement du tout opposite ne contraire, ains en biaisant un peu et cheminant par une voye oblique, fait une ligne torse, qui n'est point trop violentement roide, ains va tournoyant tout doulcement, et par son obliquité est cause de la conservation de toutes choses, maintenant le monde en très bonne temperature. Aussi en matiere de gouvernement d'une chose publique, la trop roide severité de contrevenir à tout propos et en toutes choses à la voulunté du peuple est trop dure et trop rude: comme aussi la facilité de se laisser tirer à l'erreur de ceulx qui faillent, pource qu'ilz voyent le peuple affectionné et enclin en celle part, est un precipice fort glissant et très dangereux. Mais la voye du milieu, de ceder aucunefois au gré du peuple pour le faire obeïr ailleurs, et de luy ottroyer une chose plaisante pour luy en demander une utile, est un moyen salutaire pour bien regir et gouverner les hommes, lesquelz se laissent à la fin conduire doulcement et utilement à executer beaucoup de bonnes choses, quand on ne les veult pas avoir en tout et par tout de haulte lucte, ny par une violente et seigneuriale authorité. Il est bien vray que ce moyen est fort malaisé et difficile à garder, à cause qu'il y a de la majesté qui se mesle avec la gracieuseté: mais aussi quand elles sont une fois meslées ensemble, il n'y a armonie si musicale, ne consonance si bien accordée ne si parfaitte,

qu'est celle là : aussi dit on que c'est le stile que le dieu de nature garde au gouvernement de ce monde, sans rien forcer, addoulcissant par remonstrance et persuasion de raison la contrainte de luy obeïr.

IV. Ce default de l'austerité estoit en Caton le jeune, car il n'avoit pas la nature, ny les meurs aggreables à un peuple, ny propres pour se faire aimer à une commune : aussi ne vint il point en credit pour avoir flatté le peuple. C'est pourquoy Ciceron dit, qu'en se gouvernant ne plus ne moins que s'il eust esté en la ville et en la chose publique, que forme Platon, et non pas en la lie et au marc de celle de Romulus, il fut debouté [1], et faillit à obtenir le consulat. Si m'est advis qu'il ressemble proprement aux fruicts qui vienent hors de saison : car tout ainsi que lon les voit vouluntiers et les louë lon, mais on n'en use point : aussi l'innocence anciene estant ja de si long temps sortie hors d'usage, et venant lors après si long intervalle à se monstrer parmy les vies corrompues et les meurs gastées de ce temps là, luy acquit une grande gloire et grande renommée : mais au demourant elle ne se trouva pas sortable à mettre en œuvre, ny propre à employer aux affaires, pource que la gravité et perfection de sa vertu estoit trop disproportionnée à la corruption de ce siecle là.

V. Car il ne vint pas à s'entremettre du gouvernement des affaires estant desja la chose publique ruinée, comme feit Phocion en la siene, ains y

[1] Voyez les Observations.

vint comme elle estoit desja fort esbranlée et travaillée de grande tourmente : et si n'eut jamais le timon ny l'authorité de pilote en main, ains s'attacha seulement à manier les voiles et le cordage, en assistant et secondant ceulx qui avoient plus de credit et de puissance que luy : et neantmoins encore donna il beaucoup d'affaire à la fortune, laquelle ayant entrepris de ruiner et abolir la chose publique, le feit bien à la fin par d'autres, mais ce fut à grande peine, lentement et avec un long traict de temps, encore fut elle bien près de demourer dessoubs, par le moyen de Caton et de sa vertu : à laquelle je compare celle de Phocion, non qu'il me soit advis, qu'ilz ayent esté semblables de similitude generale et universelle seulement comme de dire qu'ilz ont tous deux esté gens de bien, tous deux bien entendus en matiere d'estat et de gouvernement : car encore y a il différence de prouesse à prouesse, comme entre celle d'Alcibiades et celle d'Epaminondas : et de prudence à prudence, comme de celle de Themistocles à celle d'Aristides : et de justice à justice, comme de celle de Numa à celle d'Agesilaus : mais les vertus de ces deux personnages cy monstrent tout un mesme traict, un mesme moule, un mesme tainct et mesme couleur empraincte en leurs meurs, jusques aux plus menues et dernieres particularitez, ayans tous deux eu l'austerité presque en egale mesure conjointe avec la doulceur, la prouesse avec la prudence, la vigilance craintifve pour les autres, avec l'asseurance

rance resoluë pour eulx mesmes, fuitte des choses honteuses, et zele de la justice, si semblablement annexées en tous deux, qu'il fault un bien subtil et delié jugement comme un util, pour en trouver et sçavoir discerner les diversitez.

VI. Or quant à Caton, c'est chose confessée de tous, qu'il estoit de grande et noble maison, comme nous dirons plus au long en sa vie : et quant à Phocion, je conjecture qu'il ne soit point issu de bas ny de vil lieu : car s'il eust esté filz d'un faiseur de cuilliers, comme dit Idomeneus [1], Glaucippus le filz d'Hyperides [2] ayant recueilly en l'invective qu'il a escritte contre luy, tous les maulx qu'il a peu, n'eust pas oublié à luy reprocher la bassesse roturiere de son lignage, ne luy n'eust pas esté si honestement ne si liberalement institué comme il fut : car en sa premiere jeunesse il fut disciple de Platon, et depuis de Xenocrates en l'eschole de l'academie, où il s'addonna dès son commencement à toutes perfections de bonnes meurs : car comme Duris a escrit, jamais Athenien ne le veit ne rire ne plorer, ny se laver en estuve publique, ny ayant les mains hors du couvert de sa robbe quand il estoit vestu de long : car quand il alloit par les champs estant à la guerre, il cheminoit tousjours pieds nuds et sans robbe, s'il ne faisoit un froid extreme et insupportable,

[1] Historien, de Lampsaque, vivoit au tems de la vieillesse de Phocion.

[3] Un des dix orateurs dont Plutarque a écrit les Vies, qu'on trouvera parmi ses Œuvres mêlées.

de sorte que les soudards, par maniere de jeu et de commun proverbe, disoient entre eulx, que c'estoit signe de grand hyver, quand ilz voyoient Phocion vestu.

VII. Et combien qu'il fust fort doulx et fort humain de sa nature, si est-ce qu'à le veoir au visage, il monstroit estre austere et mal accointable, de sorte qu'un homme qui n'eust point eu de familiarité avec luy, ne l'eust pas facilement abbordé seul : et pourtant un jour que l'orateur Chares se mocquoit de la severité de ses sourcilz, comme le peuple Athenien s'en fut pris à rire, il respondit publiquement, « Ces miens sourcilz, seigneurs « Atheniens, ne vous ont jamais fait mal, mais les « risées de ces mignons icy vous ont souventefois « fait plorer ». Son parler semblablement, pour les bonnes conceptions et les beaux discours qu'il contenoit, estoit plein de très utile et salutaire instruction, mais c'estoit avec une briefveté imperative, austere et nullement addoulcie : car, comme disoit le philosophe Zenon, « Que l'homme « sage doit tremper sa parole en sens et en raison, « premier que de la prononcer » : aussi le parler de Phocion, en bien peu de langage, comprenoit beaucoup de substance : et semble que ce soit la raison pour laquelle Polyeuctus Sphetien, dit « Que « Demosthenes estoit très bon orateur, mais que « Phocion estoit très eloquent ». Car tout ainsi comme les pieces d'or ou d'argent sont les meilleures, qui soubs moins de masse ont plus de prix et plus de valeur : aussi la force du parler gist à signifier beau-

coup en peu de paroles. Auquel propos on racompte, qu'un jour estant tout le theatre plein de peuple, Phocion se promenoit à part tout seul pensant en luy mesme au dessoubz de l'eschaffault d'où parlent les joueurs, et y eut un de ses amis, qui le voyant ainsi pensif luy dit: « Tu penses à quelque chose, « Phocion ». « Ce fais mon, certes, respondit il: « car je pense si je pourrois point retrencher quel- « que chose de ce que j'ay à dire au peuple Athe- nien ». Et Demosthenes mesme faisant bien peu de compte de tous les autres orateurs de son temps, quand Phocion se levoit pour parler, il souloit dire tout bas en l'oreille à ses amis: « Voylà la hache « retrenchante mes paroles qui se leve ». Toute- fois cela se pourroit à l'adventure aussi bien refe- rer à ses meurs: pource que non seulement une parole, mais aussi un clin d'œil, ou un signe de teste d'un homme de bien, a force de persuader contrepesante et de plus de poids, que ne sont in- finis arguments et clauses artificielles de rheto- rique.

VIII. Au demourant en sa jeunesse il accointa le capitaine Chabrias, et le suivit, apprenant de luy beaucoup de choses appartenantes au faict de la guerre, et reciproquement aussi le corrigeant de quelques imperfections qu'il avoit de nature. Car estant Chabrias, au demourant, homme lent et difficile à emouvoir, quand ce venoit au com- bat il brusloit d'ardeur de courage, tellement qu'il se jettoit à clos yeux au danger, entre les plus te- meraires: aussi luy en cousta il la vie dedans l'isle

de Chio, [1] où il voulut abborder le premier avec sa galere et descendre en terre malgré les ennemis: mais Phocion estant prudent à se garder, et vif à executer, eschauffoit d'un costé la tardité de Chabrias, et de l'autre attiedissoit son ardente impetuosité: à raison dequoy Chabrias estant homme doulx et debonnaire, l'en aimoit et l'avançoit aux affaires, le faisant cognoistre aux Grecs, et se servant de luy ès choses de plus grande consequence, comme il luy feit acquerir grand honneur et grande reputation en la bataille navale qu'il gaigna près l'isle de Naxos [2], où il luy donna à conduire la poincte gauche de son armée: et fut la meslée plus aspre en cest endroit là, que nulle part ailleurs, aussi y furent les ennemis plus tost rompus. Ceste bataille estant la premiere que la ville d'Athenes gaigna avec ses forces seules depuis sa prise, fut cause que le peuple en aima fort Chabrias, et commencea à faire compte de Phocion, comme d'un personnage de service, et digne d'avoir charge. Ceste bataille fut gaignée le jour propre de la feste des grands mysteres, en memoire de laquelle Chabrias tous les ans le seizieme jour d'aoust donnoit à boire à qui en vouloit du peuple Athenien. Depuis Chabrias l'ayant choisy pour l'envoyer recevoir l'argent et les vaisseaux que les alliez insulaires devoient contribuer, luy bailla vingt galeres pour y

[1] Dans la guerre qu'on appella Sociale, la troisième année de la cent cinquième olympiade, avant J. C. 358.

[2] La quatrième année de la centième olympiade, avant J. C. 377.

aller, et dit on que Phocion luy respondit, « que « s'il l'envoyoit pour combatre des ennemis, il « avoit besoing de plus grand nombre de vaisseaux, « et s'il l'envoyoit comme ambassadeur devers des « alliez et amis, qu'une galere seule luy suffisoit ». Ainsi y allant avec sa galere seule, après avoir parlé aux villes et communiqué avec les officiers et gouverneurs d'icelles doulcement et simplement, il s'en retourna avec une bonne flotte de vaisseaux, que fournirent les alliez, et de l'argent aussi pour porter aux Atheniens.

IX. Si ne continua pas seulement Phocion à honorer Chabrias tant comme il vescut, ains encore après sa mort embrassa la protection de ceulx qui luy appartenoient, et s'estudia de rendre son filz Ctesippus, homme de bien, quoy qu'il le veist fort depravé et fort incorrigible, et ne cessa point pour cela d'essayer tousjours à le reduire et à couvrir son infamie : toutefois lon dit que comme ce jeune homme estant soubs sa charge en quelque guerre où il estoit capitaine, luy rompist la teste et l'importunast, en luy faisant tout plein de questions fascheuses, s'ingerant de le vouloir conseiller, reprendre et enseigner l'office et le devoir de capitaine, il ne se peut tenir de dire : « O Chabrias, « Chabrias ! Je paye bien maintenant l'amitié que « tu m'as portée en ton vivant, en endurant l'im- « portunité de ton filz ».

X. Et voyant que ceulx qui s'entremettoient lors du gouvernement des affaires à Athenes, avoient departy entre eulx ne plus ne moins que au sort,

les charges de la guerre et de la ville, tellement que les uns, comme Eubulus, Aristophon, Demosthenes, Lycurgus et Hyperides, ne faisoient que harenguer devant le peuple, et mettre les matieres en avant, et les autres comme Diopithes, Menestheus, Leosthenes et Chares, se faisoient grands pour aller à la guerre, et avoir charge des armées, il aima mieulx se proposer à imiter et ensuivre la maniere de gouverner, qu'avoient tenue Pericles, Aristides et Solon, comme estant plus entiere et composée de l'un et de l'autre egalement : car chascun d'eulx, à mon advis, comme dit le poëte Archilochus,

Ensemble estoit bon serviteur de Mars,
Et si sçavoit des Muses les doulx arts.

Aussi n'ignoroit il pas, que la deesse tutrice de Athenes, Pallas, estoit et s'appelloit *Polemique* et *Politique* tout ensemble, c'est à dire, ayant les parties requises pour gouverner en guerre et en paix.

XI. S'ESTANT donques ainsi preparé, le but, auquel il tendit tousjours en toute son entremise du gouvernement de la chose publique, fut, qu'il suada tousjours le repos et la paix, et neantmoins fut plus souvent eleu capitaine, et eut plus de fois charge d'armées, non seulement que tous les hommes de guerre de son temps, mais aussi de tous ceulx qui ont esté devant luy, ne prochassant ny ne demandant point telles charges, ny aussi ne les fuyant ny rejettant point quand le besoing de la

chose publique l'y appelloit : car c'est chose certaine qu'il a esté par quarante-cinq fois eleu capitaine, sans qu'il se soit jamais trouvé une seule fois aux assemblées des elections, estant tousjours esleu en son absence, et tousjours envoyé querir absent; tellement que les hommes de bon sens s'esmerveilloient de ceste façon de faire du peuple, veu que jamais Phocion ne faisoit ny ne disoit chose quelconque pour luy complaire, ains le plus souvent contredisoit à sa voulunté, comment il usoit néantmoins des autres gouverneurs, qui estoient plus gracieux, plus joyeux et plus aggreables en leurs harengues, pour une maniere d'esbatement et de passe temps, ne plus ne moins que lon dit des roys, qu'ilz se servent de leurs flatteurs et plaisants, après qu'ilz ont lavé les mains pour se mettre à table : mais quand il estoit question de donner des charges de la guerre, alors y pensant sobrement et à bon esciant, il y appelloit tousjours le plus austere et le plus sage homme de la ville, et celuy qui seul ou plus que nul autre, s'opposoit à tous ses appetits, et à toutes ses vouluntez. Car un jour ayant esté publiquement leu un oracle de Delphes, lequel disoit, « Que tous les autres Atheniens estans d'accord, il y en avoit un seul qui estoit « contraire à tout le reste de la ville », Phocion se tirant en avant dit publiquement, » que lon ne se « donnast point autrement peine d'enquerir qui « c'estoit, et que c'estoit luy, pource qu'il ne « trouvoit rien de bon de tout ce que lon fai- « soit ».

XII. Une autre fois il luy advint de dire une opinion devant l'assemblée du peuple, laquelle fut universellement approuvée et receuë de tout le monde, et voyant que toute l'assistence se trouvoit ainsi tost de son advis, il se retourna devers ses amis, en leur demandant, « Helas! mes amis, ne « m'est il point eschappé de dire quelque mauvaise « chose en n'y pensant pas »? Une autre fois comme les Atheniens demandassent quelque contribution liberale et vouluntaire d'argent à chascun, pour faire un sacrifice, les autres de sa qualité ayant desjà baillé leur part, il fut aussi nommeement appellé par plusieurs fois pour contribuer la siene: mais il leur dit, « Demandez en à ceulx qui sont riches, « car quant à moy, j'aurois honte de vous en « bailler, n'ayant pas encore payé cestuy cy »: en monstrant l'usurier Callicles, qui luy avoit presté de l'argent: mais comme ilz ne cessassent point pour cela de crier et de braire contre luy, il se meit à leur faire ce compte: « Il y eut un jour « quelque homme couard, qui se preparoit pour « aller à la guerre, et sur le poinct qu'il vouloit « partir, il entendit crier des corbeaux, et pen- « sant que ce fust un mauvais presage pour luy, « il posa ses armes, et s'arresta tout court au logis. « Depuis il les reprit une autre fois, et se meit en « chemin pour aller au camp: les corbeaux recom- « mencerent à crier arriere de plus belle, et lors « il demoura à faict, et dit finablement, vous « crierez tant et si hault que vous voudrez, mais « si ne mangerez vous point de mon corps ».

XIII. Quelque autre fois les Atheniens estant à la guerre soubs sa charge, vouloient à toute force qu'il les menast pour aller chocquer et charger leurs ennemis. Il n'en voulut rien faire : à l'occasion de quoy ilz l'appelloient lasche de cueur et couard, et il leur respondit, « Ny vous ne me sçauriez faire « hardy, ny moy vous couards : toutefois nous « nous entrecognoissons bien les uns les autres ». Une autre fois en temps fort dangereux, le peuple le rudoyoit à merveilles, et vouloit qu'il rendit promptement compte de son administration et de sa charge : il leur respondit, « O mes amis, sauvez « vous, sauvez vous premierement ». Et comme durant la guerre ilz fussent humbles et soupples de belle peur qu'ilz avoient, mais tout soudain la paix faitte, ilz bravassent de paroles et criassent à l'encontre de Phocion, qu'il leur avoit osté la victoire toute asseurée d'entre les mains : il ne leur feit que dire, « Vous estes bien heureux d'a-« voir un capitaine qui vous cognoist, car autre-« ment vous fussiez piece a perdus ». Ilz eurent d'adventure quelque different pour leurs confins à l'encontre des Bœotiens, lequel ilz ne vouloient point plaider en justice, ains le combatre en champ de bataille : mais Phocion leur dit qu'ilz ne l'entendoient pas, leur conseillant de combattre plus tost de paroles, en quoy ilz estoient les plus forts, que non pas avec les armes, en quoy ilz estoient les plus foibles. Son opinion en une assemblée de conseil despleut quelquefois tant aux Atheniens, qu'ilz ne vouloient pas seulement avoir la patience

de l'ouir parler : et leur dit adonc, « Vous me pou- « vez bien forcer, seigneurs Atheniens, de faire « ce qui ne se devroit pas faire : mais de me faire « dire contre mon opinion chose qui ne se doibt « pas dire, vous ne m'y sçauriez contraindre ». Il rembarroit aussi bien vivement les orateurs qui luy estoient contraires, quand ilz s'attachoient à luy, comme il respondit une fois à Demosthenes, qui luy disoit, « Le peuple te tuera quelque jour, Pho- « cion, s'il entre en sa fureur : mais bien toy, dit « il, s'il entre jamais en son bon sens ». Et à Polyeuctus le Sphettien, lequel un jour qu'il faisoit grande chaleur, suadoit au peuple d'entreprendre la guerre contre le roy Philippus, et estant presque hors d'aleine, souffloit et suoit à grosses gouttes, comme celuy qui estoit fort gras, de sorte qu'il falloit qu'il beust de l'eau par plusieurs fois pour achever sa harengue : « Vraiement, dit il, c'est « bien raison que vous decerniez la guerre à la per- « suasion de cestuy cy : car, que pensez vous qu'il « fera quand il aura le harnois sur le dos, et que « les ennemis seront près en bataille, veu que « maintenant en prononceant seulement une ha- « rengue qu'il a estudiée de longue main, il est en « danger de crever et estouffer devant vous » ? Et comme en une assemblée de conseil, Lycurgus luy eust dit plusieurs oultrages en presence de tout le peuple, et après tout, que Alexandre ayant demandé dix des citoyens d'Athenes pour en faire ce que bon luy sembleroit, il avoit conseillé de les livrer : il respondit, « J'ay souvent conseillé plusieurs choses

« bonnes et belles à ceulx cy, mais ilz n'en veulent « rien faire ».

XIV. Il y avoit lors à Athenes un nommé Archibiades qui contrefaisoit le Lacedæmonien avec une barbe longue et forte à merveilles, une meschante cappe, et une mine et contenance tousjours triste. Phocion se trouvant un jour en assemblée de ville rabroué par le peuple, l'appella à tesmoing pour prouver et confirmer son dire: mais l'autre se levant, alla tout au contraire conseiller ce qu'il sentoit estre aggreable au peuple : ce qu'entendant Phocion, le prit à la barbe, et luy dit [1] : « Que « ne faisois tu donques raire ceste barbe, puis que « tu te voulois mesler de flatter »? Il y avoit [2] un autre grand plaideur nommé Aristogiton, qui en toutes assemblées de ville ne faisoit autre chose que corner la guerre ordinairement et prescher les armes au peuple. Puis quand il fallut lever gens et enroller les noms de ceulx qui devroient aller à la guerre, il s'en vint en la place, appuyé sur un baston, les deux jambes bandées, pour faire à croire qu'il estoit malade : et Phocion l'appercevant de tout loing dessus la tribune aux harengues cria tout hault au secrettaire qui escrivoit les rolles, « Escry aussi Aristogiton lasche et meschant, qui « contrefait le boitteux ».

XV. Tellement que quelquefois je m'esmerveille, comment ne pourquoy, un homme si aspre

[1] *Que ne te fais-tu raser* ? le reste est une paraphrase d'Amyot. C.

[2] Un Sycophante.

et si severe, comme il appert par ces exemples qu'il a esté, eut onques le surnom de *bon*. Toutefois à la fin je treuve que c'est bien chose dificile, mais non pas impossible de trouver un homme comme un vin, qui soit gracieux et un peu ferme tout ensemble, comme des autres au contraire, qui de prime face semblent doulx au hanter, et puis se trouvent fort fascheux et dommageables à ceulx qui conversent avec eulx. Ce neantmoins on lit, que l'orateur Hyperides dit un jour au peuple d'Athenes, « Seigneurs Atheniens, ne regardez pas « seulement si je suis aigre, mais considerez si je « le suis sans y avoir profit » : comme si les hommes n'estoient fascheux et ennuyeux que pour l'avarice seulement, et comme si le peuple ne craignoit et ne haïssoit pas plus tost, tous ceulx qui par arrogance, envie, insolence, cholere et opiniastreté, abusent de leur credit et authorité. Phocion donques ne feit jamais mal ne desplaisir à citoyen quelconque pour inimitié privée qu'il eust à l'encontre de luy, ny n'en haït onques pas un, ains estoit seulement aspre, rude et aigre à l'encontre de ceulx qui resistoient à quelque chose qu'il entreprenoit de faire pour le bien public : car au demourant il se monstroit en toute autre chose doulx et gracieux, courtois et humain à tout le monde, jusques à hanter priveement avec ceulx qui luy estoient adversaires, et les secourir en leurs affaires s'ilz venoient à tumber en quelque danger et en quelque adversité. Suivant lequel propos, ses amis le tenserent un jour de ce qu'il defendoit en jugement un

meschant, à qui lon faisoit le procès criminel: il leur respondit, « Que les gens de bien n'avoient « point besoing de telle defense ». Une autre fois Aristogiton le calumniateur estant en la prison, après avoir esté desja condemné, envoya devers luy le supplier de le veoir : ce qu'il feit, et alla jusques dedans la prison, dont ses amis le vouloient divertir : mais il leur dit : « Laissez moy faire, car « en quel lieu pourrois je veoir Aristogiton plus « vouluntiers qu'en la prison » ?

XVI. Au reste, quand il partoit d'Athenes quelque armée de mer, s'il y avoit un autre capitaine qui en fust chef que Phocion, les villes maritimes alliées des Atheniens et les insulaires, munissoient leurs murailles, combloient leurs ports, et apportoient des champs dedans la ville, leurs femmes, leurs enfans, leurs esclaves, leur bestial et tout le reste de leurs biens, comme si c'eussent esté ennemis declarez en guerre ouverte : mais au contraire, si Phocion en estoit chef, ilz alloient jusques bien loing au devant avec leurs vaisseaux couronnez de festons et de chappeaux de fleurs en signe de resjouissance publique, et le conduisoient eulx mesmes en leurs maisons. Et comme le roy Philippus taschant à s'emparer secrettement de l'isle d'Euboee, y feist passer une armée de la Macedoine, et y allast prattiquant les villes par le moyen de quelques particuliers tyrans, Plutarchus Eretrien y appella les Atheniens, en les priant de vouloir oster des mains de ce roy, l'isle qu'il alloit tous les jours de plus en plus occupant, si bien tost on n'y remedioit,

Phocion y fut envoyé pour capitaine avec peu de gens, pource que lon faisoit compte, que ceulx du païs se joindroient incontinent fort affectueusement à luy : mais au contraire, y rencontrant à son arrivée tout plein de traistres, tout corrompu, gasté et miné à force d'argent, que Philippus y despendoit, il se trouva en très-grand danger : au moyen dequoy il se retira dessus une motte separée de la plaine de Tamynes, par une grande et profonde vallée, là où il se fortifia, et y arresta toute l'elite des gens de guerre qu'il avoit avec luy, admonestant les particuliers capitaines, qu'ilz ne se souciassent point des autres mutins et seditieux, qui ne faisoient que babiller, et ne valoient rien au besoing, ains qu'ilz les laissassent aller et s'escarter hors du camp là où ilz voudroient : « Pour « autant, disoit-il, que telz soudards aussi bien « nous seroient inutiles par deçà pour leur desobeïs- « sance, et nuiroient à ceulx qui auroient bonne « voulunté de faire le devoir : et par delà se sen- « tans coulpables d'avoir abandonné le camp, et « de s'en estre allez sans congé, ilz n'oseront crier « à l'encontre de nous, et se garderont bien de nous « calumnier ».

XVII. Puis quand les ennemis vindrent en bataille pour le charger, il commanda à ses gens qu'ilz se teinsent tous prests en armes sans bouger, jusques à ce qu'il eust achevé de sacrifier aux dieux, là où il demoura bien longuement, soit ou pource qu'il ne peust avoir les signes heureux des sacrifices, ou qu'il taschast à attirer plus près les enne-

mis : mais Plutarchus Eretrien cuidant qu'il dilayast ainsi à marcher par faulte de cueur, se jetta aux champs le premier, avec quelques adventuriers qu'il avoit à sa soude : quoy voyans les gens de cheval ne se peufent non plus contenir, ains marcherent aussi après luy vers les ennemis en mauvais ordre, escartez les uns çà, les autres là, comme ilz estoient sortis du camp : parquoy les premiers ayant esté rompus par les ennemis, tous les autres se desbanderent aussi tost d'eulx mesmes, et Plutarchus mesme se meit à fouir, de sorte que quelques trouppes des ennemis pensans avoir desja tout gaigné, donnerent jusques dedans le camp, et taschèrent à en abbattre la closture : mais cependant les sacrifices de Phocion estans parachevez, les Atheniens sortirent sur eulx, qui les tournerent incontinent en fuitte, après en avoir tué un grand nombre tout joignant les trenchées de leur camp. Cela fait, Phocion ordonna que la bataille demourast ferme sans se bouger, pour attendre et recueillir ceulx de leurs gens qui estoient encore espandus çà et là par les champs de la premiere roupte : et luy cependant avec une trouppe de combatans choisiz en toute son armée, alla donner à travers les ennemis. Si fut la meslée fort aspre, car les Atheniens y combatirent tous courageusement, sans point espargner leurs personnes : mais sur tous les autres, deux jeunes hommes combatans aux costez du capitaine, Glaucus filz de Polymedes, et Thallus filz de Cineas, y emporterent le prix de prouesse. Toutefois Cleophanes ce jour là monstra

bien aussi sa valeur : car il cria tant après leurs gens de cheval qui avoient esté rompus, et les somma tant d'aller secourir leur capitaine, qu'il disoit estre en danger, qu'il les rallia et ramena au combat : en quoy faisant il fut cause de donner la victoire asseurée et entiere aux gens de pied.

XVIII. Depuis ceste bataille il chassa Plutarchus mesme hors d'Eretrie : et ayant pris le chasteau de Zaretra assis en lieu très opportun pour ceste guerre, à l'endroit où l'isle se va estroississant en une longue chausse serrée d'un costé et d'autre de la mer, il defendit [1] que lon ne prist pas seulement des Grecs prisonniers, de peur que les harengueurs d'Athenes ne contraignissent quelquefois le peuple Athenien par une soudaine cholere, d'exercer aucune cruaulté encontre eulx. Ces choses ainsi faites, Phocion s'en retourna à la maison : mais il n'eust pas plus tost le dos tourné, que les alliez et confederez d'Athenes regretterent incontinent bien sa justice et sa bonté : et les Atheniens cogneurent aussi sa valeur et sa suffisance : car Molossus, celuy qui luy succeda en la charge de capitaine au gouvernement du reste des affaires, s'y porta de sorte que luy mesme y fut pris prisonnier. A raison dequoy, Philippus embrassant toutes grandes choses en son esperance, s'en alla avec toute son armée au païs de l'Hellespont, en opinion qu'il y prendroit incontinent toute la Cherronese, les villes de

[1] Lisez, d'après les variantes des manuscrits, *renvoya tous les Grecs qui avoient été pris*.

Perinthe

Perinthe et de Byzance [1] : et pourtant ceulx d'Athenes estans tous resolus d'y envoyer du secours, pour l'empescher de venir au dessus de son entente, eleurent Chares pour capitaine, à l'instance et poursuitte grande des orateurs qui le meirent en avant : mais y estant allé avec bon nombre de vaisseaux, il n'y feit exploit quelconque digne des forces qu'il y avoit menées, pource que les villes ne vouloient pas seulement recevoir sa flotte dedans leurs ports, à raison dequoy il estoit contrainct d'aller rodant çà et là le long des costes, suspect à tout le monde, rençonnant les amis, et mesprisé des ennemis. Ce qu'entendant le peuple, joinct aussi que les harengueurs l'irriterent par leurs preschemens ordinaires, fut fort courroucé, se repentant d'avoir envoyé secours aux Byzantins : mais Phocion adonc se tirant en avant leur remonstra que ce n'estoit pas à leurs alliez et confederez se desfians, qu'il se falloit courroucer, ains à leurs capitaines, qui se portoient de sorte que lon avoit occasion de se deffier d'eulx : « Ce sont ceulx là « (disoit il) à qui il vous en fault prendre, car « ilz vous rendent odieux et redoubtables à ceulx « mesmes qui ne se sçauroient sauver sans vostre « secours ».

XIX. Ces paroles emeurent le peuple de façon que sur l'heure mesme elles luy feirent changer d'advis, tant qu'ilz baillerent à Phocion un autre

[1] Toutes deux dans la partie de la Thrace qui formoit le royaume des Odrysiens ; Perinthe, sur la Propontide, et Byzance, sur le Bosphore de Thrace.

renfort qu'ilz envoyerent celle part pour secourir leurs alliez : ce qui fut de très grande consequence, pour preserver la ville de Byzance : car oultre ce que ja sa reputation estoit grande, Cleon le premier homme de Byzance en vertu et en authorité, ayant esté compagnon et familier de Phocion en l'eschole de l'academie, le plegea envers sa ville : et adonc les Byzantins ne voulurent pas qu'il campast au dehors, ains ouvrant leurs portes le receurent au dedans de leur ville, et meslerent parmy eulx les Atheniens : lesquelz voyans que ceulx de la ville se fioient ainsi d'eulx, se porterent si honestement en leur conversation ordinaire, qu'il n'y eut plainte aucune d'eulx, et si vaillamment en tous combats et assaults, que Philippus, lequel on estimoit paravant si terrible en armes, que rien n'arrestoit devant luy, et ne se trouvoit personne qui s'ozast presenter en bataille contre luy, s'en retourna de l'Hellespont sans rien faire, sinon perdre beaucoup de sa reputation, là où Phocion gaigna quelques uns de ses vaisseaux, et recouvra les places fortes où il avoit mis garnisons : et faisant des descentes en plusieurs endroits de ses terres, courut et pilla tout le plat païs, jusques à ce que s'estant assemblé bon nombre de gens pour le defendre, il y fut blecé, et pour ceste occasion contraint de s'en retourner à la maison.

XX. Quelque temps après les Megariens envoyerent secrettement devers luy, pour luy livrer leur ville entre ses mains : mais Phocion craignant que les Bœotiens, s'ilz en estoient advertiz, ne le

previnsent avant qu'il y peust estre à temps, il feit tenir une assemblée de conseil de ville au plus matin, en laquelle il declara au peuple ce qu'on luy avoit mandé de Megare: et comme le peuple eust promptement arresté d'y entendre à bon esciant, Phocion feit tout aussi tost sonner la trompette, et au partir de l'assemblée sans leur donner autre loisir que de prendre leurs armes seulement, il les mena incontinent droit à Megare [1], là où ayant esté receu, il enferma de muraille le port de Nisæe [2], et tira deux longues murailles depuis la ville jusques là, moyenant lesquelles il joignit la ville à la marine, et feit ensorte que du costé de la terre, ne craignant gueres plus ses ennemis, ([3] du costé de la mer), elle fut entierement en la disposition et devotion des Atheniens.

XXI. Et comme les Atheniens s'estans ja tout ouvertement declarez ennemis de Philippus, eussent esleu en son absence d'autres capitaines, pour luy aller faire la guerre, luy si tost qu'il fut de retour à Athenes, venant des isles, suada au peuple, attendu que Philippus avoit bien bonne envie de vivre en paix avec eulx, redoubtant le danger que les forces d'Athenes pouvoient apporter à ses affaires, que lon devoit recevoir les articles et conditions de paix qu'il presentoit. A quoy s'opposant

[1] A l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessous du mont Cithéron.

[2] Un peu au-dessous de Mégare. C'étoit une petite ville qui servoit de port et d'arcenal de marine à Mégare.

[3] Ceci n'est point dans le grec.

un plaideur ordinaire, qui ne bougeoit jamais des plaids, à calumnier et chicaner tousjours quelqu'un, jusques à luy dire, « Comment Phocion, oses tu « bien tascher à divertir les Atheniens de la guerre, « quand ilz ont desja les armes en main »? « Ouy « vrayement, luy respondit Phocion, encore que « je sache très bien, que s'il y a guerre, je te com- « manderay : et s'il y a paix, tu me commanderas ». Ce neantmoins il ne peut obtenir, et le gaigna Demosthenes encontre luy pour celle fois, conseillant aux Atheniens d'aller donner la bataille à Philippus, le plus loing qu'ilz pourroient du païs d'Attique : et Phocion luy dit adonc, « Mon amy, ne « nous amusons point à disputer en quel lieu nous « luy donnerons la bataille, mais regardons seule- « ment comme nous la gaignerons : car en ce fai- « sant, nous reculerons la guerre bien loing de « nous : car ceulx qui sont vaincus, quelque part « qu'ils soient, ont tousjours tout mal et danger « auprès d'eulx ».

XXII. Après la bataille [1] perdue contre Philippus, les seditieux qui ne demandoient que toutes nouvelletez en la ville, tirerent Charidemus [2] en avant pour le faire eslire capitaine general d'Athenes, dequoy les gens de bien et d'honneur eurent

[1] De Chéronée apparemment.

[2] Celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, et qui y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il lui avoit fait sentir la différence de ses troupes brillantes d'or, avec les soldats Macedoniens tout couverts de fer. Voyez Q. Curt. L. III, ch. 5.

grande peur, et prenans avec eulx toute la cour et le senat d'Areopage, prierent si affectueusement le peuple, avec les larmes aux yeux, qu'à la fin ilz impetrerent, mais ce fut à grande peine, que lon meist les affaires de la ville entre les mains de Phocion : lequel fut bien d'advis de recevoir au demourant la forme de vivre, et les humaines conditions d'appoinctement qu'il leur offroit : mais comme l'orateur Demades eust mis en avant, que la ville d'Athenes entrast au commun traitté de paix, et en la commune assemblée des estats de la Grece, qui se devoit assembler à l'instance de Philippus, Phocion n'en fut pas d'advis, ains le dissuada, jusques à ce que lon entendist ce que Philippus demanderoit aux Grecs en celle assemblée. Toutefois son opinion pour lors n'eut point de lieu à cause de la mauvaistié du temps : et bien tost après voyant que les Atheniens se repentoient de ce qu'ilz n'avoient pas creu son conseil, quand ilz veirent qu'il leur falloit fournir des vaisseaux et des gens de cheval à Philippus, il leur dit adonc : « La crainte de ce « dont vous vous plaignez maintenant, me faisoit « opposer à ce que vous avez consenty : mais puis « que vous l'avez accordé, il le vous fault suppor- « ter patiemment, et ne perdre pas le courage « pour cela, vous reduisans en memoire, que vos « ancestres par le passé ont quelques fois donné la « loy aux autres, et quelques fois l'ont aussi receuë « d'autruy : et en se portant bien et sagement en « l'une et en l'autre fortune, ont preservé non

« seulement ceste cité, mais aussi tout le demou-« rant de la Grece ».

XXIII. Depuis estans venue la nouvelle de la mort de Philippus [1], le peuple tout incontinent en voulut faire des feux de joye, et des sacrifices aux dieux, comme pour une très bonne nouvelle, mais Phocion ne le voulut point permettre : « Pour au-« tant, dit-il, que ce seroit un signe de trop bas « et trop petit cueur, que de se resjouir de la mort « d'autruy, avec ce que l'armée qui vous a desfaits « à Chæronée [2], n'en est diminuée que d'une teste « seulement ». Et comme Demosthenes en ses harengues ordinaires dist des paroles injurieuses d'Alexandre, lors qu'il approchoit desja avec son armée de la ville de Thebes, il luy dit ces vers d'Homere,

« O malheureux, que vas tu irritant
« Un si farouche et aspre combattant,

« et qui ne convoite autre chose que grandeur de « gloire? veux tu, estant un si grand feu allumé, « jetter ceste ville dedans? quant à moy, si bien « les Atheniens se vouloient perdre, je ne leur « permettray pas pourtant : car à ceste fin ay-je « pris la charge de capitaine ».

XXIV. Et depuis, la ville de Thebes ayant esté entierement destruitte et rasée, comme Alexandre demandast à ceulx d'Athenes qu'ilz luy livrassent entre ses mains Demosthenes, Lycurgus, Hype-

[1] La première année de la cent onzième olympiade.

[2] La troisième année de la cent dixième olympiade.

rides et Charidemus, l'assemblée du peuple ne sachant que respondre à ceste sommation, jetta ses yeux sur Phocion seul, et l'appella plusieurs fois par son nom, pour en dire son opiuion : parquoy il se leva, et approchant de luy l'un de ses amis nommé Nicocles, celuy qu'il aimoit le plus cherement, et en qui il avoit plus de fiance, dit hault et clair, « Ceulx qu'Alexandre vous demande, ont « conduit ceste ville en telle destroit de necessité, « que si bien il demandoit cestuy Nicocles, je se- « rois d'advis qu'on luy delivrast : car moy mesme « reputerois que ce me seroit un grand heur, si je « pouvois mourir, de sorte que ma mort sauvast « la vie à tous mes autres citoyens : et encore que « j'aye en mon cueur grande pitié et compassion « de ces pauvres desolez qui s'en sont fouys de la « ruine de Thebes en ceste ville, si est-ce pourtant « que je suis d'advis, qu'il vault mieulx que les « Grecs lamentent la perte d'une seule ville, que « de deux, et me semble pour ceste raison, qu'il « vault mieulx en l'un et en l'autre poinct tascher » par prieres et remonstrances à impetrer grace de « celuy qui est le plus fort, que de s'opiniastrer « à vouloir combattre à sa certaine ruine ».

XXV. Si dit on qu'Alexandre rejetta le premier decret qui fut arresté par le peuple sur sa demande, et se destourna pour ne point veoir les ambassadeurs qui le luy avoient apporté : mais il receut le second qui luy fut porté par Phocion mesme, entendant dire aux plus vieux serviteurs de son pere, qu'il faisoit grand compte de ce personnage : à

raison dequoy Alexandre non seulement luy donna audience, et luy ottroya sa requeste, mais d'avantage suivit son conseil. Car il luy conseilla s'il aimoit le repos, qu'il posast du tout les armes et cessast de faire la guerre: mais s'il aimoit la gloire, qu'il tournast ses armes contre les Barbares, et et non pas contre les Grecs. Et en luy deduisant plusieurs raisons et remonstrances accommodées au plus près du naturel, et de ce qu'il pensoit qu'Alexandre desiroit, il le changea et l'addoulcit tellement, qu'Alexandre au departir luy dit, que les Atheniens devoient avoir l'œil aux affaires, pource que si luy venoit à mourir, il ne cognoissoit point d'autre peuple à qui l'empire fust deu, qu'à eulx: et voulant avoir particuliere amitié et alliance d'hospitalité avec Phocion, il luy feit tant d'honneur, qu'il y avoit bien peu de ses plus familiers, à qui il en feist autant. Auquel propos l'historien Duris escrit, qu'après qu'il fut devenu grand, et qu'il eust desfait le roy Darius, il osta de la salutation de toutes ses lettres missives ce mot que lon a accoustumé d'y mettre, *Chærin*, c'est à dire, joye et salut, sinon en celles qu'il escrivoit à Phocion, et qu'il ne faisoit plus cest honneur de saluer ainsi ceulx à qui il escrivoit, qu'à Phocion et Antipater: ce que Chares a aussi escrit.

XXVI. Bien est-ce chose confessée de tous, qu'il luy envoya bonne somme d'argent en don: car il luy envoya cent talents [1]. Lequel argent

[1] Soixante mille escus. *Amyot*. 466,875 livres de notre monnoie.

ayant esté apporté à Athenes, Phocion demanda à ceulx qui le luy avoient apporté, pourquoy, veu qu'il y avoit tant de bourgeois à Athenes, Alexandre luy envoyoit ce present à luy seul. Pource (respondirent ilz) qu'il t'estime seul homme de bien et d'honneur. Et Phocion leur repliqua, « Or qu'il « me laisse donques le sembler et l'estre toute ma « vie ». Non pour cela les messagers ne laisserent pas d'aller après luy jusques en sa maison, là où ilz veirent une très grande simplicité : car ilz trouverent sa femme qui paistrissoit elle mesme, et luy en leur presence tira de l'eau de son puis pour se laver les pieds : à raison dequoy ilz luy feirent encore plus grande instance que devant, qu'il voulust recevoir le present du roy, se courrouceans à luy, en disant que c'estoit une grande honte de le veoir vivre ainsi pauvrement et estroittement, attendu qu'il estoit amy d'Alexandre. Parquoy Phocion voyant passer par la rue un pauvre vieillard affublé d'une meschante robbe, sale et orde, il leur demanda s'ilz l'estimoient moins que ce pauvre bon homme là, « jà dieu ne plaise, respondirent « ilz incontinent » : « Et toutefois, leur repliqua « il, il vit encore de moins que je ne fais, et si se « contente, et a assez. Brief, leur dit il, quand je « prendray une si grosse somme d'or, ou je ne » m'en servirai point, et lors il vaudroit autant que « je n'en eusse du tout point pris : ou je m'en serviray, et lors je feray que toute ceste ville en « parlera mal et du roy et de moy ».

XXVII. Ainsi fut reporté le present hors d'A-

thenes, servant de notable exemple à tous les Grecs, pour leur donner à cognoistre, que plus riche estoit celuy, qui n'avoit que faire de tant d'or et d'argent, que celuy qui le luy donnoit. Alexandre ayant entendu que son present avoit ainsi esté refuzé, en fut malcontent, et escrivit de rechef à Phocion, qu'il ne pouvoit estimer ses amis, ceulx qui refusoient à prendre de luy : toutefois pour cela encore ne prit il point d'argent, ains seulement le requit de vouloir en faveur de luy, delivrer Echecratides rhetoricien, Athenodorus natif de la ville d'Imbros, et deux Corinthiens, Demaratus et Spartus, qui avoient esté retenus prisonniers en la ville de Sardis, pour aucunes charges que lon leur mettoit sus. Alexandre les feit incontinent delivrer, et envoyant Craterus en la Macedoine, luy commanda de donner à Phocion l'une de ces quatre villes de l'Asie qu'il aimeroit le mieulx, Cios [1], Gergite [2], Mylasse [3], ou Elées [4] : luy mandant qu'il se courrouceroit bien plus aigrement qu'il n'avoit fait à la premiere fois, s'il les refusoit : toutefois Phocion n'en voulut onques accepter pas une. Et Alexandre bien tost après s'en alla mourir. Lon voit encore aujourd'hui au quartier de Me-

[1] Ce n'est pas l'île dont il s'agit ici, mais une ville sur un fleuve du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie, qui lui est contigue.

[2] Gergithe est dans la Mysie.

[3] Mylasse dans la Carie.

[4] Elée dans l'Eolie, au-dessous du fleuve Caïcus, et de Pergame qui est de l'autre côté du fleuve.

lite [1] la maison de Phocion lambrissée de lames de cuyvre, mais au demourant fort simple et sans aucune superfluité.

XXVIII. Quant aux femmes qu'il eut espousées, on ne treuve rien par escript de la premiere, sinon que Cephisodotus mouleur d'images estoit son frere : mais la seconde ne fut pas moins renommée à Athenes pour son honesteté et sa simplicité en toutes ses actions, que Phocion pour sa justice et bonté. Suyvant lequel propos, on dit qu'un jour comme les Atheniens estoient assemblez au theatre pour veoir jouer des tragœdies nouvelles, l'un des joueurs, à l'heure mesme qu'il devoit entrer sur l'eschafault pour jouer son rolle, demanda au deffrayeur des jeux un masque de royne, et une suitte de damoiselles accoustrées magnifiquement pour l'accompagner, à cause qu'il jouoit le rolle d'une princesse : le deffrayeur ne luy en bailloit point, et le joueur s'en courrouceoit et faisoit cesser les jeux, à cause qu'il ne vouloit pas sortir sur l'eschafault. Melanthius qui estoit le deffrayeur l'y poulsa par force, criant tout hault, « Ne vois tu pas la femme « de Phocion qui va tousjours avec une chambriere « seule par la ville, et tu veux faire le glorieux, et « corrompre les meurs des dames d'Athenes »? Ces parolles furent ouyes du peuple qui seoit au theatre attendant, qui par le grand bruit qu'il en mena en batant des mains, monstra les avoir trou-

[1] C'est un quartier du Pirée. Voyez Meursius, T. I, p. 552 et suiv.

vées fort bonnes. Ceste dame, comme une siene amie et hostesse du païs d'Ionie, estant venue à Athenes, luy feist monstre de ses joyaux et bagues d'or enrichies de pierres pretieuses, luy feit response, « Tout mon parement est mon mary « Phocion, qui depuis vingt ans en ça a tous-« jours esté continuellement esleu capitaine des « Atheniens ».

XXIX. [1] Son filz luy feit un jour entendre, qu'il desiroit combatre avec les autres jeunes hommes, à qui emporteroit le prix de l'exercice de descendre et remonter sur les chariots courants à toute bride, aux jeux de la feste, que lon appelloit à Athenes *Panathenees* : ce que le pere luy permeit, non pource qu'il appetast aucunement l'honneur de telle victoire, mais à fin qu'en s'addressant et s'exercitant à cest honeste exercice, il en devinst mieulx conditionné, pource qu'il estoit assez dissolu jeune homme, et qui aimoit le vin : toutefois pour ce coup là il emporta le prix, et y eut plusieurs des amis du pere qui le prierent de leur faire cest honneur, qu'en leurs maisons ilz feissent le festin de celle victoire. Phocion le refusa à tous les autres, excepté à un seul, auquel il permeit de faire ceste demonstration de bonne voulunté envers sa

[1] *Lisez* : « son fils desirant combatre aux jeux des Panathenées, « Phocion lui permit de concourir aux prix de l'exercice nommé « *Parabate*, non pour ce qu'il appeta unanimement, etc ». Cet exercice consistoit à descendre et remonter sur des charriots courants à toute bride. Voyez le grand Étymologiste au mot ἀποβατικῶς.

maison, et y alla luy mesme au soupper, là où entre les autres delices et superfluitez de l'appareil, il trouva que lon avoit apresté des lavemens de vin et d'espiceries odorantes pour laver les pieds des conviez ainsi qu'ilz entreroient au festin. Si appella son fils, et luy dit, « Comment souffres tu, Pho« cius [1], que cestuy nostre amy gaste et deshonore « ainsi ta victoire par ceste superfluité de delices »? Et desirant retirer de tout poinct ce jeune homme de ceste dissoluë maniere de vivre, il le mena à Sparte, et le meit avec les enfans qui y sont nourris en la discipline que lon appelle Laconique. Cela despleut aux Atheniens, de veoir que Phocion mesprisast ainsi les meurs, coustumes et façons de faire de son païs : et comme Demades l'orateur luy dist, « Que ne suadons nous au peuple Athenien de « recevoir la forme du gouvernement et la disci« pline de Lacedæmone? Quant à moy, si tu veux « estre de la partie je m'offre à le proposer et à le « mettre en avant le premier ». « Vrayement, res« pondit adonc Phocion, il seroit bien seant, de « suader aux Atheniens de vivre en commun, ainsi « que font les Lacedæmoniens en leurs convives, et « de louer les ordonnances de Lycurgus, qui sont « austeres, à toy qui es ordinairement ainsi per« fumé et si delicatement vestu ».

XXX. Une autre fois Alexandre leur ayant mandé qu'on luy envoyast quelque nombre de galeres, les harangueurs à l'encontre preschoient que lon n'en

[1] Les savans s'accordent avec raison à lire *Phocus*, comme on le trouvera écrit plus loin.

devoit rien faire : le peuple appella nommeement Phocion pour en dire son advis, lequel leur respondit franchement, « Je suis d'advis, ou que vous « donniez ordre à estre les plus forts en armes, « ou que vous taschiez d'estre amis de ceulx qui le « sont ». Pytheas l'orateur à son advenement, qu'il ne faisoit encore que commencer à harenguer devant le peuple, babilloit desja à tout propos audacieusement et presumptueusement, et Phocion luy dit : « Dea ce nouveau venu icy se taira il jamais »? Et comme Harpalus, lieutenant d'Alexandre en la province de Babylone, s'en estant fouy de l'Asie, avec grosse somme d'or et d'argent, fust venu descendre au païs de l'Attique, incontinent ceulx qui avoient accoustumé de faire marchandise de leur langue à prescher le peuple, coururent à l'envy les uns des autres devers luy : lequel ne faignit pas de leur jetter à chascun quelque somme d'argent, pour les attraire et appaster : car ce luy estoit peu de chose, veu la grande quantité qu'il en avoit apportée : mais à Phocion, il en envoya de luy mesme sept cents talents [1], voulant encore mettre le surplus de son avoir et sa personne propre en la protection et sauvegarde de luy seul. A quoy Phocion luy feit une bien dure response, « Qu'il le feroit « repentir s'il ne se deportoit de gaster et corrom- « pre la ville d'Athenes ». A l'occasion dequoy Harpalus se retira lors bien esbahy devers ceulx qui avoient pris argent de luy : mais peu après les Athe-

[1] Quatre cents quatre vingt dix mille escus. *Amyot*. 3,268, 125 livres de notre monnoie.

niens mettans son affaire en deliberation, il veit que ceulx qui avoient pris argent de luy, avoient tourné leur robbe, tellement qu'au lieu de le defendre, ilz l'accusoient, à fin que lon ne les souspeçonnast d'avoir pris argent de luy : et au contraire, que Phocion qui l'avoit si rudement renvoyé sans vouloir rien prendre, ayant en ses conseilz le principal regard à l'utilité publique, avoit encore eu en quelque consideration le sauvement de sa vie, il se remeit de rechef à essayer de le gaigner par tous moyens, et le considerant et recognoissant de tous costez, trouva que c'estoit une place imprenable par argent : mais il se feit amy de Charicles, gendre de Phocion, qui fut cause de luy donner bien mauvais bruit, pource que lon voyoit qu'il se fioit de toutes choses en luy, et l'employoit en tous ses affaires, jusques à luy commettre la charge de faire bastir une magnifique sepulture à la courtisanne Pythonice [1], dont il avoit esté amoureux, et en avoit eu une fille. Mais si l'accepter une telle charge estoit ignominieux à Charicles, encore le diffama l'œuvre d'avantage, quand elle fut parachevée : car on voit jusques aujourd'huy la sepulture au lieu qui s'appelle *Hermium* [2], ainsi que lon va d'Athenes à Eleusine, n'ayant rien d'excellence digne de la despense de [3] trente talents, que lon

[1] Pausanias l'appelle *Pythionice*, et assure que ce monument est un des plus beaux de la Grèce. L. I, p. 90, édit. *Kuhn*.

[2] Voyez les Observations.

[3] Dix-huit mille escus. *Amyot*. 140,062 livres de notre monnoie.

dit qu'il luy compta pour la fabrique de celle sepulture. Qui plus est, après le trespas de Harpalus, ce Charicles et Phocion mesme prirent la fille, et la feirent soigneusement nourrir : toutefois estant depuis Charicles appellé en justice pour respondre de l'argent que lon l'accusoit avoir pris de Harpalus, il pria son beau pere Phocion de luy vouloir aider, et luy assister en jugement, pour favoriser sa defense : mais Phocion luy refusa très bien, en luy disant : « Je t'ay, Charicles, pris pour mon gendre « à toutes choses justes et honestes seulement ».

XXXI. Au surplus, le premier qui apporta à Athenes la nouvelle de la mort d'Alexandre, fut un Asclepiades filz de Hipparchus, auquel Demades disoit qu'il ne falloit point adjouster de foy, « Pour« ce, que s'il fust vray, toute la terre piéça senti« roit l'odeur d'un tel mort ». Mais Phocion voyant que le peuple levoit ja la teste, ne demandant que toutes nouvelletez, taschoit à le moderer et contenir : et comme plusieurs des harengueurs montassent incontinent en la tribune aux harengues, et criassent que la nouvelle d'Asclepiades estoit certaine, et qu'Alexandre estoit veritablement mort, Phocion leur respondit, « Si elle est vraye « aujourd'huy, elle sera donques encore vraye de« main, et après demain : et pourtant, seigneurs « Atheniens, ne vous hastez point, ains deliberez « tout à loisir, et prouvoyez seurement à ce que « vous avez à faire. Et comme Leosthenes eust tant fait par ses menées qu'il eust jetté la ville d'Athenes en

en la guerre, que lon appella la guerre des Grecs [1], et demandast en se mocquant à Phocion qui en estoit marry, quel bien il avoit fait à la chose publique, en tant d'années qu'il avoit esté capitaine general d'Athenes, Phocion luy respondit, « Le « bien que j'ai fait n'est pas petit: car ce pendant « que j'ay esté capitaine, les citoyens d'Athenes « ont esté enterrez en leurs paternelles sepultures ». Ce Leosthenes parloit toujours haultement et avantageusement devant le peuple, au moyen dequoy Phocion luy dit un jour, « Tes propos, jeune « homme mon amy, ressemblent proprement au « cyprez: car ilz sont grands et haults, mais ilz « ne portent point de fruict ». Adonc Hyperides se dressant en piedz, luy demanda, « Quand don-« ques, Phocion, conseilleras tu aux Atheniens de « faire la guerre »? « Quand je verray, dit il, les « jeunes hommes bien deliberez de n'abandonner « point leurs rencs, les riches contribuer argent, « voluntairement, et les orateurs s'abstenir de « desrobber la chose publique ».

XXXII. Ce neantmoins plusieurs s'esmerveilloient de veoir la belle et grosse armée que Leosthenes avoit levée, et demandoient à Phocion ce qu'il luy sembloit d'un tel preparatif. « Il est beau, « dit il, pour une course et carriere: [2] mais je « crains le retour et la continue de la guerre, pour-

[1] La guerre Lamiaque.

[2] Il y a dans le grec : *mais je crains le Dolichum*. Le Dolichum étoit une course, dans laquelle on parcouroit six fois la carrière. C.

« ce que je ne voy point que ceste ville ait plus « d'autre moyen de recouvrer argent, ny autres « vaisseaux, ny autres gens de guerre, que ceulx « là ». Ce qui fut depuis tesmoigné par l'evenement, pource que du commencement Leosthenes feit de grands exploits d'armes : car il desfeit en bataille les Bœotiens, et rengea Antipater dedans la ville de Lamia : ce qui eleva les Atheniens en grande esperance, de sorte que lon ne faisoit à Athenes autres choses, que festes et sacrifices continuellement, pour rendre grace aux dieux de tant de bonnes nouvelles : et y en avoit quelques uns qui cuidans bien convaincre Phocion, de maniere qu'il ne sçauroit que respondre, luy demandoient s'il voudroit pas bien avoir fait toutes ces belles choses là : « Ouy vrayement, leur respondit il, je les vou-« droye bien avoir faittes, mais non pas n'avoir « conseillé ce que j'ai conseillé ». Et comme lon escrivist et apportast tous les jours de bonnes nouvelles les unes sur les autres, il dit : « O dieux! « quand cesserons nous de vaincre et de gaigner »? Toutefois Leosthenes à la fin estant mort en ce voyage, ceulx qui craignoient que Phocion ne fust substitué capitaine au lieu de luy, et qu'il ne pacifiast ceste guerre, attiltrerent un personnage peu cogneu et de petite qualité, qui en pleine assemblée de conseil vint dire, qu'estant amy de Phocion, et son compagnon d'eschole, il supplioit le peuple de l'espargner et le contregarder, pource qu'ilz n'en avoient point d'autre semblable à luy, et qu'ilz envoyassent plus tost au camp Antiphilus. Dequoy le

peuple estant bien d'advis, Phocion se tira en avant qui dit, qu'il n'avoit jamais esté à l'eschole avec cest homme là, et, qui plus est, qu'il ne le cognoissoit du tout point, ny n'avoit onques esté son familier: « Mais pourtant, qui que tu sois, dit il, « je te tien desormais pour mon amy et pour mon « bienvueillant, car tu as conseillé au peuple ce « qui m'est le plus expedient ».

XXXIII. Ce neantmoins le peuple à toute force voulant aller contre les Bœotiens, Phocion y resista le plus qu'il peut, de paroles premierement: et comme ses amis luy remonstrassent qu'il se feroit tuer, de contrevenir ainsi ordinairement à la voulunté du peuple, il leur respondit, « A tort me feront ilz mourir, si je fais et procure ce qui leur est « utile: et à bon droit aussi si je fais le contraire ». Mais voyant que pour cela ilz ne se laschoient point, ains crioyent de plus en plus encontre de luy, alors il commanda au herault qu'il proclamast à son de trompe, que tous bourgeois, manans et habitans d'Athenes, depuis l'aage de quatorze ans [1], jusques à soixante, eussent promptement au partir de l'assemblée à le suivre en armes, portans avec eulx des vivres pour cinq jours. Ceste criée entendue, il y eut un grand trouble par toute la ville, et s'en coururent incontinent les vieillards devers luy se plaindre de la dureté de son commandement: il leur respondit, « Je ne vous fais point de tort, car moy « mesme qui suis aagé de quatre vingts ans, seray « quant et vous ».

[1] Voyez les Observations.

XXXIV. Ainsi les reteint il pour lors, et leur feit perdre leur folle envie de guerroyer : mais estant la coste de la marine courue et pillée par le capitaine Micion, lequel avec bon nombre de Macedoniens naturels et d'autres estrangers, estoit descendu au territoire du bourg de Rhamnus, et gastoit tout le plat païs à l'environ, Phocion y mena les Atheniens, là où comme plusieurs accourussent à luy, l'un deçà, l'autre delà, entreprenans sur son estat de capitaine, et s'ingerans de luy conseiller les uns de loger son camp sur une telle motte, les autres d'envoyer en tel endroit les gens de cheval, les autres de camper icy : « O Hercules, dit il, combien je voy de capitaine, et peu « de soudards » ! Puis quand il eut rengé ses gens de pied en bataille, il y en eut un qui se jetta bien loing devant les autres hors de son renc : mais s'estant aussi avancé l'un des ennemis pour le charger, l'Athenien eut peur, et se retira en sa place, et lors Phocion luy dit : « N'as tu point de honte, « jeune estourdy que tu es, d'avoir ainsi par deux « fois abandonné ton renc, l'un auquel tu avois « esté mis par ton capitaine, et l'autre auquel tu « t'estois planté toymesme ? Et allant tout aussi tost charger l'ennemy, le rompit à force, et tua sur le champ le capitaine mesme Micion avec bon nombre de ses gens.

XXXV. Or estoit pour lors l'armée de la ligue des Grecs en la Thessalie, là où elle gaigna une bataille [1] contre Antipater, et contre Leonatus,

[1] La seconde année de la 114e. olympiade, avant J. C. 323.

qui s'estoit joinct à luy avec les Macedoniens qu'il avoit nagueres ramenez de l'Asie, et y fut occis sur la place Leonatus, estant Antiphilus chef des gens de pied, et Menon Thessalien coulonnel de la chevalerie. Mais peu de temps après estans Craterus repassé de l'Asie en Europe avec grosse puissance, il y eut une autre bataille près la ville de Cranon [1] en laquelle les Grecs furent desfaits: toutefois la desfaitte ne fut pas grande, et n'y mourut pas beaucoup de gens, encore fut ce par la desobeïssance des soudards aux capitaines, qui leur estoient trop doulx, aussi estoient ilz trop jeunes, joinct aussi que si tost comme Antipater tenta leurs villes, ilz se desbanderent tous, et abandonnerent très honteusement la defense de la liberté commune: parquoy Antipater s'achemina incontinent droit pour aller avec son armée devant la ville d'Athenes. Ce que sentans Demosthenes et Hyperides, abandonnerent la ville: mais Demades ne pouvant fournir à payer l'argent qu'il devoit au public, ayant esté condemné en sept amendes envers la chose publique, pour avoir autant de fois proposé au peuple, et mis en avant des choses contraires aux loix, en demouroit infame, et ne luy estoit pas loisible de parler et harenguer en public: toutefois pour lors en estant dispensé, il proposa que lon envoyast des ambassadeurs avec plein pouvoir devers Antipater, pour tascher à traitter quelque paix avec luy.

[1] L'année suivante. Cranon est dans le canton de la Thessalie, appellé *Tempé*.

XXXVI. Le peuple craignant de commettre ceste absolue puissance de traitter à qui que ce fust, appella nommeement Phocion, disant qu'il n'y avoit que luy seul à qui il se peust confier. Et adonc leur respondit Phocion, « Si j'eusse esté creu ès conseils « que je vous ay tousjours donnez, vous ne seriez « pas maintenant en peine de consulter de si grandes « choses ». Ainsi estant le decret authorisé par le peuple, il fut envoyé luy mesme devers Antipater, lequel estoit pour lors campé en la Cadmée, s'apprestant pour de là entrer au premier jour dedans le païs d'Attique. Si luy requit Phocion, que premier qu'il deslogeast de là, il feist appointement avec eulx. A quoy Craterus respondit promptement, Phocion, « Tu ne nous demandes pas chose raison« nable, que demourans icy nous mangions et fou« lions le païs de noz alliez et amis, là où nous « pouvons aller vivre et nous enrichir ès terres de « noz ennemis »: toutefois Antipater prenant Craterus par la main: « Il fault, dit il, que nous facions « ce plaisir à Phocion ». Mais au demourant, quant aux capitulations de la paix, il voulut que les Atheniens leur envoyassent la carte blanche, et remeissent les conditions du traitté à leur plaisir, ne plus ne moins que luy estant assiegé dedans la ville de Lamia avoit remis tout pouvoir de capituler à la discretion de leur capitaine Leosthenes. Ceste response ouye, Phocion s'en renourna à Athenes, où le peuple se voyant contrainct, accepta par force la condition de traitter, que luy offroit l'ennemy.

XXXVII. Ainsi retourna de rechef Phocion à Thebes devers Antipater avec d'autres ambassadeurs : entre lesquelz les Atheniens eleurent le philosophe Xenocrates, pource que le renom, l'estime et la reputation de la vertu de ce personnage estoit si grande par tout le monde, que lon pensoit qu'il n'y avoit arrogance, ny cruaulté, ny cholere si grande en cueur d'homme, qui qu'il fust, que le regard seul de Xenocrates n'amollit, jusques à le contraindre de luy porter quelque honneur et quelque reverence. Ce nonobstant il en advint tout au contraire par la malignité de la nature d'Antipater ennemie de toute vertu : car tout premierement, il ne le daigna oncques seulement saluer, là où il embrassa tous les autres. Sur quoy lon treuve que Xenocrates dit adonc, « Antipater fait bien d'avoir honte de « me veoir tesmoing du mauvais tour et traittement « inique, qu'il veult faire aux Atheniens ». Puis quand il commencea à parler, il n'eut jamais la patience de l'ouïr, ains l'interrompant à tous propos, et le rabrouant, il luy commanda à la fin de se taire du tout : mais après que Phocion eut parlé, il leur feit response, que les Atheniens auroient paix, alliance et amitié avec luy, prouveu qu'ilz luy livrassent Demosthenes et Hyperides entre ses mains, qu'ilz gouvernassent leur chose publique selon la forme de gouvernement institué par leurs ancestres, là où il n'y eust que ceulx qui auroient dequoy, qui fussent admis aux estats et offices de la chose publique, et qu'il receussent garnison de-

dans le port de Munychia [1] : qu'ilz remboursassent l'argent qui auroit esté despendu en ceste guerre, et oultre cela, qu'ilz en payassent encore une somme pour l'amende. Tous les autres ambassadeurs s'en contenterent, et accepterent ces conditions de paix comme doulces et humaines, excepté Xenocrates, lequel dit, « que pour esclaves, il les traittoit assez « doulcement, mais pour un peuple franc et libre, « trop durement ». Parquoy Phocion le supplia qu'il voulust à tout le moins leur remettre la garnison : à quoy lon dit que Antipater luy respondit, « Pho- « cion, nous desirons te gratifier en toutes choses, « fors en celles qui seroient cause de ta ruine et de « la nostre ». Les autres escrivent qu'il ne respondit pas ainsi, mais qu'il luy demanda, s'il vouloit pleger et cautionner les Atheniens, qu'ilz entretiendroient loyaument les articles et conditions de ceste paix, sans plus remuer aucune nouvelleté, s'il les exemptoit de recevoir garnison. A quoy comme Phocion se teust et dilayast à respondre, il y eust un Callimédon surnommé *Carabos*, homme violent, et haïssant la liberté populaire, qui se jettant à la traverse, « Et si cestuy estoit si fol que de pleger « cela, Antipater, luy croirois tu pourtant, et « laisserois tu pour cela de faire ce que tu as de- « liberé »?

XXXVIII. Ainsi furent les Atheniens contraincts de recevoir garnison des Macedoniens, de laquelle

[1] Entre celui de Phalère vers l'orient, et celui du Pirée vers l'occident. C'est un des dèmes de l'Attique, mais on ne sait de quelle tribu.

fut capitaine Menyllus un honeste homme et familier amy de Phocion. Ce commandement de recevoir garnison dedans le port de Munychia fut trouvé superbe et fait par Antipater plus tost par une vaine gloire de monstrer oultrageusement sa puissance, que pour bien qu'il en peust advenir à ses affaires. Mais encore le jour auquel il s'en saisit et empara, augmenta d'avantage le regret : car ce fust justement le vingtième d'aoust [1], que sa garnison y entra : lors que lon celebre la feste des Mysteres [2], en laquelle on a accoustumé de faire la procession qui s'appelle *Jacchus*, depuis la ville d'Athenes jusques à celle d'Eleusine, de sorte qu'estant la solennité de ceste saincte cerimonie confuse, il vint en pensée à plusieurs de considerer, comme ancienement ès plus heureux temps de la chose publique, avoient esté ouyes et veuës des voix et visions divines à tel jour, dont les ennemis estoient demourez estonnez et effroyez : et lors, au contraire, en la mesme solennité les dieux voyoient la plus triste calamité qui eust peu eschoir à la Grece, et venoit le plus sainct et le plus plaisant jour qui fust paravant en toute l'année, à estre contaminé du tiltre du plus malheureux evenement, qui advint onques aux Grecs, c'estoit la perte de leur liberté.

XXXIX. Or peu d'années au paravant avoit on

[1] Grec, *boëdromion*, septembre.

[2] *Lisez* : « auquel jour on a accoustumé de conduire Jacchus « depuis la ville d'Athènes jusques, etc ». C.

apporté un oracle de Dodone [1] à Athenes, « Que « lon gardast bien les rochers de Diane, de peur « que des estrangers ne s'en emparassent: » et environ ce mesme temps, les rideaux [2] dont on environne tout à l'entour les saincts licts mystiques, estans baignez en l'eau, prirent une couleur jaulnastre et pasle comme celle d'un trespassé, au lieu de la vive couleur de pourpre qu'ilz souloient au paravant avoir: et qui plus est, les autres draps non sacrez des particuliers que lon trempoit tout auprès dedans la mesme eau, retenoient leur naïve vivacité de couleur. Et comme l'un des ministres du temple lavast un petit cochon dedans la mer en un endroit du rivage [3] pur et net, il sortit soudain un grand poisson de la mer qui luy vint oster d'entre les mains, et en avalla tout le derriere: par où lon conjectura que les dieux leur donnoient à entendre qu'ilz perdroyent le bas de leur ville, et ce qui estoit le plus prochain de la mer, mais qu'ilz sauveroient les parties haultes: toutefois ceste garnison pour l'honesteté du capitaine Menyllus ne fascha point les Atheniens. Mais il y eut plus de douze mille citoyens qui furent deboutez de la jouissance du droit de bourgeoisie, à raison de leur pauvreté,

[1] Forêt de la Thesprotide ou de la Molossie; car les limites de ces deux provinces ont varié. Elle étoit consacrée à Jupiter, et fameuse par les oracles qui étoient rendus par des chênes, ou par des colombes.

[2] Ou les bandes, dont on lie à l'entour les berceaux mystiques de Bacchus. *Amyot.*

[3] Voyez les Observations.

desquelz une partie demoura à Athenes, à qui il semble que lon faisoit un grand tort et une grande injure : et une autre partie s'en alla en Thrace, là où Antipater leur assigna villes et terres pour demourer. Ceulx là sembloient proprement gens que lon eust pris d'assault, ou par siege dedans une ville, que lon contraignist d'abandonner leur païs.

XL. Au demourant la mort de Demosthenes en l'isle de Calauria [1] et de Hyperides près la ville de Cleones [2], dont nous avons escrit ailleurs, furent presque cause de faire regretter le temps des regnes de Philippus et d'Alexandre : ne plus ne moins, que depuis lon dit que ayant esté Antigonus desfait, ceulx qui l'avoient vaincu et occis, oppresserent et traitterent si rudement leurs subjects, que au païs de la Phrygie un laboureur fouillant en terre, et estant interrogué, que c'estoit qu'il cherchoit, respondit en souspirant « Je cherche Antigonus ». Aussi venoit il lors en pensée à plusieurs d'en dire autant, quand ilz rememoroient la magnanimité et generosité de ces deux grands princes, en leur courroux, comme ilz pardonnoient facilement, et remettoient leur maltalent, non pas ainsi comme Antipater, qui soubs le masque de se comporter en homme privé, d'aller simplement vestu, et vivre sobrement et à peu de despense, dissimuloit la puissance tyrannique qu'il usurpoit, et ce pendant s'en monstroit plus violent seigneur et plus cruel

[1] A l'extrémité du golfe Argolique et du golfe Saronique.
[2] Ville de l'Argolide.

tyran envers ceulx à qui la fortune avoit couru sus. Toutefois Phocion impetra de luy le rappel de plusieurs qu'il avoit bannis, et à ceulx qu'il ne peult faire rappeller, au moins leur procura il que leurs confins ne fussent point si loingtains, comme des autres qui estoient releguez par delà les monts Acrocerauniens [1], et le chef de Tænarus, hors de la Grece, ains qu'il leur fust à tout le moins loisible de demourer au dedans du Peloponese, entre lesquelz fut un Agonides, faulx accusateur.

XLI. Au reste gouvernant ceulx qui estoient demourez dedans la ville en grande justice, et avec grande humanité, quand il en cognoissoit aucuns doulx et paisibles de nature, il les tenoit tousjours en quelque magistrat : mais ceulx qu'il sçavoit estre remuans, seditieux et amateurs de nouvelletez, il les engardoit de pouvoir parvenir à office quelconque, et leur ostoit tout moyen d'exciter troubles, de sorte qu'ilz se fenoient d'eulx mesmes, et apprenoient avec le temps à aimer les champs, et à s'addonner au labourage. Et voyant que Xenocrates payoit un certain tribut à la chose publique, que payoient par chascun an les estrangers habitans à Athenes, il luy voulut faire donner droit de bourgeoisie, et le faire enregistrer au nombre des citoyens : mais Xenocrates ne voulut pas, « disant « qu'il ne vouloit point avoir de part [2] à celle bour-« geoisie, pour laquelle empescher il avoit esté en-« voyé ambassadeur ».

[1] Grande chaîne de montagnes dans l'Epire.

[2] A cette forme de gouvernement. C.

XLII. Et comme Menyllus luy envoyast de l'argent en don, il feit response « que Menyllus n'estoit « point plus grand seigneur qu'avoit esté Alexandre, « ny luy n'avoit point lors plus grande occasion d'ac- « cepter son present, que quand il avoit refuzé celuy « du roy » : et comme Menyllus luy repliquast, que s'il n'en avoit besoing pour soy, à tout le moins qu'il le prist pour son filz Phocius, il respondit, « Si mon filz Phocius, changeant de façon de vi- « vre veult estre homme de bien, il aura assez pour « vivre de ce que je luy laisseray : mais s'il se veult « tousjours gouverner comme il fait de present, il « n'y a richesse qui luy peust suffire ». Mais une autre fois il respondit bien plus roidement à Antipater, qui luy vouloit faire faire quelque chose, laquelle n'estoit point honeste : « Antipater, dit il, « ne me sçauroit avoir pour amy et pour flatteur « tout ensemble ». Antipater mesme souloit dire qu'il avoit deux amys à Athenes, Phocion et Demades, à l'un desquelz il n'avoit jamais sceu faire rien prendre, et n'avoit jamais peu assouvir l'autre. Aussi estoit la pauvreté de Phocion un grand argument et grand tesmoignage de sa preud'hommie, attendu qu'il estoit envieilly en icelle après avoir esté tant de fois en sa vie capitaine general des Atheniens, et avoir eu l'amitié de tant de princes et de roys : là où Demades prenoit plaisir à faire monstre de sa richesse ès choses mesmes qui sont defendues par les loix de la ville : car y ayant lors une ordonnance à Athenes, par laquelle il estoit prohibé, que nul estranger ne peust estre des

danseurs qui dansoient ès jeux publiques, sur peine de [1] mille drachmes, que le deffrayeur desdictes danses payeroit pour l'amende à la chose publique, Demades faisant quelques jeux à ses despens, y en feit venir cent baladins estrangers pour un coup, et apporta quant et quant l'argent pour payer l'amende publiquement au theatre devant tout le peuple, à mille drachmes pour chasque teste. Une autre fois quand il maria son filz qui s'appelloit Demas, il luy dit, « Mon filz, quand « j'espousay ta mere il y eut si peu de feste, que « nostre prochain voisin n'en ouyt rien : là où main- « tenant les princes et les roys contribuent aux « frais de tes nopces ».

XLIII. Au surplus les Atheniens rompoient ordinairement la teste à Phocion d'aller requerir Antipater, qu'il voulust retirer sa garnison de leur ville : mais il trouvoit tousjours quelque moyen de rejetter ceste ambassade, fust ou pource qu'il n'esperast pas pouvoir obtenir ceste grace, ou plus tost pource qu'il veist que le peuple en estoit plus humble et plus soupple à mener à la raison, pour la crainte de celle garnison : mais bien impetra il d'Antipater, qu'il ne demandast pas promptement son argent, ains en differast encore le payement : parquoy voyans que Phocion n'y vouloit autrement entendre, ilz se tournerent devers Demades, lequel en prit la charge bien vouluntiers, et s'en alla avec son filz en Macedoine, là où sans point de doubte sa destinée le conduisit à sa male heure,

[1] Cent escus. *Amyot.* 778 livres de notre monnoie.

sur le poinct que Antipater estoit desja tumbé malade de la maladie dont il mourut, et passoient les affaires par les mains de son filz Cassander, lequel avoit surpris une lettre missive de ce Demades, par laquelle il mandoit à Antigonus en Asie, qu'il s'en vinst à toute diligence pour s'emparer de la Grece et de la Macedoine, qui ne pendoient plus qu'à un vieil filet, encore tout pourry, en se mocquant ainsi d'Antipater. Parquoy Cassander, adverty qu'il fut de son arrivée, le feit incontinent saisir au corps [1], et luy approchant premierement son filz tout joignant luy, le tua devant ses yeux, si près de luy, que le sang en jalit sur luy, et fut le pere tout ensanglanté du meurtre de son filz: puis, après luy avoir bien reproché son ingratitude et sa desloyale trahison, et luy avoir fait et dit toutes les vilanies et oultrages dont il se peut adviser, il le tua aussi finablement luy mesme.

XLIV. Mais combien qu'Antipater à son decès eust estably Polyperchon capitaine general de l'armée des Macedoniens, et Cassander seulement coulonnel de mille hommes de pied, ce neantmoins Cassander incontinent qu'il fut decedé, prenant les affaires en main, et s'en saisissant le premier, envoya tout soudain Nicanor pour succeder à Menyllus en la charge de capitaine de la garnison d'Athenes, avant que la mort de son pere fust divulguée, luy commandant de se saisir, comment que ce fust, de la forteresse de Munychia: ce qu'il

[1] La quatrième année de la cent quatorzième olympiade, avant J. C. 321 ans.

feit. Et peu de jours après entendirent les Atheniens la nouvelle de la mort de Antipater, dont Phocion fut fort blasmé, et accusé d'avoir sceu long temps au paravant ceste mort, et de l'avoir celée pour gratifier à Nicanor : toutefois il ne feit compte de ces imputations là, ains s'accointa de Nicanor, et l'entreteint si bien, que non seulement il le rendit doulx et gracieux aux Atheniens, mais, qui plus est, luy persuada encore de faire quelque despense pour donner au peuple le passetemps de quelques jeux qu'il feit jouer à ses despens.

XLV. Sur ces entrefaittes Polyperchon, qui avoit la charge de la personne du roy, voulant donner une trousse à Cassander, envoya au peuple d'Athenes une patente, par laquelle estoit porté, comme le jeune roy rendoit aux Atheniens la pleine et entiere liberté de l'estat populaire, voulant et entendant que tous Atheniens indifferemment gouvernassent leur chose publique, selon les loix, us et coustumes de tout temps gardées en leur païs, ainsi comme avoient fait leurs predecesseurs. Cela estoit un piege dressé à Phocion : car Polyperchon ourdissant ceste menée pour s'emparer de la ville d'Athenes, comme il apparut bien tost après par effect, n'esperoit pas pouvoir venir au dessus de ceste sienne entente, s'il ne trouvoit moyen de chasser premierement Phocion : et pensoit bien qu'il en seroit chassé si tost que ceulx qui avoient esté privez et deboutez par son moyen du droit de bourgeoisie, viendroient à s'entremettre de rechef du gouvernement, et que les harengueurs

gueurs et calumniateurs auroient alors loy de dire tout ce qu'ilz voudroient. Les Atheniens ayans ouy le contenu en ceste patente, commencerent incontinent à s'esmouvoir un petit: à raison dequoy Nicanor desirant parler à eulx en leur senat, qui s'estoit assemblé dedans le Piræe, il s'y en alla, et meit sa personne entre leurs mains sous la foy de Phocion: dequoy estant secrettement adverty Dercyllus capitaine pour le roy, qui estoit aux champs près de la ville, se meit en devoir et tascha de le prendre au corps: mais Nicanor en sentit le vent de bonne heure, et se sauva.

XLVI. Si estoit bien evident qu'il se voudroit incontinent ressentir de cest oultrage, et s'en venger sur la ville, et accusoit on Phocion de ne l'avoir pas voulu retenir, et l'avoir laissé eschapper: à quoy il respondit, « qu'il se fioit aux promesses « de Nicanor, et qu'il n'estimoit pas qu'il y eust « aucun danger à craindre de ce costé là: toutefois « s'il en advenoit autrement, qu'il aimoit en toutes « sortes mieulx, que lon cogneust manifestement « que c'estoit luy qui recevoit, et non pas qui fai« soit le tort ». Ceste response, s'il eust esté question de chose qui n'eust concerné que luy seul, pourroit sembler à qui la considereroit de près, estre partie d'une grande bonté et grande magnanimité: mais attendu qu'il mettoit en hazard le salut de son païs, en estant mesmement capitaine general, et tenant lieu d'authorité publique, je ne sçay s'il ne transgressoit point un autre droit, et ne violoit point une autre foy prealable et de plus

grande obligation, c'est à sçavoir, le regard qu'il devoit avoir sur toutes choses au bien et à la seureté de ses citoyens. Car cela ne sçauroit on alleguer pour sa defense, qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jetter sa ville en guerre toute manifeste : mais que pour une couverture, il mettoit en avant la foy qu'il luy avoit promise et jurée, et la justice qu'il vouloit observer en son endroit, à fin que pour reverence de luy, Nicanor puis après se teinst en paix, et ne feist point de dommage aux Atheniens : mais à la verité il semble qu'autre chose ne l'abusa, que la trop grande confiance qu'il eut en ce Nicanor, comme il appert par ce que combien que plusieurs luy vinsent deferer qu'il espioit les moyens de pouvoir surprendre le port de Piræe, et qu'il faisoit tous les jours passer des gens de guerre en l'isle de Salamine, et taschoit à corrompre par argent aucuns des habitans dedans l'enceinte du port, il n'y voulut jamais prester l'oreille, ny en croire rien. Qui plus est, ayant Philomedas *Lamprien* [1] mis en avant un decret, que les Atheniens se teinsent prests en armes, pour faire ce que le capitaine Phocion leur commanderoit, il n'en feit compte, jusques à ce que Nicanor sortant en armes du fort de Munychia, commencea à enfermer de trenchées le port de Piræe : mais lors quand il y cuida mener le peuple pour l'empescher, il le trouva mutiné à l'encontre de luy, de maniere que personne ne faisoit semblant d'obeïr à son commandement.

[1] Il y avoit deux dèmes du nom de Lampra dans l'Attique.

XLVII. Sur ces entrefaittes Alexandre filz de Polyperchon arriva avec une armée, soubs couleur de venir au secours de ceulx de la ville contre Nicanor, mais à la verité en intention de se saisir luy mesme du reste de la ville s'il pouvoit, mesmement lors qu'elle estoit en combustion une partie contre l'autre, parce que les bannis y entrerent pesle mesle quant et luy, et y accoururent aussi force estrangers et autres gens notez d'infamie, de maniere qu'il se teint une assemblée de ville confuse de gens ramassez de toutes pieces, sans ordre quelconque, en laquelle Phocion fut deposé de son estat, et furent esleuz autres capitaines en son lieu; et si n'eust esté que lon apperceut cest Alexandre, qui parla seul à seul à Nicanor, et y retourna par plusieurs fois tout joignant les murailles de la ville, (ce qui meit les Atheniens en deffiance et souspeçon) jamais la ville ne se fust sauvée qu'elle n'eust esté prise. Si fut incontinent Phocion accusé de trahison bien asprement par l'orateur Agnonides: ce que craignans Callimedon et Pericles [1] s'absenterent de bonne heure de la ville, et Phocion avec ses autres amis, qui ne s'en estoient pas fouys, s'en allerent devers Polyperchon, et l'accompagnerent aussi Solon Platæien et Dinarchus Corinthien, qui pensoient avoir quelque amitié et quelque privaulté avec Polyperchon: mais estant par le chemin Dinarchus tumbé malade en la ville de Elatie, ilz y demourerent plusieurs jours, attendans qu'il fust guary, durans lesquelz à la persuasion de l'orateur

[1] Il faut lire, je crois, *Chariclès*. Voyez ch. L. p. 312.

Agnonides, et à l'instance d'Archestratus, qui en proposa le decret, le peuple envoya devers Polyperchon des ambassadeurs pour accuser Phocion, tellement que les deux parties y arriverent en un mesme temps, et le trouverent par les champs avec le roy, près d'un village de la Phocide nommé Pharyges, assis au pied du mont Acrorion, que lon surnomme maintenant *le Gaulois*.

XLVIII. La feit Polyperchon tendre un dais d'or fait en façon de ciel, soubs lequel il feit seoir le roy, et les principaulx de ses serviteurs et amis autour de luy : mais d'entrée avant toute autre œuvre, il feit prendre au corps Dinarchus, et commanda que lon le menast mourir, après luy avoir donné la torture : puis cela fait, il commanda aux Atheniens qu'ilz proposassent ce qu'ilz avoient à dire. Et lors ilz commencerent à crier et à mener un grand bruit, en s'entre-accusans les uns les autres en la presence du roy et de son conseil, jusques à ce qu'Agnonides se tira en avant, qui dit, « Seigneurs Macedoniens, faittes nous mettre tous « en une cage, et nous envoyez piedz et poings « liez à Athenes au peuple, pour nous y faire « rendre compte de nostre faict ». Le roy se prit à rire de ceste parole : mais les seigneurs Macedoniens assistans à ceste audience, et quelques estrangers qui estoient là venus pour ouyr l'accusation, faisoient signes de la teste aux ambassadeurs qu'ilz deduisissent là presentement devant le roy, les articles de leurs accusations, plus tost que de les remettre devant le peuple à Athenes. Mais

les parties n'estoient point egalement ouyes, pource que Polyperchon rabrouoit souvent Phocion, et luy rompoit à tous coups son propos, ainsi comme il cuidoit deduire ses justifications, jusques à frapper par cholere d'un baston qu'il tenoit en la main contre terre, et à luy commander à la fin qu'il se teust et qu'il se retirast. Et comme Hegemon luy dist, qu'il pouvoit luy mesme estre bon tesmoing, comme il avoit tousjours loyaument aimé et servy le peuple, il luy respondit en courroux, « Ne viens « point icy mentir faulsement contre moy en la « presence du roy ». Le roy adonc se leva de son siege, et prenant une lance en cuida donner à Hegemon, n'eust esté que soudainement Polyperchon l'embrassant par derriere, le retint: et ainsi se rompit ceste audience et assemblée de conseil : mais aussi tost il y eut des gardes qui saisirent Phocion et ceulx qui estoient auprès de luy. Ce que voyans quelques autres de ses amis, qui en estoient un peu loing, s'affublerent le visage, et s'en fouyrent vistement hors de là : les autres furent menez prisonniers à Athenes par Clitus, non tant pour leur faire et parfaire leur procès, comme lon disoit, que pour les executer comme ja condemnez à mort. Encore fut la façon, dont on les mena, ignominieuse : car on les trainna dessus des chariots tout le long de la grande rue de Ceramique, jusques au theatre, là où Clitus les teint tant que les magistrats eussent fait assembler le peuple, sans forclorre de ceste assemblée ny serf, ny estranger, ny homme noté d'infamie : ains laissant le theatre ouvert à tous et à

toutes, de quelque condition qu'ilz fussent, et la tribune aux harengues libre à quiconque vouloit parler contre eulx.

XLIX. Si furent premierement les lettres du roy leuës publiquement, par lesquelles il mandoit au peuple, qu'il avoit bien trouvé ces criminelz attaincts et convaincus de trahison, mais neantmoins qu'il leur en avoit renvoyé le jugement et la cognoissance pour les condemner, comme à ceulx qui estoient francs et libres. Adonc representa Clitus ses prisonniers devant le peuple, là où les gens de bien et d'honneur, aussi tost qu'ilz veirent Phocion, baisserent les yeulx contre terre, et se couvrans la face de peur de le veoir, se prirent à plorer : toutefois il y en eut un qui se levant sur ses pieds dit hault et clair : « Seigneurs, puisque le roy « renvoye au peuple le jugement de si grands per- « sonnages, il seroit à tout le moins bien raison- « nable, que lon feist retirer de ceste assemblée « les serfs, et les estrangers qui ne sont point bour- « geois d'Athenes ». Mais la commune ne le voulut point consentir, ains se prit à crier que lon devoit charger sur ces traistres ennemis du peuple, qui luy vouloient oster l'authorité souveraine pour la donner à un petit nombre de tyrans, tellement qu'il n'y eut plus personne qui ozast parler pour Phocion. Mais ayant difficilement et à grande peine obtenu audience, il leur demanda, « Seigneurs Atheniens, « comment nous voulez vous faire mourir, juste- « ment, ou injustement » ? Quelques uns luy respondirent, « justement » : « et comment, repliqua

« il, le pouvez vous faire : si vous ne nous oyez « premierement en noz justifications » ? Non pour cela encore ne peurent ilz avoir audience. Et adonc Phocion s'approchant de plus près, leur dit : « Bien, « seigneurs, je confesse vous avoir fait tort, et « que les faultes que j'ay faittes en l'administration « de vostre chose publique, meritent la mort : « mais ceulx cy qui sont avec moy, pourquoy les « voulez vous faire mourir, attendu qu'ilz n'ont « rien forfait » ? La commune luy respondit, « Pource qu'ilz sont tes amis ». Ceste response ouye, Phocion se retira sans plus dire un seul mot. Et l'orateur Agnonides tenant un decret tout escript, le leut au peuple, par lequel estoit porté, que le peuple jugeast à la pluralité de ses voix, si ces prisonniers avoient forfait contre la chose publique, ou non: et là où il seroit d'advis qu'ilz eussent forfait, qu'ilz fussent tous executez à mort. Quand ce decret fut leu, il y en eut qui crierent tout hault, que lon adjouxtast d'avantage à ce decret, que Phocion avant que d'estre executé, fust premierement gehenné : et de faict commanda lon, que lon apportast la rouë à donner la torture, et que lon feist venir les bourreaux : mais Agnonides voyant que Clitus mesme estoit malcontent de cela, et avec ce, pensant que ce seroit une cruaulté barbare et detestable, dit tout hault, « Quand « vous aurez entre voz mains un tel pendart comme « Callimedon, seigneurs Atheniens, alors vous le « ferez gehenner : mais contre Phocion, je ne « sçaurois en estre autheur ». Adonc y eut quelque

homme d'honneur en la compagnie qui adjouxta, « Tu fais bien, Agnonides, de dire cela : car si « nous donnons la gehenne à Phocion, que te de- « vrons nous faire à toy » ? Ce decret estant authorizé, et suivant la teneur d'iceluy, le jugement mis à la pluralité des voix du peuple, il n'y eut pas un en l'assemblée qui demourast assis, ains se leverent tous, et la plus part meirent encore des chappeaux de fleurs sur leurs testes pour l'affection qu'ilz avoient de condemner ces prisonniers à mort.

L. Il y avoit avec Phocion Nicocles, Thudippus, Hegemon et Pythocles : mais Demetrius le Phalerien, Callimedon et Charicles furent aussi absens condemnez à mourir. Ainsi l'assemblée finie furent les condemnez conduits en la prison pour y estre executez, là où tous les autres embrassans pour la derniere fois leurs parents et amis qu'ilz trouvoient par le chemin, alloient plorans et lamentans leur miserable fortune : mais Phocion y allant d'un mesme visage qu'il souloit faire auparavant estant capitaine, quand on le convoyoit par honneur de l'assemblée jusques en sa maison, emouvoit à grande compassion les cueurs de plusieurs quand ilz alloient considerans avec admiration la constance et force de courage qui estoit en luy : et au contraire aussi y en avoit il d'autres siens ennemis et malvueillans, qui couroient au plus près qu'ilz pouvoient de luy pour luy dire villanie, entre lesquelz y en eut un qui l'allant aborder par devant, luy cracha au visage : et adonc Phocion se

tournant devers les magistrats leur dit, « Ne ferez « vous meshuy cesser l'insolence de cest homme » ? Quand ilz furent en la prison, Thudippus voyant la ciguë que lon leur broyoit pour leur faire boire, se prit à lamenter et à se tourmenter desespereement, disant qu'on le faisoit à grand tort mourir quant et Phocion, « Comment, luy respondit Pho« cion, et ne le prens tu pas à grand reconfort, « que lon te fait mourir avec moy »? Et comme quelqu'un des assistans luy demandast s'il vouloit mander aucune chose à son filz Phocius [1] : « Ouy « certes, dit il, c'est qu'il ne cherche jamais à « venger le tort que me font les Atheniens ». Adonc Nicocles, qui estoit le plus fidele de ses amis, le pria de luy permettre qu'il beust le poison premier que luy. Phocion luy respondit, « Tu me fais une « requeste qui m'est bien douloureuse et bien grief« ve, Nicocles: mais pource que jamais en ma vie « je ne te refusay rien, encore te concede-je main« tenant à ma mort ce que tu me demandes ». Quand tous les autres eurent beu, il se trouva qu'il n'y avoit plus de ciguë, et dit le bourreau qu'il n'en broyeroit plus d'autre, si on ne luy bailloit douze drachmes d'argent, pource qu'autant luy en coustoit la livre, de sorte que lon demoura long temps en cest estat, jusques à ce que Phocion mesme appellant l'un de ses amis, luy pria de bailler à ce bourreau ce peu d'argent qu'il demandoit, puis que lon ne peult pas seulement mourir à Athenes pour neant, sans qu'il couste d'argent.

[1] Lisez : *Phocus*.

LI. C'estoit le dix neufvieme jour du mois de mars[1] auquel les chevaliers ont accoustumé de faire une procession en l'honneur de Jupiter : mais les uns osterent les chappeaux de fleurs qu'ilz devoient porter sur leurs testes, et les autres regardans la porte de la prison en passant par devant, se prirent à plorer. Si sembla à ceulx qui n'estoient pas despouillez de toute humanité, et qui n'avoient pas le jugement par rancune et envie totalement depravé, que c'estoit un très grief sacrilege encontre les dieux, que de n'avoir pas à tout le moins souffert passer ce jour là, à fin que une feste si solennelle comme celle là, ne fust point pollue ny contaminée de la mort violente d'homme : toutefois ses ennemis n'ayans pas encore leur ire assouvie, feirent ordonner par le peuple, que son corps seroit banny et porté hors des bornes du païs de l'Attique, et defendu aux Atheniens d'allumer feu quelconque pour faire ses funerailles : au moyen de quoy il n'y eut pas un de ses amis qui y ozast mettre la main. Mais un pauvre homme nommé Conopion, qui avoit accoustumé de gaigner sa vie à cela, pour quelque piece d'argent qu'on luy bailla, prit le corps et l'emporta par delà la ville d'Eleusine, et prenant du feu sur la terre des Megariens le brusla : et y eut une dame Megarique, laquelle se rencontrant de cas d'adventure à ces funerailles avec ses servantes, releva un peu la terre à l'endroit où le corps avoit esté ars et bruslé, et en feit

[1] Grec, *munychion* (Avril), la troisième année de la cent quinzième olympiade.

comme un tumbeau vuide, sur lequel elle respandit les effusions que lon a accoustumé de respandre aux trespassez, mais recueillant les os, elle les porta dedans son giron la nuict en sa maison, et les enterra auprès de son foyer, disant, « O « cher foyer, je depose en ta garde ceste reliques d'un « homme de bien, et te prie que tu les conserves « fidelement pour les rendre un jour aux sepul- « tures de ses ancestres, quand les Atheniens vien- « dront à recognoistre la faulte qu'ilz ont faitte en « cest endroit ».

LII. Il ne passa gueres de temps après que les affaires ne feissent bien sentir aux Atheniens, qu'ilz avoient fait mourir celuy qui maintenoit la justice et l'honesteté à Athenes. A raison dequoy ilz luy feirent dresser une statue de cuivre, et ensepultu- rerent honorablement ses os aux despens de la chose publique : et quant à ses accusateurs, ilz en feirent eulx mesmes mourir Agnonides : les deux autres Epicurus et Demophilus s'en estans fouys, furent depuis trouvez par son filz Phocius [1], qui en feit la vengeance. Cestuy Phocius n'estoit au demou- rant pas chose qui gueres valust, mais il devint amoureux d'une jeune garse que nourrissoit un macquereau, et se trouvant d'adventure un jour dedans l'eschole du Lyceum, il ouit faire un tel discours et un tel argument à Theodorus, celuy qui fut surnommé l'*Atheiste*, c'est à dire, mes- creant, qui nioit qu'il y eust des dieux : « Si ce

[1] Lisez, *Phocus*.

« n'est point de honte de delivrer de servitude un « sien amy, aussi n'est ce point de honte de de- « livrer une siene amie, et si ce n'est point mal fait « de tirer de captivité un sien compagnon, aussi peu « est-ce mal fait d'en tirer une siene compagne ». Ce jeune homme accommodant cest argument à sa passion, et faisant son compte que c'estoit chose qu'il pouvoit faire avec raison, tira des mains de ce maquignon la jeune garse dont il estoit amoureux. Au demourant ceste mort de Phocion renouvella aux Grecs la memoire de celle de Socrates, et estima lon que c'estoit une faulte et une calamité toute pareille à la ville d'Athenes.

SOMMAIRE

DE LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

Naissance et premiers traits du caractère de Caton. II. *Genre de son esprit ; sa docilité.* III. *Sa constance intrépide.* IV. *Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge.* V. *Estime que les enfans avoient pour lui.* VI. *Il regrette qu'on ne lui eût pas donné une épée pour tuer Sylla.* VII. *Son amitié pour son frère.* VIII. *Il se livre à l'étude de la philosophie morale et politique.* IX. *Il monte pour la première fois sur la tribune aux harangues.* X. *Il endurcit son corps à toute sorte de fatigues.* XI. *Il passe une grande partie de la nuit à conférer à table avec des philosophes.* XII. *Il affecte une manière de vivre toute opposée aux mœurs et aux usages de son tems.* XIII. *Il épouse Attilia.* XIV. *Campagnes de Caton sous le préteur Gellius.* XV. *Comment il discipline la légion qu'il commande.* XVI. *Il va chercher le philosophe Athénodore.* XVII. *Honneurs funèbres qu'il rend à son frère Cæpion.* XVIII. *Il visite l'Asie ; sa manière de voyager.* XIX. *Il est témoin des honneurs qu'on rendoit à Démétrius, affranchi de Pompée.* XX. *Accueil que Pompée fait à Caton.* XXI. *Il refuse les présens du roi Déjotarus.* XXII. *Il est nommé questeur.* XXIII. *Sévérité de son administration dans cette charge.* XXV. *Il fait comdamner ceux qui avoient tué des citoyens proscrits par Sylla.*

XXVI. *Assiduité de Caton à ses fonctions.* XXVII. *Il efface une donation enregistrée par Marcellus.* XXVIII. *Il achete des livres où étoit le compte du revenu public depuis Sylla.* XXIX. *Il déclare qu'il ne vaqueroit à aucune affaire les jours d'assemblée du sénat.* XXX. *Sa grande réputation; le nom de Caton passe en proverbe.* XXXI. *Il va en Lucanie.* XXXII. *Il revient à Rome pour demander le tribunat.* XXXIII. *Il accuse Muréna.* XXXIV. *Services qu'il rend à Cicéron dans l'affaire de Catilina.* XXXV. *Il détermine le sénat à prononcer la mort contre les conjurés.* XXXVI. *Des sœurs et des femmes de Caton.* XXXVII. *Caton déclare dans le sénat qu'il ne souffriroit jamais que Pompée entrât avec son armée à Rome.* XXXVIII. *Intrépidité avec laquelle il se présente à l'assemblée du peuple.* XXXIX. *Muréna l'entraine dans le temple de Castor et de Pollux.* XL. *Metellus n'ayant pu faire passer son décret va joindre Pompée en Asie.* XLI. *Caton fait accorder le triomphe à Lucullus.* XLII. *Il refuse de marier ses deux nièces à Pompée et à son fils.* LXIII. *Alliance et intrigues de César et de Pompée.* XLIV. *Caton jure, à la sollicitation de Cicéron, l'exécution d'un loi agraire.* XLV. *César fait saisir Caton pour le conduire en prison, et le fait mettre en liberté par un tribun.* XLVI. *Caton est envoyé en Cypre.* XLVII. *Bons conseils qu'il donne à Ptolémèe, roi d'Egypte.* XLVIII. *Il fait vendre les meubles de Ptolémée, roi de Cypre.* XLIX. *Il se brouille avec Munatius.* L. *Il se reconcilie avec*

lui. LI. *Comment Caton rapporte à Rome l'argent provenu de la vente faite en Cypre.* LII. *Honneurs qu'on lui rend à son arrivée.* LIII. *Il contredit Cicéron, qui prétendoit annuler le tribunat de Clodius.* LIV. *Caton anime Domitius à demander le consulat en concurrence de Pompée et de Crassus.* LV. *Il demande lui-même, mais n'obtient pas la préture.* LVI. *Il s'oppose au partage des provinces que Trébonius vouloit décerner à Pompée et à Crassus.* LVII. *Inutiles représentations de Caton à Pompée.* LVIII. *Décret qu'il fait rendre par le sénat pour vérifier les moyens employés par les candidats pour se faire élire,* LIX. *Convention qu'il fait faire aux candidats pour empêcher qu'on n'achetât les suffrages.* LX. *Envie qu'excite la vertu de Caton.* LXI. *Caton accuse ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine.* LXII. *Il fait nommer Faonius édile, et lui fait observer la plus grande simplicité dans les jeux qu'il donne au peuple.* LXIII. *Il est d'avis de nommer Pompée, seul consul.* LXIV. *Sévérité de Caton dans les jugemens.* LXV. *Il se met sur les rangs pour demander le consulat; mais il échoue.* LXVI. *Il dévoile au sénat tous les projets de César.* LXVII. *Il conseille de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée.* LXVIII. *Pompée et Caton sortent de Rome.* LXIX. *Bons conseils que Caton donne à Pompée.* LXX. *Pourquoi Pompée ne lui donne pas le commandement de sa flotte.* LXXI. *Victoire de Pompée due aux exhortations de Caton.* LXXII. *Pompée laisse Caton à Dirrachium pour garder*

ses bagages. LXXIII. *Après la bataille de Pharsale, Caton se rend en Afrique.* LXXIV. *Il va rejoindre Scipion et Varus.* LXXV. *Il se charge de garder la ville d'Utique.* LXXVI. *Il reçoit la nouvelle de la défaite de Scipion.* LXXVII. *Il ranime le courage des Romains qui étoient avec lui.* LXXIX. *La plupart changent bientôt d'avis* LXXX. *Il refuse la proposition de tuer ou de chasser tous les habitans d'Utique.* LXXXI. *Soins et démarches de Caton pour sauver les sénateurs qui étoient avec lui.* LXXXII. *Il refuse la démarche que trois cens marchands Romains établis à Utique vouloient faire en sa faveur auprès de César.* LXXXIII. *Il fait partir les sénateurs et pourvoit à la sûreté de leur fuite.* LXXXIV. *Il refuse l'offre que Lucius César lui fait de demander grace à César pour lui.* LXXXV. *Entretien philosophique de Caton pendant son souper.* LXXXVI. *Il demande son épée.* LXXXVII. *Il s'indigne contre les efforts qu'on fait pour l'engager à conserver sa vie.* LXXXVIII. *Il se tue.* XXXIX. *Belle parole de César en apprenant la mort de Caton.* XC. *Mort de Caton son fils.*

Depuis l'an 660 jusqu'à l'an 708 de Rome, avant J. C. 46.

CATON

CATON D'UTIQUE.



La maison de Caton [1] prit le commencement de sa gloire et renommée à son bisayeul Caton le Censeur, qui pour sa vertu fut un des plus puissans et des mieulx estimez personnages de Rome en son temps, ainsi comme nous avons plus amplement escript en sa vie, et demoura celuy, duquel nous escrivons presentement, orphelin de pere et de mere, avec un sien frere nommé Cæpion, et Porcia leur sœur. Servilia estoit bien aussi sœur de Caton, mais c'estoit de par sa mere seulement : mais tous ensemble estoient nourriz en la maison de Livius Drusus leur oncle du costé maternel, ayant pour lors grande authorité au gouvernement de la chose publique, pource qu'il estoit très eloquent et fort homme de bien, et qui au demourant en grandeur de courage ne cedoit à nul des Romains. Lon dit que Caton dès le commencement

[1] Voyez les Observations.

de son enfance, tant en sa parole, qu'à son visage et en tous ses jeux et passetemps, monstra tousjours un naturel constant, ferme et inflexible en toutes choses : car il vouloit venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit de faire, et s'y obstinoit plus que son aage ne portoit : et s'il se monstroit rebours à ceulx qui le cuidoient flatter, encore se roidissoit il d'avantage contre ceulx qui le pensoient avoir par menaces. Il estoit difficile à emouvoir à rire, et luy voyoit on bien peu souvent la chere guaye, aussi n'estoit il point cholere, ny prompt à se courroucer : mais depuis qu'une fois il l'estoit, on avoit beaucoup affaire à le rappaiser.

II. Et pourtant quand il commencea à apprendre les lettres, il se trouva dur d'entendement, et tardif à comprendre : mais aussi ce qu'il avoit une fois compris, il le retenoit fort bien, et avoit la memoire ferme, comme il advient ordinairement à tous autres : car ceulx qui ont l'esprit prompt et vif, ont communement faulte de memoire, et ceulx qui apprenent difficilement et avec peine, retienent mieulx ce qu'ilz ont une fois appris, pource que l'apprendre est comme un eschauffer et allumer l'ame. Mais oultre cela, il ne croyoit pas de leger, et semble que cela le rendoit aussi tardif à comprendre : pource qu'il est tout evident que l'apprendre est recevoir quelque impression, dont il advient que ceulx qui moins resistent, sont ceulx qui plus tost croyent : pourtant sont les jeunes plus aisez à persuader que les vieux, les malades que les sains, et generalement tant plus ce qui debat et qui

doubte, est debile, tant plus est il aisé d'y mettre et adjouster ce que lon veult. Toutefois Caton, à ce que lon dit, obeïssoit bien à son pædagogue, et faisoit tout ce qu'il luy commandoit : mais il luy demandoit la cause de toutes choses, et vouloit tousjours sçavoir le pourquoy : aussi estoit-ce un honeste homme, et qui avoit la raison plus prompte pour remonstrer à son disciple, que le poing levé pour le frapper, et s'appelloit Sarpedon.

III. Au demourant estant Caton encore jeune enfant, les peuples de l'Italie alliez des Romains, prochassoient d'avoir droit de bourgeoisie dedans Rome : pour lequel prochas Pompædius [1] Sillo, homme de guerre, vaillant de sa personne, et de grande authorité entre les alliez, estant particulierement amy de Drusus, fut logé par plusieurs jours en sa maison, durant lesquelz ayant pris familiarité avec ces jeunes enfans, il leur dit un jour : « Or sus, mes beaux enfans, intercederez vous pas « pour nous envers vostre oncle, qu'il nous veuille « aider à obtenir le droit de bourgeoisie que nous « demandons » ? Cæpion en se soubriant luy feit signe de la teste qu'il le feroit : mais Caton ne respondit rien, ains regarda seulement ces estrangers au visage d'un regard fiché sans ciller. Adonc Pompædius s'addressant à luy à part : « Et toy, dit il, « le beau filz, que dis tu ? Ne veux tu pas prier « ton oncle de favoriser à ses hostes, comme ton « frere » ? Caton ne respondit point encore pour

[1] Popedius Silo, comme je l'ai observé dans la Vie de Marius, ch. LIX.

cela, ains par son silence et par son regard monstra qu'il rejettoit leur priere. A l'occasion dequoy Pompædius l'empoignant le meit hors de la fenestre, comme s'il l'eust voulu laisser aller, en luy disant d'une voix plus aspre et plus rude que de coustume, et le secouant par plusieurs secousses en l'air au dehors de la fenestre : « Promets nous donc, ou je « te jetteray à bas ». Ce que Caton endura, et longuement, sans monstrer de s'effroyer ny s'estonner de rien [1]. Parquoy Pompædius le remettant à terre, dit adonc, en se tournant vers ceulx qui estoient avec luy : « O quel heur sera un jour cest « enfant pour l'Italie, s'il vit! Bien nous prent de « ce qu'il est ores enfant : car s'il estoit homme, je « croy que nous ne aurions pas une seule voix en tout « le peuple pour nous ».

IV. Une autre fois il y eut quelqu'un de leurs parents, qui faisant le festin de sa nativité y convia plusieurs enfans, et entre autres Caton. Ces enfans ne sachans que faire en attendant que le soupper fust prests, se meirent à jouer pesle mesle grands et petits, en quelque endroit reculé de la maison : leur jeu estoit de representer les pleds, en s'accusant les uns les autres, et de mener en prison ceulx qui estoient condemnez : si y eut un de ceulx que lon avoit condemnez, beau jeune enfant, qui fut

[1] Il ne pouvoit avoir alors que quatre ans au plus. Car il étoit né l'an de Rome 660, et Drusus, chez qui cette scène se passa, étoit mort l'an de Rome 663, et la guerre des Marses dont ce Popedius fut général, commença cette même année 663, avant J. C. 91.

emmené en une petite chambrette, par l'un des plus grands garsons. L'enfant se voyant enfermé, se prit à crier en appellant Caton : lequel se doubtant bien que c'estoit, y courut incontinent, et repoulsant à force ceulx qui se mettoient au devant de luy pour l'empescher d'entrer dedans la chambre, en tira l'enfant et l'emmena quant et luy tout courroucé en sa maison, et les autres enfans le suivirent aussi.

V. Si estoit Caton tant renommé entre les jeunes enfans, que Sylla voulant faire le jeu de la monstre et course des enfans à cheval, que les Romains appellent *Troye* [1], et les dresser devant, à fin qu'ilz fussent plus addroits au jour de la monstre, ayant assemblé tous les jeunes enfans de noble maison, il leur donna deux capitaines, desquelz les enfans accepterent l'un à cause de sa mere, qui estoit Metella, femme de Sylla : mais ilz ne voulurent point de l'autre, combien qu'il fust nepveu du grand Pompeius, et s'appelloit Sextus, ny ne voulurent s'exerciter soubz luy, ny le suivre. Parquoy Sylla leur demanda lequel ilz vouloient donques : et ilz crierent tous, Caton : et Sextus mesme de son bon gré luy ceda cest honneur, comme au plus digne.

VI. Or avoit esté Sylla amy de leur pere, à l'occasion dequoy il les envoyoit aucunefois querir et parloit à eulx, laquelle caresse il faisoit à bien peu de gens pour la magnificence et la haultesse du

[1] Voyez-en la description au cinquième livre de l'Énéide de Virgile, depuis le vers 545 jusqu'au vers 603.

magistrat qu'il tenoit, et de la puissance qu'il avoit. Et Sarpedon estimant que cela estoit de grande consequence, pour l'avancement et aussi pour la seûreté de ses disciples, menoit ordinairement Caton au logis de Sylla, pour luy faire la cour : mais son logis en ce temps là ressembloit proprement à veoir un enfer ou une geole, pour le grand nombre de prisonniers que lon y menoit, et que lon y gehennoit ordinairement. Caton estoit desja au quatorzieme an de son aage, et voyant que lon apportoit leans des testes que lon disoit estre de personnages notables, de sorte que les assistens souspiroient et gemissoient de les veoir : il demanda à son maistre, comment il estoit possible qu'il ne se trouvast quelque homme qui tuast ce tyran là : « Pource, luy respondit Sarpedon, « que tous le craignent encore plus qu'ilz ne le « haïssent ». « Que ne m'as tu donques, repliqua « il, baillé une espée à fin que je le tuasse, pour « delivrer nostre païs d'une si cruelle servitude »? Sarpedon oyant ceste parole, et voyant son visage et ses yeux pleins de fureur de cholere, se trouva bien estonné, et eut depuis l'œil bien soigneusement sur luy, et le garda de près, de peur que temerairement il n'attentast quelque chose à l'encontre de Sylla.

VII. Mais estant encore petit enfant, quelques uns luy demanderent, qui estoit celuy qu'il aimoit le plus. Il respondit, son frere : et comme l'autre continuast à luy demander, qui après : il respondit semblablement, son frere : et qui le troisieme, son

frere encore : jusques à ce que celuy qui l'interroguoit fut las de luy demander tant de fois. Et quand il fut en aage, alors il confirma par effect ceste amitié envers son frere : car il avoit vingt ans, que jamais il n'avoit souppé sans son frere Cæpion : jamais ne fust sorty du logis pour aller sur la place, ny aux champs, sans luy : mais si d'adventure son frere se faisoit quelquefois huyler d'huyles de parfum, jamais luy n'en prenoit : et estoit en tout le reste de son vivre ainsi austere et severe, tellement que son frere Cæpion, qui estoit loué de chacun, pour la temperance, honesteté et sobrieté de sa vie, confessoit qu'il estoit voirement sobre et temperant à comparaison des autres : « Mais « quand, disoit il, je viens à comparer ma façon « de vivre à celle de Caton, il m'est alors advis « que je ne suis point different d'un Sippius ». Ce Sippius estoit en ce temps là, un qui pour sa delicatesse, et sa maniere de vivre trop molle et effeminée, estoit monstré au doigt.

VIII. Depuis ayant esté Caton eleu presbtre d'Apollo, il se departit d'avec son frere, et eut son partage des biens de leur pere, qui monta à la somme de [1] six vingts talents : et alors encore reserra il plus que jamais sa maniere de vivre, et s'accointa d'Antipater Tyrien, philosophe stoïque, s'addonnant principalement à l'estude de la philosophie morale et politique, et embrassant l'exercice de toute vertu, avec une si grande affection,

[1] Soixante et douze mille escus. *Amyot.* 560,250 livres de notre monnoie.

qu'il sembloit proprement qu'il y fust poulsé par quelque divine inspiration : mais sur toute autre vertu, il aimoit la severité de justice, qui ne fleschit, ny pour grace, ny pour faveur quelconque. Il estudia aussi et s'exercita à l'eloquence, pour pouvoir parler en public devant le peuple, voulant qu'en la philosophie civile, ne plus ne moins qu'en une grosse cité, il y eust des forces entretenues pour la guerre : toutefois il ne s'exercitoit point en presence d'autres, ne n'y avoit jamais personne à l'ouyr haranguer quand il s'apprenoit : ains comme quelqu'un de ses amis l'admonestast un jour, que lon trouvoit mauvais ce qu'il parloit si peu en compagnie : « C'est tout un, respondit il, « pourveu qu'ilz ne puissent reprendre ma vie : je « commenceray à parler, quand je sçauray dire « choses dignes de non estre teuës ».

IX. Or y avoit il tout joignant la place un palais public, que lon appelloit vulgairement *Basilica Porcia*, pource que Porcius Caton [1] l'avoit fait bastir durant le temps de sa censure : là souloient les tribuns du peuple tenir leur audience : et pour autant qu'il y avoit une coulonne qui empeschoit les sieges de leur parquet, ilz la vouloient oster du tout, ou la remuer de là ailleurs. Cela fut la premiere cause de faire aller Caton malgré luy sur la place, et de monter sur la tribune aux harengues pour leur contre-dire, là où ayant donné ce premier essay de son eloquence et de sa magnanimité, il en fut grandement estimé, pource que son

[1] L'ancien, dont on a déjà lu la Vie au tome III.

langage n'avoit rien de fard, ny d'affetterie de jeunesse, ains estoit roide, plein de sens et de vehemence : et neantmoins parmy la briefveté de ses sentences, y avoit une grace, qui donnoit plaisir aux escoutans, et son naturel se monstrant à travers grave et venerable leur apportoit ne sçay quoy de affection aggreable, qui les convioit à rire. Sa voix estoit pleine, forte, et suffisante pour fournir à se faire ouyr d'un si grand peuple, et si avoit une vigueur et fermeté telle, qu'elle ne se rompoit, ny ne s'esclattoit jamais : car souvent il estoit tout un jour sans cesser de parler, et si ne s'en lassoit point.

X. MAIS pour lors ayant gaigné son procès à l'encontre des tribuns, il se remeit de rechef à garder estroittement silence, et à endurcir sa personne aux laborieux exercices du corps, s'accoustumant à supporter les chaleurs, les froidures et la neige sans couvrir sa teste, et aller en tout temps à pied par les champs, là où ses amis qui l'accompagnoient, alloient à cheval, et luy s'approchoit tantost de l'un, tantost de l'autre, pour deviser en allant avec eulx. Il avoit aussi une merveilleuse patience et continence en ses maladies : car quand il avoit fiebvre, il demouroit seul tout le long d'un jour, et ne souffroit que personne l'allast visiter jusques à ce qu'il sentist un certain changement de sa maladie, et asseuré retour en convalescence. Quand il souppoit avec ses familiers et privez amis, ilz tiroient au sort à qui choisiroit les parts, et si le sort de choisir ne luy escheoit, ses amis neant-

moins luy deferoient l'honneur de choisir : mais il ne le vouloit pas faire, disant qu'il n'estoit pas raisonnable, puis qu'il n'aggreoit pas à la deesse [1] Venus.

XI. Et du commencement il n'aima pas à tenir longuement table, ains après qu'il avoit beu une fois seulement il se levoit : mais depuis il apprit à y demourer fort longuement, de sorte que bien souvent il y demouroit avec ses amis toute la nuict jusques au matin, dont ses familiers disoient que les affaires et occupations pour la chose publique estoient cause, pource qu'il y vacquoit tout le long du jour, à raison dequoy n'ayant pas loisir d'estudier, quand la nuict estoit venue il prenoit plaisir à conferer et disputer avec les gens de lettres et les philosophes à la table : parquoy, comme quelquefois en une compagnie, Memmius eust dist que Caton ne faisoit que yvrongner toutes les nuicts, Ciceron prenant la parole luy respondit, « Tu n'y « adjouxtes pas, que tout le long du jour il ne fait « que jouer au dez ».

XII. En somme, Caton estimant que les meurs et façon de vivre de son temps estoient si corrompues, et avoient si grand besoing de mutation, que pour aller droit il falloit tenir un chemin du tout contraire en toutes choses, pource qu'il voyoit que la pourpre la plus rouge et de plus haulte couleur, estoit en plus grand prix et plus en requeste,

[1] C'estoit pource que le sort se tiroit avec des osselets, lesquelz quand ilz se trouvoient avec le VI dessus, le ject s'appelloit *Venus*. *Amyot.*

luy au contraire aimoit à en porter de tirante sur le noir : et bien souvent après le disner sortoit en public sans souliers les pieds nuds, et sans saye, non qu'il cherchast gloire par telles nouvelletez, mais pour s'accoustumer à avoir honte des choses vergongneuses de soy et deshonestes seulement, et à mespriser celles qui n'estoient reprouvées que par opinion des hommes. Et luy estant advenue une succession de cent talents par la mort d'un sien cousin qui s'appelloit Caton comme luy, il la reduisit toute en argent comptant pour en prester à qui en auroit affaire de ses amis, sans en prendre usure : et y en avoit qui engageoient pour leurs propres affaires au public ses terres et possessions, ou ses esclaves, que luy mesme leur donnoit pour engager, ou bien confirmoit l'engagement puis après.

XIII. Au reste quand il pensa estre arrivé à l'aage de se devoir marier, il fiança Lepida, n'ayant jamais cogneu femme auparavant. Ceste Lepida avoit premierement esté promise et fiancée à Metellus Scipion : mais il la quitta depuis, et en fut le contract rompu, tellement qu'elle estoit toute libre quand Caton la fiança : toutefois avant qu'il l'espousast, Scipion se repentit de l'avoir refusée, et feit tout ce qu'il peut pour la ravoir, et l'eut de faict : dequoy Caton fut si fort indigné et courroucé, qu'il fut entredeux de l'en poursuyvre par justice : mais ses amis l'en destournerent. A ceste cause pour contenter un peu sa cholere et l'ardeur de sa jeunesse, il se meit à escrire des vers ïambi-

ques à l'encontre de Scipion, ès quelz il luy dit toutes les injures qu'il peut, usant bien de l'aspreté et amertume qui est ès vers d'Archilochus, mais non pas des impudiques, sales, ny aussi pueriles reproches qui y sont. Depuis il espousa Attilia fille de Soranus, et fut celle qu'il cogneut la premiere, mais non pas seule, comme avoit fait Lælius l'amy de Scipion, qui fut plus heureux en cela, d'autant qu'ayant vescu longuement, jamais il ne cogneut autre femme que celle qu'il espousa premierement.

XIV. Au demourant la guerre servile, autrement appellée *la guerre de Spartacus* estant esmeuë, il y eut un Gellius qui fut esleu præteur pour la conduitte d'icelle, soubz lequel fut Caton de son bon gré seulement pour l'amour de son frere Cæpion, lequel avoit en celle armée charge de mille hommes de pied : si ne peut pas Caton y monstrer son affection de bien faire, ny y employer sa vertu, comme il eust bien voulu, pour la faulte et l'insuffisance du chef qui conduisoit mal les affaires : mais neantmoins se monstrant parmy les delices effeminées et la dissolution trop molle de ceulx qui estoient en ce camp là, homme reglé en tous ses faicts, hardy où il estoit besoing, asseuré par tout, et homme de bon sens, il fut estimé de tous n'estre de rien moindre que l'ancien Caton, à raison dequoy le præteur Gellius luy ordonna plusieurs honneurs et prix de vaillance, que lon a accoustumé de decerner aux gens de bien, lesquelz toutefois il ne voulut pas recevoir, disant qu'il ne s'estoit rien fait digne de telz honneurs.

Ces choses le faisoient trouver homme estrange: et d'avantage ayant esté faitte une ordonnance, par laquelle il estoit defendu à ceulx qui briguoient quelques estats de la chose publique, qu'ilz n'eussent ès assemblées aucuns protecolles pour leur souffler aux oreilles les noms des particuliers citoyens, luy seul poursuivant un estat de capitaine de mille hommes de pied, obeït à l'ordonnance, s'estudiant de retenir en sa memoire les noms de tous les particuliers citoyens, pour les nommer et saluer tous par leurs noms, de sorte qu'il en estoit facheux à ceulx mesmes qui le louoient: car d'autant que plus ilz cognoissoient combien estoient louables les choses qu'il faisoit, d'autant s'ennuyoient ilz plus de ce qu'ilz ne les pouvoient imitèr.

XV. Ainsi estant eleu capitaine de mille hommes, il fut envoyé en la Macedoine devers le præteur Rubrius, et dit on qu'à son partement sa femme estant dolente et esplorée de le veoir en aller, il y eut un de ses amis Munatius qui luy dit, « Ne te soucie, Attilia, ne plore point, car je te « promets que je te garderay bien ton mary». C'est bien dit, respondit Caton. Puis quand ilz furent à une journée de Rome, après soupper il se prit à dire à ce Munatius. « Il fault que tu regardes de « tenir la promesse que tu as faitte à Attilia, que « tu me garderois bien: et pource ne m'aban- « donne ne nuict ne jour»: et commanda à ses gens que de lors en avant ilz dressassent tousjours deux licts en sa chambre pour y faire coucher Mu-

natius, qui estoit luy mesme plus tost gardé en jouant par Caton, que Caton par luy. Il menoit quant et luy quinze serviteurs, deux affranchis et quatre de ses amis, lesquelz alloient à cheval, et luy cheminoit à pied, s'approchant tantost de l'un, et tantost de l'autre, pour deviser par le chemin avec eulx. Arrivé qu'il fut au camp, où il y avoit plusieurs legions Romaines, le præteur luy donna incontinent la charge de l'une. Si pensa lors que c'estoit chose legere, non pas royale ny magnifique de se monstrer seul vertueux, attendu qu'il n'estoit qu'une seule personne : mais il s'estudia de rendre tous ceulx qui estoient soubz sa charge, semblables à luy. Pour à quoy parvenir, il ne leur osta pas la crainte de son authorité, mais il y adjouxta la raison, en leur remonstrant et les instruisant sur chaque poinct, accompagnant tousjours neantmoins ses remonstrances de remuneration de ceulx qui faisoient bien, et de punition de ceulx qui faisoient mal : de maniere que lon n'eust sceu dire s'il les avoit rendus plus paisibles, ou plus aguerris, plus vaillans, ou plus justes, tant ilz se monstroient à l'espreuve rudes et aspres aux ennemis, et doux et gracieux aux amis, craintifz à mal faire, et prompts à acquerir honneur : dont il advint, que ce dequoy il se soucioit le moins, fut ce qu'il y gaigna le plus, c'est à sçavoir, gloire avec amour et bienvueillance : car les soudards l'honorerent souverainement, et l'aimerent singulierement, pour autant que luy mesme mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit, et qu'il

s'egaloit en son vestir, en son vivre ordinaire, en son cheminer par les champs, plus tost aux simples soudards, que non pas aux capitaines : et, au contraire, en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence et efficace de parole, surmontoit tous ceulx qui se faisoient appeller colonnelz et capitaines. Car le vray zele de la vertu, c'est à dire, l'affection de l'imiter, ne s'imprime point ès cueurs des hommes, sinon avec une singuliere bienvueillance et reverence du personnage qui en donne l'impression : mais ceulx qui louent les hommes vertueux sans les aimer, ceulx là reverent bien leur renommée, mais ilz ne portent point d'affection à leur vertu, ny n'ont cure de l'imiter.

XVI. Environ ce temps Caton estant adverty que Athenodorus surnommé *Cordylion*, personnage qui avoit longuement versé en l'estude et profession de la philosophie stoïque, se tenoit pour lors en la ville de Pergamum, estant ja vieil, et ayant tousjours obstineement refuzé de s'aller tenir à la cour des seigneurs, des princes et des roys qui avoient recherché de l'avoir auprès d'eulx, il pensa bien, que de luy escrire pour le faire venir devers luy, ce seroit peine perdue : parquoy ayant par les ordonnances Romaines, vacation de deux mois, durant lesquelz il pouvoit estre absent du camp pour ses propres affaires, il monta sur mer pour aller en Asie le trouver, se confiant qu'il viendroit à bout de ceste chasse pour les grandes et vertueuses qualitez qu'il sentoit en soy. Si parla à luy, disputa et combatit de raisons tellement avec luy, que fina-

blement il le tira hors de sa resolution, et l'emmena au camp quant et luy, se resjouissant plus de ceste victoire, et l'estimant plus que toutes les conquestes de Lucullus, ny celles de Pompeius, qui alloient lors subjuguans par armes toutes les provinces et royaumes de l'Orient.

XVII. Mais comme il estoit encore en ceste charge de capitaine de mille hommes, son frere se preparant pour faire un voyage en Asie, tumba malade en la ville de Ænus [1] au païs de Thrace, dont il fut incontinent adverty par lettres, et tout soudain, encore qu'il feist fort mauvais et rude temps sur la mer, et qu'il ne peust promptement trouver de vaisseau assez grand pour faire ce voyage seurement, il s'embarqua dessus une petite navire marchande de Thessalonique [2] avec deux de ses amis et trois serviteurs seulement, et s'en fallut bien peu qu'il ne fust noyé par la tormente: toutefois estant à la fin eschappé par estrange adventure, il arriva un peu après que son frere fut trespassé: la mort duquel il porta un peu plus impatiemment qu'il ne sembloit estre convenable à un philosophe: ce qu'il monstra, non seulement par le grand dueil qu'il en mena, et les regrets et lamentations qu'il en feit, en embrassant le corps mort, et la griefve douleur qu'il en porta en son cueur, mais aussi par la despense superflue qu'il feit à ses funerailles en parfums, drogues odorantes,

[1] Autrefois appellée *Absynthe*, auprès de l'embouchure orientale de l'Ebre, dans le canton des Ciconiens.

[2] Dans la Macédoine sur le golfe Thermaïque.

et

et sumptueux draps qui furent bruslez avec le corps, et aussi en la structure et fabrique de son monument, qu'il luy feit faire de marbre Thassien [1] sur la grande place des AEniens, et cousta la somme de huit talents [2]. Il y en avoit qui calumnioient ceste despense, veu sa sobrieté et simplicité en toute autre chose, ne considerans pas jusques au fond la naïfve bonté et charité envers les siens, qui estoit en luy meslée parmy sa roideur ferme et dureté inflexible à l'encontre des voluptez, des craintes, et des prieres illicites et deshonestes. Plusieurs villes, princes et seigneurs luy envoyerent adonc force presens pour honorer les funerailles de son frere, mais il ne prit argent de pas un, ains seulement espiceries et drogues odorantes, et paremens dont on honore les obseques des trespassez, encore en paya il la valeur à ceulx qui les avoient apportées, sans qu'il voulust neantmoins mettre en ligne de compte pas un denier de tous les frais qu'il feit à cest enterrement, au partage de la succession de son frere, qui l'avoit institué son heritier pour egale portion, avec une siene petite fille : ce nonobstant, quoy qu'il eust fait, et qu'il feist toutes ces choses, encore y eut il quelqu'un [3] qui escrivit, qu'il passa et coula par un tamis les cendres du feu,

[1] De l'île de Thasos près la côte méridionale de la Thrace. Ce marbre de plusieurs couleurs étoit alors fort estimé.

[2] Quatre mille huict cents escus. *Amyot.* 37,350 livres de notre monnoie.

[3] Cela semble se devoir entendre de Cæsar, en son livre qu'il appella *Anticaton*. *Amyot.* Voyez les Observations. C.

où le corps de son frere avoit esté consumé, pour en retirer l'or et l'argent fondu : ainsi croyoit il que lon ne deust non plus contreroller ny syndiquer ce qu'il avoit escript avec la plume, que ce qu'il avoit fait avec l'espée.

XVIII. Mais après que le temps de sa charge fut expiré, Caton au partir du camp fut convoyé non seulement avec louanges, et vœux et prieres aux dieux pour son salut, ce qui est ordinaire, ains avec embrassemens, larmes et pleurs infinis des soudards, qui estendoient leurs vestemens par terre là où il devoit passer, et luy baisoient les mains, ce qui estoit un honneur que les Romains alors faisoient à bien peu de capitaines generaux. Et voulant avant que s'en retourner à Rome pour se remettre aux affaires, aller visiter le païs de l'Asie, en partie pour veoir à l'œil les meurs, les coustumes et les forces de chacune province, et en partie aussi pour gratifier en cela au roy Dejotarus, qui ayant esté hoste et amy de son pere, l'avoit fort requis et prié de l'aller veoir en son païs, il se meit en chemin, et feit le voyage en ceste maniere : il envoyoit devant dès le matin au poinct du jour son boulenger et son cuisinier au lieu où il devoit aller coucher, lesquelz entrans dedans la ville ou village simplement et modestement, s'enqueroient s'il y avoit point quelque hoste, amy ou cognoissant de Caton, et s'ilz n'y en trouvoient point, alors il luy apprestoient son logis en l'hostellerie, sans en empescher personne : et s'il n'y avoit point d'hostellerie, alors ilz s'addressoient aux magis-

trats et officiers du lieu, ausquelz ilz demandoient logis, et se contentoient du premier qu'on leur bailloit : mais bien souvent on ne croyoit pas qu'ilz fussent serviteurs de Caton, et n'en faisoit on point de compte, pource qu'ilz ne menoient point de bruit, et ne menaçoient point les officiers, tellement que Caton arrivoit quelquefois qu'il n'y avoit encore rien de prest : et quand luy mesme estoit arrivé, encore en faisoit on moins de compte, pource que lon le voyoit assis dessus son bagage sans dire mot, et pensoit on que ce devoit estre quelque homme de basse et petite qualité, craintif et de petit cueur : toutefois il les appelloit aucunefois, et leur remonstroit en leur disant, « O pau-
« vres gens, apprenez à estre plus courtois à rece-
« voir les Romains passans : ce ne seront pas tous-
« jours des Catons qui passeront par voz terres, et
« pourtant advisez à leur faire tant de courtoisie,
« et si gracieux traittement, que vous rabbatiez la
« poincte de la licence qu'ilz auront sur vous : car
« il y en aura beaucoup qui ne demanderont pas
« mieulx que d'avoir quelque couleur pour vous os-
« ter par force ce qu'ilz voudront avoir, comme
« si vous ne leur aviez pas voulu de gré offrir et
« bailler ».

XIX. Auquel propos on conte, qu'en la Syrie il luy advint un cas pour rire. Ce fut qu'en arrivant à Antioche, il trouva devant la porte de la ville grande multitude de gens mespartis en deux rengs deçà et delà de la rue : les jeunes hommes à part, vestus de beaux manteaux, et les enfans à part aussi

en belle ordonnance, et y en avoit d'autres vestus de belles robbes neufves, portant chapeaux de fleurs sur leurs testes, qui estoient les presbtres ou les officiers de la ville. Caton pensa incontinent que ce fust la ville qui eust fait faire ceste procession pour l'honorer, et en sçavoit desja fort mauvais gré à ses gens qu'il avoit envoyez devant, pource qu'ilz n'avoient pas empesché que cest appareil ne se feist. Si feit descendre ses amis, qui l'accompagnoient, à pied pour marcher quant et luy : mais quand ilz furent tout auprès de la porte de la ville, le maistre des cerimonies qui conduisoit toute ceste entrée, et qui tenoit toute ceste multitude en ordonnance, homme ja tirant sur l'aage, tenant en sa main une verge et une couronne, s'addressa à Caton devant les autres, et sans le saluer, seulement luy demanda, là où ilz avoient laissé Demetrius, et quand il arriveroit. Ce Demetrius avoit esté serf de Pompeius, et pourautant que tout le monde lors jettoit les yeux sur le maistre, le serviteur en estoit aussi honoré et caressé plus qu'il ne meritoit, à cause du credit qu'il avoit à l'entour de son maistre. Les amis de Caton oyans cela, s'en prirent si fort à rire, qu'ilz ne se pouvoient pas contenir en passant à travers la multitude de ceste procession : mais Caton en ayant fort grande honte, ne feit que dire sur l'heure, « O malheureuse ville » ! et non autre chose. Mais depuis quand il le comptoit à d'autres, ou qu'il y pensoit tout seul, il s'en prenoit luy mesme à rire.

XX. Toutefois Pompeius redressa bien ceulx

qui par ignorance failloient ainsi à honorer Caton. Car estant arrivé en la ville d'Ephese, Caton alla devers luy pour le saluer, comme celuy qui estoit plus aagé et en plus grande dignité et plus grande reputation que luy, et qui lors commandoit à une très grosse et très puissante armée : mais Pompeius l'ayant apperceu de tout loing, n'attendit pas qu'il vinst jusques à luy, ny ne demoura pas assis en son siege, ains se levant de bout, luy alla au devant comme à l'un des principaulx personnages de Rome, et le prenant par la main après l'avoir salué et embrassé, dit sur l'heure de grandes louanges de sa vertu en sa presence, et encore d'avantage en son absence, après qu'il se fut retiré, de sorte que depuis tout le monde en feit grand compte, et l'eut on en merveilleuse estime pour les mesmes choses qui au paravant le faisoient mespriser, quand on vint à considerer de près sa clemence et sa magnanimité : joinct que les assistens cogneurent bien evidemment, que le bon recueil que Pompeius luy faisoit, estoit caresse d'homme qui le reveroit et observoit par une maniere de devoir, plus qu'il ne l'aimoit, et apperceurent facilement qu'il luy portoit bien grand honneur tant qu'il fut auprès de luy, mais neantmoins qu'il estoit bien aise de quoy il s'en alloit : car il s'efforceoit de retenir tous les jeunes gentilzhommes Romains qui l'alloient veoir, et desiroit qu'ilz demourassent auprès de luy : mais il n'en pria nullement Caton, ains comme si luy present, il eust pensé avoir un syndique, qui luy

eust contrerollé son authorité, il fut bien aise de le laisser aller, luy recommandant sa femme et ses enfans, ce qu'il n'avoit encore fait à nul de ceulx qui s'en retournoient à Rome : il est bien vray qu'aussi luy appartenoit il de quelque parenté. Depuis, toutes les villes par où il passa, s'estudierent à l'envy les unes des autres, à qui luy feroit plus d'honneur, et luy faisoit on partout banquets et festins, ès quelz il prioit ses amis d'avoir l'œil et prendre garde à luy, s'il confirmoit point un propos, que luy avoit dit autrefois Curion, lequel se faschant de veoir Caton, qui estoit son amy et son familier, ainsi austere, luy demanda un jour, s'il avoit point de voulunté d'aller veoir le païs d'Asie, après que le temps de sa charge seroit expiré. Caton luy feit response, qu'il en estoit bien deliberé. « Tu « feras fort bien, luy repliqua Curion : car tu « en retourneras un peu plus gay et plus apprivoisé, que tu n'es ». Car il luy usa d'un terme Romain, qui signifie proprement cela.

XXI. Au demourant Dejotarus roy de la Galatie, estant desja fort vieil, l'envoya semondre de le aller veoir en son païs, pour luy recommander ses enfans et sa maison : en laquelle si tost qu'il fust arrivé, ce roy luy feit de beaux et riches presens de toutes sortes, le priant et sollicitant par tous moyens de les prendre. Cela despleut tant à Caton, et l'irrita si fort, que y estant arrivé le soir, après y avoir demouré un jour seulement, il s'en partit le lendemain dès les trois heures du jour : mais il n'eut

pas fait une journée, qu'il trouva en la ville de Pessinunte [1] d'autres presens encore plus grands qui l'attendoient avec des lettres de Dejotarus, par lesquelles il le prioit bien instamment de les accepter : et s'il n'en vouloit point, à tout le moins qu'il permist à ses amis de les prendre, attendu qu'ilz le valoient et le meritoient bien pour toutes raisons, mais specialement pour l'amour de luy, de tant plus mesmement que ses biens n'estoient point si grands, qu'il peust suffire à tous ses amis. Toutefois jamais Caton ne leur voulut permettre non plus que devant, qu'ilz en acceptassent rien, encore qu'il apperceust bien qu'il y en avoit aucuns d'entre eulx amolliz de desir, et se plaignans de ce qu'il ne leur en laissoit prendre : car il leur remonstra, que jamais autrement la corruption et concussion n'auroit faulte de quelque honeste couverture et couleur de prendre : et au demourant que ses amis auroient tousjours part aux biens qu'il possederoit justement. Ainsi renvoya il à Dejotarus tous ses presens. Et comme il fut prest à s'embarquer pour repasser à Brundusium, il y eut quelques uns de ses amis qui l'admonesterent qu'il valoit mieulx mettre les cendres et les os de son frere Cæpion dedans un autre vaisseau : mais il leur feit response qu'il laisseroit plus tost sa propre vie, que de laisser ces reliques là : et incontinent se meit à la voile, là où lon dit qu'il passa en très grand

[1] Ville de la province d'Asie appellée *Galatie* ou *Gallo-Grèce*, près du fleuve Sangare.

danger, et les autres vaisseaux eurent assez commode traverse.

XXII. Retourné qu'il fut à Rome, il estoit tousjours ou en sa maison à conferer de la philosophie avec le philosophe Athenodorus, ou sur la place à faire plaisir à ses amis. Puis quand son temps fut echeut de demander un estat de quæsteur, jamais il ne se meit à le demander, que premierement il n'eust leu diligemment les edicts et ordonnances concernantes le faict et l'office d'un quæsteur, et qu'il n'eust particulierement enquis sur tous les poincts, ceulx qui en avoient plus longue experience, pour sçavoir en somme quelle estoit la puissance et l'authorité dudit office. Si ne fut pas plus tost installé en l'estat, qu'il y introduisit une grande mutation quant aux clercs et ministres de l'espargne, lesquelz ayans tousjours entre leurs mains les papiers et registres des comptes, et les edicts sur le faict des finances, et puis ayans à besongner ordinairement soubz de jeunes hommes, que lon elisoit à ces offices de quæsture, qui avoient eulx mesmes pour leur ignorance et faulte d'experience, plus tost besoing de maistres qui les enseignassent, que de suffisance pour redresser les autres, ilz ne leur cedoient point en authorité, ains estoient eulx mesmes les magistrats, jusques à ce que Caton prenant à bon esciant les matieres à cueur, et ne se contentant pas d'avoir le tiltre et l'honneur de magistrat seulement, ains en ayant aussi le sens, le cueur et la parole, voulut que les clercs et greffiers se portassent pour telz qu'ilz es-

toient, c'est à sçavoir, ministres des magistrats seulement, leur monstrant et verifiant les meschancetez qu'ilz commettoient en leurs estats, et leur enseignant les faultes qu'ilz faisoient par ignorance. Mais en voyans aucuns audacieux et superbes, qui alloient flattant et gaignant les autres quæsteurs pour luy resister, il en feit condemner le principal d'entre eulx, de male foy commise au partage d'une succession entre des coheritiers, et consequemment le feit priver de jamais pouvoir exercer charge aucune de finances.

XXIII. Il en meit aussi en justice un autre, le chargeant de falsification de testament, et Catulus Luctatius se trouva en jugement pour le defendre, estant pour lors censeur, et au demourant personnage de très grande dignité, non seulement pour l'authorité du magistrat qu'il tenoit, mais beaucoup plus pour sa propre vertu, pource qu'il estoit tenu pour l'un des plus justes et des plus hommes de bien qui fust de son temps à Rome, et si estoit l'un de ceulx qui plus hault louoient Caton, et le hantoit vouluntiers pour l'honesteté de sa vie: et voyant qu'il ne pouvoit defendre son homme par raison, il requit ouvertement, que lon luy pardonnast pour l'amour de luy. Caton ne le voulut pas permettre: mais comme il en feit encore plus chaulde instance, il luy dit adonc franchement, « C'est une honte à « toy, Catulus, attendu que tu es censeur, qui de« vrois rigoureusement examiner noz vies, de te « laisser ainsi jetter hors du devoir[1] de ton office,

[1] Grec, *de t'exposer à te faire chasser par nos sergents.*

« pour gratifier à noz ministres ». Caton ayant prononcé ceste parole, Catulus le regarda bien, comme pour luy respondre, mais neantmoins il ne luy dit rien, ains fust ou de courroux, ou de honte, s'en alla tout confus, sans mot dire. Toutefois l'accusé ne fut pas condemné, car il se rencontra que les voix des juges qui le condemnoient, estoient une de plus que celles qui l'absolvoient : mais Marcus Lollius, l'un des compagnons de Caton en la quæsture, n'ayant peu assister au procès, à cause qu'il s'estoit trouvé malade, Catulus envoya devers luy, le supplier d'y venir pour aider à ce pauvre homme : et luy s'y faisant porter dedans une littiere, après le jugement, donna la derniere voix, qui l'absolut judiciellement : toutefois jamais Caton ne voulut qu'il servist depuis de greffier, ny ne luy souffrit pas payer ses gages, et qui plus est ne voulut pas compter la voix de Lollius entre les autres.

XXIV. Ainsi ayant rabaissé l'audace des greffiers, scribes et clercs des finances, et les ayant rengez à la raison, il eut tous les registres et papiers à sa voulunté dedans peu de temps, pour en faire à son plaisir, et rendit [1] la chambre des comptes plus venerable et plus reverée que le senat mesme, de maniere que tout le monde estoit d'advis, et disoit, que Caton avoit adjouxté à la quæsture la dignité de consulat. Car trouvant que plusieurs particuliers estoient du passé redevables à la chose publique, et la chose publique aussi à quelques par-

[1] L'office de quæsteur. C.

ticuliers, il donna ordre qu'elle ne feist plus de tort à personne, et que personne aussi ne luy en peust plus faire, contraignant roidement ceulx qui devoient, de payer, et payant aussi promptement et vouluntairement à ceulx à qui il estoit deu: tellement que le peuple mesme avoit honte de veoir payer aucuns qui s'attendoient bien de ne payer jamais rien, et à l'opposite aussi rembourser d'autres qui ne cuidoient jamais rien avoir de leurs debtes. D'avantage plusieurs au paravant apportoient au bureau des quæsteurs, des lettres et acquits autrement faicts qu'ilz ne devoient: et bien souvent ses predecesseurs avoient accoustumé de recevoir par graces et par prieres, des mandemens tous faulx: mais durant sa quæsture, jamais il ne passa rien de ceste sorte: car estant un jour en doubte d'un mandement qui luy fut presenté, à sçavoir s'il estoit vray et valable, encore que plusieurs tesmoignassent que ouy, il n'en voulut jamais rien croire ny l'admettre, jusques à ce que les consuls eux mesmes en personne feussent venus tesmoigner et jurer qu'il avoit ainsi esté ordonné.

XXV. On y avoit il plusieurs à qui Lucius Sylla en sa seconde proscription avoit donné [1] douze mille drachmes d'argent pour teste de chasque citoyen proscript qu'ilz avoient occis de leurs propres mains, lesquelz estoient bien haïs et mauldicts de tout le monde, comme meurtriers et excommuniez, mais toutefois personne ne leur osoit

[1] Douze cents escus. *Amyot*. 9,337 livres 10 sols de notre monnoie.

courir sus pour en faire la vengeance : Caton les appella tous en justice, comme detenans injustement l'argent de la chose publique, et les contraignit de le rendre, leur reprochant en courroux, non sans raison, la malheureté et meschanceté qu'ilz avoient commise en cest endroit. Ilz n'eurent pas plus tost rendu cest argent, qu'ilz furent par autres accusez d'homicide : et comme estans ja condemnez par prejudice, au sortir d'un jugement, on les menoit droit en un autre, où ilz payoient la peine qu'ilz avoient meritée, au grand contentement et aise singuliere de tous les Romains, lesquelz estimoient alors veoir toute la tyrannie de ce temps là effacée, et Sylla mesme puny.

XXVI. Oultre cela estoit encore fort aggreable au peuple la diligence et assiduité continuelle de Caton : pource qu'il estoit tousjours le premier venu au bureau des quæsteurs : et en partoit le dernier, sans jamais se lascher : jamais il ne failloit à pas une assemblée du peuple, ny à pas une congregation du senat, craignant, et ayant soigneusement l'œil à ce que legerement et par faveur on ne remeist quelque argent qui seroit deu à la chose publique, ou que lon n'ottroyast rabais aux fermiers, ou que lon ne feist don d'argent, sinon à ceulx qui l'auroient bien et justement merité. Ainsi ayant vuidé et nettoyé de calumniateurs, et remply de deniers la chambre du tresor, il monstra que la chose publique pouvoit estre riche, sans grever ny faire tort à personne. Il est vray qu'au commencement de ceste administration il fut en-

nuyeux à quelques uns de ses compagnons, pource qu'il leur sembla trop rude : mais à la fin il fut aimé de tous à cause qu'il se soubmettoit seul à soustenir toutes les crieries et malvueillances qui se levoient contre eulx : pource qu'ilz ne vouloient pas laisser aller par faveur les deniers de la chose publique, et leur permettoit d'alleguer pour leur descharge et excuse envers ceulx qui les requeroient et importunoient de prieres, qu'il leur estoit impossible de le faire contre la voulunté de Caton.

XXVII. Et le dernier jour de son magistrat ayant esté reconvoyé par tout le peuple presque jusques en sa maison, il fut adverty que Marcellus estoit dedans la chambre du tresor assiegé et environné de plusieurs de ses amis, personnes d'authorité, qui le pressoient de faire enregistrer quelque don d'argent, comme estant chose deuë par le public. Ce Marcellus estoit son amy dès et depuis leur enfance, et faisoit très bien le deu de son office quand il estoit avec luy : mais quaud il estoit seul, il se laissoit aller aux prieres de ceulx qui le requeroient, estant de si doulce nature, qu'il avoit honte d'esconduire personne, et estoit trop prompt à conceder tout ce dont on le requeroit. Caton s'y en retourna tout court, et trouvant qu'il avoit par importunité fait enregistrer ceste donation, se feit apporter les registres, et l'effacea en sa presence, sans que l'autre dist un seul mot à l'encontre : puis cela fait, le reconvoya et accompagna jusques en sa maison, et ne se plaignit jamais, ny lors, ny onques depuis, de cest acte là, ains persevera

tousjours en son amitié et familiarité comme devant.

XXVIII. Mais pour estre hors de l'office de quæsture, il ne laissa pas la chambre du tresor sans guet ny garde : car il y faisoit tous les jours assister de ses serviteurs, lesquelz redigeoient par escript tout ce qui s'y passoit. Et luy mesme ayant recouvré pour le prix et somme de cinq talents [1] des livres, ès quelz estoit compris tout l'estat du revenu public et de l'administration d'iceluy, depuis le temps de Sylla, jusques à l'année de sa quæsture, il les avoit tousjours entre les mains, entrant tousjours au senat le premier, et en sortant le dernier. Et là bien souvent pendant que les autres senateurs s'assembloient tout à loisir, il s'alloit seoir en quelque coing à part, et y lisoit tout bas en mettant sa robbe au devant, et jamais n'alloit aux champs ès jours qu'il sçavoit qu'il y devoit avoir assemblée de senat.

XXIX. Depuis Pompeius et ses adherens, voyans qu'il estoit impossible de le forcer, et encore plus de le gaigner, à ce qu'il leur favorisast ès choses qu'ilz poursuivoient injustement, alloient espians les moyens de le distraire et divertir qu'il n'assistast au senat, en l'empeschant à defendre les causes de quelques siens amis, et à vacquer à quelques arbitrages, ou autres tels negoces : mais luy s'estant incontinent apperceu de leur aguet et embusche, il denoncea une fois pour toutes, à tous ceulx qui

[1] Trois mille escus. *Amyot*. 23,343 liv. 15 sols de notre monnoie.

se vouloient servir de luy, qu'il ne vacqueroit jamais à autres affaires quelconques ès jours que lon tiendroit le senat : car il n'estoit venu à s'entremettre des affaires de la chose publique pour s'enrichir, comme faisoient quelques autres, ny pour acquerir reputation, ny fortuitement et par cas d'adventure : ains ayant par meure deliberation choisy l'entremise du gouvernement, comme le propre exercice d'un homme de bien, il estimoit estre tenu d'y vacquer et avoir l'œil plus soigneusement, que ne fait l'abeille à bastir ses goffres de cire où elle fait le miel : à l'occasion dequoy il mettoit peine de recouvrer par le moyen de ses hostes et amis, qu'il avoit en chacune province de l'empire Romain, les principaux actes, edicts, decrets, sentences et jugemens plus notables des gouverneurs qui les regissoient.

XXX. Il s'attacha une fois à Publius Clodius, seditieux harengueur, qui alloit suscitant et emouvant des commencemens de grandes nouvelletez, en accusant envers le peuple les presbtres et les religieuses vestales, entre lesquelles Fabia Terentia sœur de la femme de Ciceron fut appellée en justice : mais Caton ayant pris leur protection et defense, feit si grande vergoigne à leur accusateur Clodius, qu'il le contraignit de sortir hors de la ville : dequoy Ciceron luy rendant graces, Caton luy respondit que c'estoit à la chose publique à qui il en falloit rendre graces, à cause que c'estoit pour l'amour d'elle seule, qu'il disoit, faisoit et conseilloit toutes choses : à l'occasion dequoy il vint en

telle reputation, que quelquefois en un plaidoyer où lon alleguoit la deposition d'un seul tesmoing, l'advocat plaidant pour la partie adverse, dit aux juges, qu'il ne devoit aucunement adjouxter foy entiere au dire d'un seul tesmoing, quand bien ce seroit Caton mesme : et estoit ja un commun proverbe, quand on parloit de choses estranges et mal aisées à croire, de dire, « Cela n'est pas croyable, « quant ce seroit Caton mesme qui le diroit ». Et comme un jour au senat quelque personnage de mauvaise reputation, superflu et dissolu en despense, eust fait une longue harengue à la louange et recommandation de sobrieté, temperance et espargne, il y eut un senateur nommé Amnæus, qui ne se peut tenir de luy dire, « Dea, mon amy, qui « penses tu qui puisse plus avoir la patience de « t'ouyr, veu que tu tiens table comme Crassus, « tu bastis comme Lucullus, et nous presches « comme Caton [1] »? Aussi appelloit on communement, par maniere de mocquerie, *Catons*, ceulx que lon voyoit graves et severes en paroles, et en faict desordonnez et vicieux.

XXXI. Plusieurs de ses amis l'incitoient et admonestoient de demander l'office de tribun du peuple, mais il n'en fut pas d'advis pour lors, disant qu'il ne falloit pas employer, ny despendre la puissance d'un tel magistrat et de si grande authorité, non plus que d'une forte medecine, sinon en temps et en choses necessaires : et y ayant

[1] Dans la Vie de Lucullus, ce propos est attribué à Caton lui-même, ch. LXXXI, T. V.

vacation

vacation publique d'affaires, il s'en alla à l'esbat en la Lucanie, où il avoit des maisons d'assez plaisant sejour, menant quant et luy force livres, et des philosophes pour luy tenir compagnie : mais par le chemin il rencontra force sommiers, grande quantité de bagage, et un grand train de personnes : il demanda que c'estoit, et on luy dit, que c'estoit Metellus Nepos, qui retournoit à Rome pour demander le tribunat. Si s'arresta tout court, et après avoir pensé un petit en soy mesme, commanda à ses gens qu'ilz retournassent en arriere. Dequoy ses amis estant esbahis, il leur respondit,
« Ne sçavez vous pas, que Metellus de soymesme
« est à redoubter pour sa folie ? et maintenant qu'il
« vient avec l'instruction de Pompeius, il se ruera
« à travers les affaires, comme fouldre qui gastera
« tout : à ceste cause n'est il pas maintenant sai-
« son d'aller à l'esbat, ny de se donner du bon
« temps, ains fault là vaincre, ou mourir honora-
« blement pour la defense de la liberté ».

XXXII. Toutefois à la persuasion de ses amis, il alla premierement un tour jusques à sa maison, des champs, là où il n'arresta gueres, ains s'en retourna incontinent à Rome. Et y estant arrivé un soir, dès le lendemain matin il descendit sur la place, demandant et poursuivant l'office de tribun du peuple, expressement pour resister aux entreprises de Metellus, à cause que ce magistrat là a beaucoup plus de puissance d'empescher, que de faire : car si tous les autres d'un accord avoient arresté une chose ensemble, et qu'il y en eust un

seul qui s'y opposast, le seul opposant l'emporteroit par dessus tous les autres. Or n'eut il pas du commencement grand nombre de ses amis autour de luy : mais quand on entendit l'intention pour laquelle il faisoit lors ceste poursuitte, tous les gens de bien incontinent se rengerent à ses costez, qui le confirmerent en sa deliberation, et l'encouragerent de la poursuyvre, à cause qu'il ne faisoit pas tant pour soy, que pour la chose publique, de demander cest office en un tel temps, attendu que l'ayant peu obtenir par plusieurs fois sans difficulté, en temps où il n'y avoit point d'affaires, il ne l'avoit point voulu demander, ains s'estoit reservé à le poursuivre lors qu'il falloit, non sans danger, combatre pour le bien de la chose publique, et pour la protection de la liberté. Si dit on, qu'il y eut si grande foule de gens qui vindrent pour luy assister à sa brigue, et de si chaude affection, qu'il en cuida estre estouffé, et ne pensa jamais arriver jusques sur la place, pour la presse du monde qui l'accompagnoit.

XXXIII. Ainsi ayant esté declaré tribun [1] du peuple avec Metellus et d'autres, il apperceut que lon alloit marchandant et acheptant des voix du peuple, quand on vint à l'election des consuls, et feit une harengue, en laquelle il reprit et tensa asprement le peuple pour ceste orde et sale marchandise, et à la fin d'icelle protesta avec serment, qu'il accuseroit et mettroit en justice celuy qui auroit baillé argent pour se faire elire, exceptant

[1] L'an de Rome 691, avant J. C. 63.

Syllanus seul, pource qu'il estoit son allié, ayant espousé Servilia, qui estoit sa sœur, car à celuy là ne demanda il rien : mais il accusa, et se feit partie formelle contre Lucius Murena, qui par argent avoit tant fait, qu'il avoit obtenu le consulat avec Syllanus. Or y avoit il une ordonnance qui permettoit à l'accusé de donner garde à l'accusant pour veoir ce qu'il proposeroit et dont il se vouldroit servir en son accusation, à fin que l'accusé ne fust point surpris au desprouveu : parquoy celuy que Murena avoit baillé à Caton pour l'observer, le suivant par tout, et considerant de près tout ce qu'il faisoit, quand il veit qu'il n'y alloit point cauteleusement ny malicieusement, ains rondement suivant le droit chemin de juste accusateur, il en eut si grande fiance en la magnanimité et simple bonté du naturel de Caton, que sans autrement l'espier, il ne luy faisoit que demander à luy mesme, ou sur la place, ou en sa maison, si ce jour là il avoit deliberé de procurer chose aucune appartenante à l'accusation : s'il disoit que non, il s'en alloit, luy adjouxtant pleine foy. Quand ce vint au jour de l'assignation que la cause fut plaidée, Ciceron qui estoit ceste année là consul [1], en defendant Murena se mocqua si plaisamment des philosophes stoïques, et de leurs estranges et extravagantes opinions, qu'il en feit rire les juges, de sorte que Caton mesme se soubriant, dit à ceulx qui estoient autour de luy : « Voyez que nous avons un plaisant consul, « qui fait ainsi rire les gens ». Mais ayant esté

[1] L'an de Rome 691.

Murena absoulz en ce jugement, il ne se porta point depuis en homme mauvais ny estourdy vers Caton, ains tant que son consulat dura [1], se gouverna tousjours par son conseil ès principaux affaires, et continua de l'honorer, et suivre son conseil, en ce qui appartenoit au devoir de son magistrat : dequoy Caton luy mesme estoit cause, pource qu'il n'estoit terrible ny redoubtable sinon au conseil, et en ses harengues devant le peuple, pour la defense du droit et de la justice seulement : car au demourant il se monstroit humain, gracieux et bening envers tout le monde.

XXXIV. Mais avant que d'entrer en l'exercice de son tribunat, estant Ciceron encore consul, il luy aida à bien faire le devoir de son estat en plusieurs autres choses, et mesmement à mettre fin à la conjuration de Catilina, qui fut un très grand et très bel acte : car ce Catilina machinoit un remuement universel, pour ruiner et renverser sans dessus dessoubz toute la chose publique, excitant des seditions civiles au dedans, et des guerres ouvertes au dehors, dont estant convaincu par Ciceron, il fut contrainct de se sauver hors de Rome : mais Lentulus, Cethegus et plusieurs autres complices de ceste conjuration, blamans Catilina d'aller trop laschement et trop froidement en besongne, avoient de leur costé entrepris de brusler toute la ville de Rome entierement, et mettre en combustion tout l'empire Romain par guerres estrangeres et rebellions de nations et provinces foraines : mais

[1] L'an de Rome 692.

ayant esté leur conspiration descouverte, ainsi comme nous avons plus amplement declaré en la vie de Ciceron, la chose fut mise au jugement du senat, pour sçavoir ce qui en devroit estre fait: et là Sillanus à qui premier fut demandée son opinion, dit qu'il estoit d'advis que lon leur devoit faire souffrir peine extreme, et consequemment tous ceulx qui opinerent après luy furent de mesme advis, jusques à Cæsar, lequel estant personnage bien parlant, et qui desiroit nourrir et entretenir plus tost que esteindre tous remuemens, seditions et changemens en la chose publique, comme matiere propre à ce qu'il avoit de longue main projetté en son entendement, feit une harengue pleine de doulces paroles attrayantes, en laquelle il remonstra que de faire ainsi mourir ces personnages, sans qu'ilz fussent judiciellement condemnez, il ne luy sembloit nullement raisonnable, ains que plus tost on les devoit tenir en prison. Cela changea tellement les opinions du reste des senateurs, pour la crainte qu'ilz eurent du peuple, que Sillanus mesme rhabilla son opinion, et dit qu'il n'avoit point entendu qu'on les deust faire mourir, ains les retenir en prison fermée, pource que l'extreme peine à un citoyen Romain estoit la prison.

XXXV. Ainsi estans les opinions changées et inclinans les autres senateurs en la plus doulce et plus humaine sentence, « Caton se levant quand ce fut à luy à dire son opinion, commencea en courroux avec une grande force d'eloquence à repren-

dre griefvement Syllanus de s'estre changé, et à picquer asprement Cæsar, qui soubz une apparence populaire, et soubz couverture d'un parler doulx et gracieux, alloit ruinant la chose publique, et intimidant le senat, là où il devroit avoir grande peur, et se reputer bien heureux, s'il se pouvoit sauver, que lon ne s'attachast à luy mesme, pour les occasions de l'en souspeçonner qu'il donnoit, en voulant ainsi manifestement ravir d'entre les mains de la justice des traistres ennemis de la chose publique, et monstrant de n'avoir aucune pitié ny compassion de la ville de sa naissance, si noble et si grande, qui avoit esté si près de finale extermination, ains plus tost regretter et lamenter la fortune de ces malheureux hommes là, qui ne devoient jamais avoir esté nez, et la mort desquelz preservoit Rome de meurtres, maulx et dangers infinis ». Il n'est demouré que ceste harengue seule, de toutes celles que feit onques Caton, parce que Ciceron avoit ce jour là attiltré des clercs, qui avoient la main fort legere, auxquelz il avoit d'avantage enseigné à faire certaines notes et abbreviations, qui en peu de traicts valoient et representoient beaucoup de lettres, et les avoit disposez çà et là en divers endroits de la salle du senat : car lon n'usoit point encore lors, et ne sçavoit on que c'estoit de notaires, c'est à dire, d'escrivains qui par notes de lettres abbregées figurent toute une sentence, ou tout un mot, comme lon a fait depuis : et dit on que ce fut lors premier que lon commencea à en trouver la trace. Si le gaigna lors Caton, et feit

tellement tourner les opinions, que ces hommes furent condemnez à mourir. Et pour ne rien omettre de ce qui peult servir à representer au vif l'image de son naturel, jusques aux moindres indices : on dit que ce jour là y ayant grand debat et fort vehemente contention de luy à l'encontre de Cæsar, tellement que tout le senat estoit attentif à les regarder et ouyr, on apporta de dehors un petit papier à Cæsar. Ce que Caton tira incontinent en suspicion, et l'en calumnia tant, que plusieurs des senateurs s'en emeurent, et commanderent que ce qui estoit escript en ce papier fust leu tout hault et clair : parquoy Cæsar tendit la lettre à Caton qui ne seoit pas gueres loing de luy. Caton l'ayant leuë trouva que c'estoit une lettre d'amour que sa sœur Servilia escrivoit à Cæsar, dont elle estoit amoureuse, ayant esté par luy corrompue : si la rejetta à Cæsar en luy disant, « Tien yvrogne » : et cela fait, se remeit à continuer le propos, qu'il avoit paravant commencé.

XXXVI. En somme, il semble que Caton a esté peu heureux du costé des femmes : car ceste Servilia, comme nous avons dit, eut mauvais bruit pour l'amour de Cæsar : mais l'autre Servilia, qui estoit aussi sa sœur, fut encore plus diffamée, pource que estant mariée à Lucullus l'un des premiers personnages de Rome, dont elle avoit eu un filz, elle fut à la fin par luy chassée et repudiée pour son impudicité : et, qui est encore plus honteux, sa propre femme Attilia ne fut pas elle mesme nette de tel vice : car combien qu'il en eust eu

deux enfans, il fut contrainct de la repudier, tant elle se gouverna mal: et depuis il espousa la fille de Philippus, nommé Martia, laquelle semble avoir esté fort honeste dame. C'est celle de qui lon parle tant. Car ceste partie en la vie de Caton, ne plus ne moins qu'en une fable ou comedie, est disputable et bien mal aisée à soudre : mais la chose fut telle, ainsi que l'escrit Thraseas, qui en remet la foy et la garantie sur un Munatius, lequel estoit familier amy de Caton. Entre plusieurs qui aimoient et admiroient les vertus de Caton, il y en avoit qui le monstroient et le descouvroient les uns plus que les autres : comme Quintus Hortensius personnage de grande authorité, et homme de bien, avec lequel desirant estre non seulement amy privé et familier de Caton, àins aussi son allié en quelque sorte que ce fust, et joindre par quelque affinité toute la maison de luy à la siene, tascha de luy persuader qu'il luy baillast en mariage sa fille Porcia, laquelle estoit mariée à Bibulus, et luy avoit ja fait deux enfans, pour y semer aussi, ne plus ne moins qu'en une terre fertile, de sa semence, et en avoir de la race, luy remonstrant que cela sembloit bien un peu estrange de prime face quant à l'opinion des hommes : mais quant à la nature, qu'il estoit honeste, et utile à la chose publique, qu'une belle et honeste jeune femme en la fleur de son aage ne demourast point oiseuse, laissant esteindre son aptitude naturelle à concevoir, ny aussi ne faschast ny n'apauvrist point son mary, en luy portant plus d'enfans qu'il n'en auroit de

besoing, et que en communiquant ainsi les uns aux autres les femmes idoines à la generation, à gens de bien et hommes qui en fussent dignes, la vertu vinst à se multiplier d'avantage, et à s'espandre en diverses familles, et la ville consequemment à s'en mesler, unir et incorporer en soy mesme d'avantage par alliance : mais si d'adventure Bibulus aimoit tant sa femme qu'il ne la voulust point quitter entierement, il la luy rendroit incontinent après qu'elle luy auroit fait un enfant, et qu'il se seroit conjoinct par un plus estroict lien d'amitié, moyennant ceste communication d'enfans, avec Bibulus mesme et avec luy. «Caton feit response qu'il aimoit « bien Hortensius, et auroit bien aggreable son al- « liance, mais qu'il trouvoit estrange qu'il luy parlast « de luy bailler sa fille pour en engendrer des enfans, « veu qu'il sçavoit bien qu'elle estoit mariée à un « autre ». Adonc Hortensius tournant le propos ne faignit point de luy descouvrir son affection, et luy demander sa femme, laquelle estoit encore assez jeune pour porter des enfans, et Caton en avoit desja suffisamment : et si ne sçauroit on dire que Hortensius feist ceste poursuitte, à cause qu'il s'apperceust que Caton ne feist compte de Martia, car elle estoit lors enceincte de luy : mais tant y a, que voyant le grand desir et la grande affection que Hortensius en avoit, il ne la luy refusa point, ains luy respondit qu'il falloit donques que Philippus pere de Martia en fust aussi content, lequel entendant que Caton s'y consentoit, ne voulut point neantmoins luy accorder sa fille, que Caton

luy mesme ne fust present au contract, et stipulant avec luy [1]. Ces choses furent faittes bien long temps depuis : toutefois pource que je suis tumbé sur le propos des femmes de Caton, il m'a semblé de haster ce recit, et le mettre avant son temps en ce lieu.

XXXVII. Ayant donques Lentulus et ses consors en la conjuration de Catilina, esté executez à mort, Cæsar pour se couvrir des charges et imputations que Caton luy avoit mis sus au senat, recourut en la sauvegarde du peuple, et retira autour de soy tous ceulx qu'il sçavoit qui avoient mauvaise voulunté, et qui ne demandoient qu'à renverser et gaster tout, en les mutinant et incitant encore plus à ce faire : au moyen dequoy, Caton craignant que telle maniere de gens ne suscitast quelque trouble et combustion en la chose publique, suade au senat de gaigner le menu populaire qui n'avoit rien, en luy faisant distribuer quelque bled pour vivre : ce qui fut fait : et monta ceste despense par an à [2] douze cents cinquante talents. Ceste largesse assopit manifestement les menaces des troubles que lon craignoit de ce costé là. Mais d'un autre costé, Metellus entrant en son tribunat, faisoit des assemblées et harengues seditieuses, ès quelles il meit en avant au peuple un decret, par lequel estoit porté, que Pompeius fust au premier

[1] Il la reprit depuis après la mort d'Hortense, l'an de Rome 705, comme on verra au ch. LXVIII.

[2] Sept cents cinquante mille escus. *Amyot*. 5,835,937 livres 10 sols de notre monnoie.

jour rappellé avec son armée en Italie, à fin qu'il prouveust à ce que la chose publique ne tumbast en inconvenient pour le danger de Catilina. Ce qui n'estoit qu'une couverture de belles paroles : mais le but et l'intention veritable où tendoit cest edict, estoit de mettre tous les affaires de la chose publique et les forces de l'empire Romain entre les mains de Pompeius. Le senat fut assemblé là dessus, auquel Caton ne parla pas d'entrée aigrement, ny de trop grande vehemence, contre Metellus, comme il avoit accoustumé de faire à l'encontre de ceulx qui se deportoient comme luy : ains l'admonesta doulcement et modereement, jusques à le prier à la fin et luy hault louer sa maison, de ce qu'elle avoit tousjours suivy le party du senat et des gens de bien : mais cela esleva encore plus en audace et en gloire Metellus, et feit qu'il commencea à avoir Caton en mespris, pource qu'il estima qu'il luy cedast ainsi de peur qu'il eust, tellement qu'il s'oublia jusques à dire des paroles presumptueuses, et user de fieres menaces, qu'il feroit ce qu'il avoit entrepris bon gré mal gré le senat. Adonc Caton changeant de visage, de voix et de parole, après luy avoir parlé fort asprement, en fin protesta roidement, « que tant comme il auroit vie au corps, « il ne souffriroit que Pompeius entrast avec armes « en la ville de Rome ». Quoy entendu, le senat eut opinion que ny l'un ny l'autre n'avoit le sens bien rassis, ny le jugement bien sain, mais que les deportemens de Metellus estoient une fureur, qui procedant d'une extreme malice et meschanceté, vou-

loit mettre toutes choses sans dessus dessoubs, et que ce que faisoit Caton, estoit un ravissement et ecstase de vertu transportée hors de soy, pour vouloir defendre les choses justes et raisonnables.

XXXVIII. Quand le jour fut escheut, auquel on devoit faire passer cest edict par les voix du peuple, Metellus ne faillit pas d'avoir ses gens en ordonnance sur la place, force estrangers, force esclaves et force [1] escrimeurs à oultrance tous en armes, avec ce qu'il y avoit une bonne partie de la commune qui desiroit le retour de Pompeius, pour l'esperance de quelque mutation, et si estoit leur affaire grandement favorisé et fortifié de la part de Cæsar, qui lors estoit præteur. Et à l'opposite, de l'autre costé les plus gens de bien de la ville se courrouceoient bien avec Caton, et disoient comme luy, que c'estoit une grande meschanceté, mais ilz ne luy aidoient point pourtant: à l'occasion dequoy ses parents et domestiques en estoient en grand soucy et en grande peine, de sorte qu'il y en eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer et sans boire ny manger, pour le danger auquel ilz voyoient sa vie, et mesmement sa femme et ses sœurs ne faisoient autre chose que plorer et se tourmenter en sa maison, là où luy tout au contraire parloit asseureement, et reconfortoit tout le monde: et après avoir souppé comme de coustume, il s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil jusques au matin, que Munatius Thermus l'un de ses compagnons au tribunat le

[1] Gladiateurs. C.

vint esveiller : si s'en allerent ensemble sur la place, où ilz furent accompagnez de bien peu de gens : mais ilz en trouverent plusieurs par le chemin qui leur venoient au devant, pour les advertir qu'ilz se teinsent sur leurs gardes.

XXXIX. Quand ilz furent à l'entrée de la place, Caton apperceut incontinent le temple de Castor et Pollux tout environné d'hommes armez, et les degrez tenus et occupez par des escrimeurs à oultrance, et Metellus qui estoit au plus hault, assis près de Cæsar : si se retourna adonc devers ses amis et leur dit, « Voyez quel couard voylà, qui « contre un seul homme nud a assemblé tant de « gens armez ». En disant cela il marcha droit celle part avec Thermus, et s'ouvrirent ceulx qui tenoient les degrez pour les laisser passer, mais ilz n'en souffrirent monter pas un autre, encore eut Caton bien affaire à tirer Munatius à mont par la main : monté qu'il fut, il s'en alla droit asseoir entre Metellus et Cæsar, pour les engarder de parler ensemble à l'oreille. Ilz ne sceurent ne l'un ne l'autre que luy dire : mais les gens de bien qui veirent et considererent avec admiration le visage, l'asseurance et le courage de Caton, s'approcherent de plus près, et par leurs cris l'enhorterent qu'il ne craignist rien, s'encourageans les uns les autres de tenir bon, et de se rallier ensemble pour la defense de la liberté commune, en secourant celuy qui combatoit pour elle : si y eut un sergent qui prit en main l'edict par escript, comme pour le lire au peuple, Caton luy defendit de ce faire :

parquoy Metellus adonc le prit luy mesme, et commencea à le lire. Caton le luy osta par force d'entre les mains : mais neantmoins Metellus en sachant le contenu par cueur, ne laissa pas de le vouloir prononcer sans escriture : et Thermus luy meit la main au devant de la bouche pour le garder de parler : tant que Metellus voyant ces deux hommes obstinez à l'empescher par toutes voyes qu'il ne feist passer son edict, et que le peuple chalant la voile se rengeoit du costé de la raison, il feit signe à ses gens, que quelques soudards armez qu'il tenoit exprès à ceste fin en sa maison, accourussent à l'effroy avec grands cris : ce qui fut fait : tellement que le peuple de frayeur s'escarta, les uns deçà, les autres delà, et ne demoura sur la place que Caton seul, auquel on tiroit d'amont force coups de pierres et de baston : mais Murena, celuy mesme qu'il avoit accusé d'avoir achepté le consulat, ne l'abandonna point en ce danger, ains le couvrant de sa longue robbe cria à ceulx qui jettoient des pierres qu'ilz eussent à cesser : et en luy remonstrant le peril, auquel il se mettroit pour neant, feit tant envers luy, qu'en le tenant tousjours entre ses bras il le retira au dedans du temple de Castor et Pollux.

XL. Et lors Metellus voyant la tribune aux harengues vuide, et ses adversaires fuyans de tous costez hors de la place, cuida bien avoir tout gaigné, et commanda à ses soudards armez qu'ilz se retirassent, et luy se tirant tout doulcement en avant, essaya de faire lors passer et authoriser son edict :

mais ses contraires se revenans aussi tost de leur effroy, et retournans sur la place recommencerent à crier à l'encontre de Metellus plus fort et plus hardiment que devant, de sorte qu'il s'en trouva luy mesme en grand trouble et en grande frayeur, et ses adherents aussi, cuidans que leurs adversaires eussent recouvré des armes de quelque part, et que ce fust ce qui les feist ainsi fierement retourner contre eulx : tellement qu'il n'y eut pas un qui arrestast, ains se tirerent tous arriere de la tribune aux harengues. Ainsi estans ceulx de la ligue de Metellus escartez, Caton se presenta sur la tribune qui loua grandement le peuple de la bonne voulunté qu'il avoit monstrée, en l'enhortant de perseverer tousjours de bien en mieulx : tellement que la commune mesme se banda lors contre Metellus : et le senat assemblé là dessus, ordonna que lon secourust Caton plus que jamais, et que lon resistast par tous moyens à cest edict de Metellus, comme estant pernicieux, et introduisant une sedition et une guerre civile en la ville de Rome. Quant à Metellus, il s'opiniastroit bien encore à poursuivre son entreprise, et ne se vouloit point rendre : toutefois à la fin voyant que ses adherents s'estonnoient merveilleusement, et redoubtoient la constance de Caton, comme chose invincible et inexpugnable, il s'en courut un jour soudainement sur la place, là où assemblant le peuple, il allegua plusieurs raisons pour cuider mettre Caton en haine de la commune, et dit entre autres choses qu'il se vouloit tirer hors de la domination tyrannique de

Caton et de sa conspiration à l'encontre de Pompeius, dont on verroit que bien tost la ville se repentiroit d'avoir ainsi rebuté un si grand personnage. Cela dit, il se partit aussi tost pour s'en aller en Asie faire ses plaintes à Pompeius. Si fut Caton grandement estimé pour ce faict, d'avoir ainsi deschargé la chose publique du pesant fardeau du tribunat d'un tel fol, et d'avoir par maniere de dire, desfait en Metellus, la puissance de Pompeius; mais encore fut il loué et estimé d'avantage, quand il empescha que le senat, qui le vouloit à toute force, ne notast Metellus d'infamie, et ne le privast de son estat: car il s'y opposa, et pria le senat de ne le faire point. La commune prit pour un grand argument de nature doulce, benigne et humaine, de ne vouloir point, par maniere de dire, fouler aux pieds son ennemy après l'avoir abbatu, ny l'oultrager après l'avoir à force vaincu: mais les sages hommes jugerent d'avantage, qu'il avoit prudemment et utilement fait, de n'irriter point Pompeius.

XLI. ENVIRON ce temps retourna Lucullus de la guerre, de laquelle il sembloit que Pompeius luy eust osté le couronnement d'entre les mains, et la gloire de l'avoir entierement parachevée, et fut encore bien près d'estre debouté de l'honneur du triumphe, pour la contradiction que luy feit Caius Memmius, l'accusant de plusieurs cas devant le peuple, plus en faveur de Pompeius, que pour inimitié particuliere qu'il eust à l'encontre de luy. Mais Caton, tant pource qu'il estoit son allié, attendu qu'il

qu'il avoit espousé sa sœur Servilia, comme aussi pource que le cas en soy luy sembloit inique, resista à ce Memmius, et soubsteint plusieurs calumnies et imputations, si que finablement estant jetté [1] hors de son magistrat, comme d'une domination tyrannique, encore feit il tant, qu'il contraignit Memmius de soy departir de ses accusations, et de fouyr la lice. Parquoy Lucullus ayant obtenu l'honneur de l'entrée triumphale, s'accointa encore plus que jamais de Caton, estimant avoir en luy un grand boulevard et seur rempar à l'encontre de la puissance de Pompeius, lequel retournant quelque temps après glorieux pour ses conquestes, et se confiant que à la faveur de sa bienvenue il ne seroit refuzé de chose quelconque qu'il demandast à ses citoyens à son arrivée, il envoya devant requerir le senat de vouloir pour l'amour de luy differer l'election des consulz jusques à ce qu'il fut à Rome, à fin qu'estant present il peust favoriser la poursuitte de Piso qui demandoit le consulat: à quoy comme la plus part du senat se laissast aller, Caton à l'opposite y contredit, non qu'il estimast ceste remise estre chose de tant grande consequence, ains voulant retrencher à Pompeius toute esperance d'attenter choses nouvelles et extraordinaires, et feit tellement changer d'advis au senat, que sur l'heure mesme il fut debouté de sa requeste.

XLII. Cela fascha fort Pompeius, lequel s'appercevant bien qu'il auroit Caton pour contraire en beaucoup de choses, s'il ne trouvoit moyen de le

[1] Voyez les Observations.

gaigner, envoya querir Munatius qui luy estoit fort familier, par l'entremise duquel il feit demander à Caton deux niepces qu'il avoit prestes à marier, la plus aagée pour luy, et la plus jeune pour son filz aisné. Les autres disent que ce n'estoient pas ses niepces, mais ses propres filles. Munatius feit le message à Caton, et à sa femme, et à ses sœurs, lesquelles desiroient singulierement ceste alliance pour la grandeur et dignité du personnage qui la demandoit : mais Caton sans dilayer, ny autrement en consulter à loisir, ains comme picqué, respondit tout sur l'heure, « Retourne, Munatius, retourne « devers Pompeius, et luy dy, que Caton n'est « point prenable par le moyen des femmes, non « qu'il n'ait autrement bien chere son amitié : car « là où il ne voudra faire et poursuivre que choses « justes, il trouvera en luy amitié plus seure et plus « certaine que nulle alliance de mariage ; mais au « demourant, qu'il ne baillera jamais ostages à l'ap- « petit de Pompeius contre la chose publique ». Les femmes furent sur l'heure bien mal contentes de ce refus, et ses amis mesmes blasmerent sa response, comme superbe et incivile : mais depuis il advint que Pompeius prattiquant de faire elire consul l'un de ses amis, envoya de l'argent par les lignées pour achepter et corrompre les voix du peuple, et fut ceste corruption assez notoire, pource que l'argent fut compté dedans les jardins mesmes de Pompeius : parquoy Caton adonc remonstra aux femmes de sa maison, que s'il se fust obligé par alliance de mariage à Pompeius, il eust esté contrainct d'avoir

tous les jours part à l'infamie de telz actes : quoy entendu elles mesmes confesserent alors, qu'il avoit plus sagement fait de refuser une telle affinité, que elles de la desirer. Toutefois, s'il fault juger du conseil par les evenemens des choses, il me semble que Caton feit une très grande faulte de rejetter ceste alliance, pource qu'en ce faisant il fut cause que Pompeius se tourna du costé de Cæsar, et prit une alliance, laquelle venant à conjoindre en un la puissance de Cæsar et celle de Pompeius, cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain, à tout le moins changea elle entierement tout l'estat du gouvernement de la chose publique : dont il ne fut à l'adventure rien advenu, si Caton craignant des legeres faultes de Pompeius, n'eust esté cause de luy en laisser faire de très lourdes, en augmentant la puissance d'un autre : mais cela estoit lors encore à advenir.

XLIII. Au demourant Pompeius estant en debat contre Lucullus, touchant certaines ordonnances qu'ilz avoient faites au royaume de Pont, pource que l'un et l'autre vouloit que les sienes eussent lieu, Caton favorisa à Lucullus, auquel notoirement on faisoit tort : à raison dequoy Pompeius voyant qu'il avoit du pire au senat, recourut au peuple, et meit en avant l'edict de faire departir des terres aux gens de guerre : mais Caton s'opposant encore là, feit rejetter son edict, qui fut cause que Pompeius par despit s'accointa lors de Publius Clodius, le plus seditieux et le plus audacieux de tous ceulx qui se mesloient de prescher lors le peuple :

et s'allia aussi en un mesme temps de Cæsar, dont luy mesme luy en bailla l'occasion et le commencement, pource que Cæsar retournant de sa præture d'Hespagne, demandoit l'honneur du triumphe, et tout ensemble vouloit aussi briguer et poursuivre le consulat : mais il y avoit une ordonnance au contraire, car il falloit que ceulx qui aspiroient à quelque magistrat, fussent en personne dedans la ville, et que ceulx qui aspiroient à faire entrée triumphale, attendissent au dehors : pource requit il au senat qu'il fust dispensé de pouvoir demander le consulat par personnes interposées, à quoy la plus part du senat consentoit : mais Caton y contredisoit, et voyant que les autres senateurs inclinoient à vouloir gratifier à Cæsar, quant ce vint à luy à dire là dessus sa sentence, il consuma tout le jour à parler, et engarda par ce moyen que le senat ne peut rien conclurre : parquoy Cæsar laissant la poursuitte du triumphe, se meit à briguer le consulat, et l'amitié de Pompeius. Si fut eleu consul, et incontinent après donna sa fille Julia en mariage à Pompeius, et ayans fait entre eulx comme une conspiration à l'encontre de la chose publique, l'un mettoit en avant des edicts, par lesquelz il pretendoit faire distribuer des terres aux pauvres citoyens Romains, et l'autre les defendoit : de l'autre costé Lucullus et Ciceron se bendans avec l'autre consul, qui estoit Bibulus [1] faisoient tout ce qu'ilz pouvoient à l'encontre : mais principalement Caton, lequel ayant pour fort suspecte ceste al-

[1] L'an de Rome 695.

liance de Cæsar et de Pompeius, comme n'estant point faitte pour aucune bonne intention, disoit qu'il ne craignoit pas tant ceste distribution de terres, comme il redoubtoit la recompense qu'en demanderoient ceulx qui par telz moyens alloient allechans et appastans le commun populaire. En quoy tout le senat fut bien de son advis, et plusieurs autres gens de bien qui n'estoient pas du senat se rengeoient aussi de sa part, s'esbahissans et se courrouceans grandement de ceste estrange importunité de Cæsar, lequel avec l'authorité consulaire, alloit mettant en avant les mesmes choses que souloient proposer les plus seditieux et plus insolens tribuns du peuple, pour gaigner la grace de la commune, et alloit ainsi vilement et laschement mendiant la faveur du menu populaire.

XLIV. Parquoy Cæsar et ses adherents craignans de si grands adversaires, y procederent par vive force : car premierement il fut jetté sur la teste de Bibulus, ainsi comme il s'en alloit en la place, un plain panier de fiant et d'ordure, et rompit on à force les verges que les sergens portoient devant luy, jusque à ce que finablement coups de traict volans de tous costez contre eux, et plusieurs y estans blecés, tous les autres abandonnerent la place, fuyans à val de roupte : mais Caton se retira le dernier, marchant son petit pas ordinaire, et encore se retournant souvent en maudissant telz citoyens. Si feirent les autres, non seulement passer leur edict par les voix du peuple, touchant la distribution des terres aux pauvres : mais qui plus est,

y feirent adjouxter, que tout le senat seroit tenu de jurer qu'il ratifieroit le contenu en l'edict, et y tiendroit la main s'il se trouvoit aucun qui attentast de vouloir aller au contraire, soubz grandes peines à qui refuseroit de prester ce serment. Tous les autres senateurs jurerent par force, se souvenans de l'inconvenient qui estoit jadis advenu en cas pareil à l'ancien Metellus, lequel fut banny de l'Italie pour n'avoir pas voulu jurer de maintenir et garder un edict semblable : à l'occasion dequoy les femmes supplierent en privé avec force larmes Caton qu'il voulust un peu fleschir, et jurer : aussi feirent ses familiers et amis : mais celuy qui plus le persuada et le conduisit à jurer, fut l'orateur Ciceron, qui luy remonstra que à l'adventure n'estoit il pas raisonnable de vouloir seul desobeïr à ce qui auroit semblé bon et juste à tous les autres ensemble, et que ce seroit fait en homme totalement insensé de se precipiter soymesme en un evident peril, pour cuider empescher une chose qui estoit desja toute faitte : mais encore, que le plus extreme mal qu'il y auroit en cela, seroit, s'il abandonnoit et laissoit en proye la chose publique, (pour le bien de laquelle il faisoit toutes choses,) à ceulx qui espioient tous les moyens de la ruiner, comme s'il fust bien aise de n'estre plus en peine à la defendre à l'advenir : « Car si « bien Caton, disoit il, n'a que faire de Rome, « certainement Rome a affaire de Caton, et aussi « ont tous ses amis » : desquelz luy mesme se disoit estre le premier qui en avoit besoing, à cause

que manifestement Publius Clodius, par le moyen du tribunat, dressoit embusche pour le chasser hors du païs. Lon dit que ces prieres et remonstrances faittes à Caton en privé dedans sa maison, et en public sur la place, l'amollirent un peu, et le feirent à la fin venir jurer le dernier de tous, excepté Faonius, qui estoit l'un de ses familiers amis.

XLV. Parquoy Cæsar elevé en courage, pour avoir conduit à fin ceste siene premiere entreprise, meit en avant encore un autre edict, par lequel il departoit presque toute la campagne [1], et tout le païs que lon appelle *Terre de labeur*, aux pauvres et necessiteux citoyens de Rome. Auquel edict personne ne s'opposa que Caton : et Cæsar le feit prendre par ses sergens dedans la tribune mesme aux harengues pour le mener en prison : mais pour cela il ne fleschit point, ny ne remeit rien de la franchise de son parler, ains en allant continua tousjours de discourir à l'encontre de cest edict, et d'admonester le peuple de rejetter ceulx qui mettoient telles choses en avant. Tout le senat s'en alla après luy, et la plus saine partie du peuple aussi, monstrant assez par leur triste silence, qu'ilz estoient en eulx mesmes desplaisans et courroucez de l'injure que lon faisoit à un tel personnage : tellement que Cæsar mesme s'apperceut bien que le peuple en estoit malcontent : toutefois il s'opiniastra, attendant tousjours que Caton de luy mesme

[1] Grec : *la Campanie ;* et c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la terre de Labour au royaume de Naples.

en appellast et priast le peuple : mais quand il cogneut evidemment, que jamais il ne le feroit, à la fin vaincu de la honte et du deshonneur que ce luy estoit, il supposa et attiltra luy mesme l'un des tribuns du peuple, qui alla oster Caton d'entre les mains des sergens. Finablement l'issue de toute ceste prattique fut, qu'après avoir bien gaigné le peuple par telz edicts et telles gratifications, ilz feirent decerner à Cæsar le gouvernement de toutes les Gaules, tant deçà que delà les monts, et de toute l'Esclavonie[1], avec un exercite de quatre legions, et pour l'espace de cinq ans, combien que Caton predist et denonceast assez au peuple, « que « luy mesme avec ses propres voix logeoit le tyran « dedans la forteresse, qui luy mettroit un jour le « pied sur la gorge ». Ilz feirent aussi elire tribun du peuple Publius Clodius, quoy qu'il fust de maison patriciene, ce qui estoit expressement defendu par les loix : mais ce Clodius leur avoit promis qu'il diroit et feroit tout ce qu'ilz voudroient pour eulx, pourveu qu'en recompense ilz luy aidassent à chasser Ciceron hors de la ville de Rome : et d'avantage ilz feirent designer consulz pour l'année ensuivant[2], Calpurnius Piso, pere de la femme de Cæsar, et Gabinius Paulus, homme du tout fait à la devotion, et selon le cueur de Pompeius, comme escrivent ceulx qui cognoissoient sa vie et ses meurs.

XLVI. Mais combien qu'ilz teinssent la chose

[1] Grec., *l'Illyrie.*

[2] L'an de Rome 696, avant J. C. 58.

publique si fermement embrassée, et qu'ilz eussent reduit au dessoubz d'eulx une partie de la ville par amour, et l'autre par crainte, encore neantmoins redoubtoient ilz tousjours Caton, considerans qu'en ce qu'ilz estoient venuz au dessus de luy, ce avoit esté à toute peine avec difficulté grande, et non sans leur honte, ayans esté contraincts de venir à la force, encore n'en avoient ilz jamais cuidé venir à bout. Qui plus est, Clodius n'esperoit pas pouvoir jamais chasser ny ruiner Ciceron, tant que Caton seroit present : et ourdissans les moyens de le pouvoir faire, si tost qu'il fut instalé en son magistrat, il envoya querir Caton, et luy commencea à dire qu'il l'estimoit le plus homme de bien et le plus entier qui fust dedans Rome, et qu'il estoit prest à le luy monstrer par effect : car là où il y en avoit plusieurs qui le requeroient de leur faire tumber entre mains la commission d'aller en Cypre contre le roy Ptolomæus, il n'estimoit point qu'il y en eust d'autre qui meritast cest honneur que luy, et que pour l'affection qu'il luy portoit, il luy feroit vouluntiers ce plaisir. Caton se prit incontinent à crier, que cela estoit une embusche et une injure, non pas un plaisir : et Clodius adonc luy repliqua fierement et superbement, « Et bien, « puis que tu n'y veux donques aller de gré, je t'y « feray aller par force ». Ce qu'il feit. Car à la premiere assemblée de ville il luy en feit decerner la commission : mais pour y aller il ne luy ordonna ne vaisseau, ny gens de guerre, ny aucuns ministres, sinon deux secrettaires seulement, dont l'un

estoit larron et fort mauvais homme, l'autre estoit un suivant de Clodius : et encore comme s'il luy eust donné peu à faire en Cypre contre Ptolomæus, il luy feit d'avantage commander d'aller puis après remettre les bannis de la ville de Byzance en leur païs et en leurs biens, à fin de le tenir plus longuement hors de Rome, tant qu'il seroit en son magistrat : parquoy se voyant estrainct de telle necessité, il conseilla à Ciceron, lequel estoit desja poursuivy par Clodius, qu'il n'entrast point en combustion avec luy, et qu'il ne jettast point la ville de Rome en guerre civile et en meurtres pour l'amour de luy, ains que plus tost il s'absentast pour un temps, à fin qu'il fust une autre fois cause de preserver son pays.

XLVII. Cela fait il envoya devant un sien amy Canidius en Cypre devers Ptolomæus, pour luy suader qu'il cedast sans venir aux armes, et qu'en ce faisant, il n'auroit faulte ny d'honneur ny de biens ; pource que le peuple Romain luy ottroyeroit la prælature de Venus en la ville de Paphos. Ce pendant luy demoura en l'isle de Rhodes à faire ses preparatifs en attendant la response. Mais sur ces entrefaittes Ptolomæus[1] le roy d'AEgypte pour quelque courroux et quelque different qu'il eut avec ses subjects, s'estant party d'Alexandrie pour s'en aller à Rome, en esperance que Cæsar et Pompeius le remettroient incontinent avec une grosse armée en son royaume, voulut bien en passant parler à Caton : si envoya devers luy, esperant que

[1] Aulétès, surnommé aussi *Nothus*.

aussi tost comme il sçauroit sa venue, il le viendroit visiter. Caton estoit lors d'adventure à ses affaires, qui respondit au messager, que Ptolomæus vinst devers luy s'il vouloit. Ce qu'il feit: mais Caton ne luy alla point à l'encontre, ny ne se leva point au devant de luy, ains le salua seulement tout en la sorte qu'il eust fait le premier venu, et luy dit qu'il s'asseist. Cela premierement estonna ce roy de veoir soubs un si simple et si petit equippage une telle gravité et si grande haultesse ès façons de faire de Caton: mais quand il fut un peu entré en propos de ses affaires, et qu'il entendit une parole pleine de sens et de sain jugement, par laquelle il le tensoit franchement, et luy remonstroit l'erreur qu'il faisoit, d'abandonner une si grande opulence et felicité royale pour s'aller soubmettre à tant d'indignitez de faire la cour, à tant de travaux, et à tant de corruptions de presens qu'il luy conviendroit faire pour gaigner l'avarice de ceulx qui avoient credit et authorité dedans Rome, laquelle estoit tant insatiable, que le royaume d'AEgypte, quand bien il seroit tout entierement converty en argent pour leur bailler, à peine leur suffiroit: à l'occasion dequoy il luy conseilloit de s'en retourner tout court, et de chercher les moyens de se reconcilier et rappointer avec ses subjects, luy disant d'avantage, qu'il estoit content de s'y en aller quant et luy pour s'entremettre de faire son appointement. Ptolomæus adonc revenant comme d'une pasmoison ou d'une alienation d'entendement en son bon sens, considerant la verité en

soy, et la profonde sagesse de ce personnage, fut entre deux de suivre son conseil : et l'eust fait, n'eust esté que ses gens l'en destournerent : mais quand il fut arrivé à Rome, et qu'il luy fallut aller faire la cour aux portes de ceulx qui avoient authorité et qui estoient en magistrats, il souspira, et regretta fort alors la folie qu'il avoit faitte, comme n'ayant pas mesprisé le conseil d'un sage homme, ains plus tost l'oracle d'un dieu.

XLVIII. Au demourant l'autre Ptolomæus, qui estoit en Cypre, de bonne adventure pour Caton, se feit luy mesme mourir avec du poison : et pource que lon disoit qu'il avoit laissé grosse somme de deniers, Caton delibera de s'en aller en personne à Byzance, et envoya en Cypre son nepveu Brutus, pource qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Et après avoir remis les bannis de Byzance en grace avec les autres citoyens, et pacifié tous les differens qu'ilz avoient ensemble, alors il s'en retourna en Cypre, là où il trouva une grande et royale richesse de meubles precieux, comme vaisselle d'or et d'argent, tables, pierreries, tapisseries et draps de pourpre, qu'il falloit tous vendre et en faire argent : il y voulut user d'un extreme soing et diligence, en tirant les choses jusques aux plus haults prix qu'elles eussent sceu valoir, et assister à tout, pour tenir compte jusques aux dernier denier : pour quoy faire il ne se fia point aux us et coustumes de l'encan : car il avoit tous les ministres qui s'en entremettoient pour suspects, comme les crieurs, les encherisseurs, jusques à ses propres amis : et pourtant parloit il

luy mesme à part aux achepteurs qui mettoient à l'enchere, leur faisant haulser les prix, de sorte que la plus part des choses qui estoient en vente, furent ainsi estroussées.

XLIX. Cela irrita fort ses amis, quand ilz apperceurent qu'il se deffioit d'eulx, mesmement Munatius qui estoit son plus familier, lequel en prit un si grand despit, que jamais depuis ne se cuida rappaiser: de sorte qu'au livre que Cæsar composa depuis contre luy, ceste partie de son accusation est l'endroit, auquel il insiste le plus longuement et plus aigrement. Toutefois Munatius mesme escrit, que ce courroux n'advint point par aucune deffiance de Caton, ains plus tost par le peu de respect que Munatius mesme luy portoit, et pour un peu de jalousie qu'il eut de Canidius : car il a escrit un livre des faicts et dicts de Caton, que Thraseas [1] a suivy en son histoire plus que nul autre, et en ce livre il escrit qu'il arriva en Cypre le dernier, là où on luy bailla un meschant logis, dont les autres n'avoient point voulu : et qui plus est, quand il cuida entrer au logis de Caton, on luy refusa la porte, à cause qu'il estoit empesché à emballer quelque chose avec Canidius: dequoy s'estant plaint assez modestement, encore luy feit on une fort rigoureuse response, c'est à sçavoir, « Que le « trop aimer bien souvent est cause de faire haïr, « ainsi comme escrit Theophratus : comme main- « tenant, pource que tu m'aimes extremement, « et qu'il te semble que je ne fais tel compte de toy

[1] Voyez les Observations.

« que tu merites, tu te courrouces : et je te declare,
« que j'employe Canidius plus voulontiers, que les
« autres, pource que je le cognois homme de bon
« esprit, fidele et experimenté, estant venu dès le
« commencement, et ayant, à ce que j'ay peu veoir,
« tousjours eu les mains nettes ».

L. Caton avoit premierement dit ces paroles à Munatius de seul à seul : mais depuis il cogneut qu'il les avoit aussi referées à Canidius, à l'occasion dequoy il n'alloit plus soupper, comme il avoit accoustumé, chez Caton : et estant appellé au conseil, il ne s'y vouloit pas trouver, tant que Caton le menaça qu'il feroit saisir ses meubles et son bagage, comme lon fait à ceulx qui son desobeissans à justice : mais Munatius pour cela ne s'en soucia point, ains remonta sur mer, et s'en retourna à Rome, là où il garda bien longuement son courroux, jusques à ce que Martia, laquelle estoit encore avec Caton, parla à luy, et ayans tous deux esté conviez de soupper chez un amy commun nommé Barca, Caton y arriva, que tous les autres estoient desja à table, et demanda où il se serroit. Barca luy respondit qu'il se meist là où il luy plairoit, et après avoir regardé par tout, il dit, « Je me « veux mettre icy auprès de Munatius », et feit un circuit pour s'y aller mettre, sans toutefois luy faire autre caresse durant tout le soupper. Ce neantmoins depuis à l'instance de Martia, qui l'en pria, Caton luy escrivit qu'il vouloit parler avec luy, et y alla Munatius dès le matin, là où Martia le reteint jusques à ce que tous les autres qui estoient aussi

venuz saluer Caton, s'en fussent allez : et adonc Caton l'embrassa, et luy feit toutes les caresses qu'il est possible de faire. Nous avons bien voulu racompter cela un peu au long, estimans que ces petites choses là faittes en privé, donnent autant et plus à cognoistre les meurs et le naturel des hommes, que font les grandes et faittes en public devant tout le monde.

LI. Au reste Caton en ceste siene commission assembla bien jusques à environ la somme de sept mille talents [1], et craignant la longueur du voyage qu'il avoit à faire par mer, il feit faire plusieurs petits coffrets, desquelz chascun contenoit environ douze cents cinquante escus [2], et attacha à chascun une fort longue corde, au bout de laquelle il y avoit une bien grande piece de liege, à fin que si par cas d'adventure la navire venoit à se rompre, ces lieges monstrassent l'endroit où seroit l'argent au fond de la mer : ainsi fut tout cest argent, excepté bien peu, conduit à sauveté jusques dedans Rome. Mais ayant redigé par escrit en deux livres tout ce qu'il avoit fait en ceste charge, il n'en peut sauver ny l'un ny l'autre : car un de ses serfs affranchis nommé Philargyrus en portoit l'un, lequel s'estant embarqué au port de Cenchrées [3] fut noyé, et le livre qu'il avoit, perdu quant et luy, et l'autre, luy mesme l'avoit bien contregardé jusques à

[1] Quatre millions deux cents mille escus. *Amyot*. 32,681,250 livres de notre monnoie.

[2] Grec, deux talents et cinq cent drachmes.

[3] Port oriental de Corinthe.

Corfou [1], là où il se logea sur la place de la ville, y ayant fait tendre ses tentes : mais les mariniers ayans froid la nuict, feirent un si grand feu qu'il se prit aux tentes, et brusla ce livre entre autres choses. Toutefois il menoit quant et luy les serviteurs du feu roy Ptolomæus, qui de son vivant avoient eu en garde et en maniement ses meubles et ses finances, lesquelz estoient pour clorre la bouche à ses envieux et malvueillans qui l'eussent voulu calumnier de quelque chose : toutefois il ne laissa pas de luy en faire bien mal, non qu'il eust ainsi soigneusement fait ce procès verbal de toute son administration pour approuver sa foy et faire cognoistre sa loyauté, ains pour servir aux autres d'exemple d'exquise diligence : mais la fortune luy envia cest honneur.

LII. Il arriva jusques dedans la ville de Rome par eau, et si tost que lon entendit qu'il approchoit, tous les magistrats, les presbtres, tout le senat, et une bonne partie du peuple sortirent au devant de luy le long de la riviere, de sorte que les deux rives du Tybre estoient toutes couvertes de monde, et sembloit proprement à le veoir ainsi rebourser la riviere, que ce fust comme une entrée triumphale : toutefois il y en eut qui trouverent cela presumptueux et de mauvaise grace, qu'estans les consuls et les præteurs sortis au devant de luy, il ne feit point arrester son vaisseau, ains continua de voguer tousjours contremont l'eau, estant

[1] Grec, *Corcyre*.

dedans

dans une galere royale à six rames pour banc, et n'arresta onques que toute sa flotte ne fust arrivée au port : toutefois quand on vint à porter à travers la place l'or et l'argent jusques dedans le tresor, le peuple s'esbahit d'en veoir une si grande quantité, et le senat assemblé, luy decerna avec très honorables paroles une præture extraordinaire, et privilege de assister aux jeux en robbe de pourpre. Caton refuza ces honneurs, mais il pria le senat de donner liberté à un Nicias, maistre d'hostel du feu roy Ptolomæus, tesmoignant le soing, la loyauté et bonne diligence, dont il avoit usé en ceste affaire. Philippus pere de Martia, estoit ceste année là [1] consul, de sorte que toute la dignité et l'authorité du consulat revenoit à Caton, pour autant que l'autre consul ne luy faisoit pas moins d'honneur pour sa vertu, que Philippus pour son alliance.

LIII. Au reste, Ciceron estant retourné de l'exil auquel l'avoit chassé Publius Clodius, et à son retour ayant grand credit s'en alla un jour au capitole en l'absence de Clodius arracher et oster par force des tables que Clodius y avoit consacrées, ès quelles estoit contenu tout ce qui s'estoit fait durant le temps de son tribunat : surquoy s'estant le senat assemblé, Clodius l'accusa de ceste violence et voye de faict. Ciceron luy respondit, que son election au tribunat ayant esté faitte directement contre l'expresse prohibition des loix, estoit nulle, et par consequent tout ce qu'il avoit ou fait,

[1] L'an de Rome 698. Caton n'avoit pas 38 ans ; et la loi en exigeoit 40 pour la préture.

ou dit en iceluy : mais en cest endroit Caton prit la parole, et se levant dit, « qu'il estoit bien d'advis qu'en toute l'administration de Clodius, il n'y avoit rien eu de sain ny de bon : toutefois que si on cassoit et annulloit generalement tout ce qui auroit esté fait soubs son authorité, il seroit force que lon annullast aussi tout ce que luy avoit manié en Cypre, pource que la commission, en vertu de laquelle il y auroit besongné, ne seroit pas legitime, puis que le magistrat, qui la luy auroit fait decerner, avoit esté induëment eleu ». Mais pour estre Clodius de maison patriciene, son election au tribunat ne venoit point à estre faitte contre les loix : car il estoit passé par adoption en une famille populaire, ce que la loy luy permettoit, et s'il avoit mal versé en son estat, comme beaucoup d'autres, il s'en falloit addresser à luy pour luy faire reparer sa faulte, et s'en prendre à l'homme qui avoit abusé, non pas destruire l'authorité du magistrat, qui n'en pouvoit mais et y estoit interessé.

LIV. Ciceron fut mal content de Caton pour ceste contradiction, et desista bien long temps de luy monstrer signe d'amitié, comme il faisoit au paravant : mais depuis ilz se reconcilierent ensemble [1] par une telle occasion : Pompeius et Crassus ayans esté parlementer avec Cæsar, lequel à ceste intention avoit repassé les monts des Alpes, avoient arresté entre eux, qu'ilz demanderoient un second consulat, et quand ilz seroient instalez en l'estat, ilz feroient prolonger à Cæsar son gouvernement, pour en-

[1] Mettez un point après *ensemble* et recommencez à la ligne : *De là Pompeius*, etc. C.

core autant de temps comme il l'avoit desja tenu, et se feroient aussi bailler à eulx mesmes des provinces les meilleures et les plus grandes, avec de puissantes armées, et argent pour les entretenir et soudoyer : ce qui estoit une manifeste conspiration, pour departir entre eulx tout l'empire Romain, et ruiner entierement la chose publique. Il y avoit lors plusieurs gens d'honneur qui se preparoient pour demander le consulat : mais quand ilz veirent que Pompeius et Crassus se presentoient à la poursuitte, tous les autres se deporterent, exceptez Lucius Domitius, qui avoit espousé Porcia, la sœur de Caton : à la suasion duquel il ne se vouloit point deporter de sa poursuitte, ny ceder en un combat, où il n'estoit pas question d'un magistrat, ains de la liberté mesme du senat et du peuple Romain. Si courut incontinent un bruit parmy la plus saine partie du peuple, qu'il ne falloit pas permettre que la puissance de Pompeius se joignist à celle de Crassus par le moyen de ce magistrat, pource que lors elle seroit de beaucoup trop grande et trop forte, et qu'il en falloit pour le moins oster l'un : à l'occasion dequoy les bons se rengeoient de la part de Domitius, l'admonestans et enhortans de poursuivre à bon esciant, et qu'il trouveroit plusieurs de ceulx qui n'ozoient parler ouvertement, pour la crainte de ces deux puissans personnages, qui luy favoriseroient soubs main au jour de l'election, quand ce viendroit à donner les voix. Ce que craignans Pompeius et Crassus, dresserent une escarmouche à Domitius le matin avant jour, ainsi

comme il s'en alloit avec des torches au champ de Mars où se faisoit l'election, là où le premier qui portoit la torche devant Domitius, fut navré si griefvement, qu'il tumba mort à ses pieds, et après on frappa sur les autres, qui se sentans blecez s'en fouyrent, les uns d'un costé, les autres d'un autre, excepté Domitius et Caton : car Caton le reteint, combien qu'il fust luy mesme blecé en un bras, en le priant de demourer, et de n'abandonner point la defense de la liberté à l'encontre des tyrans, qui donnoient assez à cognoistre comment ilz useroient de leur magistrat, puis qu'ilz aspiroient et y pretendoient par si malheureuses et si meschantes voyes : toutefois à la fin Domitius ne voulut plus demourer en ce peril, ains s'en fouit en sa maison.

LV. Ainsi furent Crassus et Pompeius declarez consuls sans contredit : mais Caton pour cela ne se rendit point encore, ains se presenta luy mesme à demander un office de præteur, à fin que ce luy fust à tout le moins comme un fort, pour de là faire teste à l'encontre de leur consulat, et que n'estant point personne privée, il eust plus d'authorité pour resister à ceulx qui tenoient les premiers et principaux magistrats. Mais eulx craignans que la præture pour la reputation de Caton, ne vinst à estre en authorité et puissance egale au consulat, feirent premierement assembler à la haste le senat, sans que la plus part des senateurs en sceust rien, et en celle assemblée feirent arrester par decret du senat, que ceulx qui seroient eleuz præteurs, entreroient incontinent en possession et

exercice de leurs offices, sans attendre le temps prefix et ordonné par les loix, durant lequel on pouvoit mettre en justice, ceulx qui auroient achepté à deniers comptans les voix du peuple : puis ayans par decret forgé une impunité et licence de mal faire à ceulx qui y pretendoient par telz moyens ilz meirent en avant à ceste brigue quelques uns de leurs ministres, donnans eulx mesmes l'argent pour corrompre le peuple, et presidents eulx mesmes à l'election : mais nonobstant toutes leurs menées, la vertu et reputation de Caton les surmontoit encore, pource que le peuple luy portoit une si grande reverence, qu'il estimoit que ce seroit une indignité trop lasche de vendre Caton par ses suffrages, qui meritoit d'estre achepté pour le faire præteur, tellement que la premiere lignée estant appellée pour donner ses voix, le declara præteur : ce que voyant Pompeius, rompit aussi tost l'assemblée de l'election, faignant trop deshonteement, qu'il avoit ouy tonner, pource que les Romains ont accoustumé de detester cela, et ne jamais ratifier rien, quand il survient quelque tel signe et prodige celeste : mais depuis ilz baillerent encore plus d'argent que devant, et avec cela chasserent les plus gens de bien hors du champ de Mars, et feirent tant à la fin par leurs prattiques, que un Vatinius fut eleu et declaré præteur au lieu de Caton : et dit on que ceulx qui avoient si iniquement et si meschamment employé leurs voix, comme par un remords de conscience, s'en fouirent incontinent du champ, et les gens de bien demourerent fort des-

plaisans du tort que lon avoit fait à Caton. Il se trouva là un des tribuns du peuple, qui teint assemblée de ville, là où Caton se tirant en avant, predit hault et clair devant toute l'assistence, comme s'il eust esté inspiré de quelque devin esprit prophetique, tout ce qui estoit pour advenir de ces menées à la chose publique, et irrita les escoutans à l'encontre de Pompeius et de Cæsar, en remonstrant qu'ilz se sentoient coulpables de telz attentats, et pretendoient à faire de telles choses au maniement des affaires, qu'ilz avoient craint que Caton ne fust eleu præteur, de peur qu'il ne les esclairast de trop près, ou qu'il n'empeschast leurs desseings. Finablement quand il s'en retourna en sa maison, il fut accompagné luy seul de plus de gens, que ne furent tous les autres ensemble, qui avoient esté eleuz præteurs.

LVI. Et comme Caius Trebonius tribun du peuple eust mis en avant un edict touchant la distribution des provinces aux nouveaux consulz, que l'un eust toutes les Hespagnes et toute l'Afrique, et l'autre toute l'AEgypte et toute la Syrie, avec puissance de faire la guerre à qui bon leur sembleroit, tant par mer que par terre, tous les autres n'esperans pas le pouvoir empescher ne rien faire à l'encontre, se deporterent aussi d'y contredire : mais Caton estant monté sur la tribune aux harengues, avant que le peuple commenceast à donner ses suffrages, à peine luy voulurent bailler deux heures pour parler : encore à la fin voyans qu'il tiroit la chose en longneur pour consumer le temps à les

prescher, et leur remonstrer ce qui en adviendroit, ilz ne le voulurent plus laisser dire, ains envoyerent un sergent qui le tira à bas par force: et comme neantmoins pour estre à bas, il ne cessast point de crier, et que plusieurs prestassent l'oreille à ses paroles et s'en emeussent, le sergent l'alla encore prendre, et l'emmena hors de la place: mais il ne l'eut pas plus tost lasché, qu'il s'en retourna incontinent vers la tribune aux harengues, où il recommencea à crier plus que jamais, enhortant le peuple de vouloir avoir l'œil à secourir la liberté et la chose publique, qui s'en alloit perdue : ce qu'il feit par tant de fois, que finablement Trebonius n'en pouvant plus endurer, commanda au sergent de le mener en prison : mais le peuple s'en alla après l'escoutant tousjours et prestant l'oreille à ce qu'il disoit, de maniere que Trebonius mesme craignant qu'il n'en sourdist quelque scandale, fut contraint de commander au sergent qu'on le laissast aller. Ainsi feit Caton passer tout ce jour là sans rien conclurre : mais le lendemain les adherents de la ligue contraire ayant intimidé partie des Romains, et gaigné l'autre par belles paroles et par corruption d'argent, engardé par force d'armes l'un des tribuns du peuple Aquilius de sortir hors du senat, après avoir jetté violentement Caton hors de la place, pource qu'il crioit qu'il avoit tonné, et ayans blecé sur la place mesme plusieurs hommes, dont les uns y moururent tout sur l'heure, ilz feirent à la fin passer leur edict à vive force par les voix du peuple.

LVII. Dequoy plusieurs estans irritez s'en allerent en trouppe pour renverser et abbatre les images de Pompeius, mais Caton y survenant les en garda : et comme puis après on eust aussi proposé l'edict des provinces et armées que Cæsar demandoit, Caton ne s'en adressa plus au peuple pour le cuider empescher, ains à Pompeius, luy denonceant et protestant, qu'il se mettoit luy mesme sur le col le joug de Cæsar, dont il ne s'appercevoit pas alors, mais que bien tost il luy commenceroit à peser, et s'en trouveroit pris et attaché : et lors quand il ne le pourroit plus supporter, ny trouver moyen de s'en depestrer, il se rejetteroit avec luy entre les bras de la chose publique, et luy souviendroit des admonestemens de Caton, lesquelz n'estoient pas moins profitables à Pompeius en particulier, que justes et raisonnables en soy. Caton luy feit par plusieurs fois de telles remonstrances : mais Pompeius n'en teint compte, pource qu'il ne pouvoit pas croire que Cæsar se deust jamais changer, et qu'il se fioit trop en sa prosperité, et en la grandeur de sa puissance.

LVIII. Au reste Caton estant eleu præteur pour l'année ensuivant, sembla n'adjouxter pas tant d'honneur et de dignité au magistrat en l'administrant droittement, que luy en oster et le ravaller, en allant souvent les pieds nuds et sans saye à son tribunal et siege prætorial, president en tel estat à des jugemens criminelz, où il estoit question de la vie de personnes de qualité : et disent aucuns qu'il tenoit l'audience mesmes après disner, ayant beu

du vin : mais cela n'est pas veritable. Au reste voyant que le peuple Romain estoit tout perdu et gasté par les corruptions de ceulx qui aspiroient aux magistrats, et que le peuple en faisoit desja un estat comme de gaing ordinaire, pour tascher à desraciner entierement ce vice de la chose publique, il suada au senat de faire un statut et ordonnance, « Que desormais ceulx qui seroient eleuz à quelque « magistrat, s'ilz n'avoient personne qui les ac« cusast, fussent tenus de s'en venir d'eulx mesmes « presenter en jugement : et après avoir presté « entre les mains des juges le serment de dire ve« rité, rendre compte et raison judiciellement des « moyens, par lesquelz ilz seroient parvenus à leurs « offices ».

LIX. Ceste ordonnance le rendit fort odieux à ceulx qui briguoient les offices, de sorte qu'un matin ilz s'en allerent en grand nombre au parquet où il tenoit son audience, et se prirent à crier contre luy, en luy disant des injures, et luy jettant des pierres, tellement que les assistens furent contraints de s'en fouir du parquet, et luy mesme en estant poulsé hors par la foule du peuple, et tiré çà et là, eut beaucoup d'affaire à gaigner la tribune aux harengues, là où se dressant en pieds, il reprima incontinent le bruit et l'emeute du peuple, par l'asseurance et la severe constance de son visage seulement : puis leur ayant fait des remonstrances telles que le temps et l'affaire le requeroient en paisible audience, il appaisa en peu d'heure entierement tout le tumulte qui s'estoit

emeu. Dequoy comme le senat le louast, il leur dit à tous hault et clair, « Et je n'ay point occasion de « vous louer, attendu que vous avez abandonné « un præteur en danger de sa personne, sans vous « mettre aucunement en devoir de le secourir ». Mais ceulx qui briguoient les offices se trouvoient en grande perplexité, pource que d'un costé ilz craignoient de despendre argent pour achepter les voix du peuple, et d'autre costé aussi ilz avoient peur que un autre le faisant, ilz ne decheussent de leur poursuitte. Si feirent tous un accord ensemble, qu'ilz deposeroient chacun la somme de douze mille cinq cents escus[1], et puis feroient justement et droittement leur poursuitte, à la charge, que celuy qui se trouveroit y avoir fait faulte, et qui se seroit aidé de corruption, perdist l'argent qu'il auroit deposé. Cest accord faict entre eulx, ilz eleurent pour depositaire, tesmoing et arbitre Caton, entre les mains duquel il estoit dit qu'ilz deposeroient leur argent. Ce contract fut passé en sa maison, où ilz baillerent tous pleges et respondans au lieu de l'argent, qu'il ne voulut pas recevoir : et quand se vint au jour de l'election, Caton assistant à un tribun du peuple qui la regissoit, et observant soigneusement comme lon procedoit à donner les

[1] Grec, 125,000 drachmes, 97,265 livres 12 sols de notre monnoie. Le traducteur latin a mis 500,000 sesterces, comme on le dit dans une lettre de Cicéron à Atticus, L. IV; d'où il suit que le sesterce étant le quart de la drachme, vaut, selon les évaluations que nous avons suivies, 3 sols, 10 deniers et 11-16e. de notre monnoie.

voix, apperceut que l'un des poursuivans faisoit contre les pactions du contract, et le condemna à payer la somme accordée aux autres, lesquelz estimans et louans grandement sa justice et entiere preudhommie, ne voulurent point de l'amende, jugeans que celuy qui avoit forfait, estoit assez puny d'estre seulement condemné par Caton.

LX. Cest acte despleut aux autres senateurs, et suscita grande envie à Caton, comme s'il se fust voulu attribuer à luy seul l'authorité et la puissance de tout le senat, des juges et des magistrats. Car il n'y a point de vertu dont la gloire et la fiance engendre plus d'envie, que fait la justice : pource que ordinairement le peuple adjouxte foy et donne authorité grande à ceulx là, plus qu'à nulz autres : car il ne les honore pas seulement, comme il fait les vaillans, ny ne les a pas en admiration, comme les sages et prudents, ains les aime d'avantage, se repose et se confie en eulx : là où des autres il en craint les uns, et se deffie des autres : et, qui plus est, il estime que la vaillance et la prudence viene plus tost de la force de nature, que de bonne voulunté, supposant que l'une soit une vivacité et subtilité d'esprit seulement, et l'autre une force de cueur qui vient de la nature : là où chacun peult estre juste, prouveu qu'il le vueille seulement, qui est la raison pourquoy l'injustice est le vice dont on a le plus de honte, pource que c'est une malice et mauvaistié vouluntaire et qui n'a point d'excuse. Voilà pourquoy tous les grands estoient ennemis de Caton, comme estans par luy convaincus, mesmement

Pompeius, qui estimoit que la reputation de Caton estoit la ruine de son authorité : et à ceste cause suscitoit tousjours quelqu'un pour le harceler, et luy dire des injures, entre lesquelz estoit Publius Clodius, qui s'estoit de rechef raccointé avec Pompeius, et crioit à l'encontre de Caton, qu'il avoit desrobbé beaucoup d'argent au public en sa commission de Cypre, et qu'il faisoit la guerre à Pompeius, pourautant qu'il avoit refuzé d'espouser sa fille.

LXI. A quoy Caton respondit, qu'il avoit rapporté de Cypre plus d'or et d'argent à la chose publiqua, sans un seul cheval ny un seul gendarme, que n'avoit Pompeius avec tous ses triumphes et toutes ses guerres, dont il avoit travaillé tout le monde. Au demourant, qu'il n'avoit jamais recherché l'alliance de Pompeius, non qu'il l'en estimast indigne, mais pource qu'il voyoit qu'il ne marchoit pas d'un mesme pied que luy en l'administration de la chose publique : « Car on m'a offert un « gouvernement de province au sortir de ma præ« ture, que j'ay refuzé, là où luy en prent à force, « et en donne à d'autres : et enfin il a nagueres « presté une armée de six mille hommes à Cæsar « pour s'en servir en la guerre des Gaules, sans « que ny l'autre nous l'ait demandée, ny luy, la luy « ait ottroyée de nostre consentement : ains voyons « que telz exercites, tant d'armes, tant d'hommes « et de chevaulx, sont desormais dons recipro« ques que s'entredonnent et s'entreprestent noz « particuliers citoyens à noz despens : et luy Pom-

« peius retenant seulement le tiltre d'empereur
« et de capitaine general, commet ses armées et
« ses provinces pour les regir et gouverner à d'au-
« tres, pendant qu'il demeure icy à nourrir des
« seditions en la ville, et à susciter et entretenir
« des troubles ès elections des magistrats, bastis-
« sant par tel artifice les moyens de mettre la chose
« publique en telle confusion, que lon soit con-
« traint de luy donner et deferer puissance souve-
« raine ». Voilà comment il se vengea de Pompeius.

LXII. Or avoit il entre ses familiers un nommé Marcus Faonius, tel que lon dit qu'estoit ancienement Apollodorus *le Phalerien* à l'endroit de Socrates, qui le contrefaisoit et l'imitoit en tout ce qu'il pouvoit. Cest homme ne s'emouvoit pas lentement ny froidement de la raison, ains s'en passionnoit jusques à en sortir hors de soy et à entrer en fureur comme une personne yvre. Il demanda une année l'office d'ædile, dont il fut deboutté: mais Caton qui luy assistoit à sa brigue, s'advisa que les tables où s'escrivoient les voix, estoient toutes escrittes d'une main, et par ce moyen ayant convaincu la faulseté, il en appella devant les tribuns du peuple, et feit tant, que l'election fut declarée nulle. Et depuis Faonius ayant esté declaré et instalé ædile, Caton luy aida en toutes les autres charges de son magistrat, et mesmement à ordonner au theatre les jeux qui ont accoustumé de se faire à l'entrée de ce magistrat, pour donner passetemps au peuple, èsquelz jeux il ne donna pas aux

joueurs, musiciens et autres ministres des jeux, des couronnes d'or, comme faisoient les autres ædiles, ains des chappelets faits de tendres branches d'olivier sauvage, comme lon fait en la Grece ès jeux Olympiques : et au lieu que les autres distribuoient en leurs données aux pauvres de riches dons, luy donna aux Grecs de nation, de la poirée, des lectues, des resforts et des poires : et aux Romains, des pots de terre pleins de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois de petite valeur : dont les uns se mocquoient pour la vilité, les autres les reveroient, voyans que Caton qui estoit si severe et si austere de nature, s'en mesloit, et peu à peu convertissoient ceste reverence en plaisir. Et finablement Faonius luy mesme se jettant parmy le peuple, s'alla seoir entre les regardans pour veoir jouer ses jeux, et batoit le premier des mains applaudissant à Caton qui conduisoit tout, et luy criant tout hault qu'il donnast aux joueurs qui faisoient bien, et qu'il les honorast, incitant ceulx qui estoient auprès de luy à faire de mesme, leur disant qu'il avoit donné toute puissance à Caton en ses jeux. Au mesme temps Curion compagnon et concurrent de Faonius en cest office d'ædile faisoit en un autre theatre des jeux magnifiques, mais tout le peuple l'abandonnoit pour aller veoir Faonius, qui faisoit à bon escient l'homme privé, et Caton l'entrepreneur et le conducteur des jeux. Caton faisoit cela pour se mocquer de la despense folle et superflue, que lon a accoustumé de faire en telles choses, et mons-

trer que qui veult faire des jeux, il les fault faire en jouant, en les accompagnant d'une grace simple, non pas d'un appareil de grand coust, ny d'une superfluité sumptueuse, en employant beaucoup de solicitude et de despense en choses de neant.

LXIII. Quelque temps [1] depuis comme Scipion, Hypseus et Milon aspirassent tous trois ensemble au consulat, non seulement par corruption et distribution de deniers, qui estoient ja crimes tout communs et ordinaires ès brigues des estats de la chose publique, ains ouvertement par armes, bateries et meurtres, tendans à guerre civile, tant ilz estoient tous trois audacieux et temeraires : aucuns meirent en avant que lon devoit commettre la charge de presider aux elections à Pompeius, à fin que lon y procedast legitimement : à quoy Caton s'opposa du commencement, disant qu'il ne falloit pas que les loix prissent leur asseurance de Pompeius, ains au contraire, Pompeius d'elles. Toutefois à la fin voyant que ce desordre duroit trop longuement, sans qu'il y eust de souverains magistrats dedans Rome, et qu'il y avoit tous les jours, comme trois camps sur la place, tellement qu'il estoit bien difficile d'arrester desormais le mal, qu'il ne tirast plus oultre : alors il fut d'advis que plus tost que d'attendre l'extreme necessité, par vouluntaire concession du senat, on meist les affaires de la chose publique ès mains de Pompeius seul, en elisant le

[1] L'an de Rome 701.

moindre mal pour obvier et remedier aux plus grands, et introduisant vouluntairement une espece de monarchie, plus tost que de differer jusques à ce, que l'issue de ceste sedition en produisist une forcée et contrainte. Parquoy, comme Bibulus qui estoit allié de Caton, eust mis ce conseil en avant au senat, qu'il falloit elire Pompeius seul consul: pource, disoit il, « Que où la chose publi-
« que retournera en bon estat par l'ordre qu'il y
« mettra, où, pour le moins, Rome servira au
« moins mauvais seigneur » : Caton adonc se levant, contre l'opinion et l'attente de toute l'assistence, approuva cest advis, « disant qu'il valoit
« mieulx qu'il y eust un magistrat en la ville, quel
« qu'il fust, que de n'y en avoir du tout point, et
« qu'il esperoit que Pompeius sçauroit bien donner
« ordre à la confusion presente, et qu'il luy pren-
« droit à la fin envie de conserver la chose publique,
« quand il verroit que lon l'auroit ainsi liberalement
« commise à sa foy ».

LXIV. Ainsi ayant esté Pompeius par ce moyen eleu seul consul[1], il l'envoya prier de venir un peu devers luy ès jardins qu'il avoit aux faulxbourgs de la ville. Caton y alla, où il fut recueilly avec toutes les caresses, embrassemens et demonstrations d'amitié qu'il est possible de faire : et finablement Pompeius, après l'avoir bien fort remercié de l'honneur qu'il luy avoit fait, le pria de luy vouloir estre assesseur et conseiller ordinaire en son magistrat.

[1] L'an de Rome 702.

Caton

Caton luy respondit, « que ny il n'avoit dit ce qu'il « avoit dit au paravant pour aucune malvueillance « qu'il luy portast, ny ce dernier advis aussi pour « bien qu'il luy voulust, ains le tout pour le bien « et l'utilité de la chose publique; au [1] demourant, « quant à ses affaires privez et particuliers, qu'il « le conseilleroit toutes et quantes fois qu'il luy « en demanderoit son advis : mais quand au public, « qu'il en diroit tousjours ce qui luy sembleroit « pour le mieulx, encore qu'il ne luy en deman- « dast rien: » et de faict il le feit tout ainsi comme il le dit. Car tout premier, comme Pompeius establist de griefves peines et amendes nouvelles à l'encontre de ceulx qui par argent auroient corrompu les voix du peuple, il luy conseilla de ne remuer rien du passé, ains seulement prouvoir à l'advenir pour autant qu'il seroit mal aisé de arrester un terme de temps, jusques auquel on devroit rechercher les faultes passées : et que d'avantage, si lon establissoit les peines plus recentes que les crimes, on feroit tort à ceulx qui seroient appellez en justice, de les punir par une ordonnance qu'ilz n'auroient point transgressée : et depuis ayans esté accusez aucuns personnages de qualité amis et familiers de Pompeius, Caton appercevant qu'il se laissoit aller, et fleschissoit en beaucoup de choses,

[1] *Lisez* : « au demeurant, que toutes les fois qu'il lui de- « manderoit ses conseils en particulier, il les lui donneroit, « mais que lors même qu'on ne le lui demanderoit pas, il « diroit toujours en public, tout ce qui lui paroitroit conve- « nable pour le bien de l'état ». C.

il le redressa, et le tensa bien asprement. D'avantage Pompeius avoit par edict aboly la coustume de louer en jugement les criminelz accusez, et neantmoins luy mesme ayant composé une harengue à la louange de Munatius Plancus, l'envoya aux juges pendant que sa cause se plaidoit. Caton, qui d'adventure estoit un des juges en ce procès là boucha ses oreilles avec ses deux mains, defendant que lon ne leust ce tesmoignage là: à raison dequoy Plancus le recusa encore après que les plaidoyers eurent esté ouys d'une part et d'autre: mais nonobstant cela, il ne laissa pas d'estre condemné pourtant. Brief Caton tenoit en telle peine et perplexité ceulx qui estoient accusez, qu'ilz ne sçavoient bonnement comment ilz devoient faire de luy: car ilz ne l'ozoient laisser entre leurs juges, ny le recuser aussi: car il y en eut plusieurs condemnez, pource qu'en recusant Caton, il sembla qu'ilz ne se confiassent point en leur innocence: et reprochoit on à aucuns pour un grand vitupere, qu'ilz n'avoient pas voulu accepter Caton pour juge, quand on leur avoit presenté.

LXV. Pendant que ces choses se passoient à Rome, Cæsar estoit en la Gaule où il faisoit la guerre, et ne se departoit point des armes quant à luy: mais neantmoins par dons et argent il alloit tousjours gaignant amis dedans Rome pour y estre aussi puissant, de sorte que desja les admonestemens et predictions de Caton commenceoient à esveiller Pompeius du sommeil, dont il avoit esté si longuement endormy, et à luy faire un peu son-

ger au peril que paravant il n'avoit jamais voulu croire: mais toutefois le voyant encore plein de paresse et de doubte, n'ozant mettre à bon esciant la main à l'œuvre, pour empescher les desseings de Cæsar, il luy prit voulunté de demander le consulat, en intention que on il luy osteroit incontinent les armes, ou il descouvriroit son embusche, et feroit veoir la fin où il pretendoit. Ses competiteurs estoient deux autres gens de bien et honestes hommes aussi, dont l'un Sulpitius [1] avoit receu beaucoup d'honneur et d'avancement par le moyen du credit et de l'authorité de Caton, à raison dequoy plusieurs estimoient qu'il ne faisoit gueres honestement, ains se monstroit ingrat, de soy formaliser contre luy en ceste poursuitte: toutefois jamais Caton ne s'en plaignit, ains au contraire dit qu'il ne se falloit point esbahir s'il ne vouloit point ceder à autruy, ce qu'il estimoit estre le plus grand bien qui luy peust advenir: mais il suada au senat de faire un statut, que desormais ceulx qui brigueroient un estat, supplieroient et requerroient eulx mesmes seuls le peuple, et ne le feroient point requerir par d'autres: ce qui irrita bien encore d'avantage le commun peuple contre luy, attendu que non seulement il leur avoit osté le gaing manuel de l'argent qu'ilz souloient recevoir ès elections pour donner leurs voix, mais encore les privoit des moyens de faire plaisir à beaucoup de gens, rendant le populaire et pauvre et mesprisé tout en-

[1] Et l'autre M. Claudius Marcellus, qui furent consuls l'an de Rome 703.

semble. Qui plus est, n'ayant pas la grace attrayante pour gaigner la faveur de la commune en priant luy mesme, ains aimant mieulx retenir la dignité de ses meurs et de sa vie, que d'acquerir celle du consulat, luy mesme feit sa brigue, et ne voulut pas laisser faire à ses amis les choses par lesquelles on acquiert et gaigne les cueurs d'une commune. Aussi se trouva il debouté de sa demande. Si avoit ce rebut accoustumé d'apporter non seulement aux refusez, mais aussi à leurs parents, amis et alliez, un deuil et tristesse, avec une honte qui duroit par plusieurs jours : mais Caton en feit si peu de compte, que le lendemain au matin il joua à la paulme avec ses familiers dedans le champ de Mars, et après le disner s'en alla sur la place sans souliers en ses pieds et sans sayon, se promener comme il avoit accoustumé. Dequoy Ciceron le reprent, en ce que le temps ayant besoing d'un tel magistrat comme luy, il n'y avoit pas mis assez de peine, ny ne s'estoit estudié de gaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser et de leur parler doulcement, et onques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement deporté, combien qu'il demanda depuis une autre fois l'office de præture. A quoy Caton respondoit, que quant à la præture, il n'en avoit point esté debouté de la voulunté du peuple, pource qu'il avoit esté forcé, corrompu et gaigné par argent : mais en l'election des consuls, n'y estant entrevenu corruption quelconque, il cogneut evidemment que c'estoit pour estre desaggreable au peuple, à cause

de ses meurs : lesquelz changer à l'appetit d'autruy, ou bien en usant de mesme, retumber encore en pareil inconvenient de refus, ne seroit pas faire en homme de sens et d'entendement.

LXVI. Au reste, Cæsar s'estant attaché à des nations fort belliqueuses, et les ayant, non sans grands travaux et perilz subjuguées, et d'avantage ayant couru sus aux Allemans, avec lesquelz le peuple Romain avoit la paix, et en ayant bien desfait trois cents mille, ses amis requeroient que le peuple en feist sacrifices solennelz pour en rendre graces aux dieux : mais Caton en plein senat dit, qu'il estoit d'advis, que lon le devoit livrer entre les mains de ceulx qu'il avoit à tort oultragez, pour en faire telle punition que bon leur sembleroit, à fin de rejetter sur luy seul tout le peché de la paix violée, et ne le recevoir point sur la ville qui n'en pouvoit mais : toutefois, dit il, « Bien devons nous « faire sacrifices aux dieux pour leur rendre graces « de ce qu'ilz n'ont pas tourné la vengeance de la « fureur et temerité du capitaine sur noz pauvres « soudards qui n'en sont point coulpables, ains ont « pardonné à la chose publique ». Dequoy Cæsar estant adverty, escrivit une lettre missive au senat, contenant plusieurs injures et plusieurs charges qu'il mettoit sus à Caton : lequel se levant, non comme picqué de soudaine cholere ny d'envie de contester, ains de sens froid et rassis, ne plus ne moins que s'il eust premedité de longue main ce qu'il avoit à dire, monstra que les imputations que Cæsar luy mettoit sus par ses lettres, n'estoient

que brocards de mocquerie qu'il avoit ramassez, comme pour se gaudir, où pour faire rire la compagnie : mais à l'opposite commenceant à descouvrir tous ses conseilz dès son commencement, et toute son intention, aussi particulierement comme s'il n'eust pas esté son adversaire, mais plus tost complice et compagnon de sa conjuration, et remonstrant à l'assistence, que ce n'estoient pas les Allemans ny les Gaulois qu'ilz devoient redoubter, ains luy mesme, s'ilz estoient sages, il emeut et irrita tellement les escoutans, que les amis et adherents de Cæsar se repentirent bien d'avoir presenté ses lettres et de les avoir fait lire, pource qu'en ce faisant ilz avoient donné à Caton occasion de deduire plusieurs propos raisonnables, et plusieurs accusations veritables à l'encontre de Cæsar : toutefois il ne fut pour lors rien arresté contre luy au senat, ains seulement fut dit, qu'il estoit raisonnable de donner un successeur à Cæsar : et adonc ses adherents requirent, que Pompeius doncques laissast les armes aussi, et qu'il quittast les provinces qu'il tenoit, ou autrement que lon ne contraignist point non plus Cæsar de ce faire.

LXVII. Caton adonc se prit à crier, que c'estoit bien ce qu'il avoit tousjours predit, et que Cæsar s'en venoit pour opprimer la chose publique, usant ouvertement encontre elle mesme des armes qu'il avoit obtenues par fraude et tromperie d'elle, mais pour chose qu'il sceust dire, il ne gaignoit rien hors du senat, à cause que le peuple favorisoit à Cæsar, et vouloit tousjours qu'il demourast très

grand : et le senat adjouxtoit bien foy à son dire, mais il redoubtoit le peuple, jusques à ce que les nouvelles vindrent que la ville d'Ariminum estoit prise, et que Cæsar s'en venoit en armes droit à Rome : car alors tout le monde jetta les yeux sur Caton, et le peuple et Pompeius confesserent, que luy seul avoit bien preveu dès le commencement, le but où pretendoit Cæsar, et l'avoit franchement predit. Et adonc leur dit Caton, « Si vous m'eussiez « voulu croire, seigneurs, et suivre mon conseil, « vous ne craindriez pas maintenant un homme « seul, ny n'auriez pas aussi vostre esperance en « un autre seul ». Pompeius à cela respondit, que Caton avoit pour certain bien plus véritablement prophetizé, mais que luy y avoit plus amiablement ouvré : et Caton conseilla au senat de mettre les affaires en la main de Pompeius : pource, dit il, « Que ceulx qui font les grands maulx, sont ceulx « qui sçavent mieulx les moyens de les guarir ».

LXVIII. Mais Pompeius n'ayant point autour de luy d'armée suffisante pour attendre Cæsar, et voyant encore ce peu de gens qu'il avoit, assez froidement encouragez, abandonna Rome. Et Caton ayant resolu de s'en aller quant et luy, envoya devant son jeune filz à Munatius qui estoit au païs des Brutiens, et mena son aisné quant et soy : et au surplus ayant sa maison et ses filles besoing de quelqu'un qui les gouvernast, il reprit encore Martia, qui lors estoit veufve et avoit beaucoup de biens, pource que Hortensius venant à mourir l'avoit instituée son heritiere : ce que Cæsar en son

libelle diffamatoire contre Caton note fort injurieusement, luy reprochant l'avarice et sa mercenaire convoitise de gaigner par faire nopces : « Car « s'il avoit, dit il, besoing de femme, pourquoy « la cedoit il premierement à un autre ? Et s'il n'en « avoit que faire, pourquoy la reprenoit il puis « après ? Si n'estoit qu'il la bailla du commence-« cement à Hortensius comme une amorche, et « la luy presta jeune en intention de la reprendre « riche. Toutefois à l'encontre de cela il suffit, ce « me semble, de respondre et alleguer ces vers « d'Euripides » :

En [1] premier lieu, je vien à contredire
Ce qui ne loist seulement pas à dire:
Car reprocher nullement on ne deust
A Hercules, que le cueur lasche il eust.

Car il me semble que c'est tout un, de reprocher à Hercules couardise, et à Caton avarice et convoitise de gaigner : mais si pour quelque autre regard il a failly en ce mariage, c'est chose à l'adventure que lon pourroit bien disputer : car incontinent après qu'il eut espousé Martia, et qu'il luy eut commis sa maison, son mesnage et ses filles, il se meit à suivre Pompeius, et onques puis ce jour là, comme lon dit, il ne feit ny ses cheveux, ny sa barbe, ny ne meit chappeau de fleurs sur sa teste, ains se maintint tousjours jusques à la mort en estat de deuil, avec un morne silence et une grande tristesse de cueur en ceste calamité de la

1 Hercules furieux, v. 174. C.

chose publique, aussi bien quand ceulx de son party avoient quelque advantage, comme quand ilz perdoient. Et luy estant escheut par le sort le gouvernement de la Sicile, il passa à Syracuse, là où estant adverty que Asinius Pollio de la part des ennemis estoit arrivé à Messene [1] avec force de gens de guerre, il luy envoya demander, qui lé faisoit là venir: et Pollio luy demanda à l'encontre, qui estoit cause de ce mouvement de guerre.

LXIX. Et ayant nouvelles que Pompeius avoit de tout poinct abandonné l'Italie, et estoit delà la mer campé joignant la ville de Dyrrachinm, il dit adonc qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude et grande varieté, attendu que Pompeius avoit au paravant tousjours esté heureux, lors qu'il ne faisoit rien de bien, ny selon le droit et l'equité, et maintenant qu'il vouloit preserver son païs et combatre pour la liberté, il le voyoit destitué de son bon heur. Si dit adonc qu'il estoit bien assez fort pour chasser Asinius hors de la Sicile, s'il eust voulu: mais pource qu'il luy venoit un autre renfort, il ne voulut pas affliger ny travailler ceste isle des calamitez que porte la guerre. Parquoy après avoir conseillé aux Syracusains qu'ilz se rengeassent du costé des plus forts pour se conserver, il monta sur mer, et s'en alla trouver Pompeius, là où il fut tousjours d'un mesme advis de tirer ceste guerre en longueur, esperant tousjours qu'il se pourroit faire quelque appointement, et ne voulant point que lon vinst à la ba-

[1] Messine.

taille, là où il seroit force, que l'une des parties se trouvant plus foible que l'autre, fust mise au fil de l'espée: et si suada à Pompeius et au conseil qui estoit à l'entour de luy, de decerner choses respondentes à cela, que lon ne saccageast en celle guerre aucune ville qui fust de l'empire Romain, et que lon ne feist mourir aucun citoyen Romain sinon qu'il se trouvast en bataille les armes au poing: en quoy il acquit grand honneur, et attira plusieurs hommes au party de Pompeius pour la consideration de sa bonté, clemence et humanité.

LXX. Et estant envoyé en Asie pour aider à ceulx qui estoient commis à assembler vaisseaux et lever gens de guerre, il mena quant et soy sa sœur Servilia, et le filz que Lucullus avoit eu d'elle, pource que depuis sa viduité elle l'avoit tousjours suivy, et en ce faisant avoit beaucoup diminué du mauvais bruit qu'elle avoit au paravant, quand on veit qu'elle s'estoit vouluntairement soubmise à la garde et à l'estroitte façon de vivre de Caton l'accompagnant en sa fuitte. Toutefois pour cela Cæsar ne laissa pas de luy reprocher encore ceste siene sœur. Si n'eurent point les capitaines de Pompeius affaire de Caton ailleurs qu'à Rhodes, là où il gaigna par remonstrances les habitans, et y laissa Servilia avec son petit filz, et s'en retourna au camp de Pompeius, lequel avoit desja assemblé une grosse puissance, tant par terre que par mer, là où il semble que la vouluntá et l'intention de Pompeius se monstra plus evidemment qu'en nul autre endroit: car il avoit proposé en soymesme de donner la

charge de l'armée de mer à Caton, qui n'estoit pas moindre que cinq cents vaisseaux de guerre, sans les fregates, fustes et autres telz petits vaisseaux non couverts, dont il y avoit un nombre infini : mais s'estant soudain advisé de soymesme, ou bien en ayant esté adverty par aucun de ses amis, que la fin et le but où tendoit Caton en toutes ses actions de gouvernement, estoit delivrer Rome de tyrannie, et que si une fois, il estoit maistre d'une si belle et si grosse puissance, il vouldroit que le jour mesme que l'on auroit desfait Cæsar, Pompeius aussi laissast là les armes, et se soubmeit aussi tost aux loix, il changea le conseil, combien qu'il luy en eust desja tenu propos à luy mesme, et au lieu de luy, en donna la charge à Bibulus.

LXXI. Mais pour cela il ne s'apperceut point que Caton en fust moins affectionné, ains dit on qu'en l'une des escarmouches et rencontres qui furent faittes devant la ville de Dyrrachium, comme Pompeius preschast les soudards, et commandast aux autres particuliers capitaines d'en faire autant chascun en son endroit, à ceulx qui estoient soubs leur charge, les soudards les escoutoient assez froidement, sans faire demonstration quelconque, qu'ilz en eussent les cueurs gueres plus eschauffez : mais quand Caton après tous les autres vint à leur discourir, autant que la commodité du temps le portoit, la raison de la philosophie, touchant la liberté, la vertu, la mort et la gloire, avec une vehemence d'affection grande, et

à la fin venant à conclurre sa harengue par une invocation des dieux, tournant son parler à eulx, ne plus ne moins que s'ilz eussent esté presents, et regardans ceulx qui combatoient vertueusement et vaillamment pour la defense de leur païs, ilz jeterent un si hault cry, et conceurent en eulx mesmes une telle ardeur de vouloir bien faire, que tous les capitaines en prirent fort bonne esperance, et s'en allerent la teste baissée donner dedans les ennemis de si grande fureur qu'ilz les desfeirent et les tournerent en fuitte ce jour là : mais la bonne fortune de Cæsar leur osta l'entiere victoire finale, par la doubte et deffiance de Pompeius, qui ne sceut pas cognoistre et se servir de son bon heur, ainsi comme nous avons plus amplement escrit en sa vie.

LXXII. Mais au lieu que tous les autres s'esjouissoient de cest exploit, et haultlouoient cest avantage qu'ilz avoient eu sur leurs ennemis. Caton au contraire deploroit la calamité de la chose publique, et lamentoit la malheureuse ambition, qui estoit cause que tant de bons et vaillans citoyens d'une mesme ville s'entretuoient et meurtrissoient ainsi les uns les autres. Depuis ceste desfaitte, Cæsar ayant pris le chemin de la Thessalie, Pompeius se deslogea de là où il estoit campé pour aller après : et laissant à Dyrrachium force armes et grand nombre de personnes, qui luy appartenoient ou de parenté ou d'alliance, il y commeit pour garde et capitaine Caton, avec quinze cohortes de gens de guerre : ce qu'il feit pour la crainte et def-

fiance qu'il avoit de luy : car s'il venoit de male adventure à perdre la bataille, il sçavoit bien qu'il ne pouvoit commettre cela à homme plus loyal ne plus fidele, qu'à luy : mais aussi s'il la gaignoit, il se doubtoit bien, que là où seroit Caton il ne pourroit pas disposer de toutes choses à sa voulunté. Il y eut bien aussi plusieurs autres gens d'honneur et personnages de grande qualité, qui furent, par maniere de dire, rejettez et laissez dedans Dyrrachium avec Caton.

LXXIII. Finablement la desfaitte de Pharsale entendue, Caton prit ceste resolution en soy mesme, que si Pompeius estoit mort, il repasseroit en Italie tout ce qu'il avoit de gens avec soy, et s'en iroit puis après seul en exil le plus loing qu'il pourroit de la tyrannie : et s'il estoit encore vif, qu'il luy garderoit jusques au bout les forces qu'il luy avoit mises entre mains. En laquelle deliberation il traversa en l'isle de Corfou, là où estoit l'armée de mer, et y trouvant Ciceron, luy voulut ceder la charge de capitaine, comme à personnage de plus grande dignité, pource qu'il avoit esté consul, et luy seulement præteur : mais Ciceron ne là voulut pas accepter, ains s'en retourna en Italie. Et là Caton voyant que Pompeius le filz, par une arrogance et haultaineté importune, vouloit punir ceulx qui se retiroient de l'armée de mer, et notamment qu'il estoit en voulunté de mettre la main sur Ciceron le premier, il le tensa à part en privé, et l'addoucit, de maniere qu'il sauva certainement la vie à Ciceron, et osta la crainte de la perdre aux autres ;

Au reste, conjecturant que Pompeius le pere se seroit sauvé en AEgypte et [1] en Afrique, il resolut de faire voile incontinent pour l'aller trouver en toute diligence. Si s'embarqua avec toute sa trouppe: mais premier que faire voile, il donna congé de s'en aller ou de demourer à tous ceulx qui n'avoient pas grande voulunté de le suivre à ceste guerre.

LXXIV. Mais estant arrivé en Afrique, ainsi comme il alloit rengeant la coste, il rencontra Sextus le plus jeune des enfans de Pompeius, qui luy dit le premier, comment son pere avoit esté tué en AEgypte, dont tous ceulx de la trouppe furent fort desplaisans: mais il n'y en eut pas un qui après la mort de Pompeius voulust seulement ouïr parler de recevoir commandement d'autre que de Caton: à l'occasion dequoy ayant honte et compassion de faillir au besoing à tant de gens de bien, et qui avoient donné si certaine preuve de leur fidelité, en les abandonnant seulz sans conduitte, ne sachans qu'ilz devoient faire, ne où ilz devoient aller en païs estranger, il en prit la charge à leur requeste, et aborda premierement en la ville de Cyrenes, là où il fut receu par les habitans, qui peu de jours auparavant avoient fermé les portes à Labienus. Estant là, il ouit nouvelles que Scipion beaupere de Pompeius s'estoit retiré devers le roy Juba, qui l'avoit receu, et que Actius Varus, auquel Pompeius avoit commis le gouvernement de

[1] Grec: *ou en Lybie*. Mais ce nom désigne ici, non pas une province particulière, mais l'Afrique même, ainsi nommée par les Grecs, et dont l'Égypte faisoit partie.

la province d'Afrique, estoit en leur compagnie avec armée, et delibera de s'aller joindre à eulx: si se meit en chemin par terre, à cause que c'estoit en la saison d'hyver, et feit assembler bon nombre d'asnes pour porter de l'eau, et bonne provision de vivres et de bestail, qu'il faisoit mener après luy avec force chariots, et de ces hommes que lon appelle en Afrique *les Psilles*[1], lesquelz guarissent les morsures des serpens, et succent le venin avec la bouche, et charment et enchantent les serpens mesmes, de maniere qu'ilz les rendent comme esvanouis et n'ayans pouvoir aucun de mal faire. Si furent sept jours entiers à marcher continuellement, luy servant de guide, et marchant le premier à pied, sans jamais monter à cheval ny sur autre beste de voiture. Depuis le jour qu'il entendit la perte de la bataille de Pharsale, il ne souppa onques sinon assis[2], et adjouxta cela au reste de son dueil, qu'il ne se coucha jamais que ce ne fust pour dormir. Ayant passé l'hyver en la Libye, il se meit aux champs avec ses gens, qui n'estoient pas moins de dix milles, et trouva les affaires de leur part en assez mauvais estat, pour le debat et different qui estoit entre Scipion et Varus, à l'occasion duquel ilz faisoient tous deux la cour au roy Juba, et taschoient à gaigner sa bonne grace: et luy estoit homme insupportable pour la gravité

[1] Voyez les Observations.

[2] Les anciens s'estuvoient et se lavoient, puis se mettoient dedans le lict pour soupper. *Amyot.* Non pas dedans, mais dessus.

qu'il tenoit, et pour l'oultrecuidance et la gloire dont il estoit plein, à cause de ses richesses et de sa puissance, comme il monstra la premiere fois qu'il parlementa avec Caton : car il feit mettre sa chaire entre celle de Scipion et celle de Caton, pour avoir l'honneur de seoir au milieu : ce que voyant Caton prit sa chaire, et la porta luy mesme à costé de Scipion pour le mettre au milieu : combien qu'il fust son ennemy, et qu'il eust escript un livre plein d'injures et de parolles diffamatoires à l'encontre de luy. Il y en a qui ne font compte de cest acte, et neantmoins reprennent bien Caton de ce, que se promenant un jour en la Sicile, il donna l'honneur du milieu à Philostratus, pour honorer en luy la philosophie. Ainsi reprima Caton l'arrogance de ce roy là pour celle fois, car au paravant il faisoit de Scipion et de Varus comme de ses vasseaux et satrapes : mais Caton les reconcilia ensemble.

LXXV. Au demourant comme toute la compagnie le requist de prendre la charge de toute l'armée, et que Scipion mesme et Varus luy cedassent les premiers, et luy quittassent voluntiers l'honneur de commander à tout le camp, il respondit « qu'il « ne transgresseroit point les loix, attendu qu'il ne « faisoit la guerre que pour l'authorité et la con- « servation d'icelles, ny n'entreprendroit la pre- « rogative de commander, luy qui n'estoit que vice- « præteur, là où il y avoit un vice consul : car Sci- « pion avoit esté creé tel, avec ce que le peuple se « confioit,

« confioit, que les affaires iroient bien, si un Sci-
« pion leur commandoit dedans l'Afrique ». Scipion donques ayant accepté la charge de capitaine general, voulut incontinent en faveur de Juba mettre tous les habitans de la ville d'Utique [1] au fil de l'espée jusques aux petits enfans, et raser les edifices entierement, comme suivant le party de Cæsar : mais Caton ne le voulut point endurer, ains criant, protestant et appellant les dieux à tesmoings au conseil, eut beaucoup d'affaire à preserver les pauvres gens de ceste cruelle execution : et depuis en partie par les prieres des citoyens, et en partie aussi à l'instance de Scipion qui l'en requit, il entreprit de la garder, de peur qu'elle ne vinst de gré ou de force en la puissance de Cæsar, pource qu'elle estoit une place forte et bien à propos pour toutes choses, à qui la tenoit : mais Caton la prouveut et fortifia encore d'avantage, car il meit dedans une quantité infinie de bledz, il feit remparer les murailles, haulser les tours, et caver tout à l'entour de la ville de profondes trenchées, avec des clostures de paliz : entre lesquelles trenchées et la ville il feit aller habiter et loger les jeunes hommes d'Utique, les contraignant de bailler leurs armes, et reteint les autres au dedans de la ville, donnant ordre avec grand soing à ce, que personne d'eulx ne fust oultragée ny offensée par les Romains, et encore envoya force bledz, armes et argent au

[1] Sur la côte d'Afrique près du promontoire d'Apollon, qui est vis-à-vis la Sardaigne.

camp: de maniere que la ville d'Utique estoit comme l'estappe de la guerre.

LXXVI. Et comme il avoit paravant conseillé à Pompeius de ne venir point à la bataille, autant en conseilla il encore lors à Scipion, de ne hazarder rien contre un homme agguerry et trop entendu au faict des armes, ains de se servir du temps, qui petit à petit matteroit la force et vigueur de sa tyrannie: mais Scipion fut si presumptueux, qu'il ne teint compte de son conseil, ains escrivit quelquefois à Caton, luy reprochant sa couardise en paroles de telle substance. « Qu'il luy devroit suffire d'estre à seureté en une bonne ville, enfermé « dedans de fortes murailles, sans vouloir empes- « cher les autres d'executer hardiement avec raison, « ce que leur occasion leur presenteroit ». A quoy Caton luy rescrivit « qu'il estoit prest de repasser « en Italie avec les gens de pieds et de cheval qu'il « avoit amenés en Afrique, pour divertir Cæsar, « et le faire retourner contre luy »: mais Scipion ne feit que s'en mocquer. Parquoy Caton monstra bien adonc evidemment, qu'il se repentoit fort de lui avoir cedé l'authorité de capitaine general de l'armée, pource qu'il voyoit bien qu'il ne conduiroit pas sagement les affaires de ceste guerre: et s'il advenoit qu'il en demourast vainqueur, il n'useroit pas modereement de sa victoire envers ses citoyens: à raison dequoy il commencea des lors à avoir mauvaise esperance de l'issue de ceste guerre, et le dit à ses familiers, pour l'insuffisance et l'outrecuidance des capitaines: et neantmoins que si par

cas fortuit, et autrement qu'il n'esperoit, il en advenoit quelque bien, et que Cæsar fust desfaict, il ne se tiendroit jamais plus à Rome, ains fuiroit la cruaulté et l'inhumanité de Scipion, lequel usoit desja de griefves et fieres menaces contre plusieurs: mais à la fin, le malheur advint encore plustost qu'il ne l'attendoit: car un soir bien tard arriva un messager, estant party du camp trois jours auparavant, qui apporta la nouvelle, que tout estoit perdu, par ce qu'il avoit esté donné une grosse bataille près la ville de Thapses [1], que Cæsar avoit gaignée, et avoit pris les deux camps, que Scipion et Juba s'en estoient fouiz avec bien petit nombre de gens, et tout le reste de leurs armées mis au trenchant de l'espée.

LXXVII. Ces choses ainsi advenues, ceulx qui estoient à Utique, effroyez de ceste nouvelle, comme lon peut estimer en guerre, et mesmement de nuict, à peine se peurent contenir au dedans des murailles de la ville, tant ilz eurent le sens et l'entendement troublé de frayeur: mais Caton se presenta à eulx, qui arresta ceulx qu'il rencontra par les rues crians et fuyans, en les reconfortant au mieulx qu'il peut: et s'il ne leur osta toute leur frayeur, au moins leur osta il l'estonnement et le trouble d'esprit où ils estoient, en leur disant, que la perte n'estoit pas à l'adventure si grande comme lon la faisoit, et que c'estoit tousjours la coustume d'amplifier de paroles les mauvaises nouvelles, ainsi

[1] Sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage; elle regarde presque l'île de Malthe.

appaisa il un peu le tumulte, et le matin au poinct du jour il feit crier, que les trois cents hommes qu'il avoit choisis pour son conseil, eussent à se rendre au temple de Jupiter, estans tous citoyens Romains, qui pour traffic de marchandises et de banque se tenoient en Afrique, et tous les senateurs Romains aussi avec leurs enfans. Ainsi comme ilz s'assembloient encore, luy mesme s'y en alla aussi poseement, et avec une aussi rassise constance, comme s'il ne fust rien survenu de nouveau, tenant un livret en sa main, qu'il alloit lisant. Ce livret contenoit l'estat de la monition dont il avoit fait provision pour la guerre, de bledz, d'armes, d'arcs, de traits et d'hommes de pieds: puis quand ilz furent assemblez il commencea à louer hautement la bonne affection, la foy et loyauté de ces trois cents Romains, qui de leurs personnes, de leur argent et de leur conseil avoient tousjours très utilement servy la chose publique, et leur conseilla de ne se departir point d'ensemble, en perdant esperance, ou cherchant chacun moyen de se sauver à part, pource qu'en demourant ensemble, Cæsar les mespriseroit moins s'ilz vouloient guerroyer, et leur pardonneroit plus tost s'ilz luy demandoient mercy: pourtant leur conseilla il d'adviser qu'ilz devoient devenir, et que quant à luy il ne trouveroit rien mauvais de ce qu'ilz en resouldroient: car si leur voulunté se tournoit avec la fortune, il estimeroit que ce changement ne procederoit que de la necessité du temps: mais s'ilz estoient deliberez de perseverer

à combatre le malheur, et jusques au bout se soubmettre à tout peril pour defendre la liberté, que non seulement il loueroit, mais aussi admireroit leur vertu, et qu'il leur seroit chef et compagnon à tenter et esprouver jusques au dernier poinct la fortune de leur païs, qui n'estoit point Utique ny Adrumetum [1], ains la ville de Rome, laquelle pour la grandeur de sa puissance s'estoit bien souvent relevée de plus lourdes et plus griefves cheutes, et qu'ilz avoient encore plusieurs moyens de salut et de seureté de leurs personnes, dont le plus grand estoit, qu'ilz avoient à faire à un ennemy, qui pour les occasions de ses affaires estoit distrait en divers lieux ; parce que d'un costé l'Hespagne s'estoit rebellée contre luy en faveur du jeune Pompeius, et que la ville de Rome ne se pouvoit encore accoustumer à prendre le mords, et ne le pouvoit endurer, ains se soublevoit à toute mutation, et qu'il ne falloit point fouir le travail ny le peril, ains plus tost prendre exemple de leur ennemy, qui n'espargnoit aucunement sa personne pour venir au dessus de si grandes meschancetez qu'il avoit entreprises : là où, au contraire, à eulx l'incertitude de ceste guerre, s'il en succedoit bien, se termineroit en une très heureuse vie : et s'il en advenoit mal, en une très glorieuse mort : toutefois qu'il falloit qu'ilz en deliberassent entre eulx, en priant les dieux que pour recompense de la vertu et bonne voulunté qu'ilz avoient monstrée jusques

[1] Sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus à la hauteur de Malthe, à côté de la petite Leptis.

là, ilz leur feissent la grace de se resouldre à ce qui leur seroit le meilleur.

LXXVIII. Après que Caton leur eut tenu ces propos, il y eut bien aucuns des assistens qui furent emeus par la vivacité de ses remonstrances, mais la plus part fut encore plus encouragée par l'exemple de sa genereuse magnanimité, voyans comme il ne s'estonnoit de rien, et de son humanité et bonté: tellement qu'ilz oublierent, par maniere de dire, tout le danger où ilz estoient, et le prierent d'user de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes, tout ainsi que bon luy sembleroit, le reputans seul capitaine invincible: sur lequel fortune n'avoit point de pouvoir, et estimans leur estre meilleur de mourir en obeïssant à son conseil, que de se sauver en abandonnant un personnage de si excellente et si parfaitte vertu. Et comme quelqu'un de l'assemblée meist en avant, qu'il falloit proposer liberté aux esclaves, et que la plus part des assistens en fust d'opinion, Caton dit qu'il ne le feroit point, pource qu'il n'estoit ny juste ny raisonnable: mais bien que si les maistres leur vouloient donner liberté, il estoit content de les recevoir pour soudards, ceulx qui seroient en aage de porter armes. Il y en eut plusieurs qui promirent de le faire, et luy, commanda que lon enrollast les noms de ceulx qui le voudroient, et s'en alla.

LXXIX. Tantost après, luy vindrent lettres du roy Juba et de Scipion, desquelz Juba estoit caché en une montagne avec peu de gens, et luy envoyoit

demander ce qu'il avoit resolu de faire, pource, que s'il avoit deliberé d'abandonner Utique il l'attendroit, et s'il se deliberoit de la tenir, qu'il le viendroit secourir avec une armée : et Scipion estoit à l'ancre au dessoubs d'un chef, qui n'estoit gueres loin d'Utique, qui attendoit tout de mesme quelle resolution il prendroit. Caton fut d'advis de retenir les messagers qui avoient apporté leurs lettres, jusques à ce qu'il fust resolu de ce que voudroient devenir les trois cents, pource que ceulx qui estoient du corps du senat Romain se monstroient bien deliberez : car ilz affranchirent incontinent leurs serfs, et leur baillerent des armes. Mais les autres trois cents estans marchands traffiquans sur la mer, et exerceans la banque et l'usure, qui avoient la plus grande partie de leurs facultez en serfs, ne reteindrent pas longuement les belles remonstrances de Caton, ains les laisserent escouler incontinent, tout ainsi comme il y a des corps qui reçoivent aiseement la chaleur, et la perdent aussi legerement, se reffroidissans tout aussi tost comme lon en esloigne le feu. Aussi ces marchands là, pendant qu'ilz avoient Caton devant leurs yeux, s'emouvoient et s'eschauffoient un petit : mais quant à part ilz avoient compté avec eulx, la peur qu'ilz avoient de Cæsar leur faisoit oublier toute la reverence qu'ilz portoient à Caton et à leur devoir. « Car qui sommes nous (disoient ilz) et qui « est celuy à qui nous desdaignons d'obeïr? n'est « ce pas Cæsar, en la main duquel est aujourd'huy « reduitte toute la puissance de l'empire Romain?

« et au regard de nous, il n'y a pas un qui soit un « Scipion, ny un Pompeius, ny un Caton : et toutefois en ce temps où tout le monde chale la voile « de crainte, et se tient encore plus bas qu'il ne devroit, nous voulons entreprendre de combatre « dedans Utique pour la liberté des Romains, à « l'encontre de celuy, auquel Caton mesme fuyant « avec Pompeius, a abandonné l'Italie, et affranchissons nos serfs pour faire la guerre à Cæsar, « n'ayans nous mesmes non plus de liberté, qu'il « luy plaist de nous en laisser. Recognoissons nous « donques nous mesmes pendant qu'il en est encore « temps, et demandons mercy à celuy qui est le « plus fort envoyans devers luy pour le prier de « nous pardonner ». Les plus honestes de ces trois cents marchands Romains tenoient ce langage là : mais la plus part d'entre eulx espioient les moyens de se saisir des personnes de ceulx qui estoient du senat, esperans de faire mieulx leur appointement avec Cæsar, en les luy livrant entre ses mains.

LXXX. Caton se doubta bien incontinent de ceste mutation, mais il n'en voulut rien rechercher ny adverer d'avantage, et renvoya les messagers à Juba et à Scipion, par lesquelz il leur manda qu'ilz s'esloignassent d'Utique, pour la doubte et deffiance qu'il avoit de ces trois cents. Or estoit il eschappé de la bataille assez bon nombre de gens de cheval, lesquelz tirans devers Utique, envoyerent trois d'entre eulx à Caton, qui ne luy porterent pas une mesme resolution de toute la trouppe, pource que les uns vouloient s'aller rendre la part

où seroit le roy Juba, les autres se vouloient joindre à Caton, et les autres craignoient d'entrer seulement dedans Utique. Ce qu'entendant Caton donna charge à Marcus Rubrius d'avoir l'œil sur ces trois cents, et recevoir les noms des serfs qu'ilz affranchiroient vouluntairement sans forcer personne: et ce pendant luy avec les senateurs sortit d'Utique au devant de ces gens de cheval, où il parla aux capitaines, et les pria de ne vouloir point abandonner tant de gens de bien, senateurs Romains, qui là estoient, et ne vouloir point avoir pour leur capitaine ce roy Juba plus tost que Caton, ains entrer dedans Utique: là où il les pourroit sauver, et se sauver soymesme avec eulx, attendu que la ville n'estoit point prenable de force, et que elle avoit provision de bledz et de toute autre munition pour plusieurs années. Autant leur en requirent les autres senateurs ayant les larmes aux yeux: à l'occasion dequoy les capitaines allerent parler à leurs gens, pendant lequel parlement Caton s'asseit dessus une levée de terre avec les senateurs attendant leur response: mais sur ces entrefaittes arriva devers luy Rubrius tout emeu, se plaignant du tumulte et desordre de ces trois cents marchands, qui vouloient mutiner et faire rebeller la ville: à raison dequoy, les autres perdans tout courage et toute esperance se prirent à plorer et lamenter leur fortune: mais Caton essaya de les reconforter, envoyant devers les trois cents les prier de vouloir avoir encore un peu de patience, et ce pendant les deputez par ces gens de cheval vindrent

apporter leur response, qu'ilz vouloient des choses trop dures : car ilz dirent qu'ilz n'avoient que faire de la soulde de Juba, et qu'ilz ne craignoient point Cæsar, prouveu qu'ilz eussent Caton pour leur capitaine : mais qu'il leur sembleroit n'y avoir point de propos de s'enfermer dedans une ville avec les habitans qui de leur origine estoient Phœniciens, la plus muable et plus desloyale nation qui soit au monde. « Car encore, disoient ilz, que pour ceste « heure ilz ne remuent rien, si est ce que quand « Cæsar viendra, ilz seront les premiers qui nous « vouldront courir sus, et nous trahiront : pour« tant si Caton vouloit qu'ilz se joignissent à luy « pour faire la guerre, il falloit qu'il chassast tous « les naturelz habitans d'Utique hors de la ville, « ou bien qu'il les feist tous occire dedans et lors « qu'ilz y entreroient quand elle seroit vuide d'en« nemis et de Barbares ». Caton estima cela trop barbare et trop cruel, toutefois il leur repliqua qu'il en communiqueroit avec les trois cents, et retournant dedans la ville parla à eulx : lesquelz n'userent plus de desguisement ny ne controuverent plus de desfaittes pour la reverence de Caton, ains declarerent ouvertement qu'ilz se courrouceroient à l'encontre de qui les voudroit presser de faire la guerre à Cæsar, attendu qu'ilz ne le vouloient ny ne le pouvoient faire : et y en eut mesme quelques uns qui murmurerent entre leurs dents, qu'il falloit retenir en la ville les senateurs, jusques à ce que Cæsar fust venu.

LXXXI. Caton ne feit pas semblant de l'avoir

ouy, car aussi avoit il l'ouye un peu dure : mais sur ce poinct quelqu'un luy vint dire, que les gens de cheval s'en alloient : parquoy craignant que ces trois cents ne meissent les mains sur ceulx du senat, il s'y en alla luy mesme en personne avec ses amis, et les voyant desja esloignez, il monta à cheval et picqua après eulx, lesquelz furent bien aises de le veoir et le receurent entre eulx, luy conseillans qu'il se voulust sauver avec eulx. Mais Caton les pria de sauver ceulx du senat, si affectueusement que les larmes, à ce que lon dit, luy en vindrent aux yeux, en leur tendant les mains, et retournant leurs chevaux avec les brides, et leur prenant leurs armes, tant qu'à la fin il impetra d'eulx qu'ilz demoureroient à tout le moins encore ce jour là pour donner moyen à ceulx du senat de s'en fouir à sauveté. Retournant donques avec eulx en la ville, il en ordonna les uns aux portes pour les garder, et en meit d'autres en garnison dedans le chasteau : les trois cents à l'heure eurent peur que ce ne fust pour les chastier de ce qu'ilz s'estoient tournez. Si envoyerent devers Caton le supplier de s'en venir, comment que ce fust, devers eulx : mais ceulx du senat l'environnans tout à l'entour ne voulurent point qu'il y allast, et dirent qu'ilz n'abandonneroient point leur protecteur et sauveur à des traitres desloyaux : car à la verité tous ceulx qui lors se trouverent dedans Utique, de quelque estat qu'ilz fussent egalement, cogneurent evidemment la vraye vertu qui estoit en Caton, et esprouverent qu'il n'y avoit rien de fainct en tout ce qu'il faisoit, ains

ayant de longue main resolu de s'occire soymesme, il prenoit tant de peine et se travailloit avec si grande solicitude pour les autres, à fin que après les avoir mis en seureté de leurs vies, il se despeschast luy mesme de la siene : car il estoit aisé à veoir qu'il avoit resolu de mourir, encore qu'il n'en monstrast au dehors aucuns signes de cueur dolent et affligé.

LXXXII. Parquoy il obtempera à la requeste des trois cents, et après avoir reconforté ceulx du senat, s'en alla tout seul devers eulx, lesquelz le remercierent de ce qu'il avoit daigné venir, et le supplierent qu'il se voulust servir d'eulx, et s'y fier hardiment en toute chose, moyenant qu'il leur pardonnast s'ilz ne pouvoient pas tous estre des *Catons*, et qu'il eust compassion de leur foiblesse de cueur, s'ilz n'estoient pas si fermes ne si genereux que luy, pource qu'ilz avoient deliberé d'envoyer devers Cæsar le supplier premierement et principalement pour luy, et que là où ilz ne pourroient obtenir grace pour luy, ilz estoient resolus de n'en recevoir point pour eulx mesmes, ains combatroient pour son salut jusques au dernier soupir. A quoy Caton leur respondit qu'il leur sçavoit bien bon gré de la bonne affection qu'ilz monstroient avoir envers luy, et qu'il estoit besoing qu'ilz envoyassent donques vistement prier pour leur salut, mais pour le sien qu'il n'en falloit point parler, pource que c'est à faire à ceulx qui sont vaincus que prier, et à ceulx qui ont failly, de demander pardon : mais quant à luy, non seulement il avoit toute sa vie esté invincible, ains avoit vaincu tant comme il avoit

voulu, et avoit tousjours esté plus puissant que Cæsar en droit et en justice, et que c'estoit luy mesme qui maintenant estoit pris et vaincu, pour ce que ce qu'il avoit tousjours nié machiner contre la chose publique, estoit lors evidemment averé et prouvé contre luy. Ayant fait telle response à ces trois cents, il se departit d'avec eulx.

LXXXIII. Et entendant que Cæsar estoit desjà en chemin avec toute son armée pour s'en venir à Utique: « O [1] dieux, dit il, il vient donc contre « nous, comme contre des hommes »! Et adonc se tournant devers ceulx du senat, il leur conseilla de ne differer plus, ains adviser chacun à se sauver, pendant que les gens de cheval estoient encore en la ville. Si feit fermer toutes les autres portes, excepté celle du port qui respondoit à la marine : puis distribua des navires et vaisseaux à ceulx qui estoient soubz sa charge, provoyant à ce que tout allast par ordre, et qu'il n'y eust point de tumulte ny de confusion, que lon ne feist tort à personne, et que chacun eust argent et moyen de se pouvoir sauver. Mais comme Marcus Octavius qui avoit deux legions, s'estant venu camper assez près de Utique eust envoyé devers luy pour arrester, à qui et jusques où chacun d'eulx auroit authorité de commander, il ne repondit rien à cela : mais se tournant devers ses amis leur dit, « Nous esmerveil- « lons nous si nous avons tout gasté et perdu, veu « que nous voyons qu'au milieu de la mort l'ambi-

[1] Lisez : « Certes, dit il, il vient contre nous, comme « contre des hommes ! » C.

« tion et convoitise de dominer regne encore entre « nous » ? Sur ces entrefaittes on luy vint dire, comme les gens de cheval s'en voulant aller, pilloient desja et saccageoient les biens des habitans d'Utique, comme butin de bonne guerre. Il s'y en alla courant à l'heure mesme, et aux premiers qu'il trouva osta des mains ce qu'ilz avoient pris : les autres avant qu'il vinst jusques à eulx, jetterent ce qu'ilz emportoient, et regardant tous en terre de honte, s'en allerent sans dire mot. Adonc Caton faisant assembler les naturelz habitans d'Utique, les pria de n'irriter et n'aigrir point Cæsar à l'encontre des trois cents, ains plus tost d'essayer à obtenir pardon de luy tous ensemble : puis s'en allant de rechef sur la marine, regarda partir ceulx qui s'embarquoient, embrassant et disant adieu à tous ses hostes et amis ausquelz il avoit conseillé de se sauver, les accompagnant jusques dedans leurs vaisseaux. Quant à son filz, il ne luy suada point de s'en aller, ny n'estima point qu'il le deust presser d'abandonner son pere.

LXXXIV. Au demourant il y avoit en sa compagnie un nommé Statyllius, homme jeune d'aage, mais ferme de courage, qui s'estoit proposé à imiter la constance inflexible de Caton, qui luy conseilloit qu'il montast sur mer, et s'embarquast avec les autres, pource qu'il sçavoit bien qu'il haïssoit à mort Cæsar. Il n'en voulut rien faire, parquoy Caton se tournant devers Apollonides philosophe de la secte stoïque, et devers Demetrius, de la secte des peripatetiques : « C'est à vous au-

« tres, dit-il, à amollir et applattir ce jeune hom« me, que vous voyez ainsi enflé, et à le ramener « par vos remonstrances à son utilité ». Ce pendant luy convoyoit tous les autres, faisoit droit à ceulx qui luy demandoient justice, et donnoit ordre à leurs affaires, de sorte qu'il passa en cela toute celle nuict et tout le jour ensuivant. Cela fait Lucius Cæsar parent du victorieux, estant delegué par les trois cents pour aller devers luy interceder pour tous, pria Caton de luy aider à dresser la harengue dont il avoit à user pour eulx : « Car pour « toy, Caton, dit il, je ne faindray point de luy « baiser les mains, et de me jetter à ses genoux s'il « est besoing, à fin qu'il te pardonne ». Caton luy respondit qu'il ne vouloit point qu'il le feist : « Car « si je vouloye sauver ma vie par la grace de Cæsar, « il ne faudroit sinon que je m'en allasse moy « mesme devers luy : mais je ne veux point sçavoir « gré ny estre obligé à un tyran pour une injus« tice : car c'est injustice à luy d'usurper la puis« sance de sauver la vie comme seigneur, à ceulx « à qui il n'a nul droit de commander : mais bien « advisons ensemble, si tu veux, ce que tu diras « pour impetrer grace à ces trois cents ». Si furent quelque espace de temps ensemble à en deviser, et à la fin quand il voulut partir, Caton luy recommanda son filz et ses amis : et l'ayant embrassé, et pris congé de luy, s'en retourna en son logis, là où il feit assembler son filz et ses familiers et amis, ausquelz il teint plusieurs propos, et entre autres dissuada à son filz de s'entremettre jamais du gou-

vernement de la chose publique, pource que le faire ainsi qu'il appartiendroit à la dignité d'un filz de Caton, la qualité du temps et des affaires ne le permettoit pas, et de le faire autrement, il ne seroit pas honeste: puis sur le soir il entra dedans l'estuve pour se laver, et ainsi comme il se lavoit, se souvenant de Statyllius, il s'escria tout hault: « Et bien, Apollonides, tu as donques fait partir « à la fin Statyllius, en luy ravallant ceste haul-« tesse de courage qu'il avoit: il s'en est bien allé « sans nous dire adieu ». « Comment allé, respon-« dit Apollonides, il a le cueur plus grand et plus « ferme que jamais, et est impossible de le faire « fleschir, combien que nous en ayons devisé et « disputé bien longuement ensemble: car il dit « resoluëment, qu'il fera tout ainsi que tu feras ».

LXXXV. Après s'estre lavé, il s'asseit à table comme il avoit accoustumé depuis la journée de Pharsale, car il ne se coucha onques puis, que ce ne fust pour dormir: et souppa en compagnie de tous ses amis, et mesme des officiers de la ville d'Utique: après le soupper furent mis en avant plusieurs bons propos, et faits plusieurs beaux discours de la philosophie, les uns sur les autres, tant que la dispute vint finablement à tumber sur ces lieux communs des opinions estranges que tienent les philosophes stoïques, comme, « Qu'il n'y a que « le sage et homme de bien qui soit franc et libre, « et que tous les meschans sont serfs et esclaves ». A quoy le philosophe peripatetique, qui là estoit, ne faillit pas incontinent à contredire: mais Caton

prenant

prenant la parole d'une grande vehemence et d'une voix plus aspre et plus grosse que de coustume, continua ceste dispute fort longuement, et contesta d'une affection merveilleuse, de sorte qu'il n'y eut celuy en la compagnie qui ne cogneust evidemment qu'il estoit tout resolu de s'oster des miseres de ce monde, en mettant fin à sa vie : à l'occasion dequoy quand il eut achevé de dire, voyant que tous les assistens se taisoient et faisoient triste chere, pour les reconforter et divertir de ceste suspicion, il commencea de rechef à demander des affaires, et monstrer d'en avoir soing et solicitude, comme ayant peur qu'il n'advinst quelque fortune à ceulx qui estoient montez sur mer, ou à ceulx qui avoient pris leur chemin par terre, ayans à passer un païs desert, sauvage, et où il n'y avoit nulles eaux.

LXXXVI. Ainsi s'estant la compagnie du soupper departie, il se promena encore avec ses amis, comme il avoit ordinairement accoustumé après soupper, et ayans commandé aux capitaines du guet ce que le temps requeroit, quand il se voulut retirer en sa chambre, alors il embrassa son filz et le caressa avec tous ses amis les uns après les autres plus amiablement qu'il n'avoit appris : ce qui donna de rechef souspeçon de ce qu'il avoit en pensée de faire. Entré qu'il fut en sa chambre et couché en son lict, il prit en main le dialogue de Platon où il traitte de l'ame, et en leut la plus grande partie, puis regardant au dessus de son chevet il ne veit point son espée, pource que son filz la luy

avoit fait oster comme il estoit encore à table. Si appella un sien valet de chambre, et demanda qui luy avoit osté son espéé, le valet ne luy respondit rien, et luy se remeit à lire encore en son livre : puis un peu après sans presser autrement ny monstrer qu'il en eust trop de haste, ains de vouloir sçavoir seulement qu'elle estoit devenue, il commanda qu'on la luy rapportast. Il passa un assez long espace de temps, de sorte qu'il eut achevé de lire entierement tout le livre sans que personne luy apportast son espée : parquoy il appella tous ses serviteurs les uns après les autres, et commencea à leur user de plus rude parole en leur redemandant son espée, jusques à donner sur le visage de l'un un si grand coup de poing, qu'il s'ensanglanta toute la main, se courrouceant à bon esciant, et criant que son propre filz et ses serviteurs le vouloient livrer tout vif à son ennemy, tant que son filz plorant et ses amis y accoururent, qui se jettans à ses piedz se prirent à lamenter et à le supplier.

LXXXVII. Mais Caton se levant du lict les regarda en travers de mauvais œil, et leur dit : « Dea « quand et où a-ce esté que lon m'a veu troublé d'en- « tendement ? Que ne me remonstre lon par raison, « s'il semble que je preigne conseil aucun qui ne « soit bon, sans me vouloir engarder d'user de « mon advis et de mon sens, et sans me desarmer ? « Que ne lies tu ton pere, mon amy, et que ne luy « attaches tu les mains derriere le dos, jusques « à ce que Cæsar arrivant me treuve sans moyen « de me pouvoir defendre ? Car contre moy-

« mesme je n'ay point affaire d'espée pour me des-
« faire, si je veux, attendu qu'il ne me fault que
« retenir mon halene un peu de temps, ou bien
« donner un seul coup de la teste contre la mu-
« raille, pour me faire mourir ». Ainsi comme il
disoit ces paroles, son filz sortit de la chambre plo-
rant, et aussi feirent tous ses autres amis, et ne
demoura que Demetrius et Apollonides avec luy,
auxquels parlant ja plus doulcement, il dit : « Estes
« vous point aussi vous autres d'advis de retenir en
« vie par force un homme de l'aage que je suis ?
« Et n'estes vous point demourez icy pour vous
« tenir assis sans rien dire ne faire que me garder ?
« Ou si vous me venez apporter quelques raisons
« et arguments pour me donner à entendre qu'il
« ne soit indigne ny deshoneste à Caton, n'ayant
« autre moyen de sauver sa vie, d'attendre à la
« respiter et sauver par la mercy de son ennemy,
« que n'alleguez vous maintenant quelques preuves
« pour me monstrer cela, à fin que rejettant ces
« autres raisons et opinions, lesquelles nous avons
« tenues ensemble jusques icy, estans à ceste heure
« devenus soudainement plus sages par le moyen
« de Cæsar, nous en soyons de tant plus tenus de
« luy rendre graces ? Toutefois je ne dis pas cela,
« pource que j'aye arresté aucune chose de ma vie,
« ains en consulteray et arresteray aucunement
« avec vous, quand j'en delibereray avec les livres et
« raisons, desquelles vous mesmes usez quand vous
« voulez philosopher : et pourtant allez vous en
« hardiment, et dites à mon filz, qu'il ne veuille

« point forcer son pere à ce qu'il ne luy sçauroit « prouver par raison qu'il le deust faire ».

LXXXVIII. Ces paroles ouyes, Demetrius sans luy respondre sortit en plorant de la chambre, et lors luy envoya lon son espée par un petit enfant: quand il la teint il la desguainna, et regarda si la poincte en estoit bien aguisée et le fil bien trenchant: ce que ayant trouvé, alors « Je snis, dit il, « maintenant à moy ». Si la meit auprès de soy, et reprit encore son livre, que lon dit qu'il leut par deux fois d'un bout à autre: puis s'en dormit d'un fort profond sommeil, tellement que ceux qui estoient hors de la chambre l'entendoient bien ronfler. Environ la minuict il appella deux de ses affranchiz, Cleantes son medecin, et Butas celuy duquel il se servoit le plus ès affaires d'estat, et l'envoya sur le port veoir si tous ceulx qui s'estoient embarquez, avoient fait voile, et bailla sa main pour la bander, à cause qu'elle luy estoit enflée du coup de poing qu'il avoit donné à l'un de ses esclaves. Cela resjouit tous ceulx de sa famille, pensans que ce fust signe qu'il eust encore envie de vivre. Peu après retourna Butas qui luy rapporta que tous les autres avoient fait voile, excepté Crassus qui estoit encore demouré pour quelque affaire, et qu'il s'en alloit embarquer, mais qu'il faisoit un grand vent, et y avoit une grosse tourmente en la mer. Ayant ouy ce rapport il se prit à souspirer pour la compassion qu'il eut de ceux qui estoient montez sur mer: et renvoya Butas de rechef sur le port pour veoir si aucuns auroient

point relasché, qui eussent affaire de quelque chose pour le luy venir dire. Les petits oyseaux commençoient desja à chanter, et luy prit de rechef un petit de sommeil : mais sur ce poinct retourna Butas qui luy dit qu'il n'y avoit bruit quelconque sur le port. Caton luy dit qu'il s'en allast doncques, et qu'il fermast la porte après luy, et se ravalla dedans son lict, comme pour dormir ce qui restoit encore de la nuict : mais aussi tost que Butas eut le dos tourné il desguainna son espée, et s'en donna un coup au dessoubz de l'estomach : toutefois pour l'inflammation qu'il avoit à la main il ne peut pas frapper si grand coup qu'il en trespassast soudainement : mais en tirant à sa fin il tumba de dessus son lict, et feit bruit en tumbant, par ce qu'il renversa une table geometrique qui estoit joignant son lict, tellement que ses serviteurs qui en ouyrent le bruit, s'escrierent incontinent : et aussi tost son filz et ses amis entrerent en la chambre, là où ilz le trouverent tout souillé de sang : et la plus part de ses boyaux sortant hors de son corps, combien qu'il fust encore en vie et qu'il les regardast. Si furent tellement oultrez de douleur, qu'il ne sceurent de prime face que dire ne que faire : mais son medecin s'approchant voulut essayer de remettre les boyaux qui n'estoient point entamez, et recouldre la playe : mais quand il se fut un peu revenu d'esvanouissement, il repoulsa arriere le medecin, et deschirant ses boyaux avec ses propres mains ouvrit encore plus sa playe, tant que sur l'heure il en rendit l'esprit.

LXXXIX. Et en moins de temps que lon n'eust pensé que ceulx de la maison seulement eussent peu sçavoir l'inconvenient, les trois cents Romains accoururent à la porte de son logis, et incontinent après s'y assembla aussi tout le peuple de la ville : qui tous d'une voix l'appellerent leur bienfaitteur et leur sauveur, en le nommant seul homme libre et invincible : ce qu'ilz faisoient encore qu'ilz eussent nouvelles que Cæsar approchoit bien fort d'Utique, et neantmoins il n'y eut ny crainte de peril, ny envie de flatter le vainqueur, ny different ou querelle qu'ilz eussent ensemble, qui les engardast de porter honneur à la memoire de Caton : ains ornans son corps magnifiquement, et luy faisans un convoy de funerailles le plus honorable qu'ilz peurent, l'inhumerent sur le rivage de la mer, là où il y a encore aujourd'huy une siene statue tenant une espée en la main : puis cela fait, ilz entendirent à se sauver eulx et leur ville. Mais Cæsar ayant nouvelles par ceulx qui alloient devers luy, que Caton ne bougeoit d'Utique, et ne s'enfuyoit point, ains envoyoit tous les autres, et que luy, son filz et ses amis demouroient, sans monstrer qu'ilz eussent crainte de rien, ne sçavoit penser qu'elle estoit sa deliberation : et pource qu'il en faisoit très grand compte, se hastoit à la plus grande diligence qu'il pouvoit avec toute son armée : mais quand il eut la nouvelle comment il s'estoit desfait soymesme, on escrit qu'il dit ces paroles seulement, « Je porte envie à ta mort, « Caton, puis que tu m'as envié la gloire de t'a-

« voir sauvé la vie ». Car à la vérité si Caton eust peu souffrir que Cæsar luy eust sauvé la vie, il n'eust pas tant diminué de sa gloire, qu'il eust augmenté celle de Cæsar : toutefois quand à ce qu'il eust fait, on n'en sçauroit que dire asseureement, sinon que lon conjecture de Cæsar en la plus humaine partie. Il mourut en l'aage de quarante et huict ans.

XC. Et quant à son filz, Cæsar ne luy feit aucun desplaisir : mais on dit qu'il fut homme de peu de valeur, et desordonné avec les femmes : car estant logé en la Cappadocie chez un seigneur du sang royal du païs nommé Maphradates, lequel avoit belle femme, il y demoura plus longuement qu'il ne devoit pour son honneur, pource qu'il donna occasion de se faire mocquer, de sorte que lon escrivoit de luy par mocquerie, « Caton « partira demain, dedans trente jours ». Et, « Ma« phradates et Porcius sont deux bons amis, ilz « n'ont qu'une *ame* » : à cause que ceste femme de Maphradates s'appelloit Psyché, qui signifie en langage Grec, ame. Et, « Caton est genereux et « magnanime, il a l'ame royale ». Toutefois il esteignit et amortit toute ceste infamie par sa mort, en combatant vertueusement contre Auguste et contre Antonius en la journée de Philippes, pour la liberté : là où estant leur armée mise en roupte, il ne voulut ny fouir ny se cacher, ains se jettant à travers les ennemis feit bien cognoistre qui il estoit, en donnant courage à ceulx de son party, qui faisoient encore teste, tant qu'il fut occis sur

la place, laissant à ses adversaires grande admiration de sa vaillance et vertu. Et encore plus Porcia la fille de Caton, qui ne ceda point à son pere ny en chasteté ny en grandeur de courage : car estant mariée à Brutus qui tua Cæsar, elle fut participante de la conjuration, et s'osta la vie aussi magnanimement comme il appartenoit à sa vertu et au noble sang dont elle estoit issue, ainsi comme nous avons escrit plus au long en la vie de Brutus. Et Statyllius, qui avoit dit qu'il feroit tout ce que Caton feroit, fut lors empesché de se tuer par les philosophes, dont nous avons parlé cy dessus : mais depuis s'estant monstré très fidele et très utile à Brutus en tous ses affaires, il fut aussi tué sur le champ en la bataille de Philippes.

COMPARAISON

DE PHOCION AVEC CATON D'UTIQUE,

PAR DU HAILLAN.

Si quelqu'un vouloit prendre la peine de comparer Phocion et Caton avec tous les illustres Grecs et Romains, je me fais accroire que ces deux emporteroient tousjours le prix à prendre les choses au compas de la vertu : et ceste entreprise ne seroit pas des plus mal-aisées à executer. Mais de les comparer l'un à l'autre, pour rap-

porter les particularitez, et remarquer en icelles lequel des deux a l'avantage, pour le faire exactement c'est chose non seulemeut difficile, mais impossible, à mon avis : et le discours que j'en ai maintenant recueilli n'est que pour estendre un peu plus au large ce que nostre auteur en dict brievement sur l'entrée de la vie de Phocion. S'il eust voulu alonger ce propos et fournir la comparaison toute entiere, sans doute ce seroit un de ses chefs d'œuvre. Il n'a pas voulu y entrer, ou se desfiant de soy mesme, ou desfiant tous les plus habiles, et (à l'exemple d'Apelles) laissant un tableau imparfait que nul ne pourra jamais achever. Par ainsi je prie qu'on estime nullement de moi que je m'atribue ce subtil et delié jugement que Plutarque requiert en celui qui voudra trouver et sçavoir discerner les diversitez des vies de ces deux ornemens du monde.

II. Or j'encline bien à son avis que non seulement ils ont esté semblables de similitude generale et universelle, comme de dire qu'ils ont esté tous deux gens de bien, tous deux bien entendus en matiere d'estat et de gouvernement. Mais aussi que leurs vertus monstrent tout un mesme traict, un mesme moule, un mesme teint et mesme couleur empreinte en leurs mœurs, jusques aux plus menues et dernieres particularitez, ayans tous deux l'austerité presque en egale mesure conjointe avec la douceur, la prouesse avec la prudence, la vigilance craintive pour les autres avec l'asseurance resolue pour eulx mesmes, fuite des choses honteuses

et zele de la justice. Toutesfois puis qu'il laisse ce mot de presque comme une entrée en la comparaison, voyons si en quelques choses l'un a point avantage sur l'autre, en laissant au sage lecteur le jugement, qui lui sera un outil en main, pour ouvrir, serrer, adoucir et polir cest ouvrage de plus en plus. Car il n'y a Vies en tout ce livre que je desire estre plus souvent leues de toutes personnes, specialement de ceux qui manient affaires d'estat, ni que je pense contenir plus d'instructions que ces deux-ci : et comme un visage excellent en perfection se monstre beau en tout sens, aussi trouvera on ces deux tableaux si bien elabourez par la vertu, qu'elle semble avoir consumé sur iceux ses traits, ses couleurs et sa derniere main. Je parle d'une vertu civile, et de tout ce que l'homme peut aprehender, qu'on trouvera exquis au possible en Phocion et en Caton, à chacun desquels on peut proprement appliquer ces vers dits d'un autre très digne personnage,

Il ne veut point sembler juste, mais l'estre,
Aimant vertu en pensée profonde.
Dont nous voyons ordinairement naistre
Sages conseils où tout honneur abonde.

III. Mais considerons un peu l'Athenien à part et plaidons en sa faveur contre le Romain. Premierement je trouve l'escole de Phocion mieux reglée que celle de Caton : car encores que tous deux ayent esté excellement façonnez à toutes perfections de bonnes mœurs, toutesfois la vie de Phocion

a esté moins austere, plus civile, plus profitable à sa patrie, et sa mort moins mortelle et plus noble que celle de Caton. J'en di autant de leurs familles, Phocion et sa femme ayans vescu irreprehensiblement : mais ce que Caton fit de sa femme Martia, la donnant, et la retirant puis après à soi, est un cas honteux et inexcusable. Jamais Athenien ne vid rire ni plorer Phocion : mais sçavoit-on lire ses responses sans rire ? Remarque-on pas sous le voile de ce corps un esprit gentil, content et joyeux à merveilles ? Vous voyez un homme à toutes heures, et de si amiable rencontre qu'il est impossible d'en eviter ny lascher la prinse. Encores qu'il frape de taillant et de pointe l'on ne veut ni ne peut-on parer au coup, tant il assene droit et de bonne grace, sans espargner aucun : mais Caton semble avoir eu une austerité plus chagrine, à raison dequoi sur la resolution qu'il print d'aller voir l'Asie, Curion lui dict, « tu feras fort bien, car tu « en retourneras plus gai et plus aprivoisé que tu « n'es ». Ce nonobstant depuis on le void mesler beaucoup d'aigreur en ses propos et actions. Sa contenance mesme, la couleur et façon de ses habits, et sa conversation en public tant en la ville que par les champs, sans respect des charges qui luy estoient commises, monstrent qu'il s'estoit resolu de tenir un chemin tout contraire à tous les autres, en toutes choses. Mais c'est en la mort mesme qu'on conoit l'austerité de Phocion la plus atrempée qu'il est possible envers ses amis et ennemis. Caton au contraire ayant en peu de mots

fait le procès à Cæsar et à soi mesme, ne peut parler que rudement à son fils et à ses familiers, et se blesse mesme en frapant l'un de ses esclaves, son austerité estant comme une espée d'aigre trempe et batue à froid par les paradoxes des Stoïques, au lieu que celle de Phocion estoit composée de la grave douceur des Platoniciens.

IV. Je trouve aussi que Phocion, sans espargner la verité a sçeu mieux s'accommoder aux humeurs de son tems. S'il eut tenu la procedure de Caton, la republique d'Athenes n'eut pas obtenu de Philippus, ni d'Alexandre, ni d'Antipater, ce qu'ils lui ottroyerent : au lieu que Caton heurtant le senat et le peuple, sans vouloir rien quitter de la rigueur du droit, non plus que s'il eut eu afaire à Numa Pompilius et aux Romains d'alors, n'avanca pas beaucoup ni pour soi ni pour les autres. L'eloquence de Phocion a un tesmoin en Demosthene assez suffisant pour faire contre-carre à tout ce que dix autres bien diserts sauroient mettre en avant pour prouver que Caton a esté grand orateur. Tous deux ont aimé une brieveté sententieuse en leurs harengues : mais Phocion y a plus souvent et mieux rencontré que Caton, lequel se laissant aller à son naturel faisoit de longs et ennuyeux discours quelquefois. Les exemples de leur douceur sont très beaux, mais Phocion semble emporter le dessus et vivant et mourant. Caton a esté par fois bien severe, là où il pouvoit se retenir : mais son afection l'emportoit comme quand en plein senat il voulut voir la lettre qu'on escrivoit à Cæsar, et

ayant receu le payement de sa curiosité la lui rendit, sans pouvoir se tenir de l'apeler yvrongne. Adjoustons à cela le trop soudain refus qu'il fit à Pompeius demandant l'une de ses nieces en mariage : car encores qu'il y eust raison en son dire, si ne devoit-il pas se monstrer si prompt ne si vehement en un afaire qui pour l'honneur de celui qui recherchoit son alliance, et pour la consideration de l'estat auquel estoient lors les afaires, meritoit quelque delai pour digerer la response et aviser de plus près à ce qui estoit expedient pour le bien public.

V. Quant à la prouesse, combien que Caton ait fait diverses preuves de sa valeur au fait des armes. Phocion le precede, tant pour avoir esté, à cause de sa reputation, esleu par quarante cinq fois capitaine d'Athenes, que pour ses beaux exploits de guerre, à une partie desquels tout ce qu'a fait Caton n'est pas comparable. Et qui est à noter, ayant tant de fois esté nommé chef, ce fut tousjours en son absence, et par ceux ausquels il contredisoit incessamment : mais ils conoissoient que sa vertu estoit leur sauvegarde, comme les victoires qu'il gaigna sur Philippus, la surprinse de Megare et la desfaite des Lacedæmoniens en font foy : au lieu que Caton eut de la peine à obtenir un regiment de mil hommes de pied : et quant à son voyage de Cypre il y alla par force, et ne combatit point, le bonheur ayant voulu pour lui que Ptolomæus se desfit soi-mesme.

VI. Pour le regard de la prudence guerriere, j'en attribue d'avantage à Phocion, comme les

conseils qu'il donna, les expediens qu'il suivit ès guerres contre Philippus, et ses avis aux Atheniens, pour le fait de leurs armes le verifient : là où Caton, faisant conscience de chasser Asinius Pollio hors de la Sicile, afoiblit d'autant Pompeius, puis en lieu de se trouver en l'armée, afin d'y tenir à bon escient la main aux afaires qui requeroient sa presence, et empescher le desordre qui y survint par l'indiscretion des autres senateurs, il se laissa mener par l'ambition de Pompeius, lequel l'enferma dedans Dyrrachium, afin de tailler et rongner à son plaisir : en quoi il sembloit que Caton pensoit desja à ce qu'il executa depuis dedans Utique, et qu'il commençoit à perdre toute esperance : comme aussi en abandonnant la Sicile il ne s'estoit peu contenir de dire « qu'il voyoit au gouvernement des dieux une grande incertitude et varieté, atendu que Pompeius avoit tousjours esté heureux auparavant, lors qu'il ne faisoit rien de bien ni selon le droit et l'equité : et lors qu'il vouloit preserver son païs et combatre pour la liberté il le voyoit destitué de son bon-heur ». La prudence militaire demande bien d'autres considerations, et ne faut jamais ainsi desesperer des afaires, sur tout quand on tient les armes justes, encore que la main qui les porte ait ses imperfections : car selon que la philosophie de Caton mesme dit très bien,

L'homme juste et constant demoure ferme en place,
Et se rit du danger prochain qui le menace;
Il poursuit jusqu'au bout ses desseins bien conceus,
Voire quand l'univers lui tomberoit dessus.

Or de quiter ainsi le fardeau au milieu du chemin il n'y a point de propos : encores moins de ce qu'il fit en Afrique, laissant la charge de l'armée à Scipion, lequel il conoissoit n'avoir les parties requises pour une telle commission. L'amour du bien public et la vie de tant de Romains, qui restoient en pieds, devoient estre preferées à certaines loix positives, qui commandoient que le vicepreteur cedast à un viceconsul : aussi ne tarda-il gueres puis après à s'en repentir, faute qu'un sage chef de guerre ne doit jamais commettre, de dire « je n'y « pensois pas ». Et à la verité ceste inadvertance de Caton hasta la ruine de l'armée d'Afrique, et lui osta la vie à lui-mesme incontinent après.

VII. Il y a beaucoup plus à debatre pour la pludence politique : toutefois regardons ce qui s'en peut dire pour Phocion. Il vint au maniement des afaires, lors que sa republique n'avoit comme plus de vigueur, et toutefois il la sauva des mains de Philippus, d'Alexandre et d'Antipater par une sagesse excellente, mania tous les grands de son temps fort dextrement, se rendant du tout imprenable à l'or et à l'argent, encores qu'il eust peu de biens, mais il aimoit mieux commander à ceux qui en avoient, que les posseder, et poursuivit en ce vertueux train du mespris des richesses caduques jusques à la fin : estonna par sa constance ceux qui n'estoient pas experimentez, rabroua les harangueurs et jeunes conseillers, leur fermant la bouche par ses vives repliques : contint le peuple d'Athenes, inconstant au possible, en un merveilleux

devoir, l'espace de vingt ans : ne se trouve avoir dict chose aucune en conseil dont il se soit repenti puis après, ains rencontra tousjours si bien en ses avis, que les Atheniens ne se trouverent jamais mal de l'avoir creu, et ne prospererent onques en aucun acte qu'il leur desconseillast d'entreprendre. C'estoit au reste le plus mauvais flateur du monde, et quand il leur crioit, « vous me pouvez bien bailler des commissions qui ne devroient pas estre executées, mais de me faire dire chose qui ne se doit « pas dire vous ne m'y sauriez contraindre », par efets il leur en disoit encore d'avantage. Car il ne redoutoit ni amis ni ennemis, tant il estoit avant apuyé sur la vertu, laquelle lui avoit gravé ceste pensée au fond du cœur, « qu'en procurant le bien de sa « patrie il ne faut pas craindre la mort : ouy bien « quand on conseille ou commet choses indignes et « meschantes ». Lors que les harangueurs et le peuple se monstroient hauts à la main, il faisoit teste à leurs vains discours sans rien rabatre de sa vehemence : mais il assaisonnoit tousjours son aigreur de quelque bon mot, pour leur aprendre qu'il les conoissoit bien et ne se soucioit gueres d'eux. Si quelque calamité les rendoit souples, après les avoir gracieusement repris et avertis il descouvroit du premier coup le remede, et sans acception de personne conseilloit ce qui estoit le plus expedient pour le salut de tous, en quoi il persevera jusques au dernier souspir.

VIII. Mais Caton s'estant trop tost lassé et desesperant de pouvoir plus servir à Rome, pour la

liberté

liberté de laquelle il avoit faict merveilles, a terni le lustre de sa prudence. Et quand il auroit en sa vie faict dix fois mieux que Phocion, on ne le peut excuser qu'il ne se soit oublié au besoin. Outre cela, s'il faut juger des conseils par les evenemens, il semble estre en grande faute d'avoir rejetté l'alliance que Pompeius recherchoit en sa maison, pource que cela fut cause que Pompeius print parti avec Cesar lequel lui donna sa fille, dont s'ensuivit une ligue qui cuida ruiner de fond en comble tout l'empire Romain. D'avantage, perseverant en son austerité accoustumée, lors qu'il estoit question de couper à la racine toutes les menées de ces factieux, par le moyen du consulat, au lieu de le pourchasser dextrement, il y proceda de si mal agreable façon qu'il fut debouté de sa demande : dequoi Ciceron le reprent et à bon droit, en ce que le temps ayant besoin d'un tel magistrat comme lui, il n'avoit mis assez de peine, ni ne s'estoit estudié de gaigner la faveur de la commune par courtoisie de les caresser et de leur parler doucement, et oncques puis n'avoit voulu essayer d'y parvenir, ains s'en estoit totalement deporté, qui estoit lascher la corde au lieu de la retenir.

IX. Je ne puis excuser la faute que commit Phocion après la mort d'Antipater, en ne prenant pas garde aux menées de Polyperchon et de Nicanor : car cela fit oublier ses services passez, et le mit tellement hors de grace, que ne pouvant obtenir audience il fut acablé. Cela est requis en ceux qui ont bien suivi leur route d'aviser soi-

gneusement qu'ils ne facent naufrage au port, s'il est possible : mais,

Les cas divins sont en beaucoup de formes.

Comme dit le poëte Euripides, et la voye de l'homme n'est pas en sa disposition. C'est l'œuvre d'une plus haute puissance de faire que cestui-ci ou cestui-là franchisse nettement toutes difficultez. Au demeurant, quant à la vigilance craintive pour les autres j'estime celle de Phocion plus retenue, d'autant que Caton tombe incontinent en une ecstase d'esprit et ne demande qu'à perdre la vie quand il void les afaires tant soit peu hors des bornes d'une exacte vertu. Pour le regard du zele à la justice, Phocion emporte entre les Grecs le titre de preud'homme, et ne procure en toute sa vie que choses honnestes et convenables, pour l'entretenement des loix et de la liberté publique. Caton semble bien plus aspre en cest endroit, mais c'est avec moins de durée. En ce qui touche la fuite des choses honteuses, je trouve qu'ils ont une grande convenance ensemble, encores que par divers chemins ils ayent couru vers un mesme but, Phocion d'un esprit plus posé, ainsi qu'un fleuve coulant doucement, et Caton avec une ardeur de courage, comme un torrent impetueux qui surmonte tous empeschemens.

X. Le dernier point nous demeure, c'est l'asseurance resoluë de ces deux personnages, et qui est ce qui excelle en eux. Or je dirai en un mot que si Caton eut atendu l'evenement des choses, et ne se fut desesperé, certainement il devanceroit

l'autre de beaucoup de pas : mais Phocion s'estant montré courageux en toute sa vie seella magnifiquement ses actions en sa mort, laquelle merite une infinité de louanges, pour avoir esté accompagnée d'une constance, patience, amitié, debonnaireté, justice et sincerité telle que sa vie n'a rien d'excellence à comparaison de cela. Marcher en capitaine alors, fortifier ses amis, pardonner à ses ennemis, c'est l'acte de Phocion, c'est à dire, d'un second Socrates, d'un sage genereux et vertueux entre tous autres. De quelque sens qu'on le prenne alors il faut reconoistre en lui une magnanimité plus qu'humaine : au lieu qu'en Caton vous ne voyez que tesmoignages de la misere de l'homme abandonné à ses opinions, quoique les stoïques disent au contraire. Car encor qu'en ce combat, il ait comme garotté les mains de la mort et luté contre elle par deux fois, si est-ce que je ne lui donne pas le prix de victoire comme à Phocion, qui ne cherchant ni ne fuyant son heure, a atendu que le souverain capitaine l'ait apellé, et est sorti valeureusement de ceste garnison terrienne par la porte qui lui estoit ouverte, sans la rompre de soi-mesme pour sortir d'un danger afin d'entrer en un autre plus grand. C'est lui qui a bufeté la mort, qui lui a sauté au colet et l'a engloutie en payant et beuvant la ciguë. Au demeurant la mort de Phocion fut bien vengée : car ses accusateurs perirent malheureusement, et les Atheniens sentirent à leur confusion la perte qu'ils avoient faite.

XI. Mais à l'aventure est-il temps que nous re-

pliquions pour le Romain, lequel outre le tesmoignage qu'il a de tous les hommes de jugément, tant anciens que de nostre aage, se maintient assez de soi-mesmes, et en plusieurs belles parties semble avoir la preeminence par dessus Phocion. Ce qu'en dit nostre auteur me servira de preface à ce que j'y adjousterai : car qui pourroit peindre entierement Caton que la vertu mesme? « Il m'est avis, dit-il, « que ce personnage resemble proprement aux fruits « qui viennent hors de saison : car ainsi qu'on les « void volontiers et les louë on, mais on n'en use « point : aussi l'innocence ancienne estant de si long « temps sortie hors d'usage, et venant lors après si « long intervalle, à se monstrer parmi les vies cor- « rompues et les mœurs gastées de ce temps là, lui « acquit une grande gloire et renommée : mais au « demeurant elle ne se trouva pas sortable à mettre « en œuvre, ni propre à employer aux afaires, « pource que la gravité et perfection de sa vertu es- « toit trop disproportionnée à la corruption de ce « siecle-là ». Car il ne vint pas à s'entremettre du gouvernement des afaires, estant desja la chose publique ruinée, comme fit Phocion en la siene, ains y vint comme elle estoit desja fort esbranlée et travaillée de grandes tourmentes : et si n'eut jamais le timon ni l'autorité de pilote en main, ains s'entremit seulement de manier les voiles et le cordage, en assistant et secondant ceux qui avoient plus de credit et de puissance que lui : et neantmoins encores donna-il beauçoup d'afaires à la fortune, laquelle ayant entrepris de ruiner et abolir la chose

publique, le fit bien à la fin par d'autres, mais ce fut à grande peine, lentement et avec un long trait de temps : encores fut-elle bien près de demeurer dessous, par le moyen de Caton et de sa vertu.

XII. Il faut donc acuser le temps, non pas Caton : mais puis que nous sommes sur les comparaisons, achevons ce traict. Premierement ceci est remarquable en Caton, que dès son enfance, il entra au chemin de la vertu, de si bonne sorte qu'il continua tousjours de bien en mieux : et tandis que Phocion despendoit les jours en l'escole de Platon et de Xenocrates, cestui-ci se faisoit conoistre philosophe par efect. Car son deportement envers Pompedius Syllo, l'autorité qu'il avoit entre tous ses autres enfans, et l'espée qu'il demanda à son gouverneur pour chastier les tyrannies de Sylla, sont actes genereux au possible, encores qu'il fust bien jeune d'ans alors. Ceste vehemence donc, pour ne rien quiter au vice, se monstrer conservateur de verité, et vigilant protecteur de la vertu, n'estant diminuée ains tousjours acreuë en lui, il devance en cela Phocion, qui n'a pas esté si roide à beaucoup près. Mais il y a d'avantage, que Caton estant en une republique bien autre que celle d'Athenes, et où il avoit à combatre des ennemis trop plus dangereux et puissans, voire l'un d'entr'eux, à savoir Cesar plus redoutable que tous ceux de Phocion, neantmoins a renversé une infinité de conseils et d'eforts. Si son naturel et son credit l'eussent poussé au premier rang, il eust peu confondre tous les ennemis de l'estat, ausquels il ne quita

jamais rien, qu'une fois par l'importunité de Ciceron, encores eut-il bien tost sa revenche, leur faisant de merveilleux procès, et peut on dire que l'empire Romain n'a rien veu d'invincible que le courage de Caton.

XIII. Or ce ne sont point ici des contes à plaisir, ni des louanges de quelque flateur de cour : car quand je voudrois dire de Caton tous les biens du monde, je n'en saurois specifier d'avantage que ce que les Grecs, Romains et François en ont laissé par escrit. Mais sa seule vie et ses actions le representent en si haut estat, qu'il semble que nature ait choisi ce patron pour monstrer jusques où l'humaine constance et fermeté peut ateindre. Ne nous arrestons point pour ce coup aux beaux traits des poëtes, qui ne disent pas tout encores qu'ils l'eslevent par dessus les Romains, par dessus Cesar, par dessus leurs cieux et leurs dieux : mais confinons nous dedans ce que Plutarque nous en dit. « C'est un « grand honneur à Caton d'avoir tant aimé son « frere, qui le louë si hautement : et cela eface une « partie de l'oprobre au fait de sa femme et contre- « pese à l'heur de Phocion qui ne rencontra gueres « bien en fils ni en gendre. Au contraire Portia et « Brutus firent honneur à la vertu de Caton ».

XIV. Au demeurant, ce qu'il embrassa l'exercice de toute vertu avec si grande afection qu'il sembloit y estre poussé par quelque inspiration divine, ce qu'il aimoit la severité de justice, qui ne fleschit pour grace ni pour faveur quelconque, ce qu'il aime verité et sincerité, ce qu'il hait jusques

au bout l'avarice, et mesprise tous allèchemens mondains, sont vertus communes entre luy et Phocion : mais en la pratique desquelles Caton se monstre beaucoup plus ardent. Son langage roide, plein de sens et de vehemence, acompagné d'une brieveté gracieuse et d'un naturel grave et venerable, emporte quelque chose par dessus la severité des sourcils de Phocion, lequel cependant se laissoit choir en une extremité contraire, aprestant à rire au peuple par beaucoup de traits un peu trop plaisans, comme ce que nous avons de reste de ses harengues et l'efect aussi le prouvent assez. Pour exemple, ces deux-ci suffiront, qu'en pleine assemblée de ville il prit à la barbe Archibiades, se gaudissant de lui, et une autrefois apella tout haut Aristogiton lasche et meschant, pource qu'il contrefaisoit le boiteux. Quant à ce que Caton nomma Cesar yvrogne, ce fut un trait de cholere lancé à propos, dequoi si le senat se fust voulu informer la honte tomboit sur l'incontinence de Cesar, et non pas sur Caton, lequel en l'estat des afaires d'alors avoit juste ocasion de s'enquerir quels papiers on apportoit à Cesar tandis qu'il estoit au conseil.

XV. Pour le regard de son authorité, les maladies des republiques sont telles souventes-fois qu'elles ne demandent pas des medecins piteux ou qui facent rire leurs malades, lesquels ont besoin de cautere et de feu. Rome estoit lors en estat très dangereux et comme Phocion se disoit bien cognoistre les Atheniens, on peut dire que Caton lisoit au fond

du cœur des senateurs Romains, dont il apert par les fragmens de ses harengues ; où il descouvre les menées de Catilina, de Pompeius et de Cesar comme s'il eust esté de leur partie. Il n'estoit pas question de lancer des traits de risée en plein senat, ni lors que tout alloit en decadence sornetter cestui-ci ou cestui-là. C'est assez que l'homme vertueux gouste bien son bonheur, et rie en soi-mesme de la vanité des autres, sans leur servir de plaisant par ses paroles ou contenances : combien qu'au reste Caton n'ait pas esté si severe qu'il n'ait aimé les bonnes compagnies, et n'y a peu demeuré si longuement comme il faisoit, voire par fois toute la nuict que les sages propos n'ayant esté assaisonnez de quelque mot pour rire honnestement : et Faonius son familier estoit homme né pour donner du passe temps aux autres. Sa douceur est singuliere envers ses amis, ausquels il prestoit son argent, ses propres terres et esclaves, sans en tirer aucun profit, ains pour les acommoder seulement : et faisoit en cela beaucoup plus que Phocion lequel ne prit voirement jamais rien de personne ; aussi n'avoit il point les moyens de secourir ses prochains, et eut bien afaire à se desgager des grifes de l'usurier Callicles. De quelle afection console et conseille il ceux qui estoient dedans Utique après la defaite de Scipion et de Juba ? Pour tous les honneurs que le public lui fait il ne change aucunement sa simple façon de vivre et de converser entre grands et petits : et pour charge quelconque qu'il ait euë, mesmes en guerre, il n'en a voulu grande suite ni plus somptueux appareil.

XVI. La prouësse semble avoir esté plus grande en Phocion, mais ce n'est pas aux voyages ni aux coups seulement qu'il faut juger de l'adresse des hommes. Il y a bien quelque chose davantage. Ce que Caton dresse tellement les soldats d'une legion à luy commise, qu'on n'eust sceu dire s'il les avoit rendus plus paisibles ou plus aguerris, plus vaillans ou plus justes, est un honneur propre à lui seul. De voir un homme vertueux ou de l'estre, ce n'est pas chose impossible : mais c'est se passer maistre en vertu d'y savoir bien ranger les autres, sur tout des soldats : à quoy Phocion n'a sçeu ateindre, au contraire, on void comme il se plaint du filz de Chabrias, et void on assez d'insolence ès guerres de son temps. Quand aux coups de main, ce tesmoignage rendu à Caton qu'en gentillesse de nature, grandeur de courage, vehemence et eficace de parole il surmontoit tous ceux qui se faisoient appeller colonnels et capitaines : item qu'il mettoit le premier la main à faire ce qu'il commandoit monstre que si ses citoyens se fussent fiez en la suffisance de ses armes, et s'il n'eust eu autre but de servir à sa patrie qu'à la guerre, il eust bien fait d'autres services aux Romains que Phocion n'en fit aux Atheniens : et je ne sçai si tout ce que Phocion fit en vingt années contre les ennemis est à comparer au bien que Caton procura à l'armée Romaine par la discipline qu'il y establit. Bien dirai-je que ce qu'il apporta de Cypre à Rome sans avoir donné un seul coup d'espée, luy acquit plus d'honneur, et aux Romains plus de commoditez que ne firent

tous les exploits de Phocion à lui et à ceux d'Athenes. Mais quand parmi les armes il n'oublie son estude en la philosophie ni l'amour fraternelle : quand d'autres part il laisse en arriere ses amis pour penser premierement au public, comme on le void au maniement des deniers de Cypre, ce luy est un grand avantage par dessus Phocion, lequel demeure bien ferme quant à soi, mais il ne sçait ou ne veut pas empescher que beaucoup de corruptions ne se glissent entre ceux qui n'estoient pas loing de lui, tesmoin son gendre Charicles.

XVII. Je viens maintenant à la prudence : et pour le regard de la militaire, j'ajousterai ce mot à ce qui en a esté dit que par fois les afaires demandent un esprit froid, et qui perde peu pour sauver beaucoup. Il difere voirement de chasser Pollio dehors de la Sicile, pource qu'il ne vouloit pas ruiner le païs, et consideroit que Cesar estant amené à la raison, comme il y avoit lors en aparence que cela se pourroit faire, il n'estoit besoin de remuer le monde en tant d'endroits. S'il a aimé le bien des peuples, s'il a preferé le repos d'infinies personnes innocentes, à une guerre civile, qui le pourra taxer de coüardise ou d'imprudence? Et quant à ce qu'il lasche trop la bride à Pompeius, il ne pouvoit faire autrement, puis que la conduite des afaires estoit ès mains de celui là, et ce n'est chose aisée, ni seure ni bien seante de vouloir controller de trop près un chef de guerre. S'il se plaint du gouvernement des dieux, c'est en jettant l'oeuil sur l'estat exterieur des afaires : et tant s'en faut qu'une telle

pensée le descourage, qu'au contraire il ramasse et conduit les troupes après la journée de Pharsale, reünit Juba, Scipion et Varus, donne de tels conseils, que si on les eut suivis, à l'aventure Cesar se fut trouvé à recommencer. Au demeurant, Scipion, auquel il quitta la charge selon la teneur des loix, estoit homme suffisant pour faire quelque chose de bon : l'armée le respectoit, et s'il n'a faict son devoir, Caton s'estant aquité du sien, et faisant bonne garde d'une ville de très grande importance n'est à reprendre : car d'enfraindre la discipline militaire, sur tout en telles guerres, c'est ouvrir la porte à un million de desordres. Mais qui pourroit se douter d'une chose où il n'y a point d'aparence ? Caton devoit il presumer que Scipion perdroit tout ? devoit il s'ingerer ou accepter legerement une si grande charge encores qu'elle lui fut oferte ? Il ne cherchoit pas l'honneur : c'estoit ce dont il se donnoit moins de peine. Son afection estoit de servir à sa patrie, mais en observant les loix, et sans s'exposer de gayeté de cœur à l'envie de ceux qui estoient en plus haut dégré que lui. Ce n'est point par les evenemens simplement qu'il faut condamner les hommes. Mais il y a plus : c'est qu'avant la desfaicte de Scipion, on conut que Caton avoit du sang aux ongles, quand il ofrit de mener ses troupes en Italie, pour y atirer Cesar : ce qui ne fut aprouvé, ains mesprisa on son conseil salutaire, dont s'ensuivit une extreme desolation. Mais la faute que commit Phocion, ne voulant se saisir de Nicanor, ce qui esclouït tant de

maux, est beaucoup plus grande qu'on ne la juge de prime face, comme aussi Plutarque la descrit exactement.

XVIII. Or laissons ce point pour considerer la prudence politique de Caton, laquelle je trouve excellente à merveilles : car sans parler de ces commencemens, comment mania il les finances de Rome? Et quel besoin avoit l'espargne publique de la prudence de ce personnage, qui ne s'ennuye ni ne se lasse de travail quelconque, ains en peu de temps remet les choses en leur premiere valeur et dignité? Comment fait il charier droit ceux qui vouloient tant soit peu decliner? De quelle adresse releve il ceux qui avoient mal versé? Pourra-on remarquer en Phocion un si brave trait politic qu'en Caton, lequel fait rendre gorge aux assassins et parricides salariez des deniers publics du temps de Sylla? Et qu'est ce d'avoir procuré que justice en fut faite, sinon sauter à deux pieds sur le ventre de la tyrannie, trainer ignominieusement par tout Rome les os de ce sanguinaire dictateur, et flestrir son nom d'un oprobre eternel? Mais Phocion n'entra pas si avant : car à son veu et seu lon corrompoit les harangueurs d'Athenes qui demeuroient impunis, et Caton fait chasser les malefices qui sembloient avoir acquis grace par rescription de temps.

XIX. Quant aux menées de Pompeius, de Metellus, de Cesar et de leurs adherans, pour l'estonner, pour le chasser, ou pour abatre ce haut courage, c'est autant de temps perdu pour eux. Il

se roidit lors qu'ils pretendent l'amolir, chasse l'un des plus efrontez de la bande hors de la ville, est reputé le plus grave d'entre les Romains, qui est autant comme si on l'eut appellé le plus sage du monde : prevoyant diverses menées il demande et obtient le tribunat, met en justice celui qui avoit brigué ceste charge, se comportant de telle sorte que hors ce qui concernoit le public on le trouvoit doux et gracieux au possible. Mais combien dextremement esvanta il les mines de Cesar au fait de Catilina ? Encores que Ciceron ait merité grande louange en ceste poursuite, tous les eforts estoient vains sans la prudence de Caton, lequel rembarre ceux qui vouloient desja brouiller l'estat, apaise le peuple mutiné, reuverse d'un bras heroïque les desseins de Metellus, et toutefois le suporte, quant à sa personne, empeschant ceux qui le vouloient noter d'infamie. En combien de sortes et quantesfois a il dissipé les conseils de Pompeius ? Finalement fut ce pas lui tout seul qui par sa constante prudence arresta tous les factieux, lesquels ne trouverent plus seur remede à leurs afaires que de l'envoyer en Cypre, où il se porta si bien que son retour les rendit plus confus qu'auparavant. Et tant s'en faut que leurs nouvelles pratiques l'estonnassent, qu'au contraire il s'y oposa d'une incroiable grandeur de courage, sans respecter ni Crassus, ni Pompeius, ni sa propre vie qu'il mit en danger une infinité de fois : avertit par une prevoyance admirable et le peuple et Pompeius

mesme de tout ce qui aviendroit de leurs desordres et des entreprises de Cesar. Poursuivant encores plus vivement sa pointe durant sa preture, il tascha de couper par le pied les grandes corruptions survenues en la justice, ce qui le mit en un merveilleux danger : nonobstant quoi il demeure invincible, censure tout le senat, contraint ses adversaires de soufrir quelque reformation, dont s'ensuivent nouvelles menées des grands, qui le font acuser d'avoir desrobé le public : mais on void sa prudence en ses justifications, et comment il acoustre Pompeius entre les autres.

XX. Il n'y a particularité en tout ce que nous venons de toucher sommairement de sa prudence qui ne meristat un bien long discours, et quand on examinera l'un après l'autre, l'on trouvera que Phocion ne s'est fait que jouer, tandis qu'il a manié les afaires d'estat, au pris de Caton, lequel en combatant pour le bien public ne fait bouclier de sa vie, acuse Pompeius, Cesar, Rome et la fortune mesme : brief surmonte toute puissance adversaire : demeure, comme un cube, tousjours ferme en son plan, ne se desment en sorte que ce soit, et en tout sens que le voudrez prendre, au senat, en l'assemblée du peuple, et la tribune aux harangues, en son bureau de questeur, en sa chaire de preteur ou de tribun, avec ses amis, en presence de ses ennemis, soit qu'on le vueille mener en prison, ou ramener en sa maison, il a toujours une mesme forme : tout estat, tout port, toute façon lui sied bien, et ne

fait chose quelconque à son desavantage, ains a tousjours par tout, par dessus tous, et en toutes choses le dessus.

XXI. Ce qu'on lui objecte d'avoir esté trop austere envers Pompeius et en la brigue du consulat, doit estre regardé d'un autre sens. Il voyoit l'estat de Rome tant embrouillé, et Pompeius si avant en la meslée, que de penser l'en retirer par une alliance, c'estoit aux despens de sa niece hasarder le repos de son esprit et sa reputation. Il n'estoit pas tenu de s'engager jusques là : et si Pompeius a esté si despit, ou si mal avisé de se joindre avec Cesar contre sa patrie, sa faute ne doit pas estre deschargée sur Caton, qui ne pouvant forcer son noble naturel, et n'ayant acoustumé d'entrer ès estats que par la porte d'honneur et de vertu, n'a rien faict indigne de sa valeur en tenant son rang : au lieu que ç'eust esté jouer (comme on dict) tout son bien contre un rien, s'il se fut mis à briguer à la façon des autres, et que par quelque accident le peuple l'eust rebuté. Au pardessus, tout ainsi qu'au paravant il avoit sans respect d'aucun conseillé et procuré le bien public, il continua tousjours, et ce qu'il fut d'avis d'eslire Pompeius seul consul, ne fut pas signe d'inconstance, ains un acte de fidelle conseiller d'estat, qui s'accommode prudemment aux afaires, comme un pilote expert sçait caler la voile à propos, cingler sous vents contraires, et par diverses routes arriver à mesme port. Quand Pompeius l'en voulut remercier on void quelle response

il lui fit, et comme tost après il se banda de nouveau pour maintenir l'autorité des loix contre tous adversaires. Mais que gaigna Cesar à se plaindre de lui par lettres bien aspres? Combien furent peu avisez ses amis de les produire en plein senat? Fit-il pas alors voir à l'œil et toucher du doigt à qui voulut tous les conseils de Cesar, comme s'il eut esté son complice? Fallut-il en attendre les preuves? Les armes que Cesar leva contre sa patrie avererent devant les senateurs et citoyens Romains que Caton estoit le plus sage d'entre tous les autres hommes.

XXII. Quant à sa vigilance craintive pour les autres, l'asseurance resolue pour soi mesme, fuite de choses honteuses et zele à la justice, il en a desja esté parlé, et toute sa vie monstre ces vertus avoir esté si nettes et luisantes en lui, qu'il n'est possible d'y rien requerir autant que les choses humaines peuvent avoir de perfection. J'ajouste qu'on trouvera ces vertus et toutes les autres enchainées ensemble en Caton plus qu'en nul autre Grec ou Romain : tellement que qui considerera sa prudence, il la trouvera juste, vaillante, moderée, patiente, vigilante, asseurée et inexpugnable, sans qu'on puisse aisement discerner laquelle des vertus devance les autres : car elles s'entretiennent en rond, et l'environnent avec une harmonie merveilleusement juste.

XXIII. Et à la vérité, si sa mort eut esté autre car les stoïques ne me payent point de raison en conseillant leur sage de se desferrer soi mesme, quand

quand les chaines de ceste vie lui pesent trop) il peseroit plus lui seul que tout tant qu'il y a d'illustres Grecs et Romains dedans les histoires, encores avec ce defaut il ne laisse pas de les emporter presque tous à la balance. J'excepte Phocion, sur tout en sa mort : car (à mon avis) il a un merveilleux avantage sur Caton, de ce costé-là. Je ne veux pas entrer en la refutation du paradoxe des stoïques sur ce poinct de la mort. Nous avons aprins (graces à la bonté divine) en meilleure eschole qu'en la leur, que nostre mort, ou issue de ceste vie, depend d'une autre volonté que la nostre, et que si en aucun temps de nostre vie nos passions doivent estre retenues, c'est lors que l'impatience nous conseille d'atenter quelque chose contre nos propres personnes. Si nous vivions pour nous mesmes seulement, il nous seroit loisible de prendre la clef des champs, et d'une infinité d'issues qui se presentent en choisir quelqu'une : somme, nous pourrions mourir où, quand et comme bon nous sembleroit. Et encores que parfois la providence divine semble nous laisser en un estre de vie pire que la mort, neantmoins si nous avons de bons yeux nous regardons notre vie affligée d'un autre oeil que ne font les stoïques, et l'estimons tousjours beaucoup quand elle tend à son but, encores que ce soit à travers de grandes calamitez. Mais le souverain legislateur defendant le meurtre comprend en ceste defense celui qui se tue soi-mesme : et nature bien escoutée et reconue, refute et abhorre ceste absurde opinion. Aussi quelques autres qui

ne semblent pas si grands philosophes, et qui toutefois philosophent mieux en cest endroit, nous enseignent à demeurer en nostre vocation ou monde, et atendre que celui qui nous y a posez comme en garde nous vienne lever de là pour nous donner repos. Ce n'est pas constance ni patience de dire, je ne puis demeurer en celle place. Est-ce sagement fait de partir sans congé? A ce compte il ne nous faudra point de superieur. Encores le sage des stoïques est-il un degré au dessous de Jupiter. Qu'il attende donc que son maistre desnoue la chaine. Il y a plus de magnanimité à la porter doucement qu'à la rompre. L'indiscretion, l'impatience et le desespoir hastent le pas aux hommes qui cherchent ainsi la mort.

XXIV. Mais n'entrons pas plus avant en la considération de ce paradoxe estrange : plutost deplorons l'aveuglement de l'homme naturel, voyans tels personnages que Caton, Brutus, et autres, choper si lourdement à la fin de leur vie. « Il ne la faut jamais quiter, disoit Cleomenes à un « possedé de ceste humeur, tant qu'il y a un doigt « d'esperance de reste ». Combien la vie d'un homme genereux a-elle de constance et de toute sorte de lustre à une minute près de la fin? Caton pouvoit faire beaucoup de services à sa patrie, remonstrer à Cesar son devoir, desployer en ce besoin tout ce qu'il y avoit de reste en son esprit, puis attendre l'evenement, comme il avoit fait tant d'autre fois, ayant veu sa vie sur le trenchant du rasoir, comme on dit. Il estimoit, dira quelqu'un, que tout étoit

perdu, et n'avoit plus afection de vivre. Nous ne devons jamais laisser du tout fondre notre cœur, ni ne ruiner ce qui ne nous a pas esté donné comme pour en disposer à nostre fantaisie. Mais les deportemens de Caton en la ville d'Utique pour apaiser les uns et faire evader les autres rendent cette tragedie encore plus pitoyable : et au reste ça esté une terrible lutte d'empoigner par deux fois la mort au collet, et un courage merveilleusement atroce de s'arracher ainsi les entrailles. Ce sont des eslans d'une pensée qui a estudié et digeré la mort de longue main : et ce qu'il lisoit dedans le discours de Platon touchant l'immortalité de l'ame n'estoit pas qu'il eut besoin d'asseurance nouvelle. Il en avoit beaucoup plus que Platon n'en a representé dedans ses escrits : sa science et resolution estoient pour ce regard par dessus la philosophie. Il ne prit pas ceste ocupation pour le service de la mort, car mesmes il n'entrerompit pas son sommeil pour l'importance d'une telle deliberation. Ce fut une continuation de coustume de mesler ses estudes avec ses autres actions : mais lors il trouva un livre conforme à son dessein. Or combien qu'en ce coup il y ait de la faute, comme a esté dit, toutefois on y remarque encore ceste magnanimité qui a relui en toute sa vie, aimant mieux la perdre que la tenir de celui qu'il jugeoit estre meurtrier des loix et la liberté des Romains. Si la mort de Phocion a esté vengée, et si les Atheniens se sont repentis de lui avoir fait tel tort : ceux d'Utique puis Cesar

ont regretté Caton. Et quant à Cesar, Antonius et autres qui oprimerent la patrie, par le juste jugement de celui qui a infinis moyens de chastier petis et grands, ils ont eu leur tour, et sont peris malheureusement. Voilà une entrée à la comparaison de ces deux rares ornemens du monde. Si dessus au discours d'Alexandre et de Cesar, j'ai retenu à en donner ma derniere resolution : j'ai bien plus d'occasion de m'arrester quand je parle de ces deux ci : partant j'en laisse la sentence et la poursuite au lecteur.

Fin des Vies de ce Volume.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE D'AGESILAS.

CHAP. XX, p. 28. *Car il aima fort affectueusement un jeune garçon athénien, etc.* Il faut traduire : « Car il aima fort affectueusement un jeune « Athénien, athlète parmi les enfans : comme il étoit « déjà grand et fort, il couroit risque d'être refusé « aux jeux olympiques : c'est pourquoi le Persien eut « recours à Agésilas, etc. ». Pour entendre cela, il faut savoir qu'il y avoit deux classes d'athlètes, les uns qui étoient des hommes faits, les autres qui étoient des enfans. Chacun ne pouvoit combattre que dans sa classe ; mais comme il pouvoit se glisser parmi les enfans, des jeunes gens plus âgés, ce qui alors étoit un désavantage pour les autres concurrens, les magistrats chargés de la police des jeux, examinoient tous les prétendans, et rejettoient ceux qui par leur force et leur structure, leur paroissoient d'un âge trop avancé pour être admis dans la classe des enfans. Comme j'aurai occasion d'examiner tout cela beaucoup plus en détail dans mes notes sur Pausanias; je me bornerai ici à ce que je viens de dire. *C.*

CHAP XLI, p. 52. On ne trouve ce nom de Gelon nulle part. Dans la Vie de Pélopidas, Plutarque nomme pour béotarques, Pélopidas, Charon et Mélon, que Xénophon écrit Mellon. Ce qui semble indiquer la correction à faire en cet endroit et proposée par M. Reiske, et avant lui par Dodwell dans ses annales de Xénophon, XXXIII. Il faut observer qu'en parlant

de cette affaire même, dans la même Vie de Pélopidas, Plutarque attribue cette insidieuse suggestion à Pélopidas et Gorgidas, béotarques. Cela ne fait point de contradiction, parce qu'il y avoit sept béotarques. Ces deux événemens sont de la troisième année de la centième olympiade, selon Dodwell, quoique Diodore place l'affaire de Sphodrias à la quatrième année.

CHAP. XLIII, p. 55. Il y a ici dans le texte une faute incroyable. Cléombrote y est désigné comme fils d'Agésilas. Il l'étoit assurément de Pausanias le fils de Plistoanax; c'étoit l'autre branche des rois de Sparte, appellés les Agides. Chercher à deviner ce qu'il faut mettre à la place de ce mot, *fils*, comme l'a entrepris M. Dusoul, c'est assurément perdre son tems et sa peine en vain. Il faut effacer le mot absurde, et s'en tenir là. Quant à ce que Plutarque prête ici à Agésilas, Xenophon dit expressément que ce furent les éphores qui engagèrent Agésilas à se charger de cette expédition, parce qu'ils avoient une plus haute idée de sa prudence que de celle de Cléombrote.

CHAP. XLV, p. 57. On va lire quelques lignes plus loin qu'Épaminondas, déja célèbre par sa sagesse et ses connaissances, n'étoit point encore connu du côté des talens militaires, à l'époque de cette ambassade. Il n'avoit donc point encore remporté cette fameuse bataille de Leuctres, qui abattit la puissance de Sparte, fit passer la prééminence de la Grèce aux Thébains, et éleva Épaminondas au plus haut degré de la gloire militaire. Il paroît donc évident qu'il ne peut être question ici que de la bataille de Tégyre, gagnée par Pélopidas la première année de la cent-unième olympiade, avant J. C. 376 ans. Cette conjecture de plusieurs sa-

vans est confirmée par plusieurs manuscrits qui portent en cet endroit Tégyre au lieu de Leuctres.

CHAP. XLVII, p. 60. On peut consulter Dodwell, dans ses Annales de Xénophon, chap. XXXIX et XL, pour juger sur quels motifs il s'appuie pour soupçonner d'erreur cet espace de vingt jours, que Plutarque établit ici entre la paix conclue à Sparte et la bataille de Leuctres, ce qui paroît en effet bien court pour avoir pu suffire aux événemens intermédiaires; d'où il conclut que la paix dont parle ici Plutarque, se fit le 14 du mois Attique Scirrophorion, qui avoit commencé cette année la quatrième de la cent-unième olympiade, le 14 juin; moyen en quoi le quatorzième du mois Scirrophorion se trouvoit concourir avec le 28 de juin; et que la bataille de Leuctres se donna la deuxième année de la cent-deuxième olympiade, le 6 du mois Hécatombéon, qui concouroit pour cette année avec le 8 juillet, le mois Attique ayant commencé le 3 du mois de juillet, dans l'année de la période Julienne. Au surplus, on a déjà remarqué l'erreur d'Amyot, par rapport à la comparaison de nos mois avec les mois Attiques. Voyez les Observations sur le tome III, pag. 482.

CHAP. LII, p. 67. Cet endroit n'est pas facile à expliquer. Polyen, L. II, ch. 1, §. 14, raconte le même fait. Mais il semble changer le lieu de la scène «Une « sédition s'étant élevée à Sparte, dit-il, un grand « nombre de gens armés s'emparèrent d'une montagne « consacrée à Diane Issoria, près de Pitane». Issorium est, suivant Etienne, une montagne de la Laconie. Pitane est une petite ville de la Laconie, dont la position n'est donnée d'une manière précise par

aucun ancien. Mais elle étoit, selon Pindare (olympique 6), et suivant son Scholiaste, sur les bords de l'Eurotas; et l'Eurotas qui couloit, selon Strabon, auprès de Sparte, étoit, selon Polybe, Extr. L. XV, à son orient d'été. Tout ceci semble fixer le lieu que nous cherchons, hors de la ville, vers l'orient. Mais Hesychius nous dit qu'Issorium est un quartier de Sparte, ce qui est d'accord avec Plutarque; et Pausanias place aussi le temple de Diane Issoria dans la ville, mais vers le couchant de la place publique, ce qui ne paroît pas pouvoir s'accorder avec la position près de Pitane, donnée par Polyen. Que conclurre de ceci? qu'il faut distinguer deux objets, le temple dans la ville, et la montagne Issorium près de Pitane, à l'orient de Sparte sur l'Eurotas. Diane y étoit honorée d'une maniere particulière. Une partie des habitans de Pitane, s'étant établie à Sparte, y porta son culte, et y bâtit un temple de Diane Issoria, près du quartier appellé *le Lesché* ou le conseil des Crotoniens, qui étoit une tribu des Pitaniens, selon Pausanias; et la similitude de nom aura fourni à l'un des deux historiens l'occasion d'une méprise. Mais je crois que c'est de la montagne même qu'il s'agit ici, parce que les ennemis venant attaquer la ville par le côté de l'Eurotas à l'orient, il n'eût pas été possible de faire croire aux séditieux qu'ils pussent s'excuser sur un ordre mal-entendu, en se réunissant en si grand nombre à l'occident de la ville, qui n'avoit aucun besoin d'être gardé, les ennemis étant au-delà de l'Eurotas à son orient.

SUR LA VIE DE POMPÉE.

Chap. I, p. 89. Eschyle avoit composé deux tragédies sous le titre de Prométhée; l'une de Prométhée

enchaîné, c'est celle que nous avons, où il déploie une haîne amère contre Jupiter : l'autre, de Prométhée délivré par Hercule. Le vers cité par Plutarque est tiré de celle-ci, que le tems nous a enlevée.

Chap. XXII, p. 111. Il y a eu à Rome d'autres personnages qui ont porté le surnom de Maximus. Plutarque parle ici de ceux qui l'ont obtenu par d'autres vertus que les vertus militaires, quoique ceux dont il s'agit en cet endroit fussent aussi très-illustres de ce côté, comme on le voit dans Tite-Live, L. II, ch. 31, par rapport au dictateur Valerius, qui remporta sur les Sabins une victoire si éclatante, l'an de Rome 260, qu'outre les honneurs du triomphe, le sénat lui décerna une place distinguée pour lui et pour sa postérité, dans le cirque, où on lui plaça une chaire curule; et par rapport à Fabius Rullus, que d'autres appellent Rullianus, et le P. Petau Rutilianus, dans le même historien, L. VIII, ch. 30, il estoit alors mestre de cavalerie, sous le dictateur Papirius, l'an de Rome 429, et remporta en son absence, malgré la défense qu'il lui avoit faite de combattre, une victoire complette sur les Samnites. On peut lire dans Tite-Live combien le senat et le peuple eurent de peine à sauver ensuite sa vie de la sévérité du dictateur, obstiné à punir de mort cette infraction de la discipline militaire. Il fut depuis consul plusieurs fois, censeur l'an de Rome 450, dictateur l'an de Rome 453. Ce fut, dans sa censure, qu'il fit dans le sénat et dans le peuple la réforme dont parle ici Plutarque et dont Tite-Live parle à la fin de son neuvième livre, et qui lui mérita le surnom de Maximus.

Quant à Valérius, Cicéron dit expressément dans son livre intitulé *Brutus*, T. I, p. 211, la même chose

que Plutarque. Ce ne fut pas lui cependant qui commença l'ouvrage de la réconciliation du peuple avec le sénat, mais Menenius Agrippa, comme on le lit dans Tite-Live, Liv. II, ch. 32. Cet évènement de la retraite du peuple sur le mont Sacré est de l'an de Rome 261.

CHAP. XXXVI, p. 131. La manière dont le texte grec est conçu auroit dû suffire pour avertir Amyot qu'il tomboit dans une lourde méprise. Il n'est pas question ici des Jumeaux, c'est-à-dire, de Castor et de Pollux. Le temple de Claros, dit Plutarque, le temple de Didyme, le temple de Samothrace. Je crois qu'il étoit facile de reconnoître ici trois lieux et trois temples différens. Didyme est un canton du territoire de Milet, ville située sur la côte de l'Asie, appellée Ionie, où étoit un temple fameux consacré à Jupiter et à Apollon, et à cause de cela peut-être nommé Didyméen, parce que Didyme, en grec, signifie *deux*; Strabon, Mela, Pline, Pausanias, Quint-Curce, tous les écrivains anciens sont d'accord. Ceux-ci ne le présentent que sous le nom d'Apollon Didyméen; mais Etienne de Bysance le donne, d'après Callimaque, comme commun à Jupiter et à Apollon. Le sacerdoce en avoit été long-temps confié aux Branchides, dont nous avons parlé aux Observations sur le Tome XVI.

Ibid. Ici le texte altéré par des copistes ignorans a induit Amyot en erreur; mais il n'étoit pas difficile de substituer Lacinie à Lucanie. Aucun ancien ne parle d'un temple de Junon en Lucanie, et tous parlent d'un temple fameux de Junon surnommée *Lacinienne*, à cause du promontoire Lacinium, où elle étoit en grande vénération. Sur ce côté de l'Italie qui re-

garde la mer Ionienne ; il y avoit trois promontoires fameux ; au midi est le Zéphyrien, au nord l'Iapygien, dans le milieu le Lacinien. Cicéron raconte, dans son Traité *de la Divination*, qu'Annibal effrayé par un songe n'osa enlever une colonne d'or qui étoit dans ce temple; et Fulvius Flaccus périt misérablement l'an de Rome 583, selon Tite-Live, pour l'avoir dépouillé l'an de Rome 581.

Chap. LX, p. 167. Hermagoras, surnommé *Carion*, selon Suidas, étoit de la ville de Temnos dans l'Eolie d'Asie : il enseigna à Rome, et mourut fort vieux sous Auguste. Il avoit écrit plusieurs livres sur la rhétorique ; et Suidas ne cite point d'autres ouvrages de lui. D'où il me paroît naturel de conclure que cette question générale dont parle ici Plutarque, étoit un de ses premiers principes sur l'art oratoire. Or, il me semble dès-lors très-probable que c'est précisément celui dont parle Cicéron dans son premier livre *de l'Invention*, pag. 55. « Hermagoras, dit-il, divise la matière de l'o-« rateur en deux, la cause et la question ; la cause a « pour objet une controverse, où il intervient des « personnes ; la question une controverse sans inter-« position de personnes, telle que celle-ci ; y a-t-il « quelque chose de bon, excepté ce qui est honnête ? « Les sens sont-ils vrais ? Quelle est la forme du « monde ? Quelle est la grandeur du soleil ? Toutes « choses, ajoute Cicéron, qu'on reconnoît évidem-« ment n'avoir aucun rapport avec la fonction de l'o-« rateur ». D'où il conclut que cette division d'Hermagoras ne vaut rien.

Sur la Comparaison d'Agésilas avec Pompée.

Chap. III, pag. 243. *Car l'un voulant asservir la*

ville de Thebes, et de tout poinct exterminer et destruire celle de Messene, l'une estant en tout et par tout cité ancienne de son païs, et l'autre ville mere et capitale de toute la nation Bœotienne, etc. Voici comment il faut traduire ce passage : « Car l'un « voulant asservir la ville de Thèbes, et de tout point « exterminer et détruire celle de Messène ; celle-ci qui « étoit jadis entrée en partage avec sa patrie, et l'autre « qui étoit la métropole de sa race, etc. ». Thèbes étoit la patrie d'Hercule, de qui descendoient les rois de Lacédémone, et la Messénie étoit échue à Cresphontes dans le partage que les Héraclides firent du Péloponèse. Je lis dans le texte avec Dusoul, *ὁμόκληρον* au lieu de *ὁλόκληρον* *C.*

SUU LA VIE DE PHOCION.

Chap. II, p. 255. *Aussi en une cité, de laquelle les affaires ne vont pas au gré des citoyens, le peuple a les oreilles trop délicates et trop craintifves, à cause de son imbecillité, pour supporter patiemment une langue disant la verité librement, lorsqu'il demande principalement à voir les choses qui ne luy ramenent point ses fautes devant les yeux.* Ce passage n'a été bien rendu par aucun des traducteurs, et Dusoul est à mon avis le premier qui en aie saisi le sens. Il faut le traduire ainsi : « Le peu- « ple a les oreilles trop délicates et trop craintives à « cause de sa foiblesse, pour supporter patiemment « une langue disant la vérité librement ; et cela préci- « sément à l'époque où il en auroit le plus besoin, les « affaires étant en tel état qu'on seroit sans ressource, « pour remédier aux fautes qu'on feroit ». *ἀναφορὰ* signifie ici *ressource* comme dans la vie de Fabius, t. I, p. 704, éd. de Reiske. *C.*

Chap. IV, p. 255. Le passage de Cicéron que Plutarque cite ici sur la conduite de Caton, se trouve dans la première lettre à Atticus, L. II. Mais ce qui termine cette phrase, savoir, que par cette austérité peu convenable au tems, il se fit exclure du consulat, est une addition de Plutarque, et ne pouvoit se trouver dans cette lettre de Cicéron. L'emprisonnement du consul Métellus, et la brigue de Clodius pour obtenir le tribunat, fixent la date de la lettre de Cicéron à l'an de Rome 694, et ce ne fut que huit ans après que Caton demanda et manqua le consulat, c'est-à-dire, l'an de Rome 702, comme on le verra dans sa Vie même, où Plutarque nous apprend qu'il eut pour compétiteur Sulpitius, qui fut en effet consul avec Métellus, l'an de Rome 703.

Chap. XXX, p. 285. Le nom grec est Hermus, et non pas Hermium. Ce bourg ou dême de l'Attique, étoit de la tribu Acamantide. Il étoit situé un peu au-dessus du Pirée, un peu plus près d'Athènes que d'Eleusine. C'est mal-à-propos que quelque correcteur indiscret aura inséré dans le texte ὀν ἑρμίῳ, dont Amyot a fait le nom Hermium. Etienne dit formellement que la résidence en ce lieu s'exprime en grec par ces mots ἐν ἑρμεῖ. Voyez Meursius, *de Pop. Att.* T. I, p. 271.

Chap. XXXIII, p. 291. M. Dusoul se trompe en traduisant jusqu'à soixante ans à compter depuis la puberté, ce qui feroit soixante dix-huit ans, selon son explication même. Les loix d'Athènes portoient que les jeunes gens commenceroient à prendre les armes à dix-huit ans; ils étoient employés à la défense de l'Attique jusqu'à vingt. A cette époque, ils servoient jusqu'à quarante dans toutes les guerres, en dedans

ou en dehors de l'Attique; après quoi, ils étoient exempts du service militaire: dans des occasions extraordinaires, on alloit jusqu'à quarante-cinq, comme on le voit dans la troisième Olynthienne de Démosthène. Ainsi la publication de Phocion étoit déjà assez extraordinaire en comprenant jusqu'à l'âge de soixante ans, sans prolonger jusqu'à soixante dix-huit.

Chap. XXXIX, p. 297. Il est vrai que le texte porte en cet endroit ἐν καθαρῷ λιμένι, ce qui signifie un port net, et pourroit par extension signifier un port vuide de vaisseaux. Mais puisqu'Amyot a reconnu que cette expression ne présentoit point de sens, ce qui l'a déterminé à traduire par le mot de rivage; il auroit pu aller plus loin, et supposer quelque faute légère dans le texte. Il n'y avoit pas mille lieues de καθαρῷ à κανθάρῳ, et il auroit reconnu le nom propre d'un des trois ports du Pirée; car le Pirée n'est appellé port qu'improprement. C'étoit un dème de l'Attique, ou bourg devenu partie d'Athènes par la jonction des murs, qui l'y réunirent depuis Thémistocle; et il avoit trois ports, qu'on fermoit avec une chaîne commune, dont l'un s'appelloit *Aphrodisium*, un autre *Zée*, et le troisième *Canthare*. Voyez Meursius dans son livre intitulé, *le Pirée*.

SUR LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

Chap. I, p. 321. Il seroit difficile de se former une idée précise de la généalogie de Caton d'Utique, d'après ce que Plutarque dit ici, et d'après ce qu'il a dit à la fin de la Vie de Caton le Censeur. Aulu-Gelle, dans son treizième livre, ch. 19, nous a heureusement éclairci ce que Plutarque n'explique point, ou même

présente d'une manière propre à occasionner de la confusion. Je vais la donner telle qu'Aulu-Gelle nous la présente.

Marcus Caton l'Ancien ou le Censeur avoit eu de sa première femme un fils, qui mourut du vivant de son père, étant désigné préteur, après avoir composé des livres fort estimés sur le droit. Il laissa un fils, nommé Marcus Caton Nepos, c'est-à-dire, petit-fils, parce qu'il étoit petit-fils de Caton le Censeur, chef de la famille. Il fut orateur et eut de la réputation dans ce genre. Il fut consul avec Quintus Marcius l'an de Rome 636, et mourut dans son consulat en Afrique, laissant un fils qui fut édile, ensuite préteur, et mourut dans la Gaule Narbonoise.

Caton le Censeur épousa dans sa vieillesse la fille de Salonius, et en eut un fils surnommé Salonien, du nom de son grand-père maternel. Celui-ci eut deux fils, Lucius Caton, et Marcus Caton, qui fut tribun du peuple, et père de Caton d'Utique.

Chap. XVII, p. 337. *Ce nonobstant, quoiqu'il eut fait, et qu'il feist toutes ces choses, encore y eut il quelqu'un qui escrivit, qu'il passa et coula par un tamis les cendres du feu.* Le texte est corrompu en cet endroit : on lit καὶ ταῦτα πράξαντος αὐτοῦ καὶ πράττοντος, ἣν ὄχεάψας, ὅτι κ. τ. λ. Petau dans ses notes sur Thémistius, édit. du Louvre, p. 525, propose de lire καὶ ταῦτα πράξαντος αὐτοῦ, Καῖσαρ ὅμως ἔγραψεν. *Et quoiqu'il eut fait tout cela, Cæsar n'a pas laissé d'écrire, etc.* : ce qui offre un sens beaucoup meilleur. *C.*

Chap. XLI, p. 369. Des savans ont remarqué avant moi l'altération qu'on ne peut s'empêcher de supposer

ici dans le texte de Plutarque; car certainement Caton n'a point été déposé ni forcé d'abdiquer son tribunat. Ils ont proposé diverses conjectures. Peut-être approcheroit-on très-près de l'idée de Plutarque, si on lui faisoit dire que Caton, sans user des droits de sa charge, comme trop tyranniques (en ce que le caprice d'un homme par un seul mot prévaloit sur toute autorité et toute raison), l'emporta neanmoins tellement par son ascendant personnel, qu'il réduisit Memmius à renoncer au combat, en se déportant de ses accusations. Mais ceci n'est qu'une conjecture, qui n'en exclut pas de meilleures. Car on a vu un peu plus haut que Metellus avoit accusé Caton de tyrannie; d'autres séditieux pouvoient renouveller cette imputation, quelque extravagante qu'elle fut; ainsi avec un leger changement on pourroit lire : Caton bravant les imputations des séditieux qui lui reprochoient d'abuser tiranniquement du pouvoir de sa charge, poussa sa pointe avec tant de vigueur, qu'il l'emporta enfin, et réduisit Memmius, etc.

Chap. XLIX, p. 381. Thraséas Poetus de la ville de Padoue, capitale du Padouan, qui est aujourd'hui une partie des états de Venise, homme d'un rare mérite. Tous les écrivains de Rome louent sa vertu. Tacite l'appelle quelque part la vertu même, Annal. L. XVI, ch. 21. Néron le fit mourir; mais il ne l'en estimoit pas moins, comme on le peut conclure de la réponse de ce monstre à un infâme délateur qui accusoit Thraséas d'avoir prévariqué dans ses fonctions de Juge : « Je voudrois bien, dit le tyran, être aussi assuré de « son amitié, que je suis convaincu de son intégrité ». Voyez les préceptes d'administration, ch XLIV, Tome XV. Il avoit écrit la Vie de Caton d'Utique, dans

dans laquelle il avoit suivi les renseignemens que lui fournissoit l'ouvrage de Munatius Rufus, comtemporain de Caton, et qui avoit été compagnon de son voyage en Cypre, comme le dit Valère-Maxime, L. IV, ch 3.

Chap. LXXIV, p. 416. Les Psylles habitoient près la grande Syrte, entre les Nasamons et les Gétules, selon Strabon, qui dit à-peu-près la même chose que Plutarque sur cette vertu naturelle contre les serpens. On attribuoit selon lui aux Tentyrites, habitans près de la petite Diospolis en Égypte, la même faculté naturelle contre les crocodiles. J'ai souvent entendu dire que les Négres (Africains), esclaves dans l'Amérique, prennent et tuent ainsi les serpens sans craindre leurs morsures; cela n'est pas démontré impossible. Mais je remarque que les gens qui combattent obstinément les choses les plus raisonnables et les mieux établies, croient sans examen toutes les fables des voyageurs, toutes les impostures des charlatans.

A.

Fin des Observations.

EXPLICATION DE LA FIGURE *en taille-douce, des Médaillons et Mónumens antiques de ce volume.*

Elle représente la chambre de Caton. Il paroît tombé à côté de son lit. On voit par terre auprès de lui l'épée dont il s'est percé, et la table de géométrie qu'il a entraînée dans sa chûte, et sur le lit le Traité de Platon sur l'immortalité de l'ame, intitulé *Phædon*. Son fils et ses amis l'entourent avec tous les caractères de la consternation et du désespoir; le médecin s'approche pour bander sa plaie; mais l'inflexible Romain le repousse d'une main, et de l'autre élargissant sa blessure, s'arrache à la fois les entrailles et la vie. *Vie de Caton d'Utique*, pag. 587.

ANTIQUES.

1. Agesilas, « Quand à la forme de son visage,
« dit Plutarque, Vie de ce roi, Tome VI, p. 7,
« nous ne l'avons point portraitte au naturel, pource
« qu'il ne le voulut pas, ains défendit expressement
« par son testament, que lon ne feist ny peindre ny
« mouler aucune image de son corps, mais bien trouve
« lon qu'il estoit de petite stature, et qu'il promettoit
« bien peu de soy à le veoir ». Ce Médaillon est copié d'après celui publié par Goltz, sur les Médailles, dont Bryan, déjà cité, a fait usage. *Plut. Vie d'Agésilas, T. VI, p.* 5.

2. Xenophon, la Tête de cet historien est tirée d'un buste en Herme *della villa Albani*, à Rome,

publié par Winckelmann dans son ouvrage intitulé, *Mon. inèd.*, n°. 171. Ce célèbre antiquaire fonde son raisonnement sur la couronne d'olivier dont les cheveux de cette belle tête sont ornés, faisant en cela allusion à un trait de la vie de Xénophon, rapporté par Diogène Laërce, Liv. II, paragraphe 54. « Le « Philosophe Athénien étoit occupé de la cérémo- « nie d'un sacrifice, lorsqu'il apprit que son fils « Gryllus étoit mort à la bataille de Mantinée. Ce père « éperdu ôta de sa tête la couronne de sacrificateur « (qui probablement à Athènes étoit d'olivier); mais « il ne tarda pas à l'y replacer, dès qu'il fut assuré « que son fils n'avoit cessé de vivre, dans cette mémo- « rable journée, qu'après y avoir signalé sa valeur ». Ce n'est que d'après une telle conjecture que l'on peut se flatter de posséder le portrait du Philosophe grec, qui, suivant l'opinion du savant Visconti, n'est qu'une tête d'Hercule couronnée d'olivier, comme un des vainqueurs Olympiques. *Plut. Vie d'Agésilas, T. VI, p.* 38.

3. Pompée, le Portrait de ce grand homme est représenté dans ce Médaillon avec le nom et les attributs de Neptune, d'après des monnoies d'argent des Césars et Empereurs Romains, décrite dans la 3me. partie, Tab. 22, de l'ouvrage du comte de Pembrocke, intitulé : *Numismata antiqua*, *in-fol.*, et dans le T. II, de Vaillant, intitulé : *Numi antiqui. Plut. Vie de Pompée*, *p.* 89.

4. Phocion, grand capitaine et célèbre orateur, d'après une sardoine, gravée par Pyrgotèle, décrite dans le Recueil de Stosch, p. 81, Tab. 56, et dans celui de la reine Christine intitulé: *Effgies Virorum*

ac Fœminarum Illustrium, n°. 20, sous le n°. 85. *Plut. Vie de Phocion, T. VI, p.* 251.

5. Caton d'Utique, digne par son courage, son éloquence, sa constante fermeté et la sévérité de ses mœurs, des vertus de Caton le Censeur son bisaïeul, dont il semble avoir hérité. Ce portrait tiré de *Joh. Fabri Illustrium Imagines Virorum, ex Bibliothecâ Fulv. Urs. Antuerpiæ, in-4°.* n°. 116, pourroit bien n'être que celui de Caton le Censeur ; d'autant que, Plutarque, p. 408, *Vie de Caton d'Utique*, dit, « que depuis son départ de Rome pour l'Afrique, à « la suite de Pompée, par maniere de deuil, pour le « danger que lui paroissoit courir la liberté, il ne se « fait plus faire la barbe ny les cheveux ». *Plut. T. VI, p.* 321.

Fin du Tome sixième.



